N° 327 — Tome LXXXIX 1er Février 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO, LUCILE DUBOIS, JEAN GIRAUDOUX, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE, AUGUSTE MARGUILLIER, JEAN MARNOLD, ALBERT MAYBON, CHARLES MERKI, EUGÈNE MONTFORT, CHARLES MORICE, MICHEL MUTERMILCH, RACHILDE, ALFRED RÉBELLIAU, ÉTIENNE REY, ANDRÉ ROUVEYRE, LÉON SÉCHÉ, THÉODORE STANTON, EDME TASSY, JOSÉ THÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXI

SOMMAIRE

N° 327 — 1er FÉVRIER 1911

Alfred Rébelliau	*Une amitié féminine de Lamennais.*	449
Albert Maybon	*Socialistes et Régicides japonais*	480
André Rouveyre	*Visages : LVIII. Madame Simone.*	495
Sébastien-Charles Leconte	*Le Masque de fer*, poésie	496
Etienne Rey	*Georges de Porto-Riche*	500
Edme Tassy	*Le Rire et la Sensibilité mentale*	519
Eugène Montfort	*Curiosités des rues de Naples*	532
Léon Séché	*Lamartine et Elvire*, d'après de nouveaux documents	544
Jean Giraudoux	*Bernard, le faible Bernard*, nouvelle	552

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Notes sur la Société. L'Ouest-Etat*	587
Rachilde	*Les Romans*	590
Jean de Gourmont	*Littérature*	593
Edmond Barthélemy	*Histoire*	599
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	604
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	608
José Théry	*Questions juridiques*	613
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	618
R. de Bury	*Les Journaux*	624
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	628
Jean Marnold	*Musique*	631
Charles Morice	*Art moderne*	634
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	638
Henri Albert	*Lettres allemandes*	645
Ricciotto Canudo	*Lettres italiennes*	650
Théodore Stanton	*Lettres américaines*	654
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	660
Lucile Dubois	*La France jugée à l'étranger : Faguet contre Baudelaire*	664
Mercvre	*Publications récentes*	667
—	*Echos*	669

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS (VII^e)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

MARGUERITE AUDOUX
MARIE-CLAIRE. Préface d'OCTAVE MIRBEAU

FERDINAND BAC *LE VOYAGE ROMANTIQUE :*
CHEZ LOUIS II, ROI DE BAVIÈRE

PIERRE BAUDIN LA DISPUTE FRANÇAISE

EMILE BERGERAT
SOUVENIRS D'UN ENFANT DE PARIS
LES ANNÉES DE BOHÈME

LÉON DAUDET
LA MÉSENTENTE. Roman de mœurs conjugales

LUCIE DELARUE-MARDRUS
PAR VENTS ET MARÉES (Poèmes)

CHARLES-HENRY HIRSCH AMAURY D'ORNIÈRES

JULES HURET
EN ALLEMAGNE : LA BAVIÈRE ET LA SAXE

MARIUS-ARY LEBLOND LES JARDINS DE PARIS

ÉMILE NOLLY LA BARQUE ANNAMITE

MAURICE ROSTAND POÈMES

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER
LE CARNAVAL DES ENFANTS (Pièce en trois actes)

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

Librairie Félix ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e^)

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Philosophie de la Religion, par **J.-J. GOURD**, préface de M. E. Boutroux, de l'Institut, 1 vol. in-8..... 5 fr

Le système de Descartes, par **O. HAMELIN**, chargé de cours à la Sorbonne, publi par L. Robin, chargé de cours à l'Université de Caen. Pré face de M. E. Durkheim, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-8..... 7 fr. 5

Les deux Idéalismes, par **CH. DUNAN**, professeur au Collège Rollin, 1 vol in-16..... 2 fr. 5

La logique de la contradiction, par **Fr. PAULHAN**. 1 vol in-16. 2 fr. 5

Introduction à la Philosophie de l'Impérialisme, *Impérialism Mysticisme Romantisme, Socialisme*, par **E. SEILLIÈRE**. 1 vol. in-16..... 2 fr. 5

La crise de la psychologie expérimentale, *Le présent et l'aveni* par **N. KOSTYLEFF** maître de conférences à l'École des Hautes Études, 1 vol. in-18..... 2 fr. 5

Les grands courants de la pensée contemporaine, par **R. EUCKEN** professeur à l'Université d'Iéna. Traduit de l'allemand sur la 4^e^ édition par H. Burior, professeur agré d'allemand, et G.-H. Luquet, professeur agrégé de philosophie. Avant-propos de M. E. Boutroux, de l'In titut. 1 vol in-8..... 10 f

Nouvelles études sur l'histoire de la pensée scientifique *Paul Tannery. La pensée mathématique, son rôle dans l'histoire des idées. L'apport de l'Orient de l'Egypte dans la science grecque. Le traité de la méthode d'Archimède. Descartes et la géométr analytique. Descartes et la loi des sinus. Les lois du mouvement et la philosophie de Leibniz, Descart et Newton*, par **G. MILHAUD**, professeur à l'Université de Paris. 1 vol. in-8..... 5 f

La philosophie d'un naturaliste. *Essai de synthèse du monisme mécaniste de l'idéalisme solipsiste*, par **HOCHRE TINER**, docteur ès-sciences. 1 vol. in-8..... 7 fr. 5

Réalités imaginatives.... Réalités positives. *Essai d'un code mo basé sur la science, p* M^me^ **DE GASTÉ**. Préface de M. F. Le Dantec, chargé de cours à la Sorbonne. 1 vol. in-8..... 7 fr. 5

L'état mental des hystériques. *Les stigmates mentaux des hystériques. accidents mentaux des hystériques. Études divers symptômes hystériques. Le traitement psychologique de l'hystérie*, par le D^r^ **Pierre JANE** professeur au Collège de France. 2^e^ édition., 1 vol. in-8 avec gravures dans le texte..... 18

Epicure, par **E. JOYAU**, professeur de philosophie à l'Université de Clermont. 1 vol. in-8 de Collection *Les grands philosophes* 5

Chrysippe, par **E. BREHIER**, maître de conférences à l'Université de Rennes. 1 vol. in-8 de Collection *Les grands philosophes* (*Récompensé par l'Institut*) 5

Les grands traités politiques. *Recueil des principaux textes diplomatiq depuis 1815 jusqu'à nos jours*, avec des co mentaires et des notes, par **P. ALBIN**. Préface de M. Maurice Herbette. 1 vol. in-8 de la *Bibliothè d'histoire contemporaine* 10

Les origines du socialisme d'État en Allemagne. 2^e^ *édition* mentée d préface et d'un appendice bibliographique par **CH. ANDLER**, professeur à la Faculté des lettres de l'U versité de Paris. 1 vol in-8 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*..... 7

La Belgique et le Congo. *Le passé, le présent, l'avenir*, par **E. VANDE VELDE**, député, professeur à l'Université nouvelle Bruxelles. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque générale des Sciences sociales*, cartonné à l'anglaise..... 6

De l'objectif et du subjectif dans la société. *Etude de psy sociologie* R. DE LA GRASSERIE, lauréat de l'Institut. 1 vol. in-8..... 1 fr.

Bibliothèque du CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS

Vient de paraître :

Les Maîtres de l'Amour — (3e Série)

L'ŒUVRE DE JOHN CLELAND

(Mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir)

Avec des documents sur la vie galante à Londres, au XVIIIe siècle, d'après **Les Sérails de Londres.**

Introduction, essai bibliographique, par **Guillaume Apollinaire.**

1 volume in-8 de 300 pages orné de 6 compositions d'après la suite gravée par WILLIAM HOGARTH : **La destinée d'une courtisane**..... **7 50**

Vient de paraître :

Le Coffret du Bibliophile — (2e série)

Tirage de luxe à 500 exemplaires numérotés et réservés aux souscripteurs

SOUVENIRS D'UNE COCODETTE

Écrits par elle-même

Un vol. sur papier d'Arches (no 6 à 505)..... 6 fr. — Relié..... 9 fr.

Demander *prospectus détaillés, Bulletins de souscription* et *Catalogue 1911*

L'ILE SONNANTE

PETITE REVUE DES LETTRES

21, Rue Rousselet, — PARIS

Publie dans son numéro de Février :

Des Contes de **Louis PERGAUD** et **Charles CALLET** ;

Des Poèmes de **Tristan DERÈME** et **Léo LOUPS** ;

Des articles de **Fernand DIVOIRE** (*Les Maîtres, les Disciples et la Poésie*) et **Jean FERVAL** (*A propos de bêtes ; le livre de L. PERGAUD*) ;

Des Chroniques de **Roger FRÈNE** et **Michel PUY.**

L'Ile sonnante publiera dans ses prochains nos des poèmes et des articles de Francis CARCO, Jean DEUBEL, Maurice de FARAMOND, Édouard GAZANION, Louis HAUGMARD, Louis MANDIN, Daniel THALY, Albert VIDAL, Paul VIMEREU.

ABONNEMENT : Un an (10 nos), 3 francs ; ABONNEMENT D'ESSAI (3 nos), 1 franc.

LE FEU *UNION FRANÇAISE D'ÉDITION*

67, Rue Caulaincourt, — PARIS

Vient de paraître :

MICHEL PUY

LE DERNIER ÉTAT DE LA PEINTURE

(Étude sur les successeurs des impressionnistes)

1 vol. petit in-18..... Prix : **1 fr. 50**

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARI

FERDINAND BRUNOT

Professeur d'Histoire de la Langue française à l'Université de Paris

HISTOIRE

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

Vient de paraître

TOME III

La Formation de la Langue classique (1600-1660

DEUXIÈME PARTIE

Un volume in-8° raisin de 320 pages, broché. . . . . 7 fr. 50

Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . . 11 fr.

Le TOME III (*Deuxième Partie*) est également publié en *trois* fascicules à 2 fr. 50 l'un

Précédemment parus :

TOME I : **De l'Époque latine à la Renaissance.** Un vol. in-8°, 548 pages, br. . . . 15 fr.

Relié demi-chagrin, tête dorée. . . 20 fr.

TOME II : **Le Seizième Siècle.** Un vol. in 510 p., *8 planches hors texte*, br. . 1

Relié demi-chagrin, tête dorée. . . 20 fr

TOME III (*Première Partie*). Un vol. in-8° raisin de XXXIV-420 pages, br. . . . 12 fr

Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . . 17 fr.

= Demander le Prospectus " HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE " =

ATLAS DES COLONIES FRANÇAISES

dressé, par ordre du Ministère des Colonies, par

PAUL PELET

Un vol. in-4° colombier, renfermant 27 *Cartes* (62°×42°) et 50 cartons en *8 coul* un Texte explicatif et un Index, relié toile . . . . . *Prix net* 3

Chacune des cartes de l'ATLAS DES COLONIES FRANÇAISES est mise en vente séparé

En vente

La **Nouvelle Édition** mise à jour des cartes suivantes :

N° 3. — Département d'**Oran.**

N° 4. — Département d'**Alger.**

N° 5. — Département de **Constantine.**

N° 21. — **Indo-Chine française.** (Feuille *Sud*).

[La carte n° 20 : **Indo-Chine française** (feuille *N* a été mise à jour antérieurement.]

Chaque carte (62°×42°), tirée *en couleur*. . . . . *Prix net* 1 fr.

= Demander le Prospectus " ATLAS DES COLONIES " donnant la Liste des Cartes.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

Viennent de paraître

A. AULARD

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

NAPOLÉON Ier

ET

LE MONOPOLE UNIVERSITAIRE

Origines et Fonctionnement de l'Université Impériale

Cet ouvrage répond évidemment aux préoccupations de l'heure présente, mais n'est pourtant à aucun degré une œuvre de polémique. C'est en historien que l'auteur a étudié, surtout au point de vue du monopole, les origines et le fonctionnement de l'Université impériale.

Un volume in-18 de x-386 pages, broché . . . . . 4 fr.

Du même Auteur :

Histoire politique de la Révolution française (1789-1804). Un volume in-8° raisin de 800 pages : relié demi-chagrin, tête dorée, 16 fr.; — broché. . . . . 12 fr. »

Taine, historien de la Révolution française. In-18, broché . . . . . 3 fr. 50

GABRIEL SÉAILLES

EUGÈNE CARRIÈRE

ESSAI DE BIOGRAPHIE PSYCHOLOGIQUE

Un volume in-18, avec *8 phototypies hors texte*, broché. . . . . 3 fr. 50

HENRI LEBEAU

OTAHITI

Au Pays de l'éternel Été

Un volume in-18, broché . . . . . 3 fr. 50

"LA PETITE BIBLIOTHÈQUE"

LES VICTOIRES DE LA VOLONTÉ

LES EXPLORATEURS

par P. FONCIN

Un volume in-8° écu, *26 gravures* : relié toile, 2 fr. 10; — broché. . 1 fr. 50

(Demander le Prospectus "La Petite Bibliothèque" : 20 volumes parus.)

L'ANNUAIRE
DE LA CURIOSITÉ & DES BEAUX-ARTS
1911

QUI VIENT DE PARAITRE

CONTIENT :

1° Des renseignements pratiques touchant toutes les questions artistiques (législation, douanes, association d'artistes ; expositions 1911, France et l'Etranger, etc.).

Les événements artistiques de 1910 : Grandes ventes, monuments inaugurés.

2° Les adresses des marchands de choses anciennes du *monde entier* (Ameublement, livres, gravures, etc.) et toutes les professions qui s'y rattachent.

3° Les adresses des artistes peintres, graveurs, sculpteurs, habitant en France (noms, adresses, titres, récompenses aux expositions).

Cet ouvrage est indispensable à toutes les personnes qui par goût ou profession s'intéressent à l'art ancien et moderne.

Un nombre limité d'exemplaires non souscrit avant tirage est en vente

Un volume de 360 pages, broché, contenant environ 20.000 adresses, franco, contre **6** francs.

Administration, 90, rue Saint-Lazare, PARIS

Les personnes dont le nom aurait été omis dans l'édition actuelle sont priées de bien vouloir nous en informer avant le 1er Octobre 1911, pour l'édition 1912.

L'INSERTION EST GRATUITE

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

JEAN-PAUL LAFITTE

s Danses d'Isadora Duncan, album de 38 planches in-4, avec une préface d'Elie Faure..... 12 »

ÉDOUARD MAYNIAL

asanova et son temps. Vol. in-18..... 3 50

CAMILLE PITON

aris sous Louis XV, IIIe Série, *Rapports des Inspecteurs de Police au Roi*, annotés par Camille Piton. Vol. in-18..... 3 50

ALFRED DE MUSSET

Euvres complémentaires, réunies et annotées, par Maurice Allem. Vol. in-18..... 3 50

LÉON SÉCHÉ

a Jeunesse dorée sous Louis-Philippe, (Alfred de Musset. De Musard à la Reine Pomaré. La Présidente). Cinquante lettres d'Alfred Tattet à Guttinguer et à Arvers. Documents inédits. Vol. in-18..... 3 50

MARK TWAIN

e Legs de 30.000 dollars et autres contes. Traduits et précédés d'une étude sur l'auteur par Michel Epuy. Vol. in-18..... 3 50

PAUL FRÉMEAUX

ans la chambre de Napoléon mourant. Journal inédit de Hudson Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, sur l'agonie et la mort de l'Empereur. Vol. in-18 3 50

REMY DE GOURMONT

ouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910, (Epilogues, Ve série). Vol. in-18..... 3 50

OCTAVE UZANNE

arisiennes de ce temps en leurs divers milieux, états et conditions. Etudes pour servir à l'histoire des Femmes, de la Société, de la Galanterie française, des Mœurs contemporaines et de l'égoïsme masculin. *Ménagères, Ouvrières et Courtisanes, Bourgeoises et Mondaines, Artistes et Comédiennes.* Vol. in-18... 3 50

THOMAS CARLYLE

livier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, I. Olivier Cromwel avant la Révolution d'Angleterre. Première guerre civile. Entre les deux guerres civiles. Traduit de l'anglais par Edmond Barthèlemy. Vol. in-18..... 3 50

CUMIN et MASSON, Éditeurs à Lyon

SEULE ÉDITION DE LUXE

VICTOR HUGO

THÉATRE

ILLUSTRATIONS DE

MM. BIDA, DUPAIN, MAURICE LELOIR, ADRIEN MOREA
MESPLÈS, ALBERT MAIGNAN, MOREAU DE TOURS
HENRI MARTIN, H. PILLE, BORDES, LALAUZE
LUCIEN MÉLINGUE, ROCHEGROSSE, ETC.

EAUX-FORTES DE

MM. KRATKÉ, COURTRY, MANCHON, LALAUZE, GAUJEA
L. FLAMENG, MONGIN, LEFORT, CHAMPOLLION, VION
GÉRY-BICHARD, ABOT, ETC.

Cinq beaux volumes in-4 carré, brochés
Impression de luxe sur beau papier par Georges Chame
Ornés de 89 Eaux-Fortes
dont trente grandes compositions hors texte
Tirage en Taille-Douce par Salmon

PRIX des cinq volumes :

Imprimés sur beau papier vélin blanc. 150

Payable 10 francs par mois.

PRIME aux premières demandes
SPÉCIMEN ILLUSTRÉ (Envoi gratuit franco poste)

La Librairie CUMIN et MASSON, à Lyon, publie, tous les mois, un c
logue de BEAUX LIVRES (Livres d'art, Livres illustrés des XVII
XIX^e siècles, Autographes, Belles Reliures, etc., etc.)

Ce Catalogue est envoyé gratuitement sur demande

UNE AMITIÉ FÉMININE DE LAMENNAIS

I

Le premier volume de *l'Essai sur l'indifférence* venait de paraître, et c'était un triomphe (1). Cette apologie, vraiment nouvelle, du christianisme, enthousiasmait, en les étonnant, les catholiques. Elle déconcertait les libres penseurs. Chateaubriand n'avait fait que « plaider la beauté »; Lamennais plaidait la raison. Bonald et Maistre n'avaient combattu la philosophie que *comme* des philosophes et *pour* des philosophes : Lamennais atteignait le grand public. Les apologistes, depuis 1802, se contentaient de discréditer, par des voies obliques, le XVIII[e] siècle et la Révolution : Lamennais les attaquait en face, et corps à corps. Peu de théologie, du reste, dans les idées du premier volume, et peu de controverse religieuse, abstraite, mais un appel à la défense conservatrice (2), appel habile qui éclairait sur leur péril les classes dirigeantes. Tout cela, dans une charge à fond de dialectique et de passion sonore. Car *l'Essai* était bien le chef-d'œuvre oratoire que la France a toujours eu à la veille ou au lendemain des grandes crises, le manifeste à grand orchestre, le « discours » cher au goût national : « Jean-Jacques Rousseau, Pascal et Bossuet y sont réunis », disait, non sans justesse, le bon abbé Tesseyrre. Le premier tome de *l'Essai* cumulait, si l'on peut dire, tous les registres des orgues françaises.

(1) Cf. *Œuvres inédites de Lamennais*, pub. p. A. Blaize, t. I, pp. 318-319.
(2) Voir sur ce point le livre de M. l'abbé Boutard, *Lamennais, sa vie et ses doctrines*, t. I.

Au mois de juillet 1818, une jeune femme lisait ce livre avec le trouble qu'éprouvait la société polie. « Ah ! ce n'est point, écrivait Mme de Lacan à son ami Denis Benoît (1), un sujet de lecture auquel on puisse faire succéder une occupation vulgaire. Elle porte au recueillement, à une noble méditation. » Cet ouvrage, « je voudrais le lire sous vos grands chênes. Il occupe ma pensée, il parle à mon cœur, j'y pense mille fois le jour, tandis que des sujets puérils bourdonnent autour de moi. » Et quelques jours plus tard : « On y trouve tout : cette voix impérative qui met la foi au-dessus de la raison et hors de sa faible portée, cette logique victorieuse qui convainc l'esprit après avoir semblé le dédaigner, et cette puissance de l'âme qui touche et transporte. Combien de fois vos yeux, à le lire, se rempliront de nobles (2) larmes ! »

Celles que Mme de Lacan versait n'étaient pas stériles. Sur elle l'onctueuse éloquence de Fénelon « n'eût rien fait », mais « elle ne pouvait résister à la voix impérieuse » d'un Bossuet. Le 26 août, dans une lettre au même correspondant, elle s'avoue convertie : « L'ouvrage dont je vous ai parlé a fait en moi une inconvenable révélation : il y a développé toutes ces idées religieuses qui demeuraient obscures au fond de mon cœur... Je me sens comme renouvelée. Une lumière vive et constante me frappe ; les agitations, qui quelquefois me dévoraient, se calment. Il y a dans mes pensées une tranquillité recueillie qui est, pour moi, une émotion tout inconnue. » Par une curiosité bien humaine, et spécialement féminine, elle désira connaître celui dont la parole écrite avait eu un tel pouvoir sur elle. Vers le 15 août, elle avait cherché l'adresse de Lamennais, l'était allée voir, lui avait dit de vive voix et écrit de nouveau « ce qu'il lui faisait découvrir », l'avait prié enfin « de la guider dans la route qu'il venait d'ouvrir devant elle. *L'Essai* valait à Lamennais le plus exquis succès que puisse rêver un écrivain et un prêtre : de belles âmes, vaincues, se donnaient à lui.

II

Ce que Mme de Lacan souhaitait du prêtre éloquent qui

(1) Lettres publiées par M. l'abbé Laveille dans la *Revue du Clergé français*, 1898, pp. 498 et suivantes.

(2) « Nobles larmes, nobles méditations. » On verra plus loin que Mme de Lacan est une de ces femmes sur qui l'ancien régime avait marqué une empreinte qui subsiste, malgré les effluves du « romantisme ambiant ».

l'avait convertie, c'était d'être dirigée par lui. Disons tout de suite qu'elle ne le fut pas autant qu'elle s'attendait à l'être. Et c'est la première observation que suggère la correspondance assidue qu'à partir du mois d'août 1818 l'auteur de *l'Essai* entretient avec elle (1), correspondance qui, bien qu'avec des interruptions assez longues, se poursuivit jusqu'en janvier 1854, — jusqu'au mois qui précéda la mort de Lamennais.

Ce peu de substance et d'originalité de la correspondance spirituelle de Lamennais, faut-il l'attribuer à ce que son caractère n'était pas fort propre à cette tâche menue, et parfois rebutante, de la direction? Des juges compétents l'ont pensé (2). En somme, la direction, c'est un préceptorat spirituel, c'est l'accaparement, par une ou plusieurs personnes, de l'esprit et de l'activité d'un prêtre qui accepte de vivre leurs vies avec la sienne. L'activité de Lamennais, tournée déjà presque entièrement vers la politique, était trop agitée, son esprit trop plein d'idées, et d'idées vastes, pour qu'il ne lui en coûtât pas beaucoup de se limiter à l'étroitesse des intérêts particuliers, et de s'enfermer dans ces serres chaudes, assoupissantes un peu, où se cultivent minutieusement les fleurs mystiques. Mais peut-être bien aussi que ni l'état moral de M^me^ de Lacan, ni même — osons l'ajouter en tout respect — sa personne, n'avaient rien d'exceptionnel, et qui valût la peine d'une direction proprement dite. Sans doute, Marie-Madeleine-Olympe du Buc de Sainte-Olympe n'était pas, avant *l'Essai*, une bien bonne catholique. Son père, gouverneur de la Martinique, sa mère, qui se sépara d'elle de bonne heure, s'étaient aussi peu souciés que la plupart des parents nobles de ce temps de son éducation religieuse. Revenue en France (3), elle avait été élevée dans le pensionnat que M^me^ Campan tenait à Saint-Germain-en-Laye, et où les soins de la formation mondaine et intellectuelle l'emportaient, probablement, de beaucoup sur les enseignements du dogme et les pratiques de la piété. Mariée à dix-sept ans à un petit gentilhomme de mœurs

(1) Cette correspondance vient d'être publiée par le comte d'Haussonville sous ce titre : *le Prêtre et l'ami. Lettres inédites de Lamennais à la baronne Cottu* (1818-1854), P. Perrin, 1910. Les lettres de M^me^ de Lacan, depuis baronne Cottu, n'y figurent pas. Mais dans l'introduction, très substantielle et très pénétrante, de M. d'Haussonville, plusieurs extraits nous sont donnés des lettres ou des notes de cette dame.

(2) Cf. l'abbé Laveille, *art. cité*, p. 496, et *ibid.*, t. VII, p. 215. Cf. *Etudes*.

(3) Elle était née en 1790, à Saint-Domingue.

faciles, elle n'avait pas tardé à s'en séparer, et, pendant une dizaine d'années, elle avait « mené la vie du monde, fréquentant de préférence les salons qui, dans les dernières années de l'Empire ou les premières de la Restauration, avaient conservé les traditions du XVIII^e siècle, entre autres celui de la belle princesse de Chimay, autrefois M^me Tallien, et celui de M^me de Boufflers, autrefois M^me de Sabran (1). » Donc, sans doute, M^me de Lacan, quand Lamennais la connut, était une mondaine, détachée de la régularité catholique. Toutefois elle n'avait pas d'hostilité pour la religion, ni même de répugnance. Tout au contraire. Même avant la lecture de *l'Essai*, semble-t-il, et avant la rencontre de Lamennais, elle éprouvait une sorte d'inquiétude religieuse (2), assez commune du reste chez les gens du monde de ce temps, et qui lui était chère. Une petite « lueur » brillait au fond de son âme, qu'elle souhaitait d'aviver et de rendre durable. Par ailleurs, intelligente, distinguée d'esprit, vive, curieuse et « poétique », elle n'avait, autant qu'on en peut juger, qu'une culture historique et philosophique médiocre, et point de critique. Il n'y avait évidemment pas lieu de la soumettre à un « traitement » spécial compliqué ni rigoureux, encore que Lamennais feigne d'abord de le croire. Il écrit à M^me de Lacan, dans une de ses premières lettres : « Ce langage vous paraît *dur* peut-être. » Or, que vient-il de lui recommander ? Tout bonnement de « se souvenir que toute notre force consiste à nous sentir faibles, et toute notre grandeur à nous humilier profondément ». Et c'est avec la plus exquise courtoisie (3) qu'il lui a insinué cette vérité plutôt banale et anodine. C'est qu'il s'aperçoit que la jeune femme qui venait à lui rêvait généreusement d'être menée avec rudesse, qu'elle éprouvait quelque ambitieux plaisir à frissonner d'avance, qu'elle s'imaginait trouver dans sa « conduite » la contraignante maîtrise que faisaient supposer les sonorités de sa voix d'écrivain...

Et pas plus qu'elles ne sont dures, les prescriptions de La-

(1) Comte d'Haussonville, p. VI.

(2) C'est le sentiment qu'exprime un passage, cité par M. d'Haussonville, d'une lettre de M^me de Lacan à Denis Benoît : « Chaque jour, les idées religieuses m'occupent davantage. Mon esprit suit cette pente, et mon âme cherche cette lumière, etc... »

(3) « Mais pour entrer dans quelques détails qu'autorise la confiance dont vous m'honorez, souffrez que je vous représente la nécessité de correspondre aux grâces qui vous sont offertes, etc... »

mennais ne sont précises. Peu de conseils pour l'entraînement mystique de l'intelligence ; comme lectures, la traduction de *l'Imitation* du P. de Gonnelieu, *le Catéchisme historique* de l'abbé Fleury, *l'Introduction à la vie dévote* et *les Lettres spirituelles* de Saint François de Sales, *les Réflexions spirituelles* du P. Berthier et, par-dessus tout, le vieux catéchisme ordinaire, que Mme Campan a peut-être oublié de lui faire apprendre. Qu'elle prenne aussi, si elle veut, *la Journée du Chrétien* : « il s'y trouve des prières et des méditations qui lui seront utiles. » Lesquelles ? Il ne le dit pas. Quant aux actes, aller à la messe, se réaccoutumer aux sacrements, se livrer moins au monde, ne pas « s'agiter », laisser faire Dieu. « Votre cœur est chrétien, Madame, ou fait pour l'être. » Et cette simplicité sans prétention était bien le meilleur, en l'espèce. Telle quelle, Mme de Lacan l'accepta, comme elle en eût accepté une plus sévère. Faisant part, le 26 août, à cet ami que nous avons déjà rencontré, Denis Benoît, d'une lettre de son nouveau directeur, elle la commente avec enthousiasme : « N'y a-t-il pas (1) dans tout ce que vous venez de lire un noble et touchant mélange de dignité, de douceur, d'indulgence, et pourtant d'autorité ! » — de cette autorité, qu'elle tient à y voir. — « Que de sagesse, que de modération dans ses conseils ! Comme il ne brusque rien ! Comme il cherche à graduer cette lumière de la foi... sans vouloir éblouir tout à coup par son éclat !... » Sur ces entrefaites, le mari dont elle vivait séparée mourait : « M. de Lamennais a été mon soutien dans ces quinze jours d'angoisse... (2). Comme ses sentiments sont loin du rigorisme ! Comme sa raison éclaire sa vertu ! Et comme son cœur reste tendre, malgré la fermeté de son âme ! » Confiance, reconnaissance, admiration, de tout cela le cœur de la jeune femme déborde...

III

Ainsi, tout de suite, apparaissait, un mois après le commencement de leurs rapports, le danger de toutes les directions féminines. Dès le commencement de septembre, Lamennais voyait bien qu'il fallait gronder :

J'aurais, Madame (3), bien des choses à vous dire... Je veux seule

(1) Laveille, art. cité (*Revue du Clergé*), p. 501.
(2) Lettre du 17 septembre. *Ibid.*, p. 502.
(3) Comte d'Haussonville, pp. 8-9.

ment vous engager à considérer devant Dieu combien peu de chose vous trouble, et à en tirer cette conséquence, qu'il faut donc chercher à cette pauvre âme un appui inébranlable. Vous comptez trop sur l'homme, et sur tel homme en particulier, que votre imagination vous représente avec des perfections qu'il n'eut jamais. Quand vous le connaîtrez, vous ne verrez en lui qu'un composé de bien des misères. Oui, Madame, nous avons besoin de nous mieux connaître l'un et l'autre... Il me tarde que vous soyez désabusée de l'idée que vous vous faites d'un pauvre prêtre, très médiocre d'esprit, quoi que vous pensiez, et d'une santé fort infirme. Il y a un seul point sur lequel vous ne vous êtes pas d'abord trompée ; c'est le véritable désir que j'aurais de vous être utile. Il est toujours le même, et je ne sais pas ce qui peut vous faire craindre que j'aie changé.

Ce qu'éprouvait au fond Mme de Lacan, il n'a pas de peine à le pénétrer; ce n'était pas une « crainte » que, dans son désir de *lui être utile*, il eût changé, c'était, bien plutôt, l'espoir confus qu'il allait *changer*, dans le sens d'une affection plus vive, plus personnelle; que le directeur d'hier deviendrait pour elle, sans tarder, l'ami très intime que l'isolement de son cœur appelait. Or cet espoir ne reposait-il que sur l'imagination de femme de vingt-six ans ? On voit quel est ici le problème délicat que notre curiosité se pose; curiosité indiscrète, je l'accorde volontiers aux censeurs austères de la critique anecdotique, mais curiosité, qui, tout de même, n'est pas oiseuse quand il s'agit d'un grand homme, qui vécut beaucoup par le cœur, et dont le cœur peut-être explique souvent l'esprit.

IV

Soyons donc le lecteur de bonne foi, dégagé de toutes suspicions malignes et médiocres, mais dégagé aussi d'un respect superstitieux. Il nous sera, je crois, bien difficile de n'avoir pas, pendant les cent premières pages de la correspondance publiée par M. d'Haussonville, l'impression que Lamennais fut alors, lui aussi, — comment dirai-je? — tenté d'amour; qu'il ressentit devant cette affection jeune, qui montait vers lui, impétueuse, et réclamant du retour, un trouble profond, mêlé d'un « consentement » commencé.

Déjà vous en percevriez le symptôme dans l'insistance qu'il met à persuader à Mme de Lacan que l'intérêt qu'il a éprouvé

pour elle, au reçu de ses premières confidences spirituelles, n'a pas fléchi :

Oui, Madame, je vous suis *à jamais* dévoué, n'en doutez pas; et je crois entrevoir cela dans les vues de la Providence. Tous les jours je prie pour vous à l'autel; tous les jours je vous offre à Dieu *avec ce que j'ai de plus cher au monde*... Je vous quitte brusquement, parce que je suis surchargé d'occupations, mais *croyez que ma pensée ne se détache pas de vous ainsi*.... Ménagez votre santé, Madame, elle est si chère à vos amis! Oh! faisons tout pour que cette amitié, si doucement commencée sur la terre, se prolonge et se consomme dans l'éternité (1)!

Est-ce là, tout à fait, le langage du prêtre qui voudrait préciser, exactement, dans le sens le plus rigide, le genre d'affection qui est la seule qu'il doive légitimement porter à sa « dirigée », — une affection saintement utilitaire? Consulté sur ce point, M. Carron, le saint prêtre avec lequel Lamennais vivait aux Feuillantines, ne lui eût-il pas conseillé de s'en tenir à la formule par laquelle il commençait une autre de ces lettres :

Vous ne me devez aucune reconnaissance. Heureux de travailler à mon salut, en m'occupant du vôtre, je reçois plus que je ne donne, et cette obligation réelle est un nouveau lien qui m'attache encore plus étroitement à vous.

Voilà la « doctrine »; c'est celle de cette « communication des grâces », qu'il est du reste facile d'outrer, elle aussi, et qui a mené certains mystiques, et non des moindres, même au XVII^e^ siècle, à d'étranges témérités. Mais enfin elle est correcte; et, au contraire, quand, dans la même lettre, Lamennais avoue à sa dirigée qu'il est, lui aussi, et comme elle, inquiet sur le sort de leur amitié nouvelle, quand il lui dit :

Je regarde dans l'avenir. Vous avez l'esprit trop droit pour ne pas me réduire enfin à ma juste valeur. Alors, *que deviendra cet attachement auquel vous m'avez habitué, qui m'est si doux, que je partage avec tant de bonheur*..., que deviendra t-il, s'il ne repose que sur des perfections imaginaires (2) ?

.... Alors ne dit-il pas un peu plus qu'il ne faudrait? Ne s'associe t-il pas, lui aussi, à une faiblesse toute féminine, à

(1) Lettres VI (du 2 septembre), p. 10; et 9 (s. d.), p. 13.

(2) Comte d'Haussonville, p. 14 (lettre XI). La lettre finit très joliment : *C'est parce que je désire vivement y conserver une place que je vous supplie de ne pas la donner à quelqu'un qui n'est pas moi.*

ce désir du « toujours », à cette crainte d'être oublié, préféré, qu'il voudrait combattre chez Mme de Lacan? N'est-ce pas, ici, témoigner ingénument qu'il est trop sensible, — sensible autrement qu'en Dieu, pour Dieu, en vue de leur justification et de leur bonheur éternel *à tous deux*, — au charme de l'amitié qui les porte l'un vers l'autre? De ce goût de douceur qui s'infond en son âme, l'idée préservatrice du salut chrétien ne tend-elle pas, au moins quelquefois, à s'absenter?

Je sais bien que, dès le lendemain, il se reprend et qu'il revient à la considération qui protège, en la transfigurant, l'affection, qui la « baptise », si je puis dire : « Que Dieu soit notre bien! aidons-nous à le servir et à l'aimer (1). » Mais ce billet même, comment finit-il encore?

Ne craignez pas pour moi la fatigue ; il m'est utile de marcher un peu. Et puis, je penserai à vous en allant, j'y penserai en revenant; le chemin me paraîtra bien court.

C'est le langage quasi galant où glisse, dans la puérilité des premiers hommages, un cœur masculin très pris, sinon épris; c'est dans un madrigal l'écho d'une émotion grandissante; c'est l'aveu qu'en Lui il y a, maintenant, Elle.

V

C'était fatal, du reste, et ce qu'à présent nous savons de la vie de Lamennais (2) ne permettrait à l'historien aucun étonnement, et engagerait au besoin le moraliste à toutes les indulgences sur les faiblesses,s'il en fut de graves, de son cœur.

Dès son plus jeune âge, il se révèle, éminemment, un sensitif. Mélancolique, nerveux, aventureux, très musicien, épris des bois solitaires et de la mer violente, nous imaginons aisément ce petit Breton concentré, timide, défiant, paupière baissée sur un œil vif, sous un sourcil déjà broussailleux, ges-

(1) L. XII (Comte d'Haussonville, p. 15).

(2) L'ouvrage de M. l'abbé Boutard, que je suis ici : *Lamennais, sa vie et ses doctrine*, t.I (1782-1828), t. II (1828-1834), 2 vol. parus en 1905 et 1908, est un résumé intéressant, et le plus complet qui existe, équitable et intelligent, quoique parfois un peu timide, des documents existant sur Lamennais. Il ne dispense pas de lire les travaux plus partiaux, sans doute, mais bien vivants et d'observation directe ou bien informés de Blaise et de Forgues. Et les érudits *mennaisiens* à la recherche de sa correspondance n'ont pas dit leur dernier mot. Je n'en veux pour preuve que les publications, qui se renouvellent et se continuent, du P. Alfred Roussel. Je fais ici plusieurs emprunts au très intéressant recueil de cet érudit : *Lamennais d'après des documents inédits*, Rennes, 2 vol., 1893.

tes de jeune chevreau effarouché. Cette âme vibrante n'a pas qui la comprenne, l'encourage en la modérant, reçoive ses expansions premières et les règle avec douceur. Il perd sa mère tout enfant. Il est négligé par un père affairé, et élevé par un oncle dont la pédagogie paraît avoir été plus dévouée que clairvoyante. Libre, céda-t-il à quelques entraînements grossiers ? On l'a cru (1) sur un aveu, qui cependant pourrait bien n'être qu'une hyperbole, en un moment de pénitence excitée. Il est à peu près sûr, en tout cas, qu'il eut, dans son adolescence, un premier et grand amour, rejeté, dont la plaie fut si grande qu'en 1832 encore Sainte-Beuve croyait en retrouver chez lui la cicatrice douloureuse, et qu'il y voyait, avec son diagnostic, si rarement en défaut, de psychologue, le « ma heur de sa vie ».

Lamennais était encore sous cette impression de désespoir, quand il fut accaparé par son frère, prêtre déjà de puis dix ans, homme d'action, lui, « robuste et positif », qui l'avait converti à la baïonnette, enfoncé bon gré mal gré dans les pratiques. Puis trois autres prêtres amis, — dont deux, bretons têtus aussi, mais d'une volonté aussi lucide et rectiligne que celle de Lamennais était rêveuse et flottante, les abbés Bruté de Rémur et Carron, — dont l'autre, l'abbé Tesseyrre, était plus enveloppant, mais non moins tenace, — l'avaient, très militants tous trois, poussé, précipité dans l'action et la controverse. Or, c'était par le cœur qu'il aurait eu besoin de vivre. Il le sentait, et avec crainte, car déjà, depuis décembre 1809, il avait reçu les ordres mineurs. Il multipliait, auprès de son frère, sur ce point, les doléances insistantes. Il essayait de l'éclairer pour qu'il le libérât. Il tentait de l'inquiéter sur « la vivacité de sentiments » qu'il constatait en lui « pour les personnes (2) ». D'autres fois, au contraire, se disant « que le bon Dieu ne lui imputerait point ce qui pourrait se mêler de trop vif » à ses tendresses, il s'y abandonnait avec fougue. Témoin cette amitié pour Henry Moorman, jeune anglais protestant qu'il rencontre en 1815, pendant l'exil qu'il s'imposa en Angleterre, à la suite de ses premiers écrits politiques. Amitié un peu étrange, sans doute, étant donnée l'insignifiance du jeune homme qui en était l'objet, — amitié où

(1) L'abbé Boutard, p. 27.
(2) L. à l'abbé Jean, dans l'abbé Boutard, t. I, p. 78.

Lamennais donne évidemment plus qu'il ne reçoit, et prête à son jeune « enfant », comme il l'appelait plus tard, des agréments et des perfections probablement imaginaires (1) ; — mais amitié significative, dont la passion « s'explique » précisément « par une jeunesse longtemps solitaire, par mille ardeurs d'imagination détournées violemment vers d'arides études », par un besoin de consolation au moment où, « pour la première fois, il subissait le dur contact des hommes, et des choses ». Revenu en France, et séparé ainsi de ce premier ami très cher, il se plonge, tête baissée, dans la résolution suprême où, depuis sept ou huit ans, son frère et ses amis bretons l'acheminaient avec une obstination parfois impatiente. Il est ordonné prêtre le 9 mars 1816, on sait dans quel état d'âme :— une vraie agonie.—Et depuis lors sa vie intérieure n'est qu'une alternative d'efforts surhumains pour se résigner et se raidir, et de défaillances tragiques. Aussitôt qu'il échappait à son énergique directeur ou à l'urgence d'une occupation intellectuelle, il retombait dans des « angoisses », dans des « tristesses mortelles » que son frère Jean qualifiait d' « humeurs noires », d'effets négligeables « d'une disposition maladive (2) ». Pourtant, elles s'exprimaient, ces « angoisses », par des cris de douleur propres à faire réfléchir des prêtres clairvoyants. C'est à l'abbé Jean lui-même que « Féli » écrivait ceci (27 décembre 1817) :

Je ne saurais prendre sur moi de travailler à mon deuxième volume. Tout m'est à charge. La vie est trop pesante pour moi. J'ai beau me dire à cet égard ce qu'on souhaite et ce qui peut-être est raisonnable au fond. Le sentiment m'emporte : il m'écrase *Quelle terrible pensée que celle d'avoir réduit un être humain en cet état* (3)!

Et trois mois après, 3 mars 1818, quand le retentissement

(1) Voir Lamennais, *Correspondance*, pub. par E.-D. Forgues, et l'abbé Auguste Laveille, *Un Lamennais inconnu*, p xx et passim. « Il aima, dit Forgues, (p. 15), dans le jeune protestant, la brebis égarée qu'il allait ramener au bercail. Il l'aima pour sa douceur, son besoin d'appui, ses tristesses naïves sans cesse en quête de consolation, sa docilité aux conseils, et aussi peut-être pour l'infériorité d'intelligence, le défaut d'instruction qui le livrent à sa puissante merci. Le chêne aima le roseau. » M. l'abbé Laveille, dans sa très intéressante introduction, reproduit (p. xx) ce passage de M. Forgues (t. I, pp. 15 et suivantes), en oubliant par mégarde de l'indiquer comme une citation.

(2) Pour tous ces faits, voir, avec la notice du comte d'Haussonville, p. xii, le t. I de l'abbé Boutard, pp. 75, 77, 78.

(3) Œuvres inédites, pub. p. A. Blaize, t. I, p. 313. Cf. 318 (L. du 9 janvier 1818).

du premier volume de *l'Essai* aurait dû endormir sa peine :

De ma vie, je n'ai été si malheureux que je le suis depuis deux ans. Ce que je souffre est inexprimable. Avant cela, je pouvais encore espérer un peu de repos sur la terre ; à présent, point. Je regarde la mort, et l'embrasse de tous mes vœux. Loin de m'applaudir du succès de mon livre, j'y vois la ruine du seul bien qui me restait pour me rendre la vie supportable, une profonde obscurité ; et je ne me connais pas seulement l'ombre d'une petite consolation (1).

Oui sans doute, puisque le seul être en qui il osât déverser la surabondante plénitude de son cœur n'était pas là. Jusque vers le milieu de 1818, Lamennais avait espéré, nous dit-on (2), de pouvoir rappeler près de lui Henry Moorman... Mais le jeune Anglais était retenu par sa santé frêle, qui s'altérait davantage ; puis un engagement dans le commerce l'attachait à Londres (3)... Pour comble, à ce moment, l'un des prêtres dévoués qui entouraient Lamennais de leur sollicitude admirative et pieuse, et le plus affectueux d'entre eux, le seul peut-être qui pût le comprendre, l'abbé Tesseyrre, mourait (4). Jamais, sans doute, Lamennais n'avait été si malheureux ; jamais n'avait été en lui si intense et si légitime ce mal de tristesse, que ses récents biographes osent, avec raison, regarder en face et définir. Car ce que révèle évidemment à l'historien, — ce qu'aurait dû révéler déjà aux conducteurs ecclésiastiques de Lamennais, — l'acuité croissante de sa peine, c'était la souffrance d'un cœur « fait pour l'amour (5)... »

(1) Œuvres inédites, pub. p. A. Blaize, t. I, page 343.

(2) Forgues, ouvr. cité, p. 21.

(3) Engagement que Lamennais, malgré l'exiguïté de ses ressources, était tout prêt à faire résilier par les sacrifices d'argent nécessaires.

(4) « Mon meilleur ami, le guide qui m'était le plus nécessaire (vient) d'expirer presque entre mes bras. » Lamennais à Mme de Lacan, lettre v dans le comte d'Haussonville, p. 9. Sur l'abbé Tesseyrre, « sa bonté », son aspect sympathique, voir une lettre de Moorman à Lamennais, dans Forgues, t. I p. 22.

(5). L'abbé Boutard t, I, p. 79. — L'abbé Boutard, qui insiste trop peu (pp. 111, 112) sur l'amitié de Lamennais pour Henry Moorman, a grande chance de ne pas se tromper, quand il dit : « La guerison de cette noire mélancolie qui désola sa jeunesse, ne l'eût-il pas trouvée, s'il l'eût cherchée dans une autre voie ? Si, renonçant à une vocation pour laquelle il éprouvait, de son propre aveu, tant de « repugnance naturelle », il eût affranchi d'un joug qui commençait à lui peser et son esprit et son cœur, l'amour d'une femme confidente de sa pensée et à qui, mieux qu'à son frère, « il eût pu tout dire », l'apaisante douceur d'une commune tendresse, les joies graves et pures d'un foyer.., n'était-ce point ce qu'il lui « fallait... » ? « Si... Lamennais eût rencontré une âme sœur de la sienne, riche des dons les plus rares de l'esprit et du cœur unissant à la piété, la charité, l'intelligence et la science, douée de cet attrait inexprimable qu'ajoutent aux qualités in-

Il eût été bien étonnant qu'une âme aussi essentiellement passionnée, aussi peu satisfaite, ne fût pas terriblement sollicitée de la grande tentation, lorsqu'en août 1818 Mme de Lacan se présenta dans cette chambrette des Feuillantines où le prêtre malgré lui, que la gloire venait d'illuminer, pleurait à la fois sur son sacerdoce et sur sa gloire.

V

Le temps que ce trouble dura fut délicieux.

A la fin de septembre, après que Lamennais a montré à Mme de Lacan, au moment de la mort de son triste mari, à la fois tout le dévouement et toute la largeur d'idées chrétiennes dont il était capable, l'intimité de leurs âmes se noue, — rapide, ardente, entière.

Les rencontres sont fréquentes. Une sorte de vie intellectuelle à deux s'organise (1).

Il doit venir passer la matinée de lundi avec moi, écrit Mme de Lacan. Ce temps doit être employé à commencer la lecture de la seconde partie de son ouvrage, à laquelle il travaille, et qui a pour objet de prouver la vérité de la religion catholique.

Notez que cette force de travailler à son « tome II », que naguère il déclarait à son frère n'avoir plus, Lamennais la retrouvait tout de suite dans une collaboration féminine.

Il a eu la bonté, continue Mme de Lacan, de désirer, d'exiger même mon avis; je vous avoue que je me tiens à quatre pour n'être pas fière de sa confiance; elle a du moins un côté dont il m'est permis de m'applaudir et qui prouve seulement son affection.

Entre temps, Lamennais s'ouvre à des lectures profanes, dont il était, sans doute, depuis longtemps déshabitué ; il en fait qui concordent avec son état d'âme : il lit Byron, *René*. Il échange avec Mme de Lacan ses impressions. Les deux vies s'amalgament, se concertent. Mme de Lacan songeant pour l'année suivante à une retraite complète, Lamennais la retient, l'invite à réfléchir. *Ils s'y opposerait même*, écrit-elle, toute heureuse. Il l'amène, en revanche, à des projets tout autres pour le

térieures la grâce et la beauté, eût-il résisté au charme ? Il est permis d'en douter. »

Cf. l'abbé Laveille, p.xx. « Le lecteur a maintenant le secret de la tristesse qui se prolonge en sanglots étouffés. »

(1) L'abbé Laveille, dans *la Revue du Clergé* du 2e trimestre 1896, pp.503-509.

printemps prochain. Comme il « passe une grande partie de la saison dans sa famille, en Bretagne, il a bien voulu regretter que ce voyage dût l'éloigner de moi pendant un aussi long temps »; elle, voyant ce regret, « admet la possibilité d'aller elle-même en Bretagne » et de cet arrangement « il paraît tellement satisfait que tous mes vœux et tous mes efforts tendent à effectuer ce dessein ».

En attendant, les deux amis sortent ensemble. Ils vont — nous sommes, qu'on s'en souvienne, au temps du *Lac* de Lamartine, — ils vont dans ces lieux « mélancoliques », où le spectacle de la mort mêle peut-être aux pensées d'amour un charme plus encore qu'une leçon. Dès le 3 octobre ils préparent, et ils font, le jeudi 8 octobre, « une promenade bien intéressante au Père-Lachaise (1)» ... Et de cette existence nouvelle, communauté d'idées, de travaux, de projets, idéalement conjugale, de cette présence quasi quotidienne d'une femme, qui non seulement unit sa volonté à la sienne, mais s'occupe de lui et prend soin de lui délicatement, Lamennais, de toute évidence s'enivre :

Samedi 10 octobre. — ... Que je suis touché des soins que vous voulez bien prendre pour nous rapprocher ! Mon cœur les sent, et ce qu'il a senti une fois il ne l'oublie jamais. J'attendrai demain avec impatience, et jeudi de même. Pourquoi la rue Saint-Lazare et les Feuillantines sont-elles tout ensemble si loin l'une de l'autre et si près ?... »

Vendredi 16 octobre. — Je n'ai, Madame, presque ressenti aucune fatigue de ma promenade d'hier; je revenais si content d'esprit et de cœur ! Mais je dis toujours : « Pourquoi les Feuillantines sont-elles si loin de la rue Saint-Lazare ? » Je vous remercie beaucoup du présent que vous voulez bien me faire ; je crains cependant que vous ne vous priviez pour moi d'une chose fort rare et que vous ne pourriez retrouver à Paris. Pourquoi ne m'avez-vous point parlé de votre santé ? Vous n'oubliez rien, excepté vous-même, excepté ce qui m'intéresse le plus.

Enfantillages qui touchent, ce me semble, plus qu'ils ne font sourire. Dans ces petits soins que grossit sa reconnaissance ingénue, pour la première fois il découvre comment une femme

(1) Mme de Lacan rapporte dans une lettre du 10 octobre à Denis Benoît (Laveille, *Revue du Clergé*, *loco cit.*, pp. 504-505) les propos graves et éloquents, un peu pompeux, tenus par Lamennais au cours de cette visite, dont Lamennais reparle dans sa lettre du 9 à Mme de Lacan (D'Haussonville, pp. 15-16, lettre XIII).

peut savoir aimer. Et aux prévenances de Mme de Lacan, il répond lui-même par des sollicitudes caressantes :

Ma santé est un peu meilleure, mais songez à la vôtre. Je vous en conjure. Elle est plus *mienne* que celle dont vous vous occupez avec tant de bonté. — Ces jours derniers vous étiez souffrante, et vous me laissez ignorer si vous l'êtes encore. Cette pensée attriste un peu l'espérance que vous me donnez de vous voir demain. De grâce, une autre fois, ne vous oubliez pas de la sorte : me parler de vous, ce sera penser à moi...

Lundi au soir 19 octobre. — J'ai pensé bien des fois, depuis ce matin, Madame, aux peines que vous avez récemment éprouvées, ou plutôt je les ai ressenties bien des fois. J'éprouve le besoin de vous dire encore, et plus vivement, combien j'en suis touché, combien je désirerais les adoucir. Votre bonheur est devenu le mien. Soyez donc heureuse par charité... Il me faut finir, et j'ai à peine commencé. Je ne vous quitte pas, cependant : mon cœur demeure près de vous.

Mardi au soir. — Quoique je ne sente rien en moi, Madame, qui mérite une amitié d'un si grand prix que la vôtre, il me serait impossible d'en douter. *J'ai foi dans mon bonheur : je ne saurais exprimer autrement cette confiance intime du cœur qui semble avoir existé toujours, et ne laisse pas la plus légère inquiétude de l'avenir.* Voilà ce que j'éprouve en vous écoutant, en lisant vos lettres. Une seule chose me peine : ce sont les louanges que vous me donnez. Savez-vous pourquoi? *Parce qu'elles ont un attrait que je ne trouve qu'en elles...*

A pareille fête de tendresse, son cœur, à jeun toujours, n'avait jamais été. Et il avoue la joie qui l'inonde, il la chante, peut-on dire, avec une grâce de jeune homme, et sa grande prose s'attendrit en de souvent jolies mollesses.

VII

Il ne fut pas longtemps à se reprendre : je l'ai déjà indiqué, et sans doute il suffirait de le redire. Mais c'est une si forte tentation pour les curieux de l'âme humaine que ces correspondances abondantes, histoires au jour le jour des vies sentimentales! Sans compter que la façon dont cette affection féminine de Lamennais s'arrêta sur la pente critique, — grâce, en partie, à l'immixtion dans ce roman d'un autre roman, — n'est pas sans éclairer d'une façon curieuse le mot qu'il écrivait sur lui-même à Mme de Lacan (1) : « J'oserai dire que

(1) Comte d'Haussonville, *l. c.*, p. 44.

mon cœur ne vous est pas connu. Il ne le sera peut-être pas de mon vivant. »

VIII

Dans le dénombrement des obstacles qui empêchèrent d'aller trop loin cette affection, marchant à si grands pas, de Lamennais et de Mme de Lacan, il nous faut d'abord rappeler, — si nous essayons d'être le plus complet possible, — la sagesse de Mme de Lacan elle-même.

Sans doute, elle a pour son directeur une de ces admirations ravies, dangereuses parce que l'admiration autorise et légalise bien des choses... Admiration pour son esprit : elle touche dans l'intimité le génie, elle en voit de près la fécondité, la vigueur, « le tour de beauté austère et sublime » où il atteint, en tout, et sans effort. Admiration pour son âme dont le courage se manifeste à chaque instant si élevé, la raison si lumineuse, mais aussi « la plus tendre, la plus douce, la plus faite pour toucher », toute gracieuse qu'elle est en sa simplicité d'enfant, « qui se prête aux amusements les plus naïfs. Plus je le vois, plus je l'admire. C'est une créature sublime et angélique ».

Faut-il ajouter — on s'étonnerait du contraire — qu'un peu au moins d'admiration physique se mêle à cet enthousiasme pour l'esprit et pour l'âme. Les belles pages que M. d'Haussonville cite à la fin de son introduction, le portrait qu'en 1869 Mme de Lacan, devenue Mme Cottu, aïeule et presque octogénaire, faisait de son ami de 1818 prouvent à quel point elle conservait en elle sa jeune image. Elle entendait encore sa voix « mâle, bien que peu sonore » ; elle revoyait son maigre, pâle et frêle corps, et le regard énergique « ombragé, adouci par de longs cils (1) ». Or, 1818, souvenons-nous-en, c'était le temps où beaucoup de Lélias, de Valentines, de Malvinas, d'Elvires osaient tout pour l'homme « pâle et grave », pour peu que « son vaste front révélât le génie » et que « sa tête rêveuse retombât sur son sein (2) ». D'autant qu'à l'admiration se mêlait, — ce n'est pas douteux, — la sympathie la plus charmée, et, chez elle comme chez lui, la gratitude d'un bonheur nouveau :

(1) Il faut lire, dans la publication du comte d'Haussonville (pp. LIX-LXI), tout ce portrait de Lamennais écrit par Mme Cottu le 2 février 1869. Elle mourut le 3.
(2) George Sand, *Lélia*.

... Il est pour moi un ange tutélaire. Je trouve tout en lui et je pourrais bien dire :

Du chagrin le plus noir il écarte les ombres
Il fait des jours heureux de nos jours les plus sombres.

Souvent j'arrive chez lui l'âme triste, l'imagination malade... Quand je le quitte, tout est dissipé comme par enchantement (1).

Rien de plus naturel que la jeune femme isolée songeât à nouer aussi solidement que possible les liens de cette amitié glorieuse, délicieuse et bienfaisante. Dans ces cinq ou six mois de 1818-1819, elle fit un rêve, le rêve d'avoir tout à elle le cœur de l'être éminent dont la Providence l'avait rapprochée; d'être sa seule confidente, sa grande et unique amie. Mais quand elle osa le révéler, ce rêve d'une « amitié sans partage », à celui qui en était l'objet, il était trop tard. Une autre amitié, dont je parlerai plus loin, et qu'elle-même, par une ironie cruelle des circonstances, se trouvait lui avoir procurée, détachait Lamennais d'elle. De l'ami interposé nouveau qui détruisait son ambition chère, elle fut pendant quelques semaines fougueusement jalouse; mais, assez vite, elle se calma (2). Plus romantique que romanesque, elle était surtout le contraire d'une coquette. Ses fréquentations hasardeuses dans les salons où survivait la facilité du XVIIIe siècle n'avaient point gâté l'élève de la solide Mme Campan. Un idéalisme robuste haussait sans cesse chez elle, et guidait, le tempérament passionné; son exaltation était capable de s'analyser, donc de se maîtriser elle-même; un bon sens pratique orientait cette femme de lettres vers des vues de bonheur permis et familial, cette veuve vers un second mariage. La noble et honnête femme ne fit, pour « achever » l'homme de génie conquis, rien de ce qu'une George Sand, on peut le croire, eût fait à sa place.

Quant à Lamennais, dans la résistance qu'il dut opposer à une inclination séduisante, et dans sa victoire sur elle, la part la plus grande revient, il n'est que juste de le dire, à la conscience du chrétien et du prêtre. Dans ces lettres à Mme de Lacan, il y en a bien peu, il n'y a que les dernières que nous avons citées où fasse défaut le souvenir du fait sacré qui les a réunis, du motif saint qui a amené Mme de Lacan rue des Feuil-

(1) Voir, pour toutes ces citations, l'abbé Laveille, *Revue du clergé*, tome cité, pp. 502-507, lettres du 23 septembre au 31 octobre.
(2) Laveille, lettre XVI, p. 30, l. XI, p. 19; l. XIV, p. 22; l. XII, p. 21

lantines. Sauf pendant les quelques semaines où, des deux côtés, le courant d'une jeune affection les entraînait un peu à la dérive, sauf pendant cet étourdissement passager, l'idée ne fut jamais abolie entre eux du Dieu qu'elle a cherché et vers qui il accepta de la conduire. Et cette responsabilité spirituelle est, pour la loyauté de Lamennais, une sorte d'engagement d'honneur qui le munit contre lui-même. De son devoir sacerdotal il a peut-être une idée d'autant plus haute et plus astreignante que c'est en gémissant (1) qu'il continue à porter le fardeau dont il s'est laissé imprudemment charger. D'autant plus que, s'il souffre de sa chaîne ecclésiastique, si déjà peut-être (2) chez lui la foi est sourdement entamée, il lui en reste assez à cette date pour que les actes de la foi, la piété, la fréquentation des sacrements n'aient pas encore perdu pour lui leur vertu (3). Au lendemain d'un jour (4) où il a épanché dans l'âme de l'amie sa tendresse — et cela sans précaution, sans réserve, en s'ouvrant et se livrant à fond — une retraite de Toussaint survient opportunément. Tandis que Mme de Lacan se confesse et communie, il en fait autant. « Le grand devoir les occupe l'un et l'autre. » Pour un moment encore, la nature était pacifiée.

L'action, aussi, est pour lui un remède. Le triomphal retentissement de *l'Essai sur l'Indifférence* fait qu'il ne s'appartient plus. Les visites, « les demandes d'articles et d'intervention l'accablent ». « Il se débat contre le monde (5). » Du rôle qu'il a pris de grand champion du catholicisme, les devoirs naissent sous ses pas : autant de gagné sur les troubles du cœur.

(1) Comte d'Haussonville, p. 19, lettre XIX.

Cf. dans Laveille, L.XXVII, p. 52 : « Le prêtre n'a d'autre famille que la société tout entière... Cela est admirable, mais cela fait trembler. Si haut par sa vocation ! Si bas par sa faiblesse ! Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! Cher Denis, je t'en prie, prie pour ton pauvre frère. » (Lettre de 1819.)

(2) Peut-être, dis-je, car de bons juges, par exemple le P. Dudon, qui a plusieurs fois parlé de Lamennais dans *les Etudes* de la Compagnie de Jésus, estiment qu'à cette date la croyance catholique chez Lamennais est indemne.

(3) Pour cette fréquentation des sacrements, cf. lettre de Lamennais à Benoît, p. 32 de Laveille, lettre XVII :

« Que ton âme tout entière, que tout ton être soit à Jésus, comme il a voulu être tout à toi... Va le trouver, ce divin Epoux, ce bien-aimé, à la table sainte, où son amour nous appelle d'une voix si puissante et si tendre : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* »

Cf. les deux prières à « l'ange gardien » et à « J.-C. au T. S. Sacrement », composées par Lamennais vers cette date de 1817-20 (Laveille, pp. 47-48).

(4) Comte d'Haussonville, lettres XXII et XXIV, pp. 21-24.

(5) Laveille, ouvr. cité, lettre II.

Samedi (*octobre 1818*). — Je me condamne à ne pas vous voir aujourd'hui, Madame. Je viens d'apprendre que les Frères (1) sont plus que jamais persécutés ; je crois devoir tout mon temps à leur défense. Priez Dieu qu'il m'inspire. Il s'agit du bonheur du peuple, de son salut.

Enfin, dans le même temps, sur cette aventure sentimentale, une seconde vient se superposer, et détermine, dans les relations de Lamennais et de Mme de Lacan, une de ces crises qui mettent fin aux rêves vagues desquels tout peut sortir.

Cette amitié, chose curieuse, Mme de Lacan l'avait ménagée elle-même. Elle avait pour ami, pour ami d'enfance probablement, un jeune homme de la haute bourgeoisie royaliste, Denis Benoît. Quand elle eut été convertie par *l'Essai sur l'Indifférence*, elle n'eut pas de cesse que Denis Benoît ne lût à son tour le livre sauveur, qui produisit sur lui les mêmes effets (2), puis elle insista pour qu'il se mît, comme elle, en rapports avec l'apôtre puissant dont ils étaient subjugués tous deux. Elle lui transcrivait les lettres de son nouveau directeur en les accompagnant, nous l'avons vu, d'exégèses dithyrambiques. Leur première rencontre (3) eut lieu dans son salon. Dès le premier abord, Lamennais se prit pour Denis Benoît d'une affection « dont le progrès fut encore un peu plus rapide que celui de sa sympathie pour Mme de Lacan, » et qu'il est difficile de ne pas qualifier, avec M. d'Haussonville, d' « engouement », avec l'abbé M. Laveille, d' « exaltation » vraiment « trop humaine » (4). C'est en novembre 1818, probablement, qu'il fit sa connaissance : et voici ce qu'il lui écrivait (dans la première lettre conservée de cette correspondance), le 26 janvier 1819 (5), après moins de trois semaines d'amitié.

Il est l'heure où je te voyais ordinairement, bien cher ami, et ce bonheur n'est plus qu'un souvenir, et bien des jours se passeront encore avant que mon pauvre cœur (ne) se repose sur le tien. Dieu le veut ainsi... Et que de grâces ne lui dois-je point de m'avoir donné un ami, un frère tel que toi !.. Par où avais-je mérité de te connaître, d'être aimé de toi ? Ton amitié est un don tout gratuit de la

(1) Les Frères des Ecoles chrétiennes. — D'Haussonville, l. XXI, pp. 21.
(2) Le P. Laveille, *Lamennais directeur des âmes*, dans *la Revue du Clergé français* du 15 mai 1896, pp. 498, sqq.
(3) Comte d'Haussonville, p. XVI.
(4) C'est la première lettre (mal datée, 1818 au lieu de 1819) du très intéressant recueil de l'abbé Laveille.
(5) P. XXI, n. 1 ; p. XXIII, p. 24, n. 1.

Providence... Je n'avais aucun titre à ton amitié. Je sens cela, je me le dis sans cesse, et cependant je m'attriste d'être loin de toi, tu me manques à tous les instants. Ecris-moi le plus souvent qu'il te sera possible... Adieu, mon frère, mon bien-aimé...

Et le soir même de ce jour, seconde lettre, et aussi le lendemain, le surlendemain, presque chaque jour, et du même ton :

Mets entre tes réponses, je te prie, le moins de distance qu'il te sera possible. Si tu savais le bien qu'elles feront à ton pauvre frère ! Tu m'es si présent que je ne crois pas, hors le temps du sommeil, avoir passé une demi-heure sans penser à toi... Quelquefois il me semble que je ne t'ai point assez dit combien tu m'es cher, mais tu n'en doutes point, n'est-ce pas ? — Cette lettre ne partira que vendredi, et si elle ne partait point du tout, je crois que je t'écrirais tout de même... Il m'est venu plus d'une fois dans l'esprit d'aller te trouver à Angers et de n'en revenir qu'avec toi. Les lieux où tu n'es pas me paraissent un désert... Mon frère, mon tendre frère, si tu savais combien ton petit billet de Tours m'a fait de bien ! Le voilà, je l'ai déjà relu dix fois. Il ne me quittera jamais. — O mon frère, ne craignons qu'une chose, c'est de trop nous aimer. Un désert et Denis, voilà tout ce que je demanderais à Dieu ... (1) !

Inutile de montrer combien ces ardeurs, dont la sincérité s'aventure parfois jusqu'à peu de distance du ridicule, sont instructives sur la psychologie de Lamennais. Mieux encore que les lettres à Mme de Lacan, elles nous décèlent combien était grosse, si je puis dire, la masse de tendresse qu'accumulait cette âme, fourvoyée dans l'isolement de la vie sacerdotale. Loin de moi, certes, d'insinuer que Denis Benoît ne fût pas digne de tant d'amitié. Ne peut-on pas croire, pourtant, que Lamennais se pressait un peu trop de mettre en lui tout ce qu'il rêvait de trouver dans un ami, tout ce qu'il avait cru trouver déjà dans les deux jeunes gens que la mort lui avait récemment enlevés tous les deux, l'anglais Henry Moorman et l'abbé Tesseyrre? Ce qu'il lui fallait, en somme, c'était qu'on se laissât aimer et qu'on l'aimât un peu en retour. Et à cette gratitude se joignait peut-être, en ce moment précis, celle d'être venu, à l'heure opportune, à l'heure où son besoin de tendresse risquait de s'égarer, par cette intimité avec une jeune veuve, intelligente et belle, dans une voie toute de hasards. Ce nouveau confident, aimable et aimant, apparaissait devant ses pas, glissant sur un sem-

(1) Laveille, pp. 24-25 (14 février).

tier perfide, comme l'être attendu grâce auquel il pouvait « savourer les douceurs de l'amitié humaine (1) » sans que s'y vinssent mêler ces craintes ou ces gênes qu'une amitié de femme impose toujours à n'importe qui, mais surtout à un prêtre.

Non pas, cependant, que, durant les premiers temps où Denis Benoît entre dans sa vie, Lamennais voie en lui le remplaçant vainqueur de la femme trop entrée en sa vie. Non. Il rêve de concilier ces deux sentiments. Même il s'enthousiasme pour une coexistence d'affections diverses, hiérarchisées selon le devoir. Dans ce cercle d'affection où ils sont trois, il entrevoit la possibilité d'un maximum de ce bonheur sentimental pour lequel il a une sorte d'avidité. Il voudrait fortifier le lien qui unit Mme de Lacan à Denis Benoît :

Elle m'est venue voir hier et aujourd'hui. Je lui ai parlé de toi ; j'aurais désiré lui en parler davantage. Je ne doute pas de son attachement pour toi, mais les femmes ne croient pas devoir se montrer comme nous ; elles ont leur manière d'aimer et de le faire sentir. Je ne comprends pas bien cette différence, je la vois seulement. Pour moi, je voudrais reporter sur mon frère toute affection dont je puis être l'objet : j'en jouirais alors bien davantage (2).

Toutefois, dans la part de cœur qu'il donne à l'un et à l'autre, celle de Denis s'agrandit vite.

Ce n'est pas que je n'aie un grand désir de voir Mme de Lacan heureuse ; il n'y a point de sacrifice que je ne fisse pour cela. Cependant la nature des choses ne saurait permettre qu'elle soit pour moi ce que tu es. D'un côté, il y a des bornes nécessaires ; de l'autre, il n'y en a point que celles du cœur.

« Qui ai-je jamais aimé comme toi ? » lui écrivait Lamennais dès le 29 janvier 1819.

De cela, Mme de Lacan ne tarda pas à s'aviser. Et aussitôt contre cette communauté cordiale, mais inégale pourtant entre Denis Benoît et elle, contre cette fusion de leurs trois affections, mais avec un surplus mutuel d'amour viril et d'intimité entre Lamennais et Denis Benoît, elle se révolte. Quelques paroles imprudentes, dans une lettre de Denis Benoît (3) lui donnent lieu d'éclater en plaintes, sinon en reproches. Accusé par elle d'indifférence, Lamennais dut, non sans ennui

(1) Laveille, *ouvr. cité*, p. XXIII.
(2) Laveille, pp. 9-10.
(3) Laveille, p. 10, l. VI.

nier qu'il éprouvât pour son nouvel ami une surabondance de préférence, encore que, comme nous venons de le dire, il déclarât sans ambages dans ces lettres à Denis Benoît, qu'heureusement Mme de Lacan ne connaissait pas (1). Il lui fallut expliquer à Mme de Lacan, avec subtilité, — comme jadis le faisait saint François de Sales à Antoine Favre, — le mystère, commode aux cœurs hospitaliers, odieux aux cœurs exclusifs, de l'amitié une et triple, dont il goûtait l'utopie.

Comment pouvez-vous douter de mon amitié? Je vous le répète, elle est entière. Celle que j'ai pour M. Benoît, *et qui est entière aussi*, ne la diminue en rien... Je n'éprouve pas, je ne comprends pas les sentiments exclusifs. Si j'avais connu M. Benoît avant vous, j'aurais voulu qu'il vous aimât. Si vous ne le connaissiez pas encore, je voudrais que vous l'aimassiez. Je ne sens qu'un désir, c'est d'augmenter le bonheur de ceux que j'aime et ne trouvant en moi-même qu'impuissance à cet égard, j'appelle à mon aide d'autres affections et plus vives et plus douces... Les bienheureux s'entr'aiment dans le ciel, mais s'inquiètent-ils des préférences?... Le plus, le moins ne troublent pas leur félicité.

Il y avait au moins une chose dont cette explosion de jalouse tristesse ne permettait plus à Lamennais de ne pas vouloir se rendre compte, c'est que l'affection de Mme de Lacan continuait d'être « trop humaine », risquait de le devenir davantage, et peut-être la sienne aussi. Alors « il fait de sérieuses réflexions sur lui-même », il se décide à préciser toutes les raisons qu'il a d'être désormais sur ses gardes :

Vous le dirai-je? même d'homme à homme, où la réserve est moins nécessaire, il y a une mesure chrétienne d'affection que je crains quelquefois de passer. A plus forte raison à l'égard d'une femme.....

Je ne dois pas m'abandonner à tous les sentiments que vous m'inspirez. J'en dois être le maître. Je dois les contenir dans certaines limites, sous peine de manquer à l'esprit comme aux devoirs de ma vocation. Le trouble même ne doit pas arriver jusqu'au cœur d'un prêtre.

Et à la lumière des imprudents reproches de Mme de Lacan, plus rigoureusement que jusqu'alors il n'avait osé le faire, il sonde son âme. Il doit s'avouer qu'il n'a pas suffisamment observé la « réserve » qu'exige un attachement féminin, dont « l'ex-

(1) Comte d'Haussonville, p. 31, l. xxxv.

pression même doit être différente » de celle d'autres amitiés. Il se reproche de n'avoir pas assez imposé à ses expansions le « respect délicat » nécessaire, de ne s'être pas assez « interdit tout ce qui ressemblait à l'abandon » (1) : « Vous m'accusez, et Dieu peut-être me fait des reproches, bien différents. »

Il n'y avait pas que Dieu qui lui fît ces reproches, et un nouvel avertissement, plus dur, allait le mettre en demeure de couper court.

IX

Après cette crise où la jalousie, irritée et attristée, de Mme de Lacan, leur avait révélé à tous les deux le chemin parcouru, Lamennais ne s'était pas éloigné d'elle, au contraire. Il jugeait qu'elle lui était nécessaire, et, tout occupé qu'il fût, avec tant d'écrits en train, et d'écrits polémiques nécessaires et urgents, il allait la voir à Cernay, où elle était souvent retirée; il consentait à y passer plusieurs jours, de crainte « que, seule avec sa mère, cette pauvre femme ne s'y ennuyât extrêmement ». Il semble même que, pendant qu'il était à Cernay, il évitât, par délicatesse, d'écrire à Denis Benoît (2).

Et tout cela, sans doute, était de charité; est-il téméraire de supposer qu'il s'y mêlait encore autre chose? « Tout en elle, écrivait Lamennais, est extraordinaire (3) : son esprit, son caractère, sa destinée. » Cet étonnement, c'était l'attrait encore. Même éclairée sur sa servitude commençante, l'âme du prêtre restait captive du mystère féminin.

Ce fut alors que l'abbé Carron intervint. Le samedi 1er mai 1819, Lamennais était revenu de Cernay « le cœur content ». Il devait revoir Mme de Lacan le mardi suivant. Le soir il se confessa, et alors, comme il l'écrit le lendemain (4) :

> Après ma confession, M. Carron m'a dit que plusieurs personnes l'avaient averti qu'on s'étonnait dans le monde que je demeurasse à la campagne avec une jeune femme, et que cela produisait mauvais effet; qu'il croyait, d'après cela, devoir m'engager à ne plus retourner à Cernay.

(1) Laveille, pp. 23-24 (lettre XIV, à Denis Benoît, 14 février 1819; et l. du 8 février, p. 19.)
(2) Cf. Laveille, lettres XV, XVI, XVIII, XXX, XXXXI, XXIX, XLI, XLIV, pp. 37, 30, 33, 57, 59 71, 73, 77.
(3) Laveille, p. 17 (l. X). Cf. p. 60, l. XXXII.
(4) Laveille, l. XLV. Cf. l. XLII, pp. 74-75.

Ce coup fut profondément sensible à Lamennais.

A supposer même qu'à cette date, où, depuis déjà cinq mois, Denis Benoît était en tiers, et en tiers favorisé, dans cette amitié, la sensibilité de Lamennais pour Mme de Lacan eût perdu de sa vivacité première (1), la mise en demeure de l'abbé Carron tranchait encore dans le vif. Plus de ces isolements à deux, pour la méditation, la prière, le travail ; plus de ces promenades soit à Paris, soit aux champs, non point avec un ami en soutane et le bréviaire en main, mais avec une compagne artiste et fine, confidente éveillée de ses observations philosophiques ou de sa poésie expansive ; plus de ces relations tout intimes, très pures sans doute, mais autour desquelles, volontairement, ils laissaient flotter le nuage charmant de l'inavoué. On n'a pas vécu quelques mois de cette vie à deux dont ils avaient vécu, sans qu'il en coûte de se disjoindre. Ajoutons qu'il y avait quelques mois à peine que Lamennais, déjà séparé par l'absence de son cher Henry Moorman, en avait été séparé par la mort (2). Son cœur déchiré n'avait pas trop des deux tendresses de Denis Benoît et de Mme de Lacan, et celle-ci sans doute savait encore mieux que l'ami nouveau panser la blessure profonde...

Aussi Lamennais a beau se raidir au lendemain du jour où M. Carron a prononcé l'arrêt. Quelques jours plus tard, écrivant à Denis Benoît, il aura beau affecter de ne penser qu'à elle et non pas à lui-même. La lettre qu'il avait écrite, ce samedi soir, à Mme de Lacan (3) a bien l'accent qu'on imagine : « J'ignore ce que je vais devenir... je voudrais qu'il me restât un peu de bonheur pour vous le donner. »

X

Mme de Lacan, prompte à la décision, ne tarda pas à cher-

(1) Lamennais écrit, le 2 mai, à Denis Benoît : « D'après son conseil (de l'abbé Carron) j'écrivis le soir même (à Mme de Lacan) que je n'y retournerais pas (à Chevreuse). Cela m'a coûté beaucoup, *non pas à cause de moi*, mais tu sentiras combien il m'a été dur d'attrister une personne qui a tant besoin de consolation. » Et dans la lettre suivante : « Je savais bien, mon frère, que tu t'affligerais et pour elle et pour moi. *Elle est en effet bien à plaindre*, non pas de ce qu'elle perd, et qui n'est rien, mais de l'espèce de besoin qu'elle s'était faite de ce rien, etc. » (Laveille, p. 75.)

(2) Voir Forgues, ouvr. cité, t. I, p. 23.

(3) Comte d'Haussonville, p. 39 (lettre XLV). Le 14 mai, il lui écrira encore : « Je passe mes jours dans ma chambre, je ne sors point et ne vois personne que le dimanche. Cette vie me convient mieux que celle de Cernay. Je n'y allais réellement que par complaisance, parce qu'il me semblait que je le devais. » (Laveille, p. 77).

cher ailleurs ce bonheur, qu'elle avait cru, un instant, rencontrer dans une sorte de mariage d'âmes, d' « amoureuse amitié » spirituelle. Dès le mois suivant, elle songeait à se remarier, et comme la famille du prétendant qu'elle s'était hâtée d'agréer, le baron Cottu, s'opposait à l'union projetée, elle s'insurge avec violence contre les obstacles, menaçant de continuer avec M. Cottu, malgré sa famille, les relations qu'on voulait leur interdire. Et avec la rude franchise inconsciente qu'ont parfois les femmes en pareille occurrence, elle imposait à Lamennais la confidence de ce dépit d'amour et de ses coups de tête projetés. Rien n'était épargné à Lamennais des tristesses d'une fin de rêve.

Il les accepte, et ne laisse percer que bien rarement l'impatience que cette épreuve lui cause. Il n'a cependant pas la force d'encourager Mme de Lacan dans l'idée d'un mariage nouveau (1). Non seulement il blâme, avec une sévérité sensée, ses excès de chagrin devant les obstacles qui s'opposent à ses projets d'union, mais, quand elle semble y renoncer, il l'approuve. Il lui déclare qu'il ne croit point que le mariage soit là sa vocation et sa voie. Il la félicite au contraire de songer plutôt à une vie de retraite quasi monastique. Et en tout ceci, assurément, c'était son opinion sincère de « directeur » qui s'exprimait. N'était-ce que cela ? Quand un cœur qu'on a cru tout à soi, mais qu'on n'a pas voulu pourtant, ou qu'on n'a pas pu, accaparer, use, pour se donner ailleurs, de la liberté qu'on lui laisse, c'est peut-être alors qu'il faut, pour se garder contre les suggestions secrètes de l'égoïsme, le plus de vigilance philosophique ou religieuse (2).

Un instant Lamennais put croire qu'il avait cause gagnée. Parti en Bretagne, pour apaiser là, dans le silence des bois, son âme qui vient, depuis un an, de vivre une vie si intense d'émotions diverses, il apprend, à la Chênaie, que Mme de Lacan a suivi ses conseils, qu'elle a fait comme lui son sacrifice, qu'elle fuit ce monde dont il voudrait lui communiquer son mépris — tournant à la haine déjà, — qu'elle renonce au moins provisoirement à la poursuite de ce bonheur trop humain du mariage. Alors il l'en-félicite, et il célèbre cette vic-

(1) Comte d'Haussonville, p. 45 (lettre LI).
(2) Comte d'Haussonville, pp. 44 à 54 (lettres LI à LV). Cf. Laveille, lettre XLIV, pp. 76-77.

toire avec une fierté et une hauteur âpre de christianisme qui rappellent les jansénistes du XVII^e siècle.

Vous avez vaincu dans le dernier combat ; j'en bénis Dieu... Maintenant vous goûterez sa paix, une paix triste peut-être, mais pure et inaltérable. J'avais... quelque inquiétude : maintenant je ne sens plus que la joie d'une victoire qui vous élève si haut... Le vrai bonheur est de poursuivre et de combattre dans ses derniers retranchements cet indestructible moi,... et de ne plus vivre que de Dieu. Le monde est si aveugle qu'il ne conçoit même pas... cette ineffable félicité des souffrances... Malheur, malheur au monde ! Calme allégresse, consolations toujours renaissantes à ceux qui le quittent en esprit de foi (1) !

Aussi bien qu'elle n'ait pas peur d'être seule ! Elle aura de surnaturels compagnons : « le tendre et divin Consolateur »... Et puis aussi ses « vrais amis », qui s'attacheront à elle de plus en plus », « si c'est possible ». « Oui, sûrement, je vous verrai et souvent, et longtemps ; en avez-vous pu douter ? » Sans doute cet attachement, ces relations ne devront plus se passer aussi facilement que naguère de la pensée chrétienne qui doit les dominer. « Je serai plus à vous à mesure que vous serez plus à Dieu ; vous m'aiderez à aller à lui, et vous ranimerez ma faiblesse. » Mais l'affection sera là tout de même, et vive toujours : « Croyez que je vous aime aussi tendrement que jamais (2). »

XI

Le succès que la ténacité de M^me^ de Lacan finit par obtenir dans ses desseins matrimoniaux n'empêcha pas Lamennais de tenir cette promesse.

Ce moment, sans doute, lui fut dur à passer, et le travail de retranchement que dut opérer sa raison religieuse, dessillée par l'expérience, fut cruel. Rien de plus mélancolique que la correspondance de Lamennais avec M^me^ de Lacan pendant la fin de 1819 et le commencement de 1820. Il est à la Chênaie ; c'est l'automne, c'est l'hiver, c'est, au milieu des champs et à la lisière des bois, la solitude et le grand silence. Les rêves d'antan tombent flétris. Chaque lettre nous montre l'illusion qui craque et se dissipe, l'épuration impitoyable en

(1) Comte d'Haussonville, pp. 56-57, lettre LVI (1^er^ août 1819). Cf. l'abbé Laveille, lettre du 1^er^ août à D. Benoît (pp. 83-84).
(2) Comte d'Haussonville, p. 63, l. LX.

train. Chaque lettre ramène les actes de renoncement et de résignation, motivés, éloquents, mais sonnant comme des glas réitérés (1).

Ce qu'on appelle la vie, c'est désirer une chose, en faire une autre, toujours attendre, et, en attendant, souffrir à peu près de tout et peu jouir du reste... Plus haut... tout change. Là nous voyons que ce qui n'est qu'une séparation n'en est pas une... Jusque-là portons en paix le fardeau de chaque jour.....

Quand vous reverrai-je? Dieu le sait. Cela suffit.....

Oui, je sais que vous avez pour moi une véritable affection, et cette affection m'est chère parce qu'elle vient de Dieu et se rapporte à Dieu. Ce n'est point une amitié du temps, je n'en voudrais pas; tout ce qui finit m'est importun; c'est un attachement plus élevé et dès lors plus durable; c'est comme un commencement de cette douce et immense charité qui doit unir à jamais les enfants de Dieu dans le ciel. Et voilà pourquoi, bien que j'aie le désir de vous revoir sur la terre, je ferai toujours céder ce désir aux considérations du devoir et aux vues de l'autre vie.

Mais la tendresse, encore qu'ainsi réglée, volontairement assoupie, et épurée — si elle avait besoin de l'être — subsista chez Lamennais. Sa correspondance avec Mme Cottu, de 1818 à 1843, le prouve. Elle est d'une régularité bien rare. La vie de Lamennais, travail et bataille sans trêve, ne l'empêche point de penser à Mme Cottu. Et non pas, entendez-le bien, de penser à elle, rapidement, poliment, du bout de la plume. Il pense à elle, pour elle, et suit de loin avec une scrupuleuse attention les incidents dont elle l'entretient, de sa vie d'épouse et de mère. Il s'y associe; il est inquiet lorsqu'il n'en est pas instruit. Il ne cesse de s'occuper de sa santé, des soins qu'elle exige, conseille ceci, déconseille cela; pèse les raisons pour et contre tel ou tel voyage en Italie, aux eaux, ou simplement pour prendre, ou non, des « sucs d'herbes » (2). Vraiment ces lettres de Lamennais vengent les hommes, ou tout au moins les grands hommes,

(1) Comte d'Haussonville, lettres LXX, LXXI, LXXII, LXXVI, etc., pp. 70, 71, 27, 77, etc. Cf. au moment du mariage de Mme de Lacan : « Goûtez-le paisiblement, ce bonheur, » mais « n'appelez point votre sort, votre destinée, ce qui peut vous arriver de triste ou d'heureux ici-bas. Ce ne sont que de légères circonstances qui ne laissent aucune trace dans la vie ! Ne laissez pas votre cœur s'enraciner dans ces ruines. (Dix lignes biffées.) Vous allez avoir deux mois de tracas et de fatigues. Ne vous occupez pas de moi pendant ce temps là, c'est-à-dire ne m'écrivez point. Je vous saurai plus de gré de votre silence que de vos lettres. » La baronne Cottu lui écrivit cependant peu d'heures après son mariage. » (L. du 20 février 1820 à D. Benoît, Laveille, p. 91.)

(2) Comte d'"Haussonville, pp. 105, 114-115.

du reproche d'égoïsme invincible que les femmes ont raison de faire à un Chateaubriand. Lamennais fut capable de se dépersonnaliser et d'aimer autrement qu'en s'aimant chez autrui.

Quant aux inquiétudes de son affection à elle, — reste ombrageux, et toujours un peu plaigneur ou grondant, des jalousies d'autrefois, — il les subit avec une inaltérable patience.

Croyez que je ne doute pas plus de vos sentiments que vous ne devez douter des miens... Ne croyez donc jamais que mon amitié puisse se refroidir; ne vous l'ai-je pas dit? Elle est à l'abri du temps. Vos craintes me font de la peine. Je ne suis pas de ceux qui changent, et votre cœur ne devrait pas se défier du mien. — Non, l'amitié que vous avez pour moi n'est ni plus vraie ni plus profonde que celle que je conserve et que je conserverai toujours pour vous... (1).

Par contre, de sa propre vie, de sa gloire et de ses guerres, du rôle qu'il joue, laborieux et meurtri, dans l'histoire de l'Eglise, il lui parle fort peu. A cet égard, — on l'a dit avec raison (2) — les lettres à la comtesse de Senfft font contraste ; à celle-ci, il dit tout, et ses déceptions, et ses dégoûts, et les angoisses de son esprit, et les amertumes de son activité traversée... « Avec elle il ne s'impose aucune contrainte, ne s'interdit aucune violence d'expression et de pensée. » Avec la baronne Cottu, c'est tout le contraire. Et l'on voit les raisons de ces réticences : la crainte sans doute, d'abord, de causer une peine à sa pieuse correspondante, le désir de lui « laisser ignorer le plus longtemps possible le drame douloureux qui se déroule au fond de sa conscience », la volonté de ne pas troubler sa paix, ni cette foi qu'il a lui-même réveillée, et qui, du reste, de temps en temps, a de nouveaux sommeils et des indolences qu'il blâme... Mais c'est, surtout, la peur que leur amitié ne souffre de toutes leurs divergences croissantes, et n'en périsse.

De leurs opinions politiques et religieuses, qui vont en se séparant toujours davantage, il voudrait qu'entre Mme de Lacan et lui il fût fait abstraction, ou que, s'ils ne peuvent, après tant d'années de liaison intime et de communion de leurs intelligences, ignorer qu'à présent leurs vues se contrarient et se combattent, il voudrait que le souvenir du passé leur fournît à l'un et à l'autre, l'un pour l'autre, une indulgence

(1) L'abbé Boutard, *Rev. des Questions historiques*, 1909, p. 698.
(2) Comte d'Haussonville, l. CVIII, p. 114.

infinie. Son effort, dans ce sens, est touchant. Lui, si impérieux dans ses idées, si violent à les défendre, si impétueux à les propager, il s'ouvre à la tolérance, parce qu'il en a besoin pour aimer. Il enseigne, il prêche à son amie un régime de liberté généreuse et, de part et d'autre, consentie sans réserve chagrine et mesquine :

Après tout, l'on ne doit pas, et je me le dis, juger d'autrui d'après soi-même ; nous n'avons tous ni les mêmes pensées ni la même manière de sentir. Que chacun donc s'en aille dans sa voie, et qu'on l'y laisse cheminer en paix. C'est bien la moindre des choses que cette tolérance mutuelle...

Ne blâmons rien absolument, c'est la vraie sagesse, et souvenons-nous de Mathieu Garo. Chaque chose a sa raison, et le mal est que toujours nous sommes plus pressés de condamner que de comprendre. Nous faisons de notre raison le centre des causes et des effets, le type de l'univers ; ce qui fait que toutes ces raisons, insupportables les unes aux autres par ce qu'elles ont de divers, se chamaillent sans cesse avec une ardeur, et trop souvent une haine, dont on rirait de grand cœur, n'étaient ses horribles suites, écrites à toutes les pages de l'histoire. Adieu, aimez-moi toujours un peu...

Chacun est guidé par sa raison et sa conscience et ne saurait être guidé que par elles. Quant à moi, je me défie beaucoup des opinions intolérantes, des opinions despotiques, hautaines, aigres, exclusives qui ne souffrent qu'elles-mêmes. Je conçois à merveille la diversité des vues, des pensées, et je respecte du fond de mon âme toutes les croyances sincères, pourvu que la charité s'y joigne... Je vous remercie de votre affection si constante et si bonne (1).

Et quand, forcément, viennent les explications, les reproches, les objections, il les écarte, il les ajourne autant qu'il peut, et il tâche de décider Mme Cottu à respecter son évolution (2) comme il se commande de respecter la sienne. Attaqué par elle, il reste ferme ; mais il a tant peur de l'être trop !

... Vous me dites des choses bien bonnes et bien tendres. Il en est d'autres aussi sur lesquelles nous ne saurions être d'accord. Le discuter, ce serait trop long, et peu praticable sous bien des rapports... Quelle espérance avez-vous de la vérité de vos idées que j'aie également de la vérité des miennes? Et pourquoi celui de nous deux qui se trompe serait-il plus que l'autre responsable de so

(1) Comte d'Haussonville, lettre CCXXVIII, 30 août 1834, p. 269; CCXXXII, 9 mar 1835, p. 280 ; CCXXXIV, p. 283. Cf. p. 276.

(2) Comte d'Haussonville, pp. 289-290, lettre du 10 février 1837 ; p. 291, lettre d 1er juin 1837.

erreur involontaire ? Vous avez bien peu profité de la doctrine de l'Evangile, si vous n'avez pas encore appris à tolérer des sentiments que vous ne partagez point ;... défiez-vous, défiez-vous profondément de tout ce qui tiendrait à vous séparer le moins du monde d'un seul de vos frères... L'amour est le fruit auquel on reconnaît l'arbre dont la tige s'élève à jamais dans l'éternité... Adieu. Malgré vos grondements, à mes yeux sans juste fondement, vous savez tout ce que vous me serez toujours (1).

On voit ce qu'il rêve, et ce rêve nous change un peu la figure traditionnelle de lutteur intransigeant que Lamennais a reçue, prématurément, de l'histoire incomplète. C'est que rien ne trouble l'entente des cœurs, dont il veut se persuader qu'elle se peut passer de l'entente des esprits ; c'est que leur affection à tous deux soit un lieu clos et réservé, un sanctuaire où ne pénètrent pas les bruits discordants des pensées en conflit et les gestes hostiles de la vie militante ; c'est que leurs deux âmes, dépouillées de toute autre chose que d'une mutuelle tendresse vieillissante, se fassent confiance l'une à l'autre, et puisent, pour se pardonner indéfiniment, dans le trésor inépuisable, l'amour (2). Car c'est ce mot-là, vraiment, qu'il faut prononcer, en ce qui concerne Lamennais, à la fin comme au commencement de cette liaison. Le sentiment que Lamennais éprouve pour son amie finit par n'être fait d'aucune autre chose que de ce sentiment même. Ce ne sont plus les agréments d'un commerce social, dès longtemps interrompu ; ce n'est plus la direction spirituelle devenue, de bonne heure aussi, honoraire ; ce n'est plus la communauté des idées et des efforts, abolie, qui font qu'il l'aime. Il l'aime, et c'est tout : « Le véritable lien d'union subsiste

(1) Comte d'Haussonville, lettre CCXLI, p. 293 : «... Je trouve que vous insistez trop sur des points qui ne peuvent être éclaircis dans une lettre, quand je voudrais les discuter ; mais nous ne le voulons ni vous, ni moi, parce que, d'avance, vous vous savez sûre d'avoir raison, moi, parce que je n'ai pas la plus légère envie d'ébranler cette confiance qui vous est agréable. Quoi que vous en disiez, au reste, je crois qu'entre deux créatures humaines, également sincères, la présomption d'erreur ne saurait être toute d'un côté, qu'il y aurait peut-être quelque sagesse à le reconnaître, et qu'en tout cas la charité y gagnerait beaucoup. Mais je ne veux pas même m'étendre là-dessus. Adieu ; quelque injuste que vous puissiez être, ne doutez pas plus de ma tendre affection qu'il ne me sera possible de jamais douter de la vôtre. »
Voir encore la lettre CCLII, p. 305.

(2) Cte d'Haussonville. lettre CCXXXIII, p. 281... Je suis sûr de votre affection, et vos gronderies mêmes m'en sont une nouvelle preuve. Il ne vous est pas plus possible, du moins je m'en flatte, de douter de la mienne. Quelle que soit la dissidence qui existe entre nos opinions, le véritable lien d'union subsiste entre nous. »

entre nous toujours le même, et qu'est-ce que tout le reste à mes yeux? »

Un jour, en octobre 1837, les reproches que lui a faits Mme Cottu sur sa nouvelle attitude religieuse et politique l'ont, malgré sa patience, agacé. Il avoue « une fatigue de la voir toujours revenir sur un sujet qu'elle sait bien ne pas pouvoir lui être agréable, car il ne l'est pas du tout de s'entendre plaindre sans cesse, comme on plaindrait un homme tombé dans les plus déplorables égarements ». « Vous ne pouvez douter que je n'aie réfléchi longtemps et très sérieusement à tout ce qui vous préoccupe (1). »

Le ton est sec et un peu dur... Mais comment finit cette lettre?

Adieu. Vous me dites de vous aimer toujours. Est-ce donc que je pourrais faire autrement ?

Et toujours, jusqu'à la fin, malgré tout, plus fort que la politique et que la religion, plus fort que le fanatisme ou que l'idée, plus fort que le temps, l'amour subsiste. « Certaines affections sont tellement enlacées à notre vie, elles la pénètrent tellement qu'elles ne font plus qu'un avec elle. C'est pourquoi le temps n'inquiète plus ; on le voit fuir, on fuit avec lui, et on le sent dépouillé de cette puissance de séparation qui fait le tourment des faibles amitiés où l'on est encore deux (2). »

Pour lui le bonheur qu'il a eu dans l'été de 1818 n'a rien perdu, en 1844, de son prix. Le bienfait lui en est toujours présent et nouveau ; les mots frais et jeunes éclosent toujours, la poésie refleurit sous sa plume polémique pour chanter l'hymne de la gratitude fidèle:

L'affection si douce, si vraie, si profonde, que vous avez toujours conservée pour moi, a jeté sur ma triste vie un charme que je n'aurais point connu sans elle...

(1) Cte d'Haussonville, lettre CCXLII, 10 oct. 1837, pp. 294-295. Le ton est un peu rude aussi dans cette belle lettre du 10 février 1841 (Cte d'Haussonville, p. 311) en réponse à une lettre où Mme Cottu, imprudemment, lui reprochait sans doute, au nom de leur affection, et comme une espèce de faute contre cette affection, les directions nouvelles de sa vie. « Accusez les choses, les événements de la vie, mais ne m'accusez pas. Je n'ai jamais cessé un moment d'être le même pour vous. Il est vrai que le devoir, ou ce qui me paraissait tel, m'a poussé en des voies qui à quelques égards, semblaient nous séparer. N'en a-t-il pas été ainsi de vous? D'autres n'ont-ils pas eu des droits, des droits sacrés, à vos premières, à vos plus intimes affections? C'était conformé à l'ordre de Dieu. »

(2) Cte d'Haussonville, lettre CCI, p. 304 (9 janvier 1840).

Votre voix est de celles, en bien petit nombre, qui ont la puissance de répandre un charme de douceur dans la solitude de ma vie. Tout le reste n'est qu'un bruit qui me fatigue. A mesure qu'on vieillit, la tige cesse de monter et le feuillage de s'épandre, mais les racines s'enfoncent dans le passé, et s'y affermissent. L'âme qui ne désire plus, qui n'espère plus.. recueille ses souvenirs et s'y repose comme sur le seul chevet autour duquel voltigent les songes heureux...

Le temps me presse de son poids ; les ans m'emportent... mais, quoi que vous en puissiez penser, rien n'emportera jamais les sentiments que vous m'avez connus et qui sont devenus mon âme même (1).

Et quand, après un silence de dix ans, Mme Cottu, veuve depuis quatre ans, et retirée au Couvent des Oiseaux, ose recommencer de lui écrire, revient vaillamment au vieux lutteur abandonné, elle le retrouve à son égard tel qu'elle l'avait quitté.

Quelques semaines avant de mourir, il lui écrit avec la même effusion de tout lui-même, avec la même reconnaissance : « Oui, rapprochons-nous pour ne plus nous séparer qu'à l'heure où l'on ne se dit pas adieu, mais au revoir. » Et la réapparition, au soir de sa vie, de l'amie quelque temps perdue remet presque, sur ses lèvres exténuées, un sourire : « Je suis d'avis aussi que vous m'aimez un peu, attendu que je vous aime beaucoup, et ce n'est pas d'hier (2). » Il y avait en effet trente-six ans.

ALFRED RÉBELLIAU.

(1) Cte d'Haussonville, lettre cc, p. 221 (5 décembre 1830) ; l. ccxlvi, p. 299 (6 janvier 1839). Cf. p. 301, l. ccxlii ; l. cxxv, p. 329 (4 novembre 1844).
(2) Cte d'Haussonville, l. cclxxvi, p. 329 ; l. cclxxvii, p. 331.

SOCIALISTES ET RÉGICIDES JAPONAIS

Pour la première fois des Japonais ont comploté de tuer leur souverain. L'empereur Moutsou Hito devait être mis à mort au moment de sa visite à l'école militaire, située hors de la capitale. Cette nouvelle, parvenue en Europe sous une forme particulièrement laconique, n'a pas laissé de provoquer quelque surprise. On l'a cependant peu commentée, les récits circonstanciés ayant fait défaut. Mais le fait est là : le Mikado, de « la dynastie unique dans l'éternité, inviolable et sacré », suivant la Constitution du 11 février 1889, « source et principe de tous les pouvoirs », le Mikado, qui « descend des dieux », a failli périr de la main de ses sujets. Et, parmi les rares détails que la censure n'a pas su arrêter ou a volontairement laissé filtrer, il y a ceci : les coupables appartiennent à la fraction d'extrême gauche du parti socialiste.

S'agirait-il de ce groupement qui, en 1908, manifesta un état d'esprit libertaire ? A cette époque, en effet, MM. Kotoku, Sakai, Yamakawa et Osugi se séparèrent de leur chef, M. Katayama Sen, qui se montrait respectueux de la Constitution et peu favorable aux moyens d'action extra-parlementaires. Depuis lors, cette minorité révolutionnaire a fait preuve par moment d'une fiévreuse activité et de quelque initiative dans son œuvre de propagande. Mais bien qu'un de ses membres soit allé jusqu'à faire acte de régicide, on ne saurait dire dans quelle mesure elle a trempé dans le complot contre l'empereur. Néanmoins, par suite de l'accusation que l'on fait peser sur elle, c'est le moment d'examiner sa doctrine, sa tactique. Nous ne pourrions pourtant le faire sans jeter un coup d'œil sur ce qu'on est convenu d'appeler le parti socialiste japonais, de sa droite à sa gauche.

L'un des premiers, M. Ludovic Naudeau a fait connaître ce parti au grand public dans son *Japon moderne*, si riche en observations directes. Vers le même temps, M. N. Péri, professeur de japonais à l'Ecole française d'Extrême-Orient, fit paraître sur cette même question, dans le Bulletin de cette institu-

tion scientifique, des études substantielles, et, plus récemment, il signala la publication de l'*Histoire des cinquante années d'ouverture du pays*, du comte Okouma, qui contient un chapitre de M. Abe Isoo, professeur à l'Université de Waseda, intitulé « Petite histoire du socialisme ». Avec cet ouvrage les derniers points obscurs s'éclairent, et l'on est à même de suivre la succession des événements politiques et sociaux d'où est sorti le socialisme japonais.

ORIGINE DU SOCIALISME JAPONAIS

En 1880, cinq ans après la création du Sénat, M. Inagaki Taisuke donna le nom de « parti libéral » à un groupement assez hétérogène d'hommes politiques. L'« opinion publique » réclamait alors l'établissement du régime représentatif que le Mikado, dans son serment du 14 mars 1868, avait solennellement promis.

Durant dix années, les Constitutionnels avaient fait taire leur impatience, estimant, avec la cour et le gouvernement, que, dans ce pays à peine affranchi de la féodalité, les institutions parlementaires ne pouvaient s'improviser. Mais loin de demeurer inactifs, dans l'attente passive du consentement impérial, ils créèrent une opinion favorable à la promulgation immédiate de la Constitution. M. Inagaki, particulièrement, avait pris depuis longtemps l'initiative de ces revendications, et c'est pour être à même de les faire aboutir qu'il dressa un programme sommaire autour duquel vinrent se grouper un certain nombre de partisans. Ce programme, bien que fort étriqué, contenait un article relatif à la « réforme sociale ». M. Inagaki n'avait pourtant pas cru devoir développer, comme il eût convenu, ce qu'il entendait par ces deux mots ; sans doute, pour le leader du « libéralisme », n'étaient-ils là que pour rehausser son enseigne, mais aux yeux d'autres libéraux ils étaient l'expression d'une nécessité. C'est que, si ce parti, comme le « parti progressiste » du comte Okouma, fondé peu après, comme le parti des « Nationaux Unionistes », réunissait des représentants des anciens clans féodaux, soucieux avant tout de rétablir ou de maintenir leur influence à la faveur d'un ordre nouveau, il était également ouvert à des politiciens sans traditions, âpres à la curée des places, des honneurs et, par suite, dans cette société oligarchique, enclins à voir les

problèmes de l'heure présente sous l'angle démocratique. Pro clamer l'opportunité de la « réforme sociale » n'était donc point pour ceux-ci une déclaration platonique, mais une déclaration qui répondait à leur volonté de vivre et de s'élever ; et il y avait aussi chez ces premiers démagogues japonais quelque profond ressentiment héréditaire à l'égard des survivants des grandes familles d'autrefois, des Daïmyo, des seigneurs de la féodalité ; au surplus nous ne nierons pas que les théories socialistes aient séduit l'intelligence ou le cœur de quelques jeunes gens fanatiques des choses occidentales. A leurs yeux, pour toutes ces raisons, le prolétariat, né d'hier dans les nouveaux bagnes de la grande industrie, était dans la nation l'unique classe digne d'intérêt. Vers 1884, un membre du parti libéral M. Oi Kentarô, lançait une feuille périodique s'adressant aux travailleurs, *l'Azuma shimbun ;* elle leur faisait connaître leurs droits. Dès lors, le groupement de M. Inagaki, moralement divisé depuis ses débuts, se scinda nettement en deux parties : d'un côté, des hommes de clans, des ploutocrates, des impérialistes, de l'autre, des intellectuels sans fortune et sans nom, la plupart vains et ambitieux, des théoriciens, des sociologues à l'occidentale, des patriotes généreux. Ces tempéraments si divers ne pouvaient longtemps demeurer assemblés, et, devant les efforts de M. Inagaki pour donner au parti libéral la couleur d'un parti de gouvernement, M. Oi Kentarô, suivi de ses amis, reprit sa liberté. Il fonda aussitôt le « parti libéral oriental » *tôyô jiyutô*, faisant ainsi un pas vers la plèbe misérable et le jeune prolétariat des villes industrielles confondus sous le nom de « travailleurs pauvres ». Désormais, M. Oi Kentaro, de degrés en degrés, prit conscience du fait social tel que le posaient les nouvelles conditions du travail. Dans sa publication hebdomadaire « le Nouvel Orient », *Shin Tôyô*, il dégage de l'étude du paupérisme la notion de l'antagonisme des classes, et dès lors il est à l'affût des ouvrages et des romans à tendances socialistes ; il les fait traduire et les publie. Il organise en même temps une « Association japonaise du travail » *Nihon rôdô Kwai*, — initiative qui montre bien que le problème de la misère lui est apparu avec ses conditions économiques, mais, sans doute par suite de ses origines, il ne pense pas que l'organisation et l'action économiques des travailleurs suffisent pour opérer la « réforme sociale » et il fonde la « Lig

pour l'obtention du suffrage universel », *Futsû senkyo kisei dômeikwai*. M. Oi Kentarô était plutôt, en définitive, un politique, un moraliste, qu'un économiste, si bien que, plus de quinze ans après ces premières tentatives, en 1908, il croyait utile d'organiser un « Parlement populaire », *Kokumin gikwai*, qui dénoncerait les abus, combattrait la corruption administrative, préconiserait le suffrage universel, la réforme des impôts et la suppression des exploitations directes de l'Etat. Cet homme de bonne volonté avait assisté au plus rapide des bouleversements économiques, et ses conceptions et sa méthode demeuraient au même point!

Il appartenait à une autre époque. Quand il se sépara du parti libéral, en 1891, le Japon se développait industriellement sans crises, sans secousses, et, en dépit des progrès matériels, il ne cessait d'être le pays de la production familiale traditionnelle, des petits métiers. Survint la guerre avec la Chine ; la face des choses changea instantanément. Au lendemain des victoires, la puissance économique du pays avait décuplé. Et parmi les phénomènes les plus remarquables du moment, il faut particulièrement souligner la concentration, la « combinaison » étroite des sociétés industrielles : au nombre de 2.480 en 1891, on n'en comptait plus que 1.000 en 1896, et le capital engagé était passé de 70. 810.000 *yen* à 107.000.000 *yen*. Ce fut le triomphe du machinisme, du patronat anonyme des manufactures; par voie de conséquence, ce fut l'avènement du prolétariat et de la classe capitaliste des pays de grande industrie. Celle-ci et celui-là depuis lors n'ont fait que grandir en manifestant leurs intérêts antagoniques ; les succès militaires de 1903 et 1904 ne les ont pas rapprochés. C'est cet état de choses que n'a pas vu, semble-t-il, M. Oi Kentarô. Mais, par contre, ces faits sociaux ont instruit de nombreuses personnalités ; pour les unes, ces intérêts n'étaient pas inconciliables, pour les autres, la « lutte des classes » était un fait irréductible. Jusqu'en ces dernières années, la pure doctrine révolutionnaire n'était pas apparue ; le petit groupe dont nous avons signalé l'existence paraît vouloir en tirer aujourd'hui les dernières conséquences.

PREMIÈRE ORGANISATION OUVRIÈRE

La lutte entre le « capital » et le « travail » s'est manifestée

pour la première fois au grand jour en 1888 : les mineurs de Takashina, près de Nagasaki, conduits au travail comme des esclaves, se soulevèrent contre les règlements patronaux ; l'exemple de l'insoumission était donné : dès l'année suivante, les ouvriers du thé à Yokohama se refusèrent à travailler aux conditions ordinaires. Quelques esprits avisés et informés pressentirent que ces révoltes étaient les premières escarmouches d'une grande bataille, qu'elles avaient une signification sociale. Du côté patronal, il y eut quelques tentatives pour ramener à lui les ouvriers ; M. Sakuma Teiihei, notamment, directeur de l'importante imprimerie Shùeisha, se rappelant la vie familiale des anciens ateliers, se dévoua à l'organisation d'un syndicat des ouvriers imprimeurs et d'une école pour les apprentis ; M. Ozawa Benzô, dans la même pensée, fonda un syndicat d'ouvriers métallurgistes qui avait pour objet d'arriver, par un système de cotisations, à constituer un capital. Mais ces essais furent isolés et ces expériences infructueuses. D'un autre côté, des intellectuels, sans responsabilités et sans attache dans le monde industriel, se réunissaient pour examiner le problème ouvrier ; en 1890, M. Tarui Tôkichi, qui, précédemment, à plusieurs reprises, avait tenté de faire connaître les solutions socialistes, et même d'endoctriner M. Inadaki, le chef du parti libéral, créa un cercle d'études sociales MM. Katayama Sen et Miake Yûjirô se joignirent à lui. Tous trois étaient en rapport avec un groupe d'étudiants japonais de San-Francisco initiés au socialisme américain. Quand ceux-ci rentrèrent au Japon, M. Katayama Sen avait quitté le cercle de M. Tarui pour se vouer à la propagande socialiste. C'était au lendemain de la guerre sino-japonaise ; la question sociale se développait plus rapidement que ne l'avaient prévu ces doctrinaires. M. Katayama, en 1897, jeta les bases d'une « Association amicale des travailleurs », *Shokkô gigûkwai ;* parmi les premiers adhérents l'on remarquait M. Shimada Saburô, député de Yokohama et directeur du *Mainichi shimbun*. La première réunion eut lieu le 25 juin à Tôkyô dans l'immeuble de la Jeunesse chrétienne. Le mois suivant, l'Association, forte de nombreuses adhésions, se transforma en « Société pour la création de syndicats ouvriers », *Rôdô kumiai Kiseikvai*, dont l'activité fut telle que le 1er décembre créait sous son patronage le « Syndicat des ouvriers métallu

gistes », *Tekko Kumi-ai ;* les cotisants, qui étaient, dès le début, au nombre de 1.800, atteignaient, trois ans plus tard, le chiffre de 5.400. L'organe de la Société, « le Monde du Travail », *Rôdô sekai*, avait pour directeur M. Katayama.

Ces efforts pour organiser la classe ouvrière, pour lui donner la notion de ses intérêts propres, allaient bientôt provoquer une grève comme le Japon n'en avait vu. En février 1898, la direction de la ligne du Nord de la Compagnie des chemins de fer était chaque jour assiégée de lettres réclamant pour ses mécaniciens une augmentation de salaire. Elle fit faire une enquête, non pas pour s'assurer du bien fondé de ces revendications, mais pour découvrir ceux de ses agents qui étaient mécontents des conditions établies ; elle les congédia. Le 24 la grève des mécaniciens éclatait. Des journaux réclamèrent l'intervention de l'armée. Mais la compagnie surprise par cette offensive insolite, capitula ; l'augmentation demandée fut accordée et l'on réintégra les ouvriers congédiés. On le voit, cette grève a bien eu le caractère d'une grève des pays de grande industrie ; désormais, il ne devait plus y avoir au Japon des révoltes incohérentes ; la cessation de travail d'un corps de métier pour un objet nettement déterminé était considérée par le prolétariat comme la seule arme qui, entre ses mains, pouvait avoir raison de la résistance de la classe capitaliste. Cette grève eut un autre résultat heureux pour la classe ouvrière : elle donna naissance, quelques jours après, au syndicat des mécaniciens de chemins de fer, *Kyôsei Kwai ;* tout cotisant devait abandonner par mois la valeur d'un jour de travail ; en cas de maladie des secours médicaux lui étaient assurés et, en cas de mort, l'association venait en aide à sa famille. Le syndicat compta, au bout de quelques mois, un millier de membres, et deux ans après sa constitution, il avait en caisse 20.000 *yen* environ.

Cependant, devant l'apparition de cette nouvelle force sociale, le gouvernement s'émut. Il était suffisamment armé par les lois de 1885 et 1897, qui ne permettaient pas à une association ouvrière d'exister en dehors d'une association patronale, pour arrêter dans son élan le syndicat des mécaniciens ; mais, plutôt que d'entrer en lutte ouverte avec celui-ci, il le laissa aux prises avec la Compagnie et avec la police ; et, reconnaissant que cette coalition soudaine était due en partie au dé-

sordre et aux abus industriels, il élabora un projet de loi sur la protection ouvrière applicable dans les grandes usines, c'est-à-dire celles qui emploient la force motrice. Le gouvernement ne se faisait pas illusion sur le sort de ce projet; d'abord il déclara que la loi entrerait en vigueur le 1er juillet 1898. Peu après il annonçait qu'elle ne serait pas votée avant plusieurs années ! Au reste jamais on ne vit réglementation du travail plus insignifiante et plus trompeuse ; chaque article contenait une clause finale qui en annulait la portée : interdiction d'employer des enfants de moins dix ans, mais des décrets pourront autoriser des dérogations à ce principe ; fixation à dix heures de la durée du travail pour les enfants de moins de quatorze ans, sauf autorisations spéciales; les ouvriers auront deux jours de congé par mois et une heure de repos par jour, à moins qu'il ne soit impossible de le leur accorder ! Enfin, si un ouvrier est tué en travaillant, la direction patronale paiera les funérailles; s'il est blessé, sa famille recevra une indemnité. La loi condamnait les grévistes à une amende de 500 francs. C'était une moquerie ! Le projet gouvernemental resta en souffrance, jusqu'à la fin de 1909, sur le bureau de la Chambre. Il a enfin disparu depuis qu'on a mis à l'étude une nouvelle législation du travail (1).

Cette piteuse politique sociale du gouvernement eut pour effet d'encourager le petit groupe socialiste à dire aux ouvriers qu'ils ne doivent compter que sur eux-mêmes. Et la « Société pour la création de syndicats » grandit en influence. Au mois d'avril 1898 elle voulut manifester sa force sur la voie publ

(1) A la fin de 1909, le gouvernement japonais, dans la pensée d'arrêter les progrès du socialisme, institua une commission chargée d'élaborer un projet de loi de protection ouvrière. Le résultat des travaux fut communiqué aux Chambres de commerce et aux associations patronales qui, unanimement, condamnèrent toute ingérence de l'Etat dans les réglementations industrielles. Néanmoins, le gouvernement présenta ce projet, dont les principales dispositions interdisaient de faire travailler les enfants de moins de seize ans de dix heures du soir à cinq heures du matin, de faire travailler les femmes et les enfants de moins de seize ans au delà de douze heures ; des congés de deux jours par mois et des repos de quarante-cinq minutes pour une journée de six à dix heures devaient leur être accordés; en outre, des articles fixaient le taux des indemnités dues en cas d' « accidents de travail » et des amendes dues pour contraventions aux lois sur le travail et sur l'hygiène. Le parti constitutionnel (ancien parti progressiste), réuni « hors séance » le 25 février 1910, combattit le projet gouvernemental, défendu dans le pays par le socialiste réformiste M. Abe Isoo. Le 3 mars, le ministre du Commerce et de l'Agriculture annonça à la tribune que le gouvernement renonçait momentanément à son projet de loi, pour l'unique raison que des enquêtes supplémentaires s'imposaient.

que ; ses adhérents devaient traverser la ville de Tôkyô pour se rendre au parc d'Ueno, mais la police s'opposa à cette mobilisation ouvrière.

TENTATIVES D'ORGANISATION D'UN PARTI SOCIALISTE

Après cet échec, les dirigeants de la Société, sans renoncer à l'action économique, revinrent à l'étude du socialisme doctrinal.

Ils estimaient qu'il y avait lieu, avant de dresser un programme de revendications politiques, d'examiner dans quelle mesure les réformes préconisées par les partis socialistes occidentaux étaient réalisables au Japon. Dans ce but, ils créèrent une « Société pour l'étude du socialisme », *Shakwai shugi kenkyukwai*. La première réunion eut lieu, vers la fin de 1898, sous la présidence de M. Murai. Deux tendances, au cours des séances suivantes, se précisèrent : d'un côté, le socialiste Katayama, partisan de la « conquête des pouvoirs publics par le prolétariat organisé », avec, à ses côtés, MM. Kôtoku Denjirô, Kaneko Yoshikazu, Nishikawa, que nous retrouverons plus loin ; de l'autre, des théoriciens, des politiciens de nuance radicale. Après deux années d'études communes, ces derniers quittèrent la Société, qui prit aussitôt le nom d' « Association socialiste », *Shakwai shugi kyokwai* Les affiliés étaient au nombre de quarante environ ; ils adhéraient aux principes du socialisme international. Quand, en 1901, le syndicat des mécaniciens des chemins de fer manifesta son intention d'amener ses cotisants au parti qui soutiendrait ses intérêts, MM. Katayama, Abe Isoo, Kôtoku et leurs camarades fondèrent le parti démocrate socialiste, *Shakwai minshu tô ;* le 20 mai, un manifeste parut ; parmi les vingt-huit articles de ce document, citons ceux relatifs à la suppression des armées, aux moyens d'assurer la paix universelle, à la socialisation des chemins de fer, des lignes de navigation, des terres et des capitaux, à l'égalité des droits politiques. La police fit aussitôt saisir les exemplaires du manifeste distribués au grand jour et mit à l'amende les journaux qui avaient reproduit ce document. Après cette opération, le baron Suematsu, ministre de l'Intérieur dans le cabinet Itô, ordonna la dissolution immédiate du nouveau parti. Un peu plus tard,

sous le ministère Katsura, d'autres disciples de M. Katayama pensèrent donner le change aù gouvernement en créant un parti qui serait socialiste sans en avoir l'étiquette ; mais le « parti populaire », *Heimintô*, fut dissous comme le premier.

Il était vain de poursuivre ces tentatives ; le petit groupe socialiste renonça à l'action politique. Son but fut dès lors de perfectionner intellectuellement et matériellement sa propagande, de la systématiser et de l'étendre. Mais sur ce point des désaccords naquirent. MM. Kôtoku et Sakaï abandonnèrent la rédaction d'un journal un peu rebelle à l'énoncé formel de la doctrine ; ils fondèrent « le Peuple », *Heimin shimbun*. Dans son premier numéro, qui parut le 15 novembre 1903, cette feuille hebdomadaire manifestait le souci de se placer sous l'inspiration du socialisme international. Elle eut bientôt une occasion unique de révéler ses tendances; dès les premières hostilités russo-japonaises, vers la fin de février 1904, elle publia le *leader* suivant :

« Nous autres socialistes, nous avons résisté à l'entraînement populaire pour la guerre, et nous avons fait tous nos efforts pour répandre nos idées par la parole et par la plume. Notre attitude vis-à-vis de la guerre n'est nullement modifiée aujourd'hui que la nation entière se félicite de nos victoires navales. Il n'y a personne dans tout le pays qui s'arrête un moment à songer aux résultats désastreux que produira sûrement la guerre. Les ouvriers eux-mêmes ne se doutent nullement que la guerre est pour eux une chose déplorable ; ils s'imaginent que leur condition sera améliorée en quelque manière par cet événement malheureux. C'est comme s'ils étaient stupéfiés par l'alcool. Quand on souffre d'un froid polaire, on peut, à la vérité, être soulagé momentanément en prenant une lampée de whisky; mais ne souffrira-t-on pas plus qu'auparavant dès que les effets de l'alcool auront disparu ?

« Nous, socialistes, nous voulons toujours rester sobres et juger les choses de sang froid. Est-ce que vraiment la guerre avec la Russie était inévitable? Est-il bien vrai que l'indépendance du Japon sera menacée si la Russie n'est pas chassée de la Mandchourie ? Et n'est-il pas certain que la guerre est toujours une source de profits pour un petit nombre de capitalistes, tandis qu'elle est une perte sèche pour le prolétariat ? Tant qu'on n'aura pas répondu à ces questions, nous

ne pourrons pas trouver de justification à la guerre aujourd'hui engagée. »

Cette déclaration, qui méconnaissait certaines nécessités vitales, des intérêts nationaux de premier ordre, était assez dans le goût socialiste : toute guerre qui n'a pas pour objet la défense du territoire est une opération capitaliste.

Quelques mois plus tard, le représentant du Japon au Congrès socialiste international d'Amsterdam, M. Katayama, s'écriait : « Cette guerre néfaste est un attentat à la liberté des peuples ! » Et il tendit ses mains à un des délégués russes.

Le *Heimin shimbun* s'appliquait trop à prendre le contrepied de la politique gouvernementale pour durer longtemps ; d'ailleurs, ce journal inclinait toujours davantage vers l'antimilitarisme au moment même où le sort du Japon se jouait sur les champs de bataille de Mandchourie. Plusieurs rédacteurs furent arrêtés. Après la publication du « manifeste du parti communiste», en novembre 1904, MM. Kôtoku et Nishikawa étaient condamnés à plusieurs mois de prison ; leur organe était supprimé. Mais les socialistes avaient encore à leur disposition une revue mensuelle, « la Parole Droite », *Chokugen ;* en outre, pour suppléer à la propagande d'une grande feuille, ils publièrent quantité de brochures. Ce moyen de fortune servit à merveille leur cause : mieux qu'un journal, elles passaient de mains en mains, circulaient sous le manteau, pénétraient dans les usines, dans les écoles. Des étudiants les colportaient au mépris des risques. En moins d'un an les progrès du socialisme étaient visibles ; mais plusieurs tendances se manifestaient.

TENDANCES DIVERSES ET AGITATION OUVRIÈRE

L'on distinguait en premier lieu le groupe de M. Katayama, attaché aux grands principes du socialisme international ; puis se dessinait la doctrine de quelques dissidents, doctrine libertaire, anti-impérialiste, anti-étatiste, anti-militariste ; enfin plusieurs manifestes annonçaient la naissance d'un parti socialiste, loyaliste-nationaliste. Il faut aussi mentionner les socialistes chrétiens, qui firent paraître *l'Ere Nouvelle.*

En février 1906, M. Katayama et ses amis firent connaître leur programme. L'article premier suffisait à le caractériser :

« Les membres du parti socialiste japonais professent le socialisme dans la limite des lois de l'État. » Par cette déclaration, ils se différenciaient des révolutionnaires; théoriquement du moins, car ils ne répugnèrent pas à encourager l'agitation ouvrière qui se manifestait en divers lieux. Dans les mines de cuivre d'Ashio, notamment, un de leurs partisans fonda la « Société de la Vérité ». Peu après, le 3 août 1907, les mineurs réclamèrent une augmentation de salaire; la direction promit d'examiner la demande. Le lendemain, dès la première heure, les ouvriers faisaient l'assaut des bureaux, des magasins, de tous les bâtiments ; ils y mirent le feu ou les détruisirent à l'aide de cartouches de dynamite. Les surveillants, les contremaîtres furent pourchassés et battus. L'un des directeurs salariés fut à moitié assommé. Au bout de trois jours, un bataillon d'infanterie et des agents de police cernèrent la mine; beaucoup de séditieux s'enfuirent dans les montagnes, où quelques-uns moururent de froid. On appréhenda d'abord le chef de la « Société de la Vérité », M. Minami, et ses coreligionnaires ; il y eut une descente de police dans les bureaux du *Heimin shimbun*, qui avait reparu sous la direction de ses anciens rédacteurs, MM. Nishikawa et Kôtoku ; le premier put être arrêté, le second parvint à échapper aux recherches. Ainsi le gouvernement jugeait que cette révolte ouvrière s'était produite à l'instigation des socialistes. Ceux-ci s'élevèrent contre cette opinion : les troubles, dirent-ils, eurent uniquement pour cause les procédés abusifs et brutaux des contre-maîtres à l'égard des mineurs ; ils furent donc spontanés. Et, à l'appui de leur assertion, les socialistes signalaient ce fait : les équipes qui n'avaient pas eu à se plaindre de la tyrannie des surveillants ne s'étaient pas mises en grève. Cependant, M. Abe Isoo écrivait dans le numéro du 1er mars du *Taiyô* : « Que les troubles d'Ashio aient été causés par le socialisme, cela paraît fort douteux ; mais ces troubles prouvent que les ouvriers sont dès à présent aptes à comprendre et à accepter le socialisme » ; et le professeur à l'Université de Waseda ajoutait que le gouvernement, s'il était avisé, accorderait le droit de grève à la classe ouvrière.

De fait, si les idées subversives ne germent que là où il y a mécontentement, exploitation, misère, le prolétariat japonais devait être extrêmement sensible à l'esprit révolutionnaire

du socialisme. Sa condition était au-dessous de ce qu'on peut imaginer. La grande industrie exigeait de lui un labeur incessant, dans des bâtiments insalubres, pour un salaire infime. Quant au gouvernement il paraissait hostile à une législation du travail qui aurait gêné, croyait-il, l'essor économique du pays. Pour briser la puissance patronale, le prolétariat formula des revendications; s'il n'obtenait pas immédiatement satisfaction, la grève était déclarée. Cette méthode lui réussit. Après les mines d'Ashio, les chantiers de constructions navales de Nagasaki cessèrent le travail; l'ingénieur en chef de l'arsenal entra sur-le-champ en pourparlers avec les délégués ouvriers dont la demande d'augmentation des salaires fut acceptée ; puis ce fut le tour des manufactures de tabac d'Osaka, des mines d'Horonai, de Yusenji, de Besshi, des postes et télégraphes de Kioto.

SCISSION ENTRE LES MODÉRÉS ET LES RÉVOLUTIONNAIRES

Le succès de ce mouvement ouvrier eût renforcé sans doute la situation du parti socialiste si, en dépit des tendances opposées, l'union n'eût pas cessé entre le groupe révolutionnaire, libertaire, et le groupe démocratique, parlementaire. Au mois de janvier 1908, la scission fut définitive. Dès ce moment la propagande, qui, par suite de cette crise, s'était ralentie, se développa dans les deux sens.

Du côté modéré, M. Katayama faisait paraître le *Shakwai shimbun* ou *The Socialist News*, « organe central du socialisme japonais » ; d'abord hebdomadaire, il devint « mensuel ou bimensuel ». D'autres publications obtenaient plus de succès pour la raison qu'elles étaient plus « vivantes » et plus riches en nouvelles. Le groupe de M. Katayama semble avoir été trop doctrinaire pour attirer à lui les masses encore indifférentes ; et, d'autre part, son souci de la légalité déplaisait à nombre de socialistes. Dans les premiers mois de 1908, pour étendre son action, il fonda une « Association populaire » ; mais le programme qu'il rédigea à cette occasion déclarait que « la mise en pratique du socialisme » se ferait « sous le régime de la constitution ». Etre à la fois socialiste et constitutionnel, voilà qui heurta les conceptions de beaucoup ; d'ailleurs le gouvernement ne voulut voir que la profession

de foi socialiste, et il s'opposa à la formation de cette nouvelle société politique (1).

Tandis que ces équivoques nuisaient au progrès des modérés, les déclarations nettes, simples, hardies des révolutionnaires frappaient l'esprit de la classe ouvrière et provoquaient quelques adhésions. On enseignait ici qu'il fallait ruiner l'édifice social de la base au sommet et que les moyens, pour réaliser cette subversion complète, consistaient à combattre le principe d'autorité partout où il se manifeste.

Cette doctrine d'anéantissement, comme autrefois le socialisme réformiste, avait été formulée en Californie. Le 1er juin 1906, à Oakland, près de San-Francisco, M. Kôtoku, admirateur des nihilistes russes, et quelques autres Japonais avaient jeté les bases d'une organisation de combat. Une feuille, *The Revolution*, écrivait peu après : « Notre politique est de renverser le Mikado comme représentant de la classe capitaliste aussitôt que possible et sans hésiter quant aux moyens... Notre devise est : Les travailleurs de tous les pays sont unis ; leurs intérêts, dans le monde entier, sont identiques. »

Ne voyant partout, dans la nation, que des forces au service du capitalisme, les révolutionnaires furent d'abord amenés à attaquer l'armée ; mais l'antimilitarisme n'était pas chose nouvelle, M. Katayama lui-même l'avait professé. Les brochures intitulées « Adieux aux conscrits », « Aux nouveaux soldats », qui valaient à leurs auteurs ou à leurs colporteurs des mois de prison et de lourdes amendes, parurent anodines. On fit mieux. Le 20 février 1908, le *Heimin shimbun* publia le portrait de M. Hervé ; un article exposait les divers épisodes de la campagne du directeur de *la Guerre sociale*, puis citait des passages de ses articles. Il y avait au Japon des anti-patriotes.

Ils applaudirent aux désertions qui, depuis quelque temps, se multipliaient. L'autorité militaire dénonça leur propagande. Ils répliquèrent que si les soldats se révoltaient, c'est que la discipline, depuis les victoires de 1903-1904, était devenue plu

(1) Parmi les ouvrages parus à cette époque, citons l' « Histoire du socialism moderne », de M. Tazœ, « Vie de Lassalle », « Essence du socialisme », de M. Kô toku, « Histoire du pouvoir dans les temps modernes », de M. Yamagi Aizan, de traductions de Marx, de Kropotkine, de Hæckel, de Tolstoï, de Deville, etc...

La propagande socialiste s'exerce également, du côté modéré comme du côté révolutionnaire, par des conférences régulières.

rigoureuse, plus intraitable ; et ils citaient des faits : sévices, vexations, injustices des chefs. Des journaux modérés confirmèrent certaines de ces allégations.

On comprend sans peine que, pour répandre leurs théories, les socialistes révolutionnaires rencontrent à chaque tentative de puissants obstacles. Mais ils ont des ruses pour les tourner. Leur propagande par la parole est particulièrement désagréable au gouvernement. Un jour que la police envahissait la salle de leurs réunions, le président annonça aux assistants que les portes demeureraient ouvertes en vue d'une « conversation » privée ; quelques instants après, les discours recommençaient ; la police, s'apercevant de la supercherie, intervenait de nouveau, le public était expulsé tandis qu'une foule nombreuse, attirée par ces incidents, s'attroupait autour de l'immeuble, et c'est au grand air, devant ce nouvel auditoire, que les orateurs, perchés sur le toit, reprenaient une troisième fois leurs discours. La police, en d'autres circonstances, fut jouée de la même façon ; mais elle finit toujours par opérer des arrestations.

Il est une autre forme de propagande que le gouvernement ne tolère pas, c'est la manifestation sur la voie publique. Le 22 juin 1908, soixante-dix militants se réunissaient pour fêter la libération de leur camarade, M. Yomoguchi Gyzô. Ils résolurent d'organiser un cortège dans les rues de Tôkyô, en dépit des répressions qui avaient récemment suivi des tentatives de ce genre. Mais trente-huit seulement se groupèrent autour des trois drapeaux rouges où se lisaient les inscriptions : « anarchie », *museifu*, « anarchie-communisme », *museifu-kyôsan*, « révolution », *kakumei ;* deux jeunes filles marchaient en tête. Des forces policières arrêtèrent immédiatement cette petite troupe. Au poste, l'identité des prisonniers fut aisément établie : la plupart étaient les rédacteurs du *Heimin shimbun ;* les deux Japonaises, se tenant par la main, déclarèrent qu'elles ne reconnaissaient aucune autorité, et l'une ajouta que l'idéal de Jeanne d'Arc était le sien !

Depuis ces événements, cette poignée d'anarchistes communistes n'avait manifesté son existence qu'à de rares intervalles. On pouvait croire que son exaltation était tombée. Mais nullement, puisque l'un d'eux préparait la mise en pratique de l'article le plus important du programme d'Oakland : l'exécution

du Mikado. L'attentat a échoué, comme l'on sait. Et à cette heure même vient de prendre fin à Tôkyô le procès de ces premiers régicides japonais, dont le plus en vue est un homme de trente-trois ans, M. Kôtoku, cité souvent au cours de cet article. Les vingt-cinq accusés ont été condamnés à mort. Treize ont bénéficié d'une commutation de peine. Douze ont été exécutés, parmi lesquels le seul « intellectuel » de ce groupe de conjurés, M. Kôtoku — vulgarisateur du marxisme, organisateur du parti socialiste aux côtés de M. Katayama, puis traducteur et disciple de Tolstoï et de Kropotkine.

Il ne faut pas s'y méprendre : toutes ces manifestations révolutionnaires ne sont dues qu'à une infime minorité. La grande masse ne bouge pas. Et, bien que l'évolution économique favorise une propagande socialiste, de longtemps sans doute elle n'aura aucun goût pour certains salmigondis asiatiques de théories sociologiques et philosophiques importées de l'étranger.

ALBERT MAYBON.

MADAME SIMONE.

LE MASQUE DE FER

Petite fleur de ma tendresse,
Lumière dont, à son réveil,
L'aurore est jalouse, et caresse
La chevelure de soleil ;

Petite flamme de ma vie,
Miracle de mes yeux, si pur
Que le bleu crépuscule envie
Tes douces prunelles d'azur ;

Petite étoile de ma joie,
O merveille de mon amour,
Dont la blonde clarté flamboie
Sous tes cheveux couleur de jour ;

Petite lampe de ma veille,
Seule lueur de mon ciel noir
Et des flots, où seul appareille
Mon navire couleur de soir ;

O petite âme où recommence
Tout le rêve que j'ai rêvé,
Mais libre, et, sur la mer immense,
Voguant à l'orient levé ;

Je n'ose, sur le livre sombre,
Ecrire ton nom adoré...
J'aurais trop peur de mettre une ombre
D'un instant sur ton front doré.

Je suis l'amant de ma détresse :
Elle me tient, captif et roi,
Mais la funèbre enchanteresse
Ne saura jamais rien de toi.

Là-bas, la grande nuit m'appelle...
Et c'est pourquoi, même tout bas,
Lettres que ma pensée épèle,
Je ne vous prononcerai pas.

★

Car, au cachot de ma tristesse,
Auprès de mon cercueil ouvert,
Inconnue et coupable Altesse,
Je suis l'Homme au Masque de Fer.

J'accepte sa torture, et j'aime
L'immobilité de ses traits ;
Invisible à mes geôliers même,
Ma face garde ses secrets.

Mon visage reste anonyme
Sous la chape aux ressorts d'acier,
Et chacun à son gré l'anime
De remords ou d'orgueil princier.

Du mystère qui m'environne
Mes porte-clefs respectueux
Se demandent quelle couronne
Jadis a cerclé mes cheveux.

Et tous, valet, soudard ou reître,
Hôtes de ce donjon fatal,
Epient encor les yeux du maître
Sous mes paupières de métal.

Tous, l'archer veillant à la douve,
Le sbire rôdant au jardin,
Ont peur de la braise qui couve
Sous la cendre de mon dédain.

Sous mes guichets, les flots sauvages
Chantent la chanson qui me plaît,
Et je suis servi par des pages
A qui jamais je ne parlai.

Je porte, sur mon dur cilice,
La dentelle et le manteau court,
Et veux que l'on m'ensevelisse
Dans mon grand costume de cour,

Pour qu'au deuil royal qui m'accable
Mon cadavre, du crâne aux pieds,
Joigne l'énigme inexplicable
De mes crimes inexpiés.

★

Car, hélas ! j'ai semé la graine
Du mal partout où j'ai passé.
Le sang, les larmes et la haine
Germent dans mon sillon tracé.

Derrière moi, dans la tempête,
Le blé farouche a frissonné.
Mais je n'ai pas tourné la tête,
Et n'ai pas voulu moissonner.

Que nul ne touche à la récolte,
Qu'on la laisse multiplier !
Les grands épis de la révolte
Sont ceux qui pourrissent sur pied.

Maintenant la tâche est remplie, —
Que l'œuvre soit bon ou mauvais,...
Et, devant la chose accomplie,
Je rêve à ce que je rêvais
Au temps de ma jeunesse morte...

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

GEORGES DE PORTO-RICHE

J'aurai peut-être un nom dans l'histoire du cœur.
(*Bonheur manqué.*)

Les grands écrivains rencontrent en général peu de justice et de sympathie chez leurs contemporains. Ils n'en sont pas absolument méconnus. Mais on les place rarement à leur rang ; on ne s'incline pas devant eux, et on les distingue mal de célébrités éphémères, mais plus bruyantes. Seule la postérité ne marchande pas la gloire et sait marquer les chefs-d'œuvre. Songez que, de son vivant, Pierre Corneille eut moins de succès que son frère Thomas, et que la vogue de Quinault éclipsait celle de Racine. Rappelez-vous que Stendhal n'eut de réputation que posthume, et que Balzac lui-même était considéré simplement comme un rival d'Eugène Süe.

De telles méprises sont presque inévitables dès qu'il s'agit d'œuvres de théâtre. Il y a dans une pièce et autour d'une pièce trop de choses qui ne sont pas de la littérature : l'interprétation, la mise en scène, les toilettes, en un mot l'éclat du spectacle, et aussi le goût du jour, le bruit de plus en plus assourdissant de la publicité, tout concourt à rendre plus incertain, plus sujet à l'erreur, le jugement du public. Et ainsi s'établissent et règnent de fausses réputations, idoles aux pieds d'argile, que la foule adore aveuglément,—alors qu'elle ignore, ou presque, où sont les vrais dieux.

Cette injustice des contemporains, je n'irai pas jusqu'à dire que M. Georges de Porto-Riche en ait été la victime. Car on sait en quelle estime le tiennent les lettrés ; il a eu des succès retentissants, et *le Vieil homme* a reçu un accueil enthousiaste. Mais, malgré tout, on ne lui donne pas sa place, la première. Songez qu'il n'est pas de l'Académie, et que la Comédie-Française a refusé d'abord toutes ses pièces. Songez aussi que la plupart de ceux mêmes qui goûtent son théâtre se bornent à faire de lui l'égal de Maurice Donnay ou d'Henry Bataille. Et quand certains de ses admirateurs prononcent, à propos

de ses pièces, le mot de chef-d'œuvre, les gens se mettent à sourire, et à raconter des anecdotes plus ou moins piquantes, où les questions de race ont plus de part que la littérature; car le mot chef-d'œuvre offusque le boulevard; on n'a pas le droit d'aimer et d'admirer, ni celui de le dire. Et pourtant quand donc ce droit s'exercera-t-il plus justement qu'à l'égard de M. de Porto-Riche? Trop de gens ne se doutent pas d'une chose, c'est qu'il a dès maintenant tous les titres à être un des grands noms de la littérature française.

§

L'histoire seule possède la faculté d'être indiscrète et de pouvoir chercher dans la vie d'un écrivain, dans les traits de son physique et de son caractère, des explications à son œuvre. Le moment n'est pas venu de fixer la physionomie morale de M. de Porto-Riche. Il faut se borner à indiquer brièvement une sensibilité très vive et comme un don de vie frémissante, une nervosité aiguë unie à l'on ne sait quel charme doux et tendre, enfin une séduction de pensée et de langage, à quoi l'on ne peut guère résister. Et cela est suffisant pour que l'on puisse sentir toutes les affinités qu'il y a entre l'homme et son œuvre. A vrai dire, il n'y a jamais eu, sauf chez Musset, une union aussi intime, aussi complète, entre l'âme d'un auteur et celles de ses personnages. De là ce son grave et profond de sincérité que l'on entend vibrer aussi fortement dans *le Passé* que dans *On ne badine pas avec l'amour*.

La vie de M. de Porto-Riche ressemble peu à celle d'un homme de lettres d'aujourd'hui, et surtout d'un homme de théâtre. Aucun effort pour parvenir; aucun souci de la *carrière*, ou de l'argent; aucun désir hâtif et médiocre de réputation; mais une existence libre, nonchalante et désintéressée, celle d'un artiste qui aime la vie pour elle-même, et chez qui la littérature n'est pas toujours au premier plan.

C'est une plaisanterie courante de dire que M. de Porto-Riche a mis dix ans pour écrire chacune de ses pièces. En réalité il les a beaucoup travaillées, avec amour, dans la solitude, guidé par une volonté noble de perfection, et par des scrupules délicats de lettré. Mais après les avoir achevées, il les a aussi laissées longtemps dormir dans ses tiroirs, voulant faire sur elles, et pour lui seul, une première épreuve du temps, avant l'épreuve définitive et publique.

Cette insouciance du succès et du profit immédiats a paru une chose tellement stupéfiante qu'on a voulu la mettre sur le compte de la paresse. Mais, en réalité, M. de Porto-Riche a produit beaucoup plus qu'on ne le croit généralement. Son œuvre ne se limite pas aux pièces contenues dans le volume intitulé *Théâtre d'Amour*. Antérieurement à ses grands succès, il avait publié trois petits volumes de poésies, fait jouer deux drames, et une pièce en un acte ; d'autre part, nous savons qu'il a deux pièces en réserve, entièrement terminées, et qui, avec *le Vieil Homme*, constitueront un second volume du *Théâtre d'Amour*, sous ce titre : *Drames d'amour et d'amitié*. Enfin, est-il besoin de dire que la richesse surabondante du *Passé* et du *Vieil Homme* rend comique cette accusation d'oisiveté et de sécheresse ?

Les premières œuvres de M. de Porto-Riche, *Un drame sous Philippe II* et *Don Juan*, sont d'un disciple fervent de Victor Hugo. Mais il lui plaît qu'on les oublie, parce qu'elles représentent un idéal d'art qui a cessé très vite d'être le sien. Dans la préface de *Bonheur manqué*, il a parlé lui-même de sa « rupture avec l'idéal romantique et de son acheminement aux études minutieuses du cœur ».

Encore faut-il bien comprendre ce que cela signifie. Dans le fond, il n'y a pas d'opposition entre les premières œuvres et *Amoureuse* ou *le Passé*. Lisez *Un drame sous Philippe II*, l'adaptation du *Don Juan* de Shadwell, et les recueils de vers, vous y trouverez déjà en germe la même conception de la vie et des choses de l'amour. Mais M. de Porto-Riche, à cette époque, n'était pas maître de son art. Il vivait tout à fait en dehors des milieux littéraires ; et alors, comme un écolier docile, il enferma sa sensibilité dans le seul moule qu'au cours de ses études il avait appris à connaître : le moule romantique. Mais il s'aperçut bientôt que ce moule faussait et déformait les sentiments ; puis il subit l'influence de Flaubert ; il fréquenta Maupassant, qui lui révéla un art plus exact et plus rapproché de la réalité. Enfin, le contact direct de la vie acheva de le pousser dans cette voie nouvelle, et il en arriva à créer cette forme personnelle de théâtre, vivante, sincère et nue dont *Amoureuse* fut le premier et éclatant exemple. Et ainsi, romantique par le débordement de la sensibilité et le don du lyrisme, il devint réaliste par le choix plus averti des

moyens d'expression, et par un effort méthodique d'exactitude morale. L'homme fut toujours le même, mais vers la quarantaine, il se doubla de l'artiste. Et ce ne fut qu'une fois en possession de cet art qu'il écrivit ses grandes comédies. Ainsi, Racine, avant de faire *Andromaque*, donna d'abord dans le romanesque précieux et quintessencié. En art, la simplicité est la dernière chose que l'on découvre.

La transition entre ses essais de jeunesse et les œuvres de la maturité est marquée par ce mince recueil de vers intitulé *Bonheur manqué*, qui parut en 1888, et qui est la triste histoire d'un amour d'abord ardent et émerveillé, puis bien vite las et désenchanté : petit livre admirable, d'une substance si riche dans sa concision et sa sécheresse voulue, que jamais, je crois bien, les vers d'aucun autre poète n'ont contenu tant de pensée précise et juste. Déjà, M. de Porto-Riche y note les caractères essentiels de l'amour chez l'homme, tel qu'il le dépeindra plus tard. Et cette parenté, il a pris soin de l'indiquer lui-même dans la préface : « On y découvrira sans peine les traits caractéristiques des œuvres postérieures de l'écrivain... On peut même hasarder qu'*Amoureuse* et *le Passé* sont virtuellement contenues dans *Bonheur manqué*... » Il est curieux de constater que c'est d'abord par une œuvre de poésie que M. de Porto-Riche s'est rapproché de la réalité. Le fait est rare. Mais c'est que M. de Porto-Riche, poète dans sa jeunesse, le restera toute sa vie, même quand il écrira en prose. Et peut-être faut-il remarquer ici que les auteurs dramatiques qui ont le mieux parlé de l'amour ont tous été poètes : Racine, Musset, et, de nos jours, sans vouloir le placer au même rang, M. Henry Bataille.

A partir de *Bonheur manqué*, l'œuvre de M. de Porto-Riche, répartie sur une durée de vingt-deux ans, manifeste une unité parfaite, qu'exprime d'un mot le titre du volume où sont réunis *l'Infidèle*, *la Chance de Françoise*, *Amoureuse* et *le Passé* : « Théâtre d'Amour ».

Il est facile de plaisanter sur la place exagérée que tient l'amour dans notre littérature, et surtout dans la littérature dramatique d'aujourd'hui. Assurément, il y a là, à certains égards, quelque chose de choquant et de vulgaire, et l'on peut regretter que nos auteurs n'aient guère d'autre objet. Quand on songe d'une part à la complexité et à l'intérêt, encore neuf, de

la société contemporaine, à toutes les études de mœurs savoureuses, riches et variées qu'un Balzac du théâtre saurait tirer de l'observation de ces réalités sociales, et que, d'autre part, on considère les fades histoires d'adultère, le libertinage mesquin, la sensualité grossière ou le sentimentalisme banal qui fleurissent sur les scènes du boulevard, on est écœuré, et l'on est tenté de s'écrier : de grâce, plus d'amour, plus d'amants, plus de coucheries !

Mais ce dégoût ne peut s'adresser qu'aux œuvres médiocres, et la médiocrité n'a jamais été de la littérature. Et alors, si vous n'envisagez que les talents supérieurs, vous verrez combien peu d'entre eux ont su peindre et faire vivre les passions de l'amour. En réalité, le pur théâtre d'amour est très rare... Trois écrivains seulement, depuis le XVIIe siècle, en ont fait leur objet principal : Racine, Marivaux et Musset. Et encore faut-il mettre à part Marivaux, qui n'a analysé que des inclinations naissantes et encore indécises, sans jamais aborder l'amour dans toute sa force, c'est-à-dire la passion.

D'un autre côté, Racine ne s'est pas cantonné dans ce domaine ; il a exprimé des passions différentes et multiples ; et Musset lui-même a mêlé à ses amants et à ses héroïnes des personnages pittoresques et divers. Seul M. de Porto-Riche mérite pleinement, au théâtre, ce titre exclusif de poète de l'amour; étranger, pour ne pas dire indifférent, à tous les autres sentiments, aux questions d'intérêt et d'argent comme aux problèmes sociaux, il n'a mis dans son théâtre que des amants ou des êtres curieux de l'amour. Cela, évidemment, est une limitation, et c'est toujours un défaut pour un artiste que d'avoir de la vie une vision un peu bornée. A cet égard, M. de Porto-Riche reste nettement au-dessous des grands écrivains dont le génie a pu embrasser toute l'âme humaine.

Mais réfléchissez aussi que cette limitation, sans doute volontaire, a ses avantages et sa grandeur. Après tout, « chaque talent est comme un œil qui ne serait vraiment sensible qu'à une couleur ». Il est rare que les mêmes génies se développent à la fois en étendue et en profondeur. Il y a peut-être deux races d'artistes : ceux dont la fantaisie et la curiosité s'éparpillent sur tout l'univers sensible et moral ; et ceux qui ont un champ d'observations plus étroit, mais qui le creusent toujours plus profondément. Victor Hugo appartient à la première

catégorie : il possède l'ampleur, mais il la paie par la banalité. Dans la seconde catégorie, on peut ranger Benjamin Constant et Alfred de Vigny. Et c'est également là qu'il faut placer M. de Porto-Riche. Nul n'a été plus loin que lui dans l'analyse des passions de l'amour ; nul n'a montré, dans ce domaine, une telle richesse de pensées et d'observations, richesse parfois fatigante par son excès même ; nul, depuis Musset, n'a touché aux choses du cœur avec plus de délicatesse, de force et d'originalité. Et il l'a fait avec un tel bonheur que chacune de ses pièces apparaît comme plus étoffée, plus vaste et plus puissante que la précédente.

§

D'une façon générale, on peut dire que les poètes aiment chanter les joies de l'amour, et les auteurs dramatiques ses souffrances. Et cela se comprend aisément. L'amour heureux favorise les effusions du lyrisme, tandis que l'amour contrarié crée des conflits ; or, *le conflit* est l'essence même du drame.

Les auteurs dramatiques sont donc tout naturellement amenés à rechercher des passions inégales et qui ne peuvent se rencontrer. Et toutes les pièces d'amour peuvent se ramener à ces deux formules : 1° un être aime un autre être qui ne l'aime pas ; 2° deux êtres s'aiment, mais sont séparés par des obstacles insurmontables.

A la première formule appartiennent la plupart des pièces de Racine et de Musset. A la seconde, *Bérénice*, *Roméo et Juliette*, *Tristan et Ysolde*.

Dans son ensemble, c'est bien cette conception que nous retrouvons dans le théâtre de M. de Porto-Riche. Mais il l'a faite sienne, en la rendant plus complexe et plus moderne. Racine ainsi que les tragiques grecs se sont bornés à opposer la passion à l'absence de passion. M. de Porto-Riche, lui, fait entrer en conflit deux sortes d'amour, et à l'amour-passion chez la femme, il oppose l'amour-goût chez l'homme. Et ainsi chacun de ses héros aime, mais d'une façon différente, si bien que ses amants peuvent croire parfois qu'ils s'adorent, et que le déchirement de leur cœur n'en est que plus cruel, lorsqu'un jour ils s'aperçoivent qu'ils se sont trompés l'un sur l'autre. De la tendresse ils passent alors à la révolte et à la haine, pour retomber de nouveau dans leur aveuglement, et

ainsi l'amour n'est qu'un long combat, un duel douloureux où il y a toujours un vainqueur et un vaincu, avec des alternatives de repos et de violence. Il y a là, pour le poète tragique, une source sans cesse renouvelée de larmes, de désespoirs et d'ardeurs incomparables.

Forcément, une telle passion sera avant tout physique. On en a fait assez risiblement le reproche à M. de Porto-Riche. Il faudrait plutôt le louer d'avoir osé être vrai dans la peinture de l'amour. N'est-ce pas l'amour physique qui est la vraie possession ? Et cet amour-là est plus « théâtre » que l'autre; ses transports sont plus violents, et il est la base de la jalousie, c'est-à-dire du sentiment le plus intense et le plus véhément qui puisse exister. Notons, d'autre part, que la sensualité est sans aucun doute plus développée à Paris que partout ailleurs, et que les personnages de M. de Porto-Riche sont tous des Parisiens. Enfin, la passion physique n'exclut pas toujours la tendresse, la loyauté ou la bonté du cœur : l'héroïne du *Passé* et celle du *Vieil Homme* sont des êtres nobles et purs, autant que les plus chastes vertus des romans moralisateurs. On a parlé, c'est, je crois, M. Jules Lemaître, de la « pathologie amoureuse » de M. de Porto-Riche. L'accusation est injuste.

Ce qui est vrai, c'est que les amants de M. de Porto-Riche placent l'amour au-dessus de tout ; je ne dirai pas qu'ils ignorent la « loi morale » et le devoir. Mais ils obéissent d'abord aux exigences de leurs sens ou de leur cœur. Mais n'est-ce point le propre de toute passion de régner despotiquement sur l'être entier, et de tout ramener à elle? Il serait plaisant qu'un auteur ayant pour objet de peindre la violence des passions s'avisât de les montrer raisonnables, dociles, disciplinées !

M. de Porto-Riche, au contraire, n'a pas craint d'insister sur leur caractère fatal. Il est des êtres qui sont marqués pour être les victimes de l'amour, et qui ne sauraient échapper à leur destinée : ainsi Dominique Brienne et Thérèse Fontanet. Ce sentiment de la fatalité, tous les poètes de la passion l'ont noté ; il est très beau et très grave dans la tragédie antique ; il est devenu comique dans le théâtre moderne, cause de toutes les petites femmes à qui on a fait prononcer le mot. M. de Porto-Riche a su lui restituer sa valeur dram

tique, et, même dans *le Vieil Homme*, il lui a donné une force nouvelle et plus saisissante par l'application qu'il a faite, chez Augustin Fontanet, de la loi d'hérédité.

Cette fatalité extérieure et mystérieuse de la passion n'en exclut pas la lucidité. C'est là un des traits les plus originaux de la psychologie de M. de Porto-Riche. La sagesse des nations, sur la foi des poètes, a toujours chanté l'aveuglement des amants. Mais les amants de M. de Porto-Riche sont tous étrangement conscients. Ils connaissent leurs sentiments, leurs faiblesses, et les maux qui les attendent ; ils prévoient leur lassitudes, leurs larmes, leurs accès de bonté ou de cruauté ; ils devinent les trahisons dont ils seront les victimes et pourtant cette lucidité n'entrave pas chez eux le cours de la passion, et ne l'empêche pas d'atteindre au tragique. Elle leur interdit sans doute d'être surpris et terrassés par cette illumination subite du cœur que nous trouvons chez les tragiques grecs, chez Racine et chez Shakespeare ; mais elle fait vibrer leur sensibilité d'une façon plus continue et plus nerveuse.

§

Si nous voulons analyser de plus près les différents aspects de l'amour, dans le théâtre de M. de Porto-Riche, il faut en arriver à décrire la physionomie de ses personnages, car, dans chacun d'eux, il a voulu incarner une forme très nette de la passion.

Je ne dirai presque rien des personnages secondaires, comparses, confidents et amis, simples silhouettes notées souvent d'un trait ; ils ne vivent guère par eux-mêmes, il servent à donner la réplique aux héros, et à faire avancer l'action, — quand ils ne la retardent pas. Assurément, ils sont dessinés avec une justesse et une précision souvent amusantes et spirituelles ; dans les pièces d'un autre auteur, on les remarquerait. Mais les personnages principaux de M. de Porto-Riche sont animés d'une vie si profonde que les autres, à côté d'eux, paraissent comme des ombres pâles. Tels Pascal dans *Amoureuse*, le trio Bracony, Mariotte et Béhopé dans *le Passé*, le vieil avare Chavassieux, Catherine Villiers, la courtisane rangée et bourgeoise, Mme Bellangé, la petite rivale étourdie et folle de Dominique. Tous ces êtres, d'ailleurs, ne songent qu'à l'amour ou au plaisir, et créent autour d'eux comme une atmosphère de sensualité. Du groupe se détache la figure charmante

de Mme Allain, gaie, légère et faible, bonne épouse sans fidé
lité, et excellente mère dès qu'elle n'est plus dans les bras d
ses amants ; une madame de Warens plus vive et plus jeune
que l'on trouble facilement, et qui est également incapabl
d'aimer et de ne pas aimer : portrait plein de vie et étonnan
de vérité.

En dehors de Mme Allain, il n'y a en réalité que trois person
nages dans tout le théâtre de M. de Porto-Riche : l'aman
l'amante, l'adolescent. Les deux premiers de ces personnage
se retrouvent dans toutes les pièces, où ils portent des nom
différents : Renato, Marcel, Etienne Fériaud, François Prieu
Michel Fontanet, et Vanina, Françoise, Germaine Fériaud, Do
minique Brienne et Thérèse Fontanet. Ils se distinguent les un
des autres par des nuances de caractère très finement obser
vées ; mais au fond c'est bien toujours le même homme
la même femme que M. de Porto-Riche nous présente ;
nous les présente seulement dans des situations différentes,
surtout à des moments différents de leur histoire et de leu
vie. Et ainsi ce sont des portraits qui, d'une pièce à l'autr
s'enrichissent et se complètent. Il y a là une unité de conce
tion fort curieuse, et une volonté ferme de créer des *type*
assez généraux pour être profondement humains, et ass
complets pour être vivants.

Les amants de M. de Porto-Riche se rattachent tous à do
Juan. Je ne veux pas dire par là que leur origine soit littérair
car M. de Porto-Riche a puisé son talent plus dans la vie q
dans les livres. Mais enfin ils s'apparentent quand même à
type, qui a toujours séduit étrangement nos écrivains, et
en sont les petits-fils authentiques.

Le trait essentiel de don Juan, c'est le don de la dominati
et le goût du pouvoir. Cette domination, Molière l'a montr
s'exerçant sur tous les êtres, et dans toutes les circonstance
même à l'égard des puissances surnaturelles. Le type ét
ainsi plus plein et plus vaste.

Le don Juan des romantiques et celui de M. de Porto-Ric
est plus limité : il n'exerce son pouvoir que sur les femm
Musset a fait de lui un coureur d'idéal, poursuivant vain
ment à travers le monde un rêve insaisissable. M. de Por
Riche, en le « déromantisant », l'a dépouillé de sa gran
allure et de son prestige superbe de héros. Mais, en revanch

de quelle vie séduisante, terrible et vraie il l'a animé. Comme il l'a rapproché de nous ! Et avec quelle pénétration il a observé et analysé tous ses aspects!

Du don Juan classique, les amants de M. de Porto-Riche ont conservé le pouvoir de se faire aimer; ils sont tous doués de cette qualité mystérieuse des hommes à bonnes fortunes d'attirer immédiatement l'amour. Il s'ensuit qu'ils sont très vaniteux et qu'ils se savent ou se croient irrésistibles. D'autre part cette assurance, ce sentiment de leur force engendrent le cynisme et la cruauté; ils mentent impudemment ou étalent plus impudemment leur doctrine du plaisir ; ils se plaisent à faire souffrir. « Si tu n'avais pas souffert, que de choses charmantes n'auraient pas été dites ! » déclare Etienne Fériaud à Germaine. Car il y a dans les pleurs que l'on fait verser une certaine volupté qui agit violemment sur les natures sensuelles. Hommes de plaisir, ils sont naturellement et prodigieusement égoïstes : quand ils sont la proie du désir, rien ne peut les arrêter : Michel Fontanet, averti de la passion de son fils, n'en poursuit pas moins Mme Allain.... Mais tout cela ne va pas sans détours, car ils sont très complexes... Ils ne sont pas tout uniment de « méchants hommes », comme le don Juan de Molière. Lucides, ils savent condamner leur égoïsme : parfois ils veulent être bons; dans un moment de franchise, François Prieur avertit Dominique de se garder de lui. Et Michel Fontanet veut très sincèrement le bonheur de Thérèse... Ils éprouvent aussi le respect de la passion, et se sentent quelquefois humiliés de ne pouvoir aimer comme leurs maîtresses; le désenchantement leur pèse. Mais bien vite, ils se ressaisissent; ils ont peur d'être faibles ; jusque dans leur bonté perce toujours le désir de supériorité de don Juan; et alors, ou bien ils secouent violemment la tyrannie de l'amour, comme Etienne Fériaud, ou bien ils retournent à la double loi de leur nature : le plaisir et l'inconstance. Car ni François Prieur, ni Michel Fontanet ne peuvent réussir à dépouiller « le vieil homme ». Le libertinage, sous ses dehors futiles, est une passion aussi forte que les autres, et la légèreté détermine des désastres non moins effrayants que l'amour le plus véhément... On voit combien le personnage est complexe. M. de Porto-Riche n'est pas tendre pour lui, et ne dissimule aucune de ses infirmités morales; et pourtant on sent qu'il ne peut

s'empêcher de l'aimer et d'être séduit par son prestige ; auss
a-t-il mélangé et fondu avec un art incomparable toutes le
nuances de son caractère. Et il se trouve que ces êtres, d'un
vérité si humaine, apparaissent aussi comme des homme
d'aujourd'hui, amants sans amour, incapables d'être tou
à fait bons comme tout à fait méchants, faibles et violents
tendres et endurcis, esclaves de leurs sens et de leur vanité.

La passion que M. de Porto-Riche refuse à l'homme, il l'ac
corde à la femme avec une générosité inépuisable. Ses héroïne
sont toutes amoureuses. Il ressemble en cela à Racine. Mai
Racine a dépeint des âmes diverses et nuancées ; à côté d
Phèdre, de Roxane et d'Hermione, il y a Monime, Aricie
Bérénice. Tandis que Germaine Fériaud, Françoise, Dom
nique et Thérèse Fontanet sont possédées par la même pa
sion. Sans aucun doute, le génie de M. de Porto-Riche a d
bornes plus étroites. Mais nous savons d'autre part que cet
limitation marque le désir de creuser et d'approfondir to
jours le même portrait.

L'amour dont il s'agit ici, — et qui s'oppose trait pour tra
au libertinage des Don Juan et des Lovelace,— est la grand
l'absolue passion, celle dont brûla la Religieuse portugais
celle qui tient un être corps et âme, et qui dure toute la vi
Cette passion, tantôt prend la forme de la soumission et
la dépendance complète, tantôt celle de la révolte et de
haine amoureuse. Elle a son origine dans les sens, mais e
dépasse le plaisir; elle veut s'appuyer non seulement sur
cœur, mais aussi sur la raison. Dominique a besoin « d'es
mer ce qu'elle aime », et Thérèse Fontanet est une nature é
vée et noble. Mais leur trait commun et distinctif est u
sensibilité frémissante, toujours prête au chagrin et à la do
leur. Françoise verse ses premières larmes. Germaine subit
révélation du malheur. Dominique, déjà meurtrie dans
passé, doit porter le deuil définitif de l'amour. Thér
enfin, après des années de supplice et une courte accalmie,
brisée par la plus terrible des catastrophes. Avec quelle sûr
extraordinaire dans la progression M. de Porto-Riche, d'u
pièce à l'autre, hausse son héroïne jusqu'aux désespoirs
plus tragiques !

Il est juste de remarquer que, chez Thérèse Fontanet,
douleur la plus farouche est une douleur de mère. M. de Por

Riche, dans *le Vieil Homme*, a renouvelé et complété son héroïne, en lui donnant un fils... Et c'est bien ce qui en fait une créature exceptionnelle : car avoir su réunir, que dis-je? mêler et confondre en un seul être les souffrances de la mère et celles de l'amante, c'est là un prodige de l'art. Mais il se trouve que, jusque dans la tendresse maternelle, ce sont des larmes d'amante que verse la mère. Pourquoi s'inquiète-t-elle de son fils ? C'est parce qu'elle lui sait un cœur sensible et douloureux comme le sien. Elle craint de le voir souffrir de l'amour comme elle-même en a souffert ; et ainsi, quand elle pleure sur lui, elle pleure aussi sur elle-même et sur le souvenir de tous ses chagrins ; et cette angoisse maternelle ranime en même temps toute sa haine pour l'homme qu'elle aime, et qui, maintenant, la torture doublement... Quelle richesse et quelle intensité de vie M. de Porto-Riche a su mettre dans ce personnage ! En général, les êtres ont des passions simples, au théâtre du moins, parce que, lorsque la passion est double, elle diminue d'intensité. Tous les auteurs dramatiques nous ont montré les sentiments de la mère faisant tort à ceux de l'amante, et réciproquement. Au contraire, M. de Porto-Riche a réussi à exalter les deux passions l'une par l'autre.

Arrivons à ce personnage de l'adolescent, qui est comme la clef de voûte du *Vieil Homme*. Il a seize ans, et il ne rêve que de l'amour. Grâces en soient rendues à l'auteur. Depuis si longtemps, nous ne voyions plus sur la scène que des amoureux grisonnants et des jeunes premiers de soixante ans, que les effusions lyriques d'Augustin Fontanet ont produit l'impression délicieuse d'un jeune printemps merveilleux et inespéré. A son sujet, on a rappelé les noms de Chérubin, de Chatterton, de Cœlio et de Werther. Et il est en effet de cette lignée composite, comme son père est de celle des don Juan. Mais on aurait tort de le croire pour cela faux et « littéraire ». Certes, il s'est nourri de lectures ; il parle constamment de ses livres préférés, et il s'enthousiasme sur *Roméo et Juliette*. Mais cela n'est-il pas un trait de vérité de plus? Chaque adolescent n'aborde-t-il pas aujourd'hui l'amour par les livres et les poètes ? Nous avons déjà tout lu, quand nous commençons à vivre. Les traits généraux du caractère d'Augustin sont notés avec la sûreté habituelle de M. de Porto-Riche : l'exaltation fiévreuse de l'adolescence, ces aspirations encore vagues,

ces besoins de tendresse, ces alternances d'ardeur et de désenchantement, et aussi cette tension de l'âme, ce désir de l'absolu cette exigeance passionnée qui se trouvent chez les adolescents d'élite... Mais ce qui donne à Augustin une vie si complète et si vraie dans son intensité, c'est qu'il ressemble à la fois à son père et à sa mère ; du premier, il tient le goût de l'amour et cette aptitude au plaisir qui se manifeste timidement dans les premières entrevues avec Mme Allain ; de l'autre, il a hérité de l'aptitude à souffrir, et du pressentiment obscur de la Destinée. Cette double influence se manifeste tour à tour, jusqu'à ce que la dernière, par suite des circonstances, l'emporte enfin. M. de Porto-Riche a appliqué ici, avec un rare bonheur, et une délicatesse infinie, les lois mystérieuses de l'hérédité. Du reste, tout ce personnage d'Augustin, si noble et si émouvant, est analysé avec une tendresse profonde et un sentiment de poésie incomparable.

On voit quelle existence complexe et réelle M. de Porto-Riche sait donner à ses héros, et combien chacun d'eux est « représentatif ». Ce qui achève de les agrandir, c'est qu'on sent que, dans les crises où ils se trouvent engagés, ce sont des destinées entières qui se trouvent en jeu. M. de Porto-Riche a fait là d'admirables études d'âmes.

§

Il nous reste à voir en quoi consiste proprement l'art de M. de Porto-Riche, et quelle est sa technique d'auteur dramatique. Personne ne conteste la richesse de ses observations, ses études minutieuses des sentiments, ses analyses pénétrantes du cœur, ses réflexions spirituelles, justes, fines, brutales ou douloureuses sur la passion, la jalousie, le libertinage. Mais ce ne sont là que des matériaux ; le moraliste peut s'en contenter. Mais non point l'homme de théâtre, qui, avant tout, doit créer de la vie, et ordonner les sentiments d'après certaines lois. La mise en œuvre de ces matériaux est-elle parfaite ? Pas toujours. Dans *le Passé*, il y a une théorie du mensonge, et dans *le Vieil Homme* une théorie de la jalousie, qui, assurément, sont reliées à l'action, mais où l'on sent malgré tout que les observations, les maximes ont été accumulées, ajoutées et surajoutées par l'auteur plus que par les personnages. Il y a excès de richesse. C'est un beau défaut ne l'a pas qui veut. Mais c'est un défaut.

Ceci dit, il faut reconnaître que le métier de M. de Porto-Riche est le plus souple, le plus personnel et le plus sûr. Auteur dramatique, M. de Porto-Riche ne l'est peut-être pas de la même façon que ses confrères, mais il l'est dans le sens profond du mot, c'est-à-dire par l'art de nouer des conflits et de faire vivre et progresser les passions.

Les pièces de M. de Porto-Riche sont à la fois des tragédies presque classiques et des comédies modernes : elles sont des tragédies par la généralité et l'intensité des sentiments poussés à l'extrême, par la forte simplicité de l'action, par le nombre limité des personnages, par la conception de la « crise » et presque par l'unité de temps et de lieu. Elles sont des comédies modernes par l'observation directe et minutieuse de la vie, par la familiarité des détails, par l'exactitude précise des caractères.

Mais il faut noter quelques différences profondes. L'art de traiter les passions s'est modifié de nos jours. Et les moyens dont nous disposons sont moins sûrs, moins infaillibles et moins simples que ceux dont ont usé les grands écrivains des siècles précédents. Dans Shakespeare et dans Racine, les passions sont données tout suite avec toute leur force et leur étendue ; elles ont la même violence au premier acte qu'au dernier ; le poète ne cherche pas à nous en montrer la naissance et les progrès ; car l'intérêt dramatique réside non dans la description de ces progrès, mais dans la lutte de la passion contre les obstacles extérieurs, et dans ses rapports avec les événements. Les grands faits, crimes, guerres, meurtres, soutiennent ici les sentiments, et permettent ces péripéties étonnantes dont a vécu le théâtre tragique. La légende et l'histoire sont des cadres grandioses dans lesquels on peut, d'un seul coup, faire entrer les passions les plus véhémentes.

Combien différentes de nos jours sont les conditions du théâtre ! La vie moderne n'offre pas ces combinaisons prodigieuses de faits et ces vicissitudes de la Fortune. Nous voulons de la vraisemblance et même de la vérité. Et la somme des événements dramatiques est bien faible. Il ne faut plus songer à livrer tout de suite les personnages à des passions intenses ; le tragique immédiat n'est plus de mise ; il faut le préparer, — ou y renoncer.

La plupart y renoncent. De là la floraison et la vogue des

pièces légères, et celle aussi des comédies soi-disant dramatiques, qui arrêtent l'émotion à mi-chemin, et qui osent à peine effleurer la passion de peur de s'y brûler : l'amour s'y montre doux, gentil, attendrissant et bien élevé. Et le public est enthousiasmé.

Et, pourtant, le théâtre passionnel, le théâtre tragique a toujours ses droits ; on le sent instinctivement supérieur à tout autre, car il y a en lui à la fois plus de force et de beauté, et ce fut toujours l'apanage des grands écrivains de pousser les passions jusqu'à leur dernier degré de violence, c'est-à-dire jusqu'aux limites extrêmes de la nature humaine.

Ce tragique, donc, quelques écrivains ont voulu l'atteindre. Peu y ont réussi. M. Paul Hervieu a cherché à s'y pousser par une logique dure et impitoyable; mais la plupart du temps, ses pièces sont restées sèches et sans vie. M. Henry Bernstein a employé la brutalité; mais la brutalité n'est pas toujours la force; M. Henry Bataille enfin, après quelques essais un peu artificiels, y est parvenu dans quelques scènes de *la Vierge Folle*.

Mais seul M. de Porto-Riche y a constamment et pleinement réussi par l'observation directe et approfondie des passions par la connaissance des choses du cœur, en un mot par ses dons exceptionnels de psychologue. Ce n'est pas une entreprise facile que d'amener des êtres ordinaires et familiers, sans à-coups, sans péripéties, jusqu'à la passion la plus intense ce n'est pas de l'art aisé que de rassembler peu à peu tous les éléments d'un drame violent, sans recourir à des interventions extérieures, par le seul jeu des sentiments; pour arriver ramasser dans une situation des vies entières, pour montrer dans une crise tout le passé et tout l'avenir de ses personnages, comme M. de Porto-Riche l'a fait dans les grandes scènes d'*Amoureuse* et du *Passé*, il faut un travail de préparation minutieux et sûr, un sens très fin de l'ordre naturel et de l'enchaînement des sentiments. Mais M. de Porto-Riche est un analyste patient et tenace qui sait préparer lentement le pathétique.

Il connaît les grandes lignes, les mouvements élémentaires et simples de la passion; mais il y joint la minutie des détails il suit la grande route des sentiments; mais il s'engage aussi

à droite et à gauche, dans de petits sentiers. Ses personnages vivent ainsi d'une vie plus complète et plus riche.

Et cela ne nuit pas à la marche de l'action dramatique, parce que le métier de M. de Porto-Riche est admirablement approprié à la psychologie des personnages.

Il règne aujourd'hui, parmi les gens de théâtre, une conception tyrannique et outrancière du métier ; on veut des combinaisons ingénieuses de faits, des rencontres paradoxales, des accessoires imprévus, en un mot des « situations » extérieures auxquelles on raccroche plus ou moins habilement les sentiments. Ce métier, du reste, est loin d'être méprisable ; il convient très bien au théâtre léger et fantaisiste.

Mais comme il fausse la vérité humaine et l'exactitude simple de la vie, un écrivain réaliste doit chercher à s'en passer. M. de Porto-Riche s'en passe. Dans son théâtre, il y a très peu de faits, il les réduit au minimum, comme Racine dans *Bérénice*. Mais ses pièces n'en sont pas moins très solidement construites ; les scènes s'enchaînent et se commandent les unes les autres et sont toujours poussées à fond. Seulement, les ressorts de l'action sont toujours intérieurs, c'est-à-dire psychologiques ; le drame naît, non plus du dehors, par la poussée des événements arbitraires, mais du dedans, par la poussée plus naturelle des sentiments. Au fond, tout le métier se ramène à la logique, c'est-à-dire à la liaison et à l'enchaînement. Mais la logique que les autres apportent dans l'ordre des faits, M. de Porto-Riche l'applique à l'ordre moral.

Cette logique s'exprime par les actions et les réactions réciproques des sentiments les uns sur les autres, par leurs mouvements complémentaires et subordonnés, notés avec une inexorable rigueur. Il y a là un métier supérieur qui est de l'art, et qui consiste dans une espèce de mathématique exacte et vivante des sentiments. Les liens étroits qui unissent les personnages entre eux contribuent à rendre cet enchaînement plus solide et plus vrai.

Le Vieil Homme est, à cet égard, admirablement construit. Chaque geste, chaque parole du jeune Augustin retentit sur les autres personnages et lie tous les éléments du drame dont il sera la victime. C'est ainsi, pour ne citer que l'exemple le plus frappant, que sa déclaration passionnée à Mme Allain trouble la jeune femme, mais que celle-ci reporte ce trouble

sur le père, et court à ce second rendez-vous, qui va déter-miner la catastrophe. Grâce à cette liaison et à ces transmis-sions constantes des sentiments, grâce à cette progression si bien réglée des passions, le drame s'approche peu à peu, comme fatalement; chaque personnage se hausse à mesure d'un ton, et alors, sans effort apparent, M. de Porto-Riche peut faire jaillir cette flamme de passion, et atteindre cette intensité d'angoisse, cette horreur tragique et shakespearienne que réalise le cinquième acte du *Vieil Homme*.

Parvenu à ce point, M. de Porto-Riche n'hésite pas alors à user des moyens extérieurs les plus mélodramatiques : un orage violent double l'angoisse morale d'une angoisse toute physique. Et cette audace est d'un effet saisissant et formi-dable.

§

Le dialogue de M. de Porto-Riche est très « théâtre ». Il est toujours naturel, et brillant, vif, nerveux et cinglant. Il évite la tirade, et cette forme plus moderne de la tirade, le couplet. Mais en voulant échapper à ce défaut, il tombe par fois dans un autre; il lui arrive d'être trop coupé; les perso nages échangent longtemps des répliques trop brèves, mono tiques ou distiques. Il est juste de dire que ce défaut n'est très sensible que dans *le Passé*. On ne trouve pas, dans ce dia gue, des mots « sublimes », des mots d'un effet aussi puissa que le « Sortez » de Roxane et le « Qui te l'a dit? » d'Hermion Mais il abonde en formules heureuses et qui passent la scèn en répliques pittoresques ou fortes, souvent belles. Dans s ensemble, il s'adapte étroitement aux sentiments, et possè leur mobilité, leur souplesse ou leur véhémence.

Il en est de même de la langue. Pouvoir parler de la la gue d'un auteur dramatique, cela semble aujourd'hui u chose extraordinaire, tant on se préoccupe peu, au théât du français. Mais M. de Porto-Riche a toujours eu le souc bien écrire, et à un tel degré qu'il considère ses pièces du p de vue du livre avant de les examiner du point de vue d scène; il contrôle avec le soin le plus patient le sens exac chacun de ses termes et il appuie la justesse de ses exp sions sur l'autorité des classiques. Cette langue est touj de haute tenue littéraire, mais simple et nette; la clarté

précision en sont les qualités maîtresses. Dans les moments pathétiques, M. de Porto-Riche rencontre assez fréquemment des expressions brillantes et fortes. — Enfin, il ne recule pas à employer un langage poétique, si la vérité du personnage le comporte. Ainsi Augustin s'exprime comme les livres qu'il lit, et avec tout le lyrisme qui déborde spontanément de son cœur : « Adieu, ma chère aventure, adieu, les battements de mon cœur, adieu, mon désir éternel, adieu, mes larmes préférées. » Du reste, la distinction d'esprit de chacun de ses personnages, l'atmosphère de livres choisis dont il aime à les entourer justifient constamment l'élégance délicate et noble de leurs paroles. Les héros du théâtre d'amour ne peuvent parler qu'une belle langue.

Le critique est condamné à un devoir bien ingrat ; voulant étudier un écrivain et une œuvre, il lui faut séparer, diviser, disséquer, expliquer une à une les raisons d'admirer. Mais l'essentiel, quand il s'agit d'un homme comme M. de Porto-Riche, est plutôt de sentir et d'aimer. Car ce que l'analyse ne saurait faire comprendre, c'est l'ensemble harmonieux et charmant de cet art, cette sensibilité frémissante et délicieuse, cette divination des choses du cœur, cette sincérité exacte et tendre, ce ton de vérité uni à un lyrisme contenu, et enfin cette poésie redoutable et prestigieuse des passions que les poètes savent exprimer jusque dans les cris de violence et les sanglots les plus désespérés.

Si isolé qu'ait vécu M. de Porto-Riche, et si rares qu'aient été ses productions, il a exercé sur tout le théâtre contemporain une influence considérable. Presque tous les auteurs qui ne se rattachent pas à Henry Becque et au Théâtre Libre relèvent de lui. Il a restauré la comédie psychologique et replacé pour longtemps le théâtre sous la tyrannie de l'amour. Combien de pièces *Amoureuse* n'a-t-elle pas inspirées ! Et combien de fois ne l'a-t-on pas pillée ! Il en sera sans doute de même du *Vieil Homme*. Il pourrait être curieux de suivre ces emprunts à la trace. Mais, au fond, c'est une besogne bien vaine. Je ne sais pas s'il est bon qu'un grand écrivain exerce de l'influence. La littérature a-t-elle eu à se glorifier du pseudo-classicisme des imitateurs de Racine ? De même nous sommes redevables aux chefs-d'œuvre de M. de Porto-Riche de tout un faux théâtre d'amour, articles de bazar, vulgaire pacotille. Laissons donc

là toutes ces questions d'ascendance et de filiations. Et souvenons-nous seulement que les pièces de M. de Porto-Riche, seules, sont, par leur riche humanité et leur perfection artistique, marquées pour la postérité.

ÉTIENNE REY.

LE RIRE
ET LA SENSIBILITÉ MENTALE

Dans la conclusion du beau livre de M. G. Dumas : *la Tristesse et la Joie*, on a pu lire ces lignes fort suggestives : « A la vérité un point reste obscur ; c'est la question de savoir si tout est périphérique dans la tristesse et la joie, si l'hypothèse d'une sensibilité cérébrale est aussi paradoxale que les physiologistes le prétendent, si le plaisir moral et la douleur morale par exemple peuvent sous leur forme aiguë se réduire toujours à des sensations périphériques (1). » — Poussant plus loin cette hypothèse d'une sensibilité cérébrale, nous avons osé soutenir que l'activité intellectuelle serait conditionnée par trois grandes fonctions relativement autonomes : les fonctions organique, mentale et psychique ; celles-ci reposeraient sur des modes de sensibilité fonctionnellement dissociés : la sensibilité coorganique ou proprement périphérique répondant à l'excitation de nos divers organes, la sensibilité mentale ou proprement centrale correspondant au jeu désintéressé de l'idéation, la sensibilité psychique, à la fois périphérique et centrale, intervenant chaque fois que notre pensée est intéressée, lorsque la représentation de nos actes et impressions se rattache immédiatement à l'idée synthétique de notre unité, de notre personne distincte, de notre moi.

Dans une série d'articles parus dans différentes revues, nous avons eu l'occasion d'affirmer cette opinion ; nous ne la discuterons point ici ; nous avons voulu simplement montrer de quelle aide serait l'hypothèse d'une sensibilité mentale dans l'examen du rire phénomène, si souvent discuté.

Quand la pensée s'exprime régulièrement suivant les tournures apprises de longue date, elle n'est accompagnée, de ce fait, d'aucune impression cérébrale consciente, autrement elle en serait gênée ; mais quand elle s'exprime par des tournures qui s'écartent de l'ordre acquis, il y a trouble dans les mouve-

(1) G. Dumas, *la Tristesse et la Joie*, 1900, p. 409.

ments qui accompagnent la pensée, et perception de ce trouble. C'est ce qui arrive lorsque nous entendons dire par exemple : « Je voudrais qu'il arrivera ce soir. » Le mécanicien s'endort quelquefois aux battements réguliers de la machine; il ne les entend plus, semble-t-il ; mais qu'il se produise une irrégularité dans le bruit, aussitôt le dormeur sera éveillé.

Le néologisme est, à la lettre, une irrégularité. Ou bien il nous produit un effet esthétique dont il est facile de s'expliquer mécaniquement la cause : il exige l'emploi de voies cérébrales nouvelles, d'où travail nouveau et sentiment de plaisir mental comme avec l'éréthisme idéatif. Ou bien nous constatons qu'il provoque le rire : ainsi avec l'incorrection de langage, les jeux de mots, les calembours. Dans un instant nous essayerons de rendre compte de cette différence.

Qu'on étende le sens du mot *néologisme* pour l'appliquer à cet autre langage qui est celui de la mimique. — Comme on possède les formes du langage parlé, on possède les formes de l'expression mimique ; et l'expérience nous laisse prévoir les modifications particulières que les différents types que nous rencontrons imposeront à ces formes. Mais, en présence d'une personne dont le type offre un écart imprévu, les formes d'expression qu'elle donnera seront autant de néologismes mimiques pour nous ; notre sensibilité mentale en sera émue et conséquemment notre idéation, puisque toute expression physionomique y est représentée. Chez celui qui la regarde une physionomie étrange ou simplement nouvelle ou bien s'exprimant d'une manière incomplète, comme celle des enfants en bas âge, produit une impression non ordinaire engendrant un nouveau travail mental qui peut se traduire par un agacement souvent très sensible. — Toutes physionomies d'animaux, en ce qu'elles se rapprochent d'autant plus de la physionomie humaine, provoquent une impression cérébrale semblable à la précédente, produisant un travail mental que l'idéation ne parvient pas à utiliser. Regardez ce bon chien aux babines pendantes; il suit un omnibus; il est gros il a de la peine à ne pas se laisser distancer; c'est sa seule préoccupation ; il en fronce les sourcils. De temps en temps il lève la tête pour regarder la portière de la voiture avec un regard interrogateur ; il envoie les pattes de devant avec

sérieux et la régularité d'un lapin à mécanique jouant du tambour. Quelquefois, après avoir levé la tête, inquiet, il double ses pas. En le voyant, on se sent porté à rire. Nous constatons que la vue de certaines physionomies peut provoquer le rire ainsi que le provoquent les calembours ou autres jeux de mots et même de simples incorrections du langage qui sont tous, par rapport au langage appris, à ses formes d'expression prévues, de véritables néologismes. La mimique, étant un langage servant, comme celui verbal, à l'expression de la pensée, a aussi ses néologismes ou anomalies ; ces derniers ont les mêmes conséquences.

Ce que nous disons de la mimique en général est, bien entendu, applicable au geste, lequel apporte dans l'expression de la pensée une précision encore plus grande que les simples réflexes de la physionomie ; son emploi imprévu ou à contresens sera également perçu par celui qui le verra exécuter comme un néologisme. — Avant d'entrer dans l'interprétation de ces faits, ajoutons une remarque aussi générale que les précédentes. Ne peut contenir un élément de comique que la représentation ou l'idée excitant un travail purement mental soit inutile au progrès de l'idéation, soit en disconvenance avec d'autres idées acquises antérieurement et, par conséquent, encore inutile. Ne peut être inutile, c'est-à-dire inemployé par les centres où se passe le travail idéatif, que ce qui a déjà la forme d'une idée précise, toute faite, ne demandant donc aucun travail spécial pour être constitué en idée, faisant double emploi avec des idées déjà constituées, ou bien évoquant d'autres idées sans toutefois leur convenir et sans que la sensibilité mentale éprouve un état de gêne nécessitant le rejet de cette disconvenance.

De cela nous pouvons nous rendre compte par un exemple frappant. La rencontre d'une personne étrangère qui ressemble beaucoup à une de nos connaissances nous fait rire pour peu que nous la voyions agir. « Deux visages semblables, dit Pascal, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance. » Nous trouvons, avec cet exemple, presque à la lettre, l'application de la formule que nous venons de donner. Avec la représentation d'une personne ressemblant à une autre, il s'agit bien de la mise en activité d'idées faisant double emploi avec celles que nous avons ac-

quises de la personne connue. La cause du rire, la plus réduite dans ce cas, échappe à toute analyse autre que celle de la pure activité mentale. Avant de nous y engager, nous devons auparavant constater que ce fait du comique est bien dû au non-emploi de l'activité, à une dépense d'énergie mentale que l'idéation laisse perdre sans en profiter; car supposons qu'elle profite de cette ressemblance pour un travail idéatif quelconque, que, par exemple, nous cherchions à nous mieux rendre compte de ce en quoi les deux personnes que nous nous représentons se ressemblent, ou que nous spéculions sur cette ressemblance, y voyant la preuve du déterminisme physiologique auquel nous sommes voués ou toute autre chose, qu'en un mot la représentation excite un travail de la pensée, elle cessera aussitôt de nous faire rire. « Laquelle est la vraie ? » se demande Baudelaire en parlant d'une personne et de son sosie. La remarque de Pascal est très juste ; cependant, nous nous sommes surpris bien souvent à nous poser la question que pose Baudelaire ; mais alors nous n'avons plus ri. Et si la même cause extérieure nous fait tantôt rire, tantôt réfléchir, il y a dans les deux cas une différence interne très marquée; elle est toute dans ce que, dans le premier cas, la pensée ne conclut à rien, laisse perdre le travail de son mécanisme, dans le second elle l'utilise.

M. Bergson, dans son étude sur le rire, s'étonne qu'on n'ait pas noté depuis longtemps qu'il n'y a pas de comique en dehors de ce qui est proprement *humain* : « Un paysage pourra être beau, gracieux, sublime, insignifiant ou laid ; il ne sera jamais risible. On rira d'un animal, mais parce qu'on aura surpris chez lui une attitude d'homme ou une expression humaine. On rira d'un chapeau ; mais ce qu'on raille alors, ce n'est pas le morceau de feutre ou de paille, c'est la forme que des hommes lui ont donnée, c'est le caprice humain dont il a pris le moule (1). » Pour nous qui cherchons à démêler le mécanisme du rire dans l'activité mentale, il ne paraît pas bien aisé au premier abord de distinguer dans cette activité « ce qui est proprement humain » ; mais comme nous ne pouvons nier la justesse de la remarque précédente, nous ne devons point ne pas en tenir compte; il nous faut en chercher l'explication.

Par l'union des sensibilités sensorielles et musculaires nous

(1) Bergson, *le Rire*, 1901, p. 3.

nous représentons, c'est-à-dire nous «imitons» les objets extérieurs qui frappent nos sens. Nous nous représentons des mouvements, des formes, des sons, et en nous les représentant nous les reproduisons immédiatement ou nous acquérons la possibilité de les reproduire suivant nos différents moyens d'expression. Voir une physionomie, c'est l'imiter ; voir un mouvement, c'est l'imiter aussi; nous ne nous le représenterions pas s'il ne nous était possible de le suivre dans sa trajectoire. Voir une forme, c'est encore la reproduire. En un mot, la représentation est la genèse de l'imitation, et quand il s'agit des objets semblables à nous, des êtres de notre espèce, représentation et imitation se confondent. Ainsi quand je vois un mouvement de bras exécuté par une personne qui se trouve devant moi, dans la représentation de ce mouvement sont engagés des groupes d'éléments qui commandent en moi au mouvement effectif. Il en est de même quand je regarde la physionomie de mon voisin. La vue d'une pierre, d'un arbre, d'un objet quelconque, autre qu'un être vivant se rapprochant de mon type, excite aussi des images musculaires sans lesquelles je ne pourrais me représenter la forme de ces objets ; mais ces images s'appliquent à une infinité de représentations entièrement disparates ; elles n'ont pas par elles-mêmes une signification précise, comme tels mouvements de la mimique associés à d'autres très nombreux ; elles n'intéressent qu'une partie réduite de notre système musculaire, les mouvements du globe oculaire, de la tête et du tronc. La différence qu'on peut déjà prévoir au point de vue dynamique entre les représentations que nous avons d'individus humains ou se rapprochant du type humain et celles données par toutes les autres choses est que les premières nous *excitent* davantage, exigent une dépense d'énergie plus considérable. Or, le rire est causé par une dépense vaine pour l'idéation d'énergie ; ne pourra le provoquer qu'une excitation assez vive des centres idéatifs.

Il est facile de vérifier ce que nous venons de dire en constatant que la seule vue du même geste répété peut provoquer le rire. La remarque de Pascal sur la ressemblance de deux visages qui nous font rire par leur ressemblance est fondée sur la répétition ; mais nous ne le voyons que par l'analyse et il s'agit avec ce fait d'un ensemble de phénomènes très complexes. Au contraire, remarquons la répétition d'un même

geste chez une même personne. Un cycliste passe : si vous pouviez voir le mouvement des jambes en oubliant le motif pour lequel ce mouvement s'exécute, comme il arriverait si, pour une cause quelconque, votre regard était uniquement porté sur ses jambes, cela deviendrait comique ; et bien plus encore si ce cycliste était sur un tandem ou sur une triplette et si vous voyiez ses jambes et celles de ses compagnons se détendre ensemble. Si l'on vous demandait pourquoi vous riez, vous répondriez parce que ces mouvements ne me paraissent « rimer à rien » ; et en effet ils emploient en pure perte l'activité représentative de notre intelligence. Un rideau de théâtre incomplètement baissé, nous laissant voir les pieds et les jambes en mouvement des acteurs, produit encore un effet comique. Autre exemple que nous allons relier aux précédents. La vue de personnages en silhouettes noires se mouvant sur un mur nous fait rire. Les « ombres chinoises » fournissent un spectacle qui ne manque pas d'exciter notre hilarité. Ce ne sont pas les représentations elles-mêmes qui nous font rire, mais les idées qu'elles provoquent *incomplètement*. Celles-ci excitées, ne trouvant pas à s'employer, puisqu'elles sont incomplètes, produisent une dépense d'énergie vaine pour l'idéation. Cela nous est démontré par le fait que la répétition d'un geste est risible et n'est risible que parce qu'il nous apparaît détaché d'une cause. Tout geste mécanique est risible pour la même raison. Il est risible de voir quelqu'un tomber par terre, si aucun travail émotif ou idéatif n'est provoqué par la représentation de la chute. Quant à démontrer que c'est l'idée provoquée par la représentation et non la représentation elle-même qui est risible, on peut s'en convaincre par la constatation suivante. Une personne que je connais contrefait les gestes d'un inconnu, cela me fait rire parce que la représentation actuelle est en disconvenance avec l'idée acquise antérieurement de la personne connue. Il en est de même si un inconnu imite les gestes d'une personne connue. Mais si une personne que je ne connais pas imite les gestes d'un autre inconnu, cas dans lequel la représentation actuelle est seule en jeu, cela n'est plus risible à moins que les gestes s'écartent du normal.

On a attribué la cause du rire à une disconvenance. Rien de ce que nous venons de dire ne contredit cette assertion ; bien au contraire, je pense en avoir expliqué la cause intime. La

répétition vaine des idées antérieurement acquises nous paraît être le point de départ le plus humble de l'effet comique ; pour cela il faut qu'il s'agisse d'une idée intéressant notre activité de personne ainsi qu'on l'a prévu. La différence entre ce qui est proprement humain dans l'activité de l'idéation et ce qui en est en dehors s'affirme par cela d'une façon tout à fait instructive pour l'étude du mécanisme de l'idéation. La répétition d'un geste peut faire rire parce qu'elle provoque un surcroît d'activité provenant des idées éveillées antérieurement acquises. Rien de nouveau ne se produit. L'activité inemployée dans les centres de l'idéation se décharge, comme nous le verrons, dans les centres voisins. Que se passe-t-il avec la représentation répétée d'un objet quelconque autre que se rapprochant du type humain ?

Par exemple la vue d'une plate-bande piquetée d'agaves, tous de mêmes dimensions, plantés à égale distance les uns des autres, met la pensée dans un état d'exaltation ; elle produit une impression de plus en plus intense, celle que donne la multiplicité dans l'unité ; de même l'aspect régulier d'une allée présentant une succession d'arbres et d'arbustes uniformément taillés. C'est le cas du *mode d'exaltation* dans notre théorie de l'*éréthisme idéatif* (1) ; c'est la genèse de l'impression esthétique. La différence entre les deux cas et les précédents est facile à saisir. Dans les derniers, l'énergie de la représentation est employée par l'idéation, elle ne rencontre aucune idée, antérieurement acquise, à provoquer ; l'image vue est hyperesthésiée ; ne trouvant pas aussitôt de récepteur, elle cherche des voies nouvelles aptes à la décharger de son trop-plein d'énergie. Dans les précédents, l'énergie de la représentation se perd sans autre effet que d'avoir éveillé une idée antérieurement acquise faisant partie du mécanisme mis en jeu par la représentation. Pour qu'un geste ou qu'une physionomie, pour que ce qui est en un mot « proprement humain » donne une impression esthétique, il faut que la représentation, comme dans le second cas, agisse activement sur l'idéation même pour un travail nouveau. La vue d'un régiment qui passe, réunion d'hommes sous le même uniforme, défilant dans des gestes semblables, peut être esthétique ou comique, suivant que

(1) Ideativer Erethismus, in *Archiv f. die ges. Psychologie*, X Band, 1907.

l'idéation employée ou non pour son progrès, ou du moins l'illusion du progrès, l'impression intense qu'elle en reçoit. Inutile de montrer après cela que l'impression esthétique écarte le comique.

Tout ce qui précède ne concerne que le phénomène du rire consécutif à une représentation extérieure, le comique de fait; quant au comique fourni par l'expression du langage, tout y est proprement humain, il se résout encore en une disconvenance. Toute expression de langage employée pour signifier une idée autrement que ce que nous avons appris par l'expérience et la coutume peut nous faire rire. Il serait trop long d'énumérer les cas comprenant depuis la simple incorrection de langage jusqu'aux métaphores les plus invraisemblables. Plus complexe, mais toujours de même nature, est la cause du comique de situation. L'exemple suivant nous en rend compte : M. J. Moinaux nous raconte que la bonne de Mme Capon ayant appelé de la fenêtre un rétameur pour raccommoder quelques pièces de faïence, celui-ci arrive dans l'appartement et voit un monsieur aux genoux d'une dame, Mme Capon. « Je suis perdue! Cet homme a tout vu », dit à voix basse la dame effrayée au monsieur agenouillé, son amant. Mais celui-ci, inspiré par sa posture, répond à haute voix : « Voici la mesure prise, Madame, vous aurez vos bottines mardi prochain. » Après quoi il salua respectueusement et sortit.

Quelle que soit la manière dont le rire a été provoqué et sa cause mentale, il est toujours dû à la mise en activité d'une idée antérieurement acquise et éveillée dans de telles conditions que cette idée joue en pure perte. L'énergie dépensée, ne trouvant pas à s'employer dans les centres où s'élaborent les idées, se répand ailleurs. L'exemple que donne Spencer du rire provoqué par un monsieur qui éternue dans un concert au milieu d'un court silence qui sépare l'*andante* de l'*allegro*, dans une symphonie de Beethoven, paraît s'écarter de la précédente explication ; en l'analysant, on voit aussi qu'il s'y range. L'énergie à la fois mentale et sentimentale développée par l'audition musicale, brusquement détournée au profit de l'idée suggérée par la représentation et dépassant cette idée, se répand ailleurs que dans les centres idéatifs. Dans ce cas, la représentation n'est pas seule cause de l'énergie développée, mais le fait déclanchant le rire est identique aux précédents. Pourquoi cette

énergie n'est-elle pas employée par les centres de l'idéation ? où peut-on supposer qu'elle se répande ?

En cherchant les causes de la provocation naturelle de l'activité mentale, nous avons reconnu que toute perception qui *exalte* les éléments acquis ou les *réforme*, ou qui se produit en *coïncidence* avec d'autres provocations d'éléments, excite l'activité mentale, et que le fond du phénomène repose sur une extension de l'acquis qui s'opère grâce à la spécificité composite des éléments constitués et suivant le moins grand effort par analogie ou contraste (1). C'est le mécanisme foncier de l'activité mentale ; avec le rire, nous devons encore le rencontrer. Si l'on analysait n'importe quel fait risible, on trouverait toujours qu'il est conditionné mentalement par l'un des cas de l'éréthisme idéatif. On s'en apercevrait aisément avec le comique d'expression, qui est toujours fondé sur une analogie ou un contraste très apparents. Cela peut paraître exagéré de l'affirmer pour tous les faits comiques. Cependant, si l'on réfléchit que les modes d'éréthisme précités sont les seules façons possibles de rencontres par lesquelles les idées entrent en combinaison, toute représentation quelle qu'elle soit devra produire au moins l'un de ces modes. D'autre part, nous avons vu que l'excitation mentale répondant au phénomène comique ne porte pas sur la représentation elle-même, mais sur une idée antérieure éveillée par cette représentation. L'éveil se produit par analogie ou contraste, mais par fausse analogie ou faux contraste, par disconvenance, disions-nous tantôt. On remarquera tout de suite que les liens entre représentations et idées à effet comique sont tout artificiels, abstraits en dehors de ceux que nous fournit l'expérience ; ils représentent sans doute un travail histologique ; l'effet esthétique comme l'effet comique perd à être répété ; un calembour répété deux fois ne fera plus rire la seconde fois ; le travail des voies cellulaires n'impressionnera plus, dès qu'il est acquis, et on remarquera aussi que, dans l'impression esthétique, il est acquis moins vite, il dure davantage, il résiste mieux à la répétition qu'avec l'impression comique. Avec la première, le phénomène histologique marque donc un travail nouveau plus important ; avec la seconde, ce qui est nouveau, étant faux, artificiel, compte pour peu et c'est

(1) Voir notre précédent article cité et aussi le suivant : De la connexion de idées, in *Revue philosophique*, février 1909.

bien parce que l'impression comique manque aux conditions suffisantes pour un travail utile au progrès de l'idéation ou à l'illusion d'un accroissement de conscience que l'énergie provoquée par elle se perd, sans profit réel pour l'idéation. Nous nous demandions ce qu'elle devient.

L'impression mentale du comique provoquant le même effet physiologique que le chatouillement, divers auteurs n'ont pas manqué de rapprocher les deux causes. C'est ainsi qu'Hecker, après Fischer, a cru pouvoir ramener la psychologie du rire au fait du chatouillement. Sa théorie se résumerait ainsi (1) : « Dans le chatouillement, il y a d'abord l'effet produit par chaque sensation cutanée : excitation des vaso-moteurs et du grand sympathique, dilatation de la pupille, éclat des yeux, rétrécissement des vaisseaux, comme on peut le constater expérimentalement dans une application de sinapisme ou une affusion brusque d'eau chaude. Il y a ensuite une condition nécessaire, l'intermittence ; il faut pour chatouiller un changement dans la vitesse ou la direction du mouvement ou une interruption. Au moment de l'attouchement correspond l'expiration ; au moment de l'interruption correspond l'inspiration ; dans un cas l'élévation, dans l'autre cas l'abaissement du diaphragme. En résumé, le chatouillement est une excitation intermittente de la peau qui produit une excitation intermittente des vaso-moteurs et une excitation intermittente de la respiration et une alternance d'état agréable et d'état pénible. Mais à quoi sert le rire dans cette occurrence ? Il joue un rôle protecteur, c'est un phénomène *compensateur* de la diminution sanguine dans le cerveau ; les expirations fréquentes qui compriment la cage thoracique et par suite le cœur, les gros vaisseaux, les poumons empêchent les vaisseaux sanguins de se vider. — Quant au rire de cause intellectuelle, Hecker, qui emprunte sa psychologie à l'esthéticien Fischer et qui paraît fondre ensemble les deux théories du contraste et de la supériorité, ramène toutes les manifestations de ce genre au comique. Or dans le comique, il y a deux états simultanés, l'un agréable le sentiment de notre supériorité, l'autre désagréable, la contradiction dans l'objet ; de là une alternance rapide de plaisir et de peine. Le comique est une impression intermittente, il agit comme le chatouillement, c'est un chatouillement psychi

(1) D'après l'analyse de Th. Ribot, *Psychologie des sentiments*, 1896, p. 346.

que qui, lui aussi, se traduit par le rire et pour les mêmes causes. »

La théorie de Hecker contient une part de vrai en faisant du rire un phénomène compensateur comparable aux effets qui succèdent au chatouillement. Spencer (1) considère également le rire de cause intellectuelle comme phénomène de compensation. Quant au second point de la comparaison, il est appuyé sur un terme équivoque : l'idée d'intermittence, qui serait commun aux deux processus ; elle ne rend pas suffisamment compte de la réalité mentale. Le sentiment de notre supériorité ne prouve pas toujours le départ du rire ; s'il lui succède quelquefois ; il est de cause psychique étranger au fait mental lui-même. De plus, aucun élément de déplaisir n'intervient dans l'impression comique.

D'après les recherches de Nothnagel et de Bechterew, les neurones présidant au rire se trouveraient dans le thalamus reliés à la périphérie par des conducteurs centripètes amenant les impressions tactiles du chatouillement, et à l'écorce par des conducteurs centrifuges qui amèneraient les impressions mentales provoquant le rire. De plus, les derniers contiennent des fibres pouvant produire inhibition ; aussi, chez un individu affecté de lésions qui ont détruit ces fibres, le rire se produit à la moindre sollicitation ; l'intoxication du hachisch suspendrait leur effet (2). Cela posé, nous allons pouvoir revenir au rapprochement précédent du rire d'origine mentale à celui provoqué par l'excitation du chatouillement.

Même lorsque l'énergie mentale est utilisée pour le progrès de l'idéation une partie diffuse dans le système musculaire et c'est ainsi que l'on a noté l'augmentation dynamogénique dont s'accompagne l'exercice de la pensée. Avec l'effet comique, c'est-à-dire quand l'idée ne trouve pas à s'employer dans les centres où elle se produit, ne pourrait-on pas supposer que la décharge nerveuse plus brusque se porte dans les centres voisins? Elle aurait une action plus forte sur les sphères tactiles qui occupent un plus vaste territoire et dont la spécificité est moins différenciée que celle des autres. Cette action générale et diffuse aurait pour conséquence de produire le même

(1) Spencer, *la Physiologie du rire,* dans *Essais sur le progrès*, traduction A. Burdeau, 1891, pages 293-314.

(2) Binet-Sangle, *Action du hachisch sur les neurones. Revue scientifique*, mars 1901, p. 274.

réflexe que l'excitation portée sur les parties les plus sensibles de la peau, le chatouillement. A cela on pourrait objecter que si la décharge partait des centres de l'idéation pour atteindre ceux avoisinants, il serait étrange que l'effet ne se manifestât que par la réponse des centres tactiles et non point par les autres centres. Précisément, l'excitation des centres tactiles n'est pas la seule réponse, mais c'est la plus générale et dominante, et quand on observe la variété des auras précédant l'explosion du rire caractéristique chez les personnes sujettes à des accès d'hilarité, l'hypothèse que nous venons d'admettre semblerait plausible. « L'aura est cette sorte d'avertissement rapide et subtil, d'aspect variable, qui précède l'envie de rire; elle peut être sous la dépendance des nerfs sensitifs vaso-moteurs et moteurs. Les unes, *auras sensitives*, se rattachent aux dispositions morales du sujet ; les autres, plus intimement liées à l'accès, sont la traduction extérieure de l'excitation de la région cérébrale sur laquelle va tout d'abord se porter la décharge, tel frisson qui passe à la commissure des lèvres ou des paupières ou le petit trille précurseur du fou rire qui court aux tempes. Ce frémissement vague peut siéger, d'ailleurs, dans un point quelconque du corps, c'est une sensation de chatouillement, de frôlement au creux épigastrique ou dans la région précordiale, c'est une palpitation, une oppression soudaine. Les *auras sensorielles* peuvent affecter la vue, le goût, l'odorat, l'ouïe, ce sont des éblouissements, des sensations lumineuses, des phosphènes. D'autres fois, des bourdonnements, des grésillements ; chez d'autres l'aura sensorielle se manifeste sous forme d'une sensation olfactive agréable, un parfum, l'odeur d'une fleur. Les *auras vaso-motrices* se manifestent par une sensation de vapeur froide ou chaude de vertige léger. Enfin l'*aura motrice* consiste généralement en une trémulation musculaire dans une région très circonscrite, la paupière inférieure, par exemple, ou la commissure labiale, la constriction des dents, le balancement du corps, des épaules. Stanley cite des cas de nystagmus. Ce peut être encore une fluxion brusque d'un doigt ou d'un orteil, tous mouvements involontaires qui précèdent immédiatement l'accès de rire (1). » Reste à savoir si la cause du rire part toujours, dans ces cas, des centres de l'idéation. Presque tou-

(1) Raulin, *le Rire et les exhilarants*, 1900, p. 90.

les malades chez qui ont été observés ces phénomènes avouaient que l'accès du rire s'emparait d'eux sans qu'ils sachent pourquoi. L'hypothèse ne serait valable que pour les cas où les centres de l'idéation auraient été point de départ.

On a pu se rendre compte, d'après les recherches de Brissaud, que l'écorce du lobe frontal est reliée au thalamus, centre réflexe du rire, par des voies passant par la capsule interne et formant ce qu'on a appelé « le faisceau psychique ». Celui-ci étant volontaire, on en a déduit qu'il peut jouer un rôle inhibiteur. Les personnes affectées de lésions détruisant ces voies dans les deux hémisphères n'ont plus la possibilité d'arrêter leur rire, qui éclate à la moindre provocation. Chez elles l'excitation ne suit donc plus le faisceau psychique; du reste, si la donnée anatomique indique que cette voie sert à l'inhibition, on ne la suppose servir à la provocation que par hypothèse. La provocation pourrait se faire après la rupture de cette voie par une diffusion de l'énergie sur l'écorce, à travers les sphères sensorielles et autres; celle tactile, plus vaste, moins différenciée, ainsi que nous le remarquions tantôt, répondrait pour ces deux raisons presque seule à l'excitation qui se propagerait au thalamus par l'intermédiaire des voies d'association reliant la sphère tactile comme tous les autres centres sensoriels au centre de la mimique, et l'hypothèse que nous proposions serait justifiée.

Quelle que soit la manière d'interpréter le phénomène, il n'est pas douteux que le rire d'origine mentale est dû à une perte brusque et considérable d'énergie des centres de l'idéation, perte succédant à un accroissement de cette énergie. Ce phénomène serait une des preuves les plus caractéristiques de l'existence de la sensibilité mentale et de la dissociation fonctionnelle de l'activité mentale.

EDME TASSY.

CURIOSITÉS DES RUES DE NAPLES

« Hier, vers une heure de l'après-midi, la foule qui se pres-
« sait aux environs de la Galerie Humbert Ier fut frappée par
« un étrange spectacle : du Vico Sergent-Major descendait un
« groupe caractéristique, entouré de scugnizzi (1), qui cabrio-
« laient furieusement tout autour. Au milieu du groupe
« se trouvait un petit jeune homme blond, aux vêtements en
« désordre, aux yeux hagards : ses mains étaient attachées
« derrière son dos avec une grosse corde et, sur sa poitrine,
« un écriteau pendait : « Voilà Errico, le directeur du « Squil-
« lo », châtié par l'avocat Fumo ».

« Le jeune homme était tiré avec des cordes. A peine pou-
« vait-il se mouvoir, serré dans ses liens comme un Christ. Il
« criait d'une voix étranglée : « Carabiniers ! carabiniers !... »

Tel est le récit que je lisais, il n'y a pas longtemps, dans un journal de Naples. Et ce curieux cortège, le châtiment imaginé par l'avocat Fumo pour se venger d'un petit journaliste malhonnête, me faisait remonter à l'esprit toutes les singulières images, toutes les choses surprenantes que j'ai vues au hasard de tant de promenades dans les rues de Naples. Aucune cité, en Europe, n'est aussi amusante : la variété des spectacles y est infinie, c'est que l'esprit des Napolitains est ingénieux, et il possède en même temps quelque chose de simple et de suranné qui est tout à fait inattendu pour les hommes modernes que nous sommes. J'estime que la rue à Naples est plus intéressante pour nous qu'une rue d'Orient. Nous comprenons en effet ce qui s'y passe. L'on y voit ce qu'on pouvait y voir chez nous dans l'ancien temps. On vit là sur des traditions qui sont les nôtres ; ce que nous rencontrons remue en nous d'obscurs souvenirs : nous sommes de cette race, nous appartenons à cette civilisation, nous avons dépassé le point où ils en sont restés, mais autrefois nous y avons été.

Je dirai ici, sans ordre, suivant le caprice du souvenir, ce que j'ai vu là-bas de surprenant.

(1) Des voyous.

Le récit de journal, qui décrit le cortège formé par l'avocat Fumo, ne rend pas le bruit au milieu duquel le malheureux petit jeune homme blond devait avancer. J'ai logé à différentes reprises à l'auberge, dans un des quartiers les plus grouillants de Naples, du côté de la Pignasecca. Souvent dans la rue éclatait une discussion, alors c'était de grands cris, par chacun des adversaires tous les saints et toutes les madones étaient pris à témoins de l'ignominie, de la bassesse, des vices honteux et de la laideur inouïe de l'autre ; aussitôt sortaient de tous les pavés de méchants gamins, des scugnizzi, la ruelle retentissait de clameurs, des huées s'élevaient, les sifflets faisaient rage, on ne s'entendait plus... Les discussions entre commères dans les rues populeuses de Naples sont incessantes, et presque toujours elles prennent naissance des enfants. Il y a des nuées d'enfants, à Naples, qui courent partout : une femme a donné une taloche au petit d'une voisine, celui-ci se précipite chez sa mère en pleurant, la mère arrive, elle demande de quel droit on a battu son fils : discussion, hurlements, on se souhaite les accidents les plus terribles, on espère du ciel des vengeances éclatantes. Chacun est d'une loquacité intarissable, et les prises de bec durent souvent fort longtemps. Je me rappelle deux femmes, dans le quartier du Marché ; elles se chamaillaient : non loin il y avait une tablée de gens qui jouaient au loto. D'abord les joueurs s'étaient levés, ils avaient entouré les deux commères. Mais cela ne finissait pas. Alors ils étaient retournés à leur table. Et, tandis que d'une voix effrayante, tout près d'eux, elles continuaient à se promettre mutuellement à l'enfer, avec une indifférence délicieuse, comme s'ils n'entendaient rien, ils avaient repris leur partie, une petite fille tirait paisiblement les numéros d'une bouteille d'osier, et chacun, d'un air d'extrême attention, regardait son carton.

Bien qu'ils figurent à l'origine de beaucoup d'épouvantables discussions, les petits enfants sont d'ailleurs un des charmes de la ville. Ils fleurissent de leur chair rose les ruelles ombreuses : ils sont presque toujours nus ; ils se confondent sur le sol avec les petits chiens et les petits chats. Ils sont l'image vivante de l'admirable fécondité de ce peuple. Fécondité trop grande, folle fécondité. Ici, les estropiés, les infirmes, les êtres difformes, les personnages bizarres sont légion. Il y a ici une

végétation de vie humaine prodigieuse, mais ce n'est pas un jardin ni un parc, c'est une forêt vierge. On ne ratisse pas, on n'émonde pas. C'est l'exubérance de la nature, un fouillis hasardeux, désordonné, inextricable ; tout a poussé, c'est la forêt mystérieuse et magnifique, mais à côté des chênes superbes, combien d'arbres mal venus, rabougris, à demi morts !

§

Le cortège du petit jeune homme blond me rappelle d'autres cortèges. Celui d'un roi fou, comme au temps passé, que je vis passer un jour à Toledo, déguisé, à cheval à l'envers sur un âne, sa tête tournée du côté de la queue de la bête. Il était entouré de joueurs de putipu et cheminait gravement sur la chaussée.

J'ai vu aussi bien des processions singulières : la procession aux sonnettes. Coup de sonnette : tout le monde à genoux, les prêtres, les pénitents, les passants. On repart. Nouveau coup de sonnette, de nouveau agenouillement général. — Le passage du Saint-Sacrement est curieux : au-dessus du prêtre qui le porte, un clerc tient une sorte de parasol chinois, quatre porteurs de lanternes anciennes l'escortent, sortes de lanternes de carrosses fichées au bout d'un long manche, un enfant de chœur sonne, la rue s'agenouille.

Quelquefois, à Naples, on entend une musique joyeuse, un orphéon s'approche, faisant vacarme : c'est un enterrement. Deux lignes de pénitents en cagoule s'avancent, tenant de gros cierges et précédant un haut catafalque rouge au sommet duquel trône un cercueil doré. Pour les enterrements de riches, le cercueil se trouve dans un carrosse entièrement vitré, traîné par six ou huit chevaux habillés de draps éclatants.

D'ailleurs, à Naples, tout ce qui tient à la mort ou à la religion est infiniment curieux. Il y a plus de quatre cents églises dans la ville. Souvent elles se font face ou elles se touchent. La concurrence entre toutes ces églises est sérieuse ; le clergé, qui est considérable, meurt de faim. J'ai vu des vieux prêtres vêtus de soutanes rapiécées et verdâtres, couverts de chapeaux à poils informes, tendre la main dans la rue. Les dimanches, si vous passez dans les ruelles voisines de la pêcherie, on vous tirera par votre veste, on vous demandera d'entrer à l'église, on vous dira que « signore, la messe est prête ». Je me rappelle, à la porte d'une chapelle, un

marchand de fruits à la fois criant sa marchandise et agitant par une corde une sonnette destinée à appeler les fidèles. Il disait tantôt : « fichi, fichi, a tre soldi, tre soldi ! » et tantôt : « alla messa ! alla messa ! alla messa ! »

Il y a dans les rues, fixés sous verre aux murs, un grand nombre de reposoirs : l'image d'une madone, u bouquet, unelumière. Les jours de fêtes, les enfants disposent des reposoirs sur des chaises, devant les maisons. A l'intérieur des maisons, partout des reposoirs; point de boutiques où ne brûle une petite flamme devant quelque image : j'en ai vu un superbe, brillant de mille feux, une fois, dans le sous-sol d'un café, là où se trouvent les cuisines et les caves.

Les moines sont innombrables : on en croise de tous poils et de toute vêture. On voit des nonnes en robe de bure avec un très large chapeau de paille. Mais les religieux les plus communs sont les frères de Saint-François, généralement dépenaillés et fort sales. Ils ne jouissent pas, dans le peuple, d'une trop bonne réputation ; le fait est que j'en ai vu arrêter un dans la galerie, un soir, et c'était un curieux spectacle. Le moine marchait devant son accusateur, un petit jeune homme mince, une grande foule suivait. On passa devant la station de voitures de Saint-Ferdinand, et pour indiquer de quoi le moine s'était rendu coupable, un cocher fit en riant le plus joli geste obscène que j'aie jamais vu.

Une autre fois, au restaurant, j'avais fait l'aumône à un moine, doué de la plus honnête figure qui soit. Le patron accourut : « Qu'avez-vous fait ? me dit-il. C'est un usurier. Il prête à la petite semaine avec l'argent qu'il recueille en mendiant. »

On les accuse d'ivrognerie. Un camelot, du premier Janvier à la Saint-Sylvestre, gagne va vie en vendant une petite poupée articulée représentant un franciscain. En tirant sur son capuchon, il baisse la tête en arrière, le bras en même temps se lève, portant à la bouche une fiasque minuscule. Toute la journée, le marchand annonce d'une voix monotone « o' muonac 'mbriacone », le moine grand ivrogne.

Les moines sont entourés cependant d'un petit respect familier dans le menu peuple napolitain. Ils sont réputés connaître à l'avance les numéros qui sortiront à la loterie. Aussi le matin, quand ils font leur tournée dans les rues, leur

besace finit-elle par se remplir : ici, ils attrapent une pomme de terre, là une carotte, plus loin une figue ou un piment. En échange, ils bénissent la maison de leur bienfaiteur. J'en ai vu qui bénissaient des étalages de fruitières, c'était naïf et touchant, c'était joli.

On trouve à Naples, dans le quartier de San Domenico, une rue entièrement occupée par des marchands d'objets de piété. Il y a là des enfants Jésus en plâtre à la chevelure blonde, de gros bouquets de fleurs en papier, des petits personnages pour les crèches de Noël, des flambeaux et luminaires de cuivre. C'est un endroit intéressant : très souvent, on voit, installé au milieu de la ruelle, un sculpteur en train de donner le dernier coup de pinceau à un saint grandeur nature. Le saint, debout sur un socle en bois, la face débonnaire, et le bras étendu, dessine toute la journée le même geste pacifique sur la tête des passants.

En vous promenant dans les rues, vous rencontrez souvent des enfants et même de grandes personnes, habillées d'un vêtement d'un vert très particulier. Ce vert est une couleur votive. La madone les a sauvés autrefois d'un danger, et elles se sont vouées à ce vert, qui d'abord surprend par son ton inusité.

A midi le canon tonne. C'est à Saint-Elme qu'on annonce le milieu de la journée. Vous verrez alors tout le petit monde qui vous entoure faire le signe de la croix en baisant son pouce.

Ce geste pieux n'est qu'un des mille gestes napolitains. Si vous voulez étudier les gestes de ce pays, gestes gracieux et très expressifs, allez dans un café, surtout au Fortunio, dont les habitués sont tout à fait du cru, et regardez les bavards. Vous admirerez alors ce que l'on peut faire dire à une main, à des doigts, sans compter le visage, d'une richesse de grimaces infinie.

Les gestes obscènes aussi ne sont pas des plus rares. Vous avez tout à l'heure vu celui du cocher regardant passer le moine. Il y en a d'autres, traditionnels, et qui remontent à l'antiquité. Le peuple a conservé la superstition du mauvais œil, de la jettatura, elle existait chez les anciens, et l'on s'en préserve aujourd'hui en touchant ses parties basses. La représentation du sexe a toujours eu pour objet d'écarter le mau-

vais destin, et tous les phallus qu'on a trouvés à Pompeï, dont beaucoup énormes, sur la façade des maisons, n'avaient pas du tout pour but, comme l'ont dit les idéalistes et les amateurs de symboles, de glorifier la semence, la reproduction et la continuité de la vie. Ils étaient destinés, tout simplement, à écarter des maisons, sur lesquelles ils s'érigeaient, le mauvais sort, les événements funestes, la destinée contraire. Aujourd'hui, entrez inopinément à la pêcherie : bien rare, si vous ne voyez pas tous les pêcheurs, à l'aspect d'un visiteur étranger, porter en même temps la main à leur sexe, et même le mettre à l'air : ils se préservent contre le mauvais œil dont rien ne dit que vous ne soyez pas affligé.

Un de mes amis de là-bas m'a conté, à propos de la pêcherie, un fait curieux. Il partait en voyage, et avait pris pour se rendre à la gare une carozzella. Le cheval s'emballe, parcourt la Marine à une allure effrénée, et finit par s'abattre exactement devant le Christ de la pêcherie. Le cocher et mon ami étaient sains et saufs. Voilà tous les pêcheurs criant au miracle, s'agenouillant et rendant grâces au ciel. Mon ami voulait prendre son train. A genoux, d'abord, à genoux!... Il arriva bien après l'heure au chemin de fer.

Cette piété napolitaine, très enfantine et, justement parce qu'elle est enfantine, d'un sentiment frais, a du charme. Elle comporte beaucoup de superstition, mais elle est aussi très chrétienne : le Napolitain est bon et charitable. Un jour de fête, j'ai vu à Barbaïa un banquet de pauvres. C'était délicieux. Sur la nappe blanche, chaque pauvre avait son beau morceau de pain blanc, qu'il contemplait. On le servait. Il était à l'ombre, le ciel était bleu : c'était comme au paradis. Les bonnes gens du voisinage entouraient les convives, faisant mainte et mainte réflexion gracieuse.

De là vient peut-être que le socialisme a encore peu réussi à Naples. Le fond de haine qu'on peut y découvrir s'accorde mal avec le climat doux du pays et la bonté de cœur naturelle à ses habitants. Certes, la misère est aussi grande là qu'où que ce soit : elle est sans doute plus facile à supporter, à oublier, que dans des régions sombres. En hiver, au printemps, le soir vers quatre ou cinq heures, la noblesse, qui est allée défiler en landau sur la via Caracciolo, vient se montrer à Toledo ; on monte la rue, au pas, pour se faire admirer, droit et

digne sur les coussins de la voiture ; de chaque côté de la chaussée, un rang de badauds bénévoles regarde, très satisfait, et jamais on n'entend un cri, une parole de violence ou de jalousie. Lutte de classe, voilà un mot bien dépourvu de sens à Naples.

Ce sentiment religieux donne naissance à de belles fêtes. J'ai parlé ailleurs du retour de Montevergine qui provoque un si extraordinaire défilé de voitures sur la Riviera di Chiaia. La fête de Saint Janvier, avec le miracle bi-annuel, est connue. Il y a des fêtes de quartiers, dont la plus belle est celle du Carmine, mais je l'ai décrite dans un roman. Il y a la Fête-Dieu ou des Quatre Autels, qui se célèbre principalement à Torre del Greco. Il y a enfin la bénédiction de la mer par le Cardinal-archevêque. Et toutes les petites fêtes de tous les saints, dans toutes les rues, avec musique, pétards, et le gros ballon de papier portant une queue d'éponges imbibées de pétrole enflammée et qui, généralement, s'accroche à une maison et y flambe comme une torche...

§

Il est charmant de sortir le matin quand le soleil n'est pas encore chaud, et d'errer à l'aventure dans les ruelles. Tous les travailleurs sont à l'ouvrage : les savetiers, les blanchisseuses, les menuisiers, les tourneurs, la rue est un vaste atelier, chacun s'agite et fait son œuvre : celui-ci rabote sur son établi, celui-là, un rétameur, se meut au milieu de sa ferraille et tapage. La rue est un magasin : voici, alignées sur le trottoir, des rangées de chaises toutes neuves, voici de grands lits de fer, des commodes et des armoires. Un peu plus loin, c'est une ruelle qui ressemble à un abattoir : d'énormes quartiers de viande, de rouges moitiés de bœuf pendent à des crocs de fer, et des terrines de sang traînent sur des étals au milieu de foies, de tripes et de cervelles. Même un boucher a attaché un agneau vivant à un pieu et s'apprête à l'égorger.

Mais voilà un rassemblement, une musique de flûte et de violon s'élève, cinq musiciens aveugles, assis sur des chaises, donnent au peuple un concert. Ils ont des yeux blancs, ou les paupières fermées et font des gestes raides. Ils se sont installés par hasard devant une porte où se trouve assise une vieille que je reconnais ; c'est une entremetteuse de Toledo ; ce matin

Elle n'est pas coiffée, ses cheveux d'un gris sale lui tombent dans le visage, elle a une tête sinistre d'oiseau de proie.

Cependant une autre musique s'approche, et c'est un tintamarre de tambours accompagné de l'aigre voix du fifre : quatre garçons, vêtus de costumes bariolés précèdent un Mondor qui porte le chapeau à plume et la veste rouge du charlatan; d'une main il tient une longue canne, de l'autre une fiasque de vin. Il s'arrête, il parle et il fait goûter à chacun du vin de sa fiasque, le goulot passant de bouche en bouche. Il annonce le vin nouveau.

Parmi les gens qui l'entourent, j'en vois un qui, sur sa tête, porte tout un reposoir : une statue de la Madone, des bouquets de fleurs et des lampes; à côté de celui-ci, un nain à figure de vieillard fait des grimaces aux enfants qui le regardent.

§

Mais la rue à Naples est constamment curieuse. De quelque côté que l'on pose les yeux, on rencontre des objets ou des êtres qui vous mènent très loin et par le temps, car ici on se retrouve toujours, non pas aujourd'hui, mais dans le passé, et par l'espace, car nous sommes en plein midi, c'est-à-dire avec des gens totalement différents, tout à fait lointains des gens du nord, parmi une race qui commence à Marseille et ne finit qu'à Ceylan, avec cette espèce de gens dont les mœurs sont celles des êtres habitués à vivre au soleil. Après déjeuner, de grosses femmes dorment assises, devant leurs portes, tandis que les mouches les dévorent, et des hommes en caleçon fument leur pipe sur les balcons. La nuit, quelquefois, rentrant chez vous, vous entendez à vos pieds un ronflement sonore : il y a un matelas sur le trottoir.

J'ai parlé des enfants nus ; ceux qui ne sont pas nus, mais qui le semblent parce que leur peau, en dépit de leur vêtement, apparaît de tous les côtés, sont innombrables. Et si tous ces Napolitains sont intéressants en général, ils le sont plus encore en particulier. La rue fourmille de types. La population qui rôde autour des cafés, par exemple, est charmante ; tous les camelots qui veulent vous vendre quelque chose, si importuns, indiscrets et gênants qu'ils soient, sont originaux ; voici un marchand d'écaille et de corail, son petit coffre de bois sous le bras : il le pose sur votre table, il l'ouvre avec lenteur et

précaution, comme s'il allait découvrir à vos yeux émerveillé les plus fabuleuses richesses, et le voilà qui vous présente, ave une délicatesse infinie, un collier qui vaut bien treize sous a bazar et un peigne magnifique en celluloïd. Puis il épie su votre visage les signes d'admiration que vous allez donner. C camelot-là fait le muet ; quand on lui demande le prix de s marchandise, il montre ses lèvres pour expliquer qu'il ne pe pas parler, et c'est les doigts levés qu'il indique le nombre lires que, selon lui, vaut chaque objet. Mais ceci ne vous co vient pas : il va vous montrer autre chose ; il soulève lent ment, très lentement, le petit tableau mobile de son coffret, ah attendez ! vous allez voir ce qu'il y a là-dessous ! Il y a d'affreus broches en lave du Vésuve. Hein, c'est joli, cela ?... Il en pre une entre le pouce et l'index, et la tournant et la retourna sous vos yeux, vous la fait admirer minutieusement. Il en d pose deux ou trois sur votre table : oh ! vous pouvez touche Mais cela ne vous plaît pas ! Madone !... Par sa mimique il e prime que ce n'est pas bien de se moquer ainsi d'un aussi pauv homme que lui, et qu'il est désolé vraiment, car c'est tout ce qu'il et, oui, certes, ce n'est pas assez beau pour votre seigneurie... s'éloigne. Un autre s'approche. Il vous parle. Il a compr que vous ne vouliez pas acheter du corail. Il sait bien, lui, que désire le signor ! bella ragazza... Il en connaît, lui, ah ! connaît une ragazza, une jeune fille jolie comme les anges, va aussitôt, si vous le voulez, vous conduire chez elle. Ma comme vous l'avez écarté, voilà des gamins qui se faufile sous votre table, ils font des grimaces, ils vous supplient : qu'ils vous demandent, c'est de les laisser sucer le fond votre verre où il reste encore trois gouttes de granita fondu

La place Saint-Ferdinand, où se rencontrent toujours bea coup d'étrangers, fourmille de ces types. Il faut voir, le so Amoroso, un vieux ruffian célèbre, arpenter toute la place tirant la jambe, son feutre sur les yeux. On ne distingue p ses yeux. Embusqués dans l'ombre de son chapeau, derriè ses lunettes, ils fouillent toute la place. Il a aperçu un clie possible. Il s'élance, et il commence à le circonscrire, trot nant à côté de lui, boitillant, et frappant à petits coups le pa de son bâton. Il porte le bras droit dans une brassière noire Il connaît les longues attentes immobiles. Il guette. Il tire s son cigare qu'il regarde de temps en temps, il met les doi

ans son nez. Il est un peu voûté. Parfois il tourne la tête : n voit briller ses lunettes. Il y a cinquante ans qu'il fait la lace Saint-Ferdinand. Il a connu le temps des Bourbons. Il vu construire la Galerie. Il se rappelle l'époque où le Gam-rinus s'appelait le « Café d'Italie ».

Il y a de très jolis types de mendiants : un petit bossu, por-ant devant lui une tablette couverte de boîtes d'allumettes et .e sucreries, qui ressemble à un kobold, avec son nez crochu t sa barbiche grise. Il y a enfin le « Cavaliere », petit vieillard .ux beaux yeux de chien, à la figure lamentable, qui veut oujours vous vendre des allumettes, inglese, signore, inglese... t dont la légende dit que c'est un gentilhomme ruiné. Il sert le jouet à tous les gamins de la place, et l'on entend parfois les cris épouvantables, c'est le cavaliere, qui, exaspéré, lève son bâton en maudissant encore quelque garnement. Pauvre cavaliere, pauvre vieux chevalier ! Je l'ai vu, un jour, au café, andis qu'un consommateur lisait son journal, s'approcher out doucement. Il prend la tasse sur la table, y verse le fond de la petite cafetière, tire de sa poche un morceau de sucre, out cela, avec quelles précautions pour ne faire aucun bruit. L'autre était immobile derrière son journal. Le cavaliere boit e café. Mais l'autre, qui ne disait rien et voyait tout, sort brus-quement de son journal. Bah ! le cavaliere n'a pas fui ! Il en a vu bien d'autres. Que peut-il lui arriver? Rien. Il sait d'ail-eurs que son air lamentable désarmera tout le monde. Il baisse simplement la tête. Puis, de ses bottes éculées, il s'en va, d'un pas traînant.

§

Et il y a les hasards de la rencontre. Ce sont eux qui veu-lent que je passe dans Toledo, tandis qu'y passe aussi cet homme, lequel, allant livrer un palmier de trois mètres de haut, le porte sur sa tête, ce qui fait que la dernière bran-che monte à la hauteur d'un second étage et qu'on dirait là un arbre marchant. Ce sont eux aussi qui me permettent de voir une voiture de prison, une simple charrette avec une bâche, sur le siège de laquelle se trouve un carabinier, et dans le fond un homme enchaîné. Une femme, aux cheveux épars, suit la voiture en courant et cause avec le prisonnier.

Ce sont eux qui, un soir, m'ont permis d'être racolé par une fille toute parée qui portait son petit enfant dans ses bras.

Et cela n'était point triste comme ce l'eût été chez nous, cel n'était pas à pleurer. C'était naturel et sans désespoir. Parc qu'on était à Naples, à Naples par une soirée belle et chaude

Ce sont eux, enfin, ces hasards, qui m'ont fait rencontre dans les rues de ce port des petits pelotons de marins japona qui marchaient sagement, deux par deux, une gourde d'ea en bandoulière, parce qu'il leur était défendu d'entrer dans lé buvettes, et, une autre fois, les Américains, tandis que leu escadre était dans la baie, lesquels, au contraire, toujours ivre faisaient tumulte dans la ville, passaient en carozzelle au gran galop, s'attablaient, achetaient au hasard tout ce que lé camelots leur présentaient, criaient, se battaient, et se fa saient presque chaque jour reconduire à leur bord par police.

EUGÈNE MONTFORT.

LAMARTINE ET ELVIRE

D'APRÈS DE NOUVEAUX DOCUMENTS

I

Il y a dix-huit mois environ, j'écrivais, dans le prologue du *Roman de Lamartine* (1), que ce n'était peut-être pas mon dernier mot sur cette histoire d'amour. J'y reviens, en effet, aujourd'hui avec la satisfaction d'avoir atteint — sur deux points essentiels — la vérité que je poursuivais depuis cinq ans.

Ces deux points étaient : 1° la date exacte de l'arrivée de Lamartine à Aix-les-Bains, en 1816; — 2° celle de son arrivée à Paris à la fin de la même année, quand il vint retrouver Mme Charles.

Pendant longtemps, on avait cru, sur la foi d'une lettre d'elle publiée par M. Anatole France (2), que Mme Charles s'était rendue directement de Paris à Aix à la fin du mois de juin 1816. Son carnet de voyage mis au jour par M. Doumic nous apprit qu'elle s'était d'abord rendue à Genève et qu'elle n'arriva à Aix-les-Bains que le 17 ou le 18 septembre. Cela reculait de trois mois sa rencontre avec Lamartine, mais on ignorait jusqu'ici la date où Lamartine était allé prendre les eaux de cette station. Ce n'est qu'en ces derniers jours que M. Duréault, secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon, mettant le sceau à toutes ses complaisances, me communiqua un fragment (inédit) du *Manuscrit de ma mère*, d'où il résulte que Lamartine partit de Mâcon pour Aix-les-Bains le 30 septembre 1816.

La mère de Lamartine écrivait, en effet, dans son journal, le 11 octobre 1816 :

[Milly]

« ... Alphonse est parti le 30 septembre pour aller prendre

(1) 1 vol. in-12, chez Fayard.
(2) *L'Elvire de Lamartine*, 1 vol. in-18, chez Champion.

quelques douches à Aix pour un peu d'embarras qu'il a auprès du foie — et pour passer quelque temps chez un ami intime qu'il a et qui demeure dans ce moment tout auprès d'Aix. C'est M. Vignet, un excellent jeune homme qui lui a donné les plus grandes marques d'amitié, qui a les meilleurs principes religieux et beaucoup d'esprit, de façon que j'espère que ce voyage sera également utile à l'âme et au corps de mon fils. Mon Dieu, ramenez-le sincèrement à vous et par conséquent à la paix et au bonheur! »

Nous verrons plus loin que le vœu de la mère de Lamartine devait être exaucé.

Ainsi donc, ce fut du 1er au 5 octobre 1816 que Lamartine arriva à Aix-les-Bains, soit environ 15 jours après Mme Charles. Nous savons effectivement qu'il s'était arrêté quelques jours à Chambéry, chez son ami de Vignet qui lui avait promis de le rejoindre à l'hôtel Perrier (1). Cela étant, la lettre de Lamartine, dans laquelle il parle à Vignet de la tempête où faillit périr Mme Charles, — lettre que son heureux possesseur avait datée à tout hasard du 1er octobre, dans le doute où il était sur le quantième du mois, qui est presque effacé sur l'original (2) — doit être reculée de dix jours (3). Et la tempête, au lieu de s'être produite le 29 septembre, comme je l'avais supposé d'après cette lettre, ne fut certainement pas antérieure au 10 octobre — ce qui abrège singulièrement le temps que les deux amants passèrent ensemble à Aix. — J'a-

(1) Cela concorde assez bien du reste avec le roman de *Raphaël* : « Quand j'arrivai à Aix, dit Lamartine, la foule en était déjà partie. Les hôtels et les salons où se pressent pendant l'été les étrangers et les oisifs dans ces lieux de réunion étaient tous fermés... L'automne était doux, et précoce... En passant à Chambéry, j'avais vu mon ami Louis de... Il m'avait indiqué une maison isolée et tranquille, dans le haut de la ville d'Aix, où l'on recevait les malades en pension... »

(2) Il n'y avait que le chiffre 1 qui fût lisible. En y regardant de plus près et en soumettant cette partie de l'autographe à un procédé chimique, on put reconstituer la date du 12 avec la boucle apparente du second chiffre, que l'on avait prise pour l'abréviation du mot *premier* [1er octobre].

(3) Voici le texte de cette précieuse lettre :

« Aix, 12 octobre 1816.

« Mon cher ami,

« Depuis ta dernière lettre, où tu m'annonces ta prochaine visite, il m'est arrivé une grande joie. J'ai sauvé avant-hier une jeune femme qui se noyait sur le lac, et elle remplit maintenant mes jours. Je ne suis plus seul chez le vieux médecin, je ne suis plus malade, je me sens rajeuni, guéri, régénéré ! Quand tu verras cette bonne et douce créature, tu penseras comme moi que Dieu l'a mise sur ma route pour me dégoûter à tout jamais de ma vie passée. Viens donc bien vite partager notre bonheur et faire connaissance avec elle. Je lui ai dit qui tu étais, nous t'attendons. »

« A. DE L. »

vais calculé qu'il avait dû être d'une quinzaine de jours. Je ne m'étais pas trompé de beaucoup, puisqu'ils entrèrent en conversation le 11 octobre au plus tôt, dans l'ancien moulin de l'abbaye d'Haute-Combe, où Mme Charles fut transportée mourante, après l'échouage de sa barque, et qu'ils quittèrent Aix-les-Bains le 27 du même mois.

Qu'en va penser M. Doumic, lui qui, dans *la Revue latine* du 25 juillet 1906, après m'avoir traité fort gracieusement d'étourdi, ne craignait pas d'écrire les lignes suivantes :

« Il resterait à établir d'une façon absolument précise les dates de l'arrivée de Mme Charles et de Lamartine à Aix, et celle de leur commun départ. *Toutefois ce qui est acquis désormais, c'est que Lamartine a passé à Aix, auprès de Julie, non pas dix jours, mais plus d'un mois...* — l'énigme posée par la brièveté du séjour à Aix n'existe plus. Je ne doute guère que, dès la première rencontre, Lamartine et Julie Charles ne se soient sentis attirés l'un vers l'autre par un attrait immédiat et irrésistible. Mais puisqu'on veut leur laisser un « délai moral », il devient trop évident que pendant ces « cinq longues et courtes semaines », comme parle Raphaël, l'attrait a pu se changer en amour, l'amour remplir le cœur de l'homme et donner l'éveil décisif au génie du poète ».

Les « cinq longues et courtes semaines » auxquelles ajoutait foi la perspicacité de M. Doumic n'ont jamais existé que dans l'imagination du romancier de *Raphaël*, et la brièveté — aujourd'hui certaine — du commun séjour à Aix de Lamartine et de Mme Charles n'est une énigme que pour ceux qui croient à leur faute.

Voilà pour le premier point. Examinons maintenant le second.

II

On n'a pas oublié le bruit fait autour des lettres d'Elvire à Lamartine, quand elles parurent dans *la Revue des deux Mondes*, ni la protestation que j'élevai dès le lendemain contre le sens attaché à tort, selon moi, par leur éditeur aux quatre mots de la lettre testamentaire de Mme Charles : « Je vivrai pour expier (1). »

(1) Cf. notre ouvrage sur *Lamartine et Elvire*, 1 vol. in-18, au Mercure de France, 1905.

Après les avoir lues et relues, j'eus le pressentiment que la première, qui est datée de *mercredi à onze heures et demie* [du soir], n'avait pas été mise à son rang.

Quoique la date supposée de cette lettre s'accordât parfaitement en apparence avec celle que Lamartine a donnée de son arrivée à Paris dans son roman de *Raphaël* — soit le 25 décembre 1816 — il me paraissait peu vraisemblable que Lamartine eût quitté Mâcon la veille des fêtes de Noël et du jour de l'an, qui sont partout des fêtes de famille, et qu'il se fût présenté chez Mme Charles le soir même de Noël. Je ne m'expliquais pas non plus qu'entre le 25 décembre 1816 et le 2 janvier 1817, date de la troisième lettre d'Elvire, Lamartine eût fait une absence pendant laquelle il aurait eu à se plaindre de Mme Charles. Mais comme je n'avais à ma disposition aucun moyen de contrôle, j'avais accepté, sous bénéfice d'inventaire, l'ordre chronologique des trois premières lettres d'Elvire, tel que M. Doumic l'avait établi.

Cependant cette question ne cessait de me préoccuper. — Sachant que Mme Frédéric de Parseval (1) avait en sa possession l'original du *Manuscrit de ma mère* (2), l'idée me vint un jour de lui demander respectueusement si la mère de Lamartine n'y avait pas indiqué la date exacte du départ de son fils pour Paris, à la fin de l'année 1816 ou au commencement de l'année 1817. Mais, pour des raisons que je n'ai pas à apprécier ici, Mme de Parseval s'excusa de ne pouvoir satisfaire ma curiosité.

J'avais donc pris le parti d'attendre une occasion meilleure quand, au mois d'avril dernier, M. Duréault, de Mâcon, ramena mon attention sur ce point en m'envoyant spontanément un passage du *Manuscrit de ma mère* que Lamartine, avec sa légèreté coutumière, avait défiguré, je ne sais pourquoi, dans le récit de son mariage, qui eut lieu à Chambéry en 1820 (3).

(1) Mme de Parseval, qui habite Mâcon, est la petite-nièce de Lamartine.

(2) *Le Manuscrit de ma mère* est un document de premier ordre pour la première partie de la vie de Lamartine. Malheureusement, quand il le publia en 185[illegible] le grand poète prit de telles libertés avec le texte de sa mère qu'une réimpression conforme à l'original s'impose absolument.

(3) J'ai publié dans *les Annales romantiques* (n[illegible] de mars-avril 1910) tout le passage du *Manuscrit de ma mère* concernant la cérémonie du mariage de Lamartine avec les variantes qu'il a cru devoir y apporter. On jugera de l'intérêt de ces variantes par celle-ci qui n'est que le résultat d'une inadvertance. La mère de Lamartine avait écrit dans son journal : « Il a été célébré le 6 juin [1820] dans la chapelle du gouverneur de Chambéry, *j'étais revenue à Chambéry le 2...* » Lamartine

Je priai séance tenante M. Duréault de vouloir bien tenter en mon nom une dernière démarche auprès de Mme de Parseval. Il s'acquitta de cette mission avec un empressement et un zèle dont je ne saurais trop le remercier, et quelques jours après il m'écrivait ceci :

— Soyez heureux, Monsieur, vos prévisions se sont réalisées : la mère de Lamartine raconte que son fils quitta Mâcon le 4 janvier 1817.

Voici le passage resté inédit du *Manuscrit de ma mère*, qui a trait à cet événement.

[Mâcon], 8 janvier 1817.

« Eugénie (1) est arrivée ici samedi 4 et restera jusqu'à dimanche 12. Elle est bien maigre, cependant pas mal quant au fond de sa santé. Je vais avoir encore bien du chagrin en la quittant.

« Alphonse est aussi parti pour Paris le jour même où Eugénie est arrivée, parce que nous ne l'attendions pas positivement ce jour-là. Sa santé est meilleure, les eaux d'Aix lui ont fait grand bien. Cependant il n'est pas encore très fort, et ce voyage de Paris me tourmente aussi, mais il le désirait si vivement qu'il n'y a pas eu moyen d'y mettre obstacle, d'autant que nos parents l'ont approuvé et que son oncle lui a donné un peu d'argent pour cela. Il avait envie de faire encore quelques démarches pour être placé (2), elles seront sûrement très infructueuses, mais à la garde de Dieu! Je m'abandonne entièrement à lui et ne veux pas me tourmenter lorsque j'ai fait tout ce que je crois qu'il est de mon devoir de faire.

« Cécile (3) est aussi grosse : j'ai souvent de ses nouvelles. Nous sommes restés à Milly jusqu'aux premiers jours de novembre. Alphonse est venu nous y rejoindre avec M. Vignet, son ami, qui l'a accompagné et qui est demeuré un mois avec

copiant ce passage, écrivit : « *J'étais revenue* DE *Chambéry le 2...* » Ce changement de préposition, s'ajoutant à ce fait que l'acte de mariage du poète ne porte d'autres signatures que celles des mariés et de leurs témoins, fit croire à M. Mugnier, ancien conseiller à la Cour d'appel de Chambéry, qui le premier publia cet acte, que la mère de Lamartine n'assistait pas à la cérémonie. Or elle y assistait si bien qu'elle l'a racontée dans ses moindres détails. La légende accréditée de bonne foi par M. Mugnier se trouve donc détruite.

(1) Sœur cadette de Lamartine, qui en eut cinq.

(2) C'était moins pour se placer que pour retrouver Mme Charles, que Lamartine faisait ce voyage de Paris. On n'a pour s'en rendre compte qu'à lire dans sa *Correspondance* les lettres qu'il écrivait alors à son ami Aymon de Virieu.

(3) Sœur aînée de Lamartine.

nous (1). J'en ai été extrêmement contente, car il est d'une bien mauvaise santé, ce qui le rend triste... (2). »

Lamartine ne pouvait donc pas être à Paris le 25 décembre 1816, puisque nous venons de voir qu'il ne partit de Mâcon que le 4 janvier 1817.

Et qu'on ne m'objecte pas que sa mère avait pu se tromper de date dans son journal. Par une coïncidence curieuse, quelques jours après que M. Duréault m'eut fait cette précieuse communication (3), M. Louis Barthou, ancien ministre de la Justice, achetait toute une liasse de lettres autographes de Lamartine, dont celle-ci, qui confirme le récit de sa mère. Elle est effectivement datée de *Mâcon le 2 janvier 1817*. En voici la copie textuelle que je tiens de M. Barthou.

« Vous ne pouvez douter, Madame, du vif plaisir que me causent les marques obligeantes du souvenir d'une personne à laquelle j'ai été attaché par la plus sincère amitié ; j'ai reçu avec reconnaissance celle que vous avez bien voulu me donner hier, et je vous rends avec ardeur les vœux que vous faites pour moi dans ce jour, ils seront, je l'espère, plus couronnés que tous ceux que j'ai faits jusqu'à présent pour les autres et pour moi. Si l'assurance de mon amitié durable et de ma re connaissance pouvaient contribuer en quelque chose au vôtre Madame, comme vous avez la bonté de me le dire, il serait complet et assuré. Mais je crois que nous pouvons malheureusement peu l'un pour l'autre et je m'en afflige pour tous les deux; dans la position où différents malheurs m'ont placé je ne puis plus avoir la folie d'attendre de bonheur du monde je suis trop convaincu qu'il n'y est pas, du moins pour moi, et l'avenir nous apprendra seul, s'il est, en effet, quelque pa

(1) Quand elle écrivait ces lignes, la mère de Lamartine ignorait l'amour de s'était pris pour Mme Charles, et elle l'ignora toute sa vie.

(2) Ce passage est confirmé par les lettres que Lamartine adressait de Mâc Aymon de Virieu, au mois de décembre 1816 : « Rien n'a changé en bien à ma position pendant ces huit mois, lui mandait-il le 8 décembre. Mon cœur se changé, hélas! il était plus heureux à ton départ! Je viens des eaux d'Aix pou mal de foie qui me ronge encore. Vignet est venu passer un mois avec moi... quatre jours après, il lui écrivait encore : « ... Je suis ici depuis un mois. Vi vient d'en partir. Il y était venu m'accompagner aux eaux d'Aix o j'en ai pas pour ma santé. » (*Correspondance*, t. I, éd. in-18, page 263)

(3) Il l'accompagnait de cette remarque intéressante que, 11 octobre 18 8 janvier 1817 (dates des deux fragments cités plus haut), .. n'y a pas une écrite dans son journal par la mère de Lamartine

Je sais Madame, que vous êtes à peu près dans la même situation morale, et j'ai pris beaucoup de part aux différents énements qui ont pu influer sur votre contentement. Mon intention était d'avoir l'honneur de vous voir à l'époque de la mort de M. votre beau-père, mais de nouveaux sujets de tristesse et des redoublements de souffrance m'ont retenu plus que jamais dans ma solitude complette; ce n'est que là que je suis bien pour moi et pour les autres, et ne vous plaignez pas, Madame, de ne plus voir un homme dont la présence et les idées actuelles ne pourraient vous causer que de la tristesse ou de l'ennuy.

« C'est bien assez pour vous de l'avoir connu dans un temps où la légèreté de ses idées, et la sottise de son caractère en faisaient un objet trop indigne de votre véritable affection, sans le revoir aujourd'hui arrivé à la sagesse par les malheurs de tout genre et le dégoût de toutes les illusions. Les souffrances de l'âme et celles du corps vieillissent trop en peu d'années, vous en avez éprouvé moins que lui, vous seriez trop jeune encore et promptement dégoûtée d'une telle société, mais quant à lui, Madame, il conservera toujours un vif intérêt à ce qui peut contribuer à vous rendre heureuse et s'il a été le premier à reconnaître qu'il avait eu des torts dans ses relations avec vous, il ne cessera de s'en repentir et de vous renouveler ses excuses. Soyez convaincue, Madame, qu'elles sont très sincères, qu'il s'est jugé plus sévèrement que vous, qu'il ne rejette point sur les autres des torts qui ont été tout à lui dans le principe.

Daignez agréer tous mes vœux pour vous et ce qui vous est cher, et me rappeler à cette époque au souvenir de Me Emilie.

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« A. DE L. »

Cette lettre inédite était adressée à Mme de Pierreclos, née de Cormartin (1), dont le mari était très lié avec Lamartine et

(1) On lit dans *les Nouvelles Confidences* de Lamartine : « .. Elle était fille d'un général qui s'était rendu célèbre dans les derniers troubles et la pacification de la Vendée. Bonaparte l'avait exilé dans une terre qu'il possédait en Bourgogne, au château de Cormartin, à huit lieues du château de Pierreclos... La jeune comtesse Nina de Pierreclos, célèbre par sa beauté et par ses talents dans tout le pays, fit du château de Cormartin un séjour d'attrait, d'art et de délices. J'étais devenu alors un des amis les plus intimes de son mari ; j'étais l'hôte assidu de cette belle demeure, et j'y ai passé des heures de jeunesse qui ont rendu ce château, maintenant en d'autres mains, à la fois cher et triste à mon souvenir. »

dont le fils, après avoir été adopté et élevé par le grand poète, épousa plus tard sa nièce, Alix de Cessiat, sœur de Valentine.

Qu'on en pense ce qu'on voudra — et elle laisse supposer bien des choses — cette lettre prouve dans tous les cas que la rencontre de Mme Charles à Aix-les-Bains, bien loin d'avoir dévergondé Lamartine, l'avait au contraire corrigé de « la légèreté de ses idées », de « la sottise de son caractère » et lui avait rendu « la sagesse ». — Or je n'ai pas cessé de soutenir cette thèse depuis cinq ans !

Ainsi Lamartine n'arriva à Paris que le 8 janvier 1817 (1) — soit quinze jours plus tard que M. Doumic l'avait cru d'après le roman de *Raphaël*. Il s'ensuit que la première lettre de Mme Charles, datée de *mercredi à onze heures et demie* [du soir], est, chronologiquement parlant, la troisième.

Cette découverte a son intérêt et éclaire d'un jour nouveau les lettres passionnées d'Elvire. Il est acquis désormais : 1° que Lamartine était encore à Mâcon (2), lorsque Mme Charles lui écrivit les deux lettres attristées, affolées, du 1er et du 2 janvier 1817 ; 2° que c'est de Mâcon qu'il lui adressa les reproches imméritiés qui la mirent hors d'elle ; 3° que Virieu, contrairement à ce que j'avais supposé, ne fut pour rien dans la mauvaise humeur de Lamartine contre Mme Charles (3), et que c'est lui, Virieu, qui avait remis à cette charmante femme, sans en avoir été prié et croyant bien faire, les quatre livres d'élégies de Lamartine sur Graziella qui l'avaient tout à la fois ravie et bouleversée.

Et voilà désormais fixés les deux points du roman de Lamartine que je n'avais pu élucider jusqu'à ce jour. Je n'ai pas besoin d'en souligner l'importance : elle éclate à tous les yeux et suffirait à justifier mon goût pour le document et les correspondances privées.

Plus j'étudie Lamartine, plus je sens qu'il est tout entier

(1) Le 8 janvier était un mercredi, comme le jour de Noël et le jour de l'an.

(2) Je me demande même si elles lui furent adressées à Mâcon : en tout cas il n'eut pas le temps de les recevoir dans cette ville, puisqu'il en partit deux jours après qu'elles furent écrites, et qu'il en fallait quatre pour aller de Paris à Mâcon.

« Je voudrais partir pour vous aller trouver, disait Mme Charles à Lamartine. C'est de la barbarie que de retenir mes lettres après m'avoir envoyé la vôtre [celle qui contenait les reproches], il fallait rester un jour de plus, dussiez-vous me voir plus tard. » Cela encore m'avait fait ouvrir les yeux.

(3) Cf. notre ouvrage sur *Lamartine et Elvire*, ed. in-18, pp. 97 et suiv.

dans ce court épisode de sa vie. Or, à moins d'être aveuglé par les idées préconçues ou d'être dénué de toute psychologie, il est impossible de ne pas voir aujourd'hui, à la clarté des documents de toutes sortes que j'ai mis dans la circulation depuis cinq ans, que la liaison de Lamartine avec Mme Charles fut aussi chaste que passionnée — ce qui d'ailleurs n'a rien d'extraordinaire et n'exige pas la vertu des saints.

LÉON SÉCHÉ.

BERNARD, LE FAIBLE BERNARD

I

— Qu'as-tu, Bernard ?

— J'ai que je suis heureux.

— Ton soulier droit bâille. Tu n'es pas rasé. J'ai aussi le regret de t'apprendre qu'avec tes joues aplaties, ton nez généreux, ton complet à raies verticales, tu évoques irrésistiblement l'idée... l'idée d'un zèbre.

— Je suis heureux. Arrêtons-nous à ce café. Je paye une glace.

C'est avec lui-même que Bernard discutait ainsi. Depuis quelques années déjà, il se surprenait à parler tout haut. Dans sa chambre, il arrivait encore, par n'importe quelle humeur, à se taire. Il s'ingéniait même à favoriser le silence en marchant sur la pointe des pieds, en enjambant le parquet de tapis à tapis, en allumant la lampe avant l'heure. Mais, dans la rue, il devenait parent de ces jouets qui ne roulent qu'en poussant des cris. Il esquissait même les gestes. Et d'ailleurs, quand il ne parlait point, il n'était pas très certain de penser. Il surveillait des heures entières les objets de son appartement, désœuvré et vide de projets comme un pâtre ; il attendait que l'un s'écartât du troupeau ; il redressait ce cadre, il reculait, attrapait cette potiche. Certes, il sentait au fond de lui une force, une base... de quoi penser enfin, mais il y avait presque toujours le vide entre sa pensée et sa parole. Il suffisait, pour l'amorçage, de prononcer les premières phrases venues.

— Je veux... je vais parler. Je parle. Je l'aime.

Il se proposait en riant de se choisir, une fois pour toute, une formule. Puis, son esprit paresseux mis en train, il faisait les demandes et les réponses ; face à la glace, il répétait quelquefois sa journée, visite par visite, se souriant, s'inclinant, laissant échapper un mouvement de dédain, le réprimant. Chaque pensée, chaque geste faisait pour lui partie d'une collection : indécis, il essayait le modèle précédent, le modèle

suivant. Cela était ridicule? On n'est point ridicule de jouer avec un travers, et c'était vraiment un moyen infaillible de faire le point de son esprit que d'obliger Bernard premier et Bernard second, Bernard grincheux et Bernard bon enfant à tirer au net leur humeur. Il savait parfaitement, par exemple, qu'en cette heure, à cette terrasse, et malgré la fâcheuse comparaison avec le zèbre, il était heureux.

Il était heureux de se sentir juste assez éveillé, juste assez rêveur pour cet après-midi d'automne. Un air miroitant prêtait aux objets les plus ternes cette douceur que le verre prête aux yeux des myopes. On avait envie, par soumission, de prendre les repas dans des réfectoires, d'aller dormir dans des dortoirs, et chaque couple semblait une tête de file dont on était tenté d'emboîter le pas. Les femmes se hâtaient, de leur pas le mieux remonté, si ingénues, si enviables, costumées en oiseaux des îles. Bernard était heureux d'être un homme.

— Tu es pauvre, et sans espoir d'hériter jamais. Tu n'es pas beau : tu as l'air souffreteux d'une antilope, avec tes cheveux fauves, avec tes yeux doucereux... C'est ce soir que paraît ta liste de licence : tu seras refusé.

Cette fois il n'avait même pas à se répondre tant ces menaces l'atteignaient peu. Certes, il aurait mieux valu être né milliardaire, avoir le visage d'Adonis, être sous-admissible à la licence. Mais là n'était pas la question. Bonheur et malheur aujourd'hui n'avaient rien à faire ensemble. L'un n'était point le contraire de l'autre. On peut avoir parfois la vertu et le défaut du même ordre. Bernard se sentait justement bavard et silencieux, avare et prodigue, attristé et heureux.

Depuis le lever, sûr de sa belle humeur, il se faisait des surprises. Il trouvait dans ses sentiments les plus habituels cent raisons de se féliciter de la vie. Lorsqu'on regarde fixement les mots les plus communs, ils se désagrègent, deviennent méconnaissables, reprennent pour une minute l'aspect de leur ancêtre hébreu ou saxon. Bernard regardait à la loupe ses actes et ses gestes les plus indifférents. Ils avaient une base d'or.

Pour préparer son examen oral, il avait eu, dans la matinée, à traduire le passage le plus obscur d'Aristote. Il s'en était félicité.

— Heureux Bernard! Songe à la chance extraordinaire qui

te permet de faire cette version. L'esprit du plus grand génie, tu vas le puiser à sa source, dans son bouillonnement ; tu es comme un baigneur qu'on laisserait, à Vichy, se baigner dans la Grande-Grille elle-même... Aristote écrivit cette phrase, rêva un peu, tourna en rond, remit cet accent oublié...

Il partit pour le restaurant.

— Les Parisiens, Bernard, profitent pour visiter Paris d'un été pluvieux qui les y retient... Prends donc ce jour de congé pour contempler vraiment le jour et ses saisons, pour le suivre heure par heure, de midi à sa chute.

Et maintenant, à sa terrasse.

— Bernard, imagine-toi, comme Siegfried, que tu n'as jamais vu de femmes. Mais tu devines qu'elles existent. L'une d'elles va peut-être passer.

Enfantinement, il se prêtait à son jeu. Il fermait les yeux. Il les fermait sur les trois mille dernières années. Le monde était frais et merveilleux. Les ombres dans le jour le morcelaient comme un enclos, les ombres de la nuit l'élargissaient jusqu'au vide. Tendues déjà à travers les champs, les haies arrêtaient et distribuaient les fleurs sauvages et le gibier. Des ruisseaux traçaient, pour le jour où Bernard serait trop fatigué, la seule pente insensible et parfaite de la montagne à la mer. Le monde était merveilleux, tout frais, mais il y était un peu seul. Il eût souhaité un compagnon à peu près de sa forme, plus fluet seulement, plus lisse... Son cou ? sa taille ? le double fût de ses chevilles ? rien que l'aspic le plus court, en mordant sa queue, ne puisse boucler. Ses mains? Peu importait. A la place d'avant-bras, elle pouvait avoir de très longs doigts cannelés et palmés. Ainsi elle serait — pourquoi disait-il : Elle? — ainsi cet être serait incapable de retenir, d'enlacer. Elle caresserait comme un oiseau. Il suffirait à Bernard de se croiser les mains derrière le dos pour que l'amour de sa compagne fût impuissant.

C'est ainsi qu'il éveillait sa pensée avec les ruses que d'autres emploient pour exciter leur mémoire. Il lui fallait d'abord des moules où la déverser. Pour faire ses dissertations, il commençait de même par dessiner, au crayon de couleur, des cases sur du papier blanc. Il se représentait d'abord ses conférences à vide, en six ou sept paragraphes qu'il n'avait plus qu'à remplir, au fur et à mesure. Le procédé avait réussi à Balzac, disait-

on, et aussi à Dieu pour créer le monde. Alors, une fois ébranlée, son imagination ne connaissait plus de limites. Elle suivait son cours avec la logique d'un rêve. Elle supprimait les obstacles du temps, de l'espace. Elle donnait en tout événement le premier grand rôle à Bernard qui le tenait avec modestie, et rachetait sa gloire générale, pour sauvegarder la vraisemblance, par des humiliations de détail. Son voisin de droite causait de l'Alsace? Bernard s'y voyait rentrer le premier. C'était logique. Il était de la première escouade, à cause de sa haute taille. On l'acclamait, non pour lui même, mais parce que son régiment était l'ancien Sambre-et-Meuse. Les jeunes filles, à sa vue, arrachaient de leurs cheveux leurs nœuds noirs. Les corbeaux aussi s'enfuyaient. Pourquoi fallait-il, alors que les balles ne l'avaient même pas effleuré, qu'il eût une ampoule au pied gauche ?

Un vieux monsieur parlait de frères et de sœurs, à la table voisine! Bernard, qui était fils unique, songeait. Il allait voir, il voyait un étranger s'approcher de lui.

— Vous n'avez pas de sœurs, Bernard?

— Non.

— Comment la voulez-vous ?

Il reconnaissait son interlocuteur. C'était le seul homme au monde qui pût changer le passé. Il en profitait :

— Je la veux grande, brune avec des yeux bleus, blonde au pis aller avec des yeux noirs. Je veux que, dans notre enfance, nous nous soyons battus comme des chiffonniers. Par vengeance, alors qu'elle avait sept ans, elle me poussa dans un lavoir. La moindre flaque d'eau nous est un souvenir. Mariée à un écrivain célèbre, elle le dédaigne un peu et ne pense qu'à son inutile frère.

— Pauvre Bernard ! Tout cela, hélas ! est impossible. Que faut-il pour vous consoler... Je vous donnerai pour garnir votre cheminée un buste de Houdon. Choisissez aussi entre ces trois Watteau.

On l'interpellait. Il se secoua, cligna des paupières et de l'esprit, remettant l'univers au point, souriant de sa naïveté. Un mendiant lui offrait, pour deux sous, une feuille de papier vert où était écrite la bonne aventure. Il la plia, la mit inconsciemment dans sa poche comme un ticket qu'il présenterait, valable pour la journée, à tout nouvel importun. Puis,

comme, après tout, il était heureux, comme après tout il avait besoin sur-le-champ d'une raison de l'être, il fit ce qu'il appelait son contrôle : quand il fermait brusquement les yeux, après que le phosphore avait tracé sur le fond des paupières les figures d'or, les feux habituels, une clarté étrange y jaillissait, nette comme un éclair, incomparable. Tout fonctionna parfaitement. Il se leva, satisfait. Il suivit la plus belle rue.

A peine sur le trottoir, il se sentit dans un sillage. Sur le visage des promeneurs qu'il croisait, remuaient encore, balancés, la curiosité et l'étonnement. Bientôt, il dût ralentir le pas. Celle qu'il suivait était à deux mètres de lui. Bernard connaissait trop mal les femmes des riches pour ne pas croire, en apercevant celle-ci, qu'il l'avait déjà rencontrée. Il avait déjà vu, en effet, ce regard qui passe indifféremment sur les choses comme la lumière elle-même, cette lassitude dans les lèvres qui masque mieux le bas du visage que le voile d'une Touareg, ce corps qui ne déplace pas plus d'air pendant la marche, — les bras allongés, les chevilles réunies par l'étroite-robe — que n'en contiendra son cercueil. Mais il se rendait compte que tout ceci était à sa caste, pas à elle. Il se disait que ses égaux ne le remarqueraient point : il essayait de découvrir sa force ou sa tare originale.

Elle allait, de ce pas indivisible qui va une autre allure que le temps, mais, nouvelle Atalante, elle devait s'arrêter et contempler, à chaque vitrine, les diamants et les perles que Bernard y avait fait disposer. Il osa se tenir près d'elle, devant le magasin d'un antiquaire. Les objets étaient rares et isolés comme dans un salon : un Christ d'ivoire sans croix qui, sur tout objet, maintenant, était crucifié ; un petit dieu égyptien cloué sur son siège ; il était taillé dans le même porphyre que les statues de Memnon ; le soleil couchant arrivait sur lui ; une minute, et, comme elles, il allait doucement se plaindre. C'est alors que Bernard leva les yeux. Il les rabaissa, découragé.

Que portent donc de telles femmes dans le regard ? Pourquoi désespère-t-on, pourquoi s'irrite-t-on à leur vue comme un prisonnier au pied du mur de ronde? Allait-il falloir croire encore au faux destin, aux maléfices ? Des secrets, depuis Œdipe en somme, il n'y en a plus. Personne n'est en possession de la goutte de feu qui, jetée dans la mer,

consumera en un jour toute l'eau du monde. Personne n'est l'objet de malédictions qui donnent à son pain un goût affreux, ou n'est doté d'un double qui le suit, qui le caricature. Les cochers, les gouverneurs, les concierges sont à l'abri de cette force qui dictait, autrefois des réponses aimables aux personnes bourrues. Il n'y a plus de secrets. Pourquoi alors ce regard, si ces femmes ne se lavent pas dans des bains de sang, si elles n'ont pas un Indou porte-épingles, si les dieux ne descendent plus vers elles, sous la forme d'animaux?

Elle avait déjà disparu. Pour une fois qu'il suivait une femme, elle entrait au Ritz. Il en était tout fier, et, jusqu'au Luxembourg, il s'appliqua, par dignité, à dédaigner toutes les autres. Il dédaigna quatre ouvrières, que son pas inflexible dispersa, dont les sourires jouèrent aux quatre coins. Il dédaigna une grande fille bleue qui cherchait, de son haut une occasion aux coupons d'un étalage. Mais, dans le Jardin, des étudiants facétieux avaient teint le bassin en cochenille; les oiseaux, après avoir tracé dans le ciel un même vol, le terminaient, en se posant, chacun par son paraphe ; un enfant voulait jeter une chaise dans la fontaine pour les poissons fatigués; le clairon de garde, pris de gaieté, sonnait la retraite en fantaisie malgré les menaces du gardien chef. On ne pouvait ne pas être reconnaissant à cette joie facile, à ces enfants, à ces femmes, à toutes les femmes, velours du monde. Il monta l'escalier de son hôtel quatre à quatre ; il craignait, dans sa tendresse, de rencontrer, d'embrasser la bonne.

Dans sa petite chambre, qui donnait sur Paris et sur les cours de l'École Polytechnique, avant de prendre son repas, il attendait le courrier. Chaque jour, vers cette heure, il faisait le compte des lettres qu'il pouvait raisonnablement recevoir, en aidant un peu le hasard; un mot de Dolorès, sa camarade de bibliothèque, confirmant leur rendez-vous du lendemain ; un pli du Recteur, qui le dispensait des épreuves orales, à cause de son excellente dissertation ; dix lignes du Directeur de *la Revue des Deux Mondes :* il désirait enfin un roman de vrai jeune ; ce jeune pouvait être inconnu, il devait même l'être ; le comité avait pensé à Bernard...

De sa fenêtre, pour passer le temps, il essayait d'imaginer ces impressions de l'homme qui vit, pour la première fois, tomber la nuit. Il ne garda en lui que la mémoire d'une clarté

continue ; de chaque jour dont il se souvint, il expulsa la nuit, comme un noyau. Certes, la couleur noire lui était familière ; sur le bord des mers grecques se dressent parfois des temples en marbre noir ; la vierge auvergnate, vierge de lave, régissait sa paroisse ; il avait vu aussi des orages, des chevaux, des vêtements de deuil, mais sans se douter que c'étaient des lambeaux arrachés à une obscurité qu'il ne connaissait point... Or, ce soir... le soleil disparaissait. Des chats — c'était bien des chats — erraient sur la gouttière, miaulant. Ainsi ils s'effarent et quittent la cale pour le pont, à l'approche du naufrage. Une fraîcheur — c'était bien une fraîcheur — passait au vernis les toits pour que la nuit puisse y prendre. Le concierge de Polytechnique courait désemparé vers les objets oubliés dans la cour par les élèves : un bonnet de police, un atlas, quarante gros canons. Entre le ciel — c'était peut-être encore le ciel — entre ce qui s'arrondissait là-haut et la terre, se glissait un transparent : demain matin les étoiles seraient décalquées sur le sol. Bernard ressentait une envie délicieuse de se boucher les oreilles, de fermer les yeux. Il les ferma, il frissonna, stupéfait. On pouvait avoir la nuit chacun pour soi. On pouvait s'asseoir par petites tables à son festin.

Un coup de sonnette interrompit son jeu. Le garçon lui apportait deux lettres. Pas d'entête, pas de couronne ; elles ne venaient ni de *la Revue des Deux Mondes* ni d'une marquise à la recherche d'un secrétaire.

La première était de ses parents. Ils partaient auprès d'une cousine malade. Ils lui ordonnaient de quitter Paris sans retard pour venir garder leur magasin.

— Mon cher Bernard, lui disait un ami dans la seconde ; tu n'es point malheureusement sur notre liste de licence. En français, il paraît que tu n'as point traité le sujet. En grammaire, tu as un zéro : tu as expliqué les diphtongues en eu par les règles des diphtongues en ain.

A vrai dire, il s'attendait un peu aussi à ces lettres-là ; il n'en souffrait pas : il était résigné à tout ; il s'attendait encore à ce que Dolorès ne vînt pas le lendemain au rendez-vous, il ne voyait pas non plus comment on peut être reçu à un examen. Son zéro lui apprendrait, à l'avenir, à se servir de formules mnémotechniques, classiques et stupides, pour retenir sa morphologie. Il avait confondu la première : *l'œuf de la*

jeune couleuvre est mobile avec la troisième ou la quatrième : *La nonnain étant quinteuse...*

Il mit son courrier dans sa poche. Une feuille verte en tomba ; c'était la bonne aventure du mendiant.

Il la lut, machinalement.

— Vous êtes né sous l'astre qui favorise les vastes entreprises, vous obtiendrez les décorations françaises et nombre d'ordres étrangers. Si vous cherchiez autour de vous, vous auriez vu qu'une jeune fille était souvent sur vos pas. Elle est brune. Le sentiment est son occupation favorite. Le jour où vous lirez dans ses yeux adorables, ne transigez pas, demandez sa main. On pourrait proprement vous appeler l'enfant du bonheur.

C'est ainsi que continuent à arriver, après le télégramme qui annonça la mort d'un ami, à la fin d'une traversée, les cartes et les lettres où il raconte ses escales. Bernard alla s'accouder à la fenêtre, sans appétit. Les lumières, les constellations, les chats ne l'étonnaient plus. C'était le jour, il se le rappelait maintenant, c'était le jour qu'il n'avait jamais vu.

II

— Je vous intrigue, Dolorès ?

Dolorès en effet aurait dû être frappée de ce que Bernard eût brisé les ailes de sa petite victoire de Samothrace pour voir jusqu'où allait son élan, de ce qu'il eût défendu avec acrimonie, depuis la première minute de leur rencontre, la supériorité des sculpteurs, des généraux, des coureurs pédestres français. Dolorès, étudiante en lettres, éprouvait en face de tout événement l'impression qui y correspondait exactement. Quand on lui annonçait une mort, elle en était toujours affectée, elle plaignait surtout, comme il est naturel, ceux qui restent. Quand elle apercevait un baptême, elle était joyeuse. Sa joie d'ailleurs, comme son deuil, avait des délais précis. Et, auprès d'elle, les gens n'étaient plus une confusion de défauts et de qualités. Ils étaient leur propre personnification. Il semblait n'avoir qu'une caractéristique. Elle les pesait et les jugeait d'un regard, ainsi qu'on pèse, dans les magazines, les nations alignées les unes auprès des autres, selon leur production de minerai ou de maïs, la première géante, la dernière presque invisible. Si Bernard l'intriguait, c'est qu'il y avait vraiment en lui quelque chose d'attirant, ou de mysté-

rieux. Il en doutait. Il attendait la réponse avec impatience.

— Vous pouvez parler franchement, Dolorès. Une vérité ne me blesse point. Elle passe en moi sans que je m'en aperçoive, fût-ce par le cœur. Je ressemble aux enfants qui ont avalé une aiguille. Elle fait son chemin et sort toute seule.

Si Dolorès le blessait, il avait d'ailleurs le recours de savoir que les jugements de Dolorès étaient plus nets que nuancés. La décision ne va jamais sans quelque naïveté: Dolorès était naïve. Elle croyait avec persévérance au sérieux de ses occupations. Elle était de ceux pour qui restent à l'ordre du jour les questions séculaires, le canal des Deux Mers, la langue universelle. Le progrès eût consisté, pour elle, à résoudre les problèmes historiques, celui de l'existence dernière, celui du vers pindarique, celui de la Vénus sans bras. Seule, l'énigme du chevalier d'Eon la laissait indifférente, car elle éprouvait pour les travestis une inversion insurmontable... Mais il s'agissait de savoir s'il y avait un problème Bernard.

Ils avaient porté leurs chaises près de la fontaine Médicis. Bernard allait victorieusement comparer à cette baignoire italienne les vasques de Saint-Cloud. Mais il est sans raison d'insulter un objet ami. Il se tut. Les promeneurs habituels s'égrenaient. Un enfant laissait jouer le bâton de son cerceau le long des grilles du jardin. Toutes avaient le même son; celle qui contient, selon la légende, une barre d'or devait être aux Tuileries, ou à Bagatelle. Une Anglaise s'était plantée au milieu de l'allée, aussi maigre que son ombre. On n'aurait eu, comme sur un levier d'aiguillage, qu'à appuyer sur elle pour que l'ombre se levât, et quelque pensionnat, derrière elle, aurait déraillé !

— J'ai vingt-trois ans, Dolorès. Et pas un roman, pas un article à mon actif. Pas un crime !

— Quelque âgé que vous soyez, mon ami, vous trouverez toujours un homme de génie qui a attendu votre âge pour commencer.

— Mais on doit du moins, Dolorès, pendant la période d'attente, sentir en soi une force, une puissance...

— Qu'y sentez-vous ?

Ce qu'il y sentait ?... S'il fermait les yeux, il y sentait un vide, un vide qui aspirait vers le centre paupières, lèvres, poitrine ; un vide qui déroulait son cerveau par bandes d'ouate

il y sentait un cœur battre, s'arrêter. En somme, il n'y sentait rien. Cela était ouvert à tout venant. Le chant des oiseaux y résonnait ; une phrase banale de Dolorès faisait tout onduler. Il se sentait impuissant, il lui manquait une tête, des bras : le problème Bernard se posait.

Dolorès le résolut sans l'ombre d'une hésitation.

— Ce que vous avez, Bernard, c'est le péché de l'esprit.

— Le péché de quoi !

— Chacun de vos sentiments contient, pour le ronger, un ver. Vous êtes de la race des sombres. Vous tenez ce vice du grand-père dont vous me parliez à l'instant, ce capitaine de louveterie qui se tua dans les bras de sa maîtresse. Toute chose vous montre d'elle-même son néant. Regardez-moi bien en face, ami. Dites-vous que je suis une femme, avec ses maux, avec ses faiblesses. Dites-vous que je deviendrai vieille. Je suis sûr que vous voyez déjà sur mon visage quelque masque, quelque vernis malsain ?

Il regarda. Il ne voyait ni masque, ni auréole ; à peine quelques couperoses. Il voyait des traits agiles et aimables. Et il s'en trouvait humilié, car ce n'était pas la première fois qu'il essayait de se surprendre une âme amère et compliquée. Que de fois, auprès de son ancienne amie, il avait cherché à éprouver le malaise, le dégoût qu'annonçait Dolorès. Toujours en vain. Au début de la liaison, il se méfiait, comme un passager novice se méfie du mal de mer, le redoutant, le taquinant. A chaque instant, à mesure que l'amour et l'habitude l'attiraient avec plus d'ardeur vers Georgette, il croyait découvrir en lui les indices d'une irrésistible répulsion. En vain. Et pourtant Georgette était à égale distance de la perfection et de la laideur. Georgette ressemblerait un jour à sa mère, qui était hideuse. Georgette avait la manie d'appeler les gens par des noms d'objets et de remplacer les noms d'objets par de simples adjectifs. Nue, elle avait toutes les apparences, grâces et défauts, d'un jeune animal. Elle sautait en voltige sur les fauteuils, s'étendait le ventre au tapis. La fatigue et le sommeil tombaient sur elle à l'improviste, la marbrant, la craquelant. En vain. Le jour où il lui découvrit des rides, Bernard se surprit à les embrasser, comme on embrasse une égratignure.

Il prit la main de Dolorès, lentement, affectant de la pren-

dre à regret. Méfiante et compatissante, elle la donna avec l'appréhension de l'amie qui tend un miroir à un homme défiguré. Il s'y regarda longuement.

— Je me rappelle, commença-t-il...

Il mentait. En réalité, il ne se rappelait jamais rien. Il était même effrayé parfois de se sentir dénué de passé, de souvenirs. Son enfance s'était écoulée sans particularités. Ou du moins, alors qu'à tous ses camarades étaient arrivées des aventures, alors que les détails d'une période de leur vie se groupaient naturellement, sa vie à lui n'avait pas d'épisodes. Pourtant il avait passé ses dix premières années au milieu de cinquante ouvrières bavardes, dans l'atelier de son oncle. A elles cinquante, suivant un illustre exemple, elles n'avaient pu remplir un seul recoin de sa mémoire. Il inventait donc son passé quand il en avait besoin ; il y logeait les aventures que son imagination bâtissait sans répit ; et il défaisait ses souvenirs d'occasion après chaque récit, ainsi qu'un prote, après chaque composition, remet en place ses caractères.

— Je me souviens qu'un jour, vers mes sept ans, voisins et parents se mirent à me considérer avec curiosité. Ils chuchotaient à mon approche ; je distinguai dans leurs murmures tous les prénoms de mes cousines ; on m'annonça que nous partions pour la Provence, où elles habitaient, et l'idée me vint que l'on voulait me marier. D'angoisse je dormais à peine. Je pleurais en cachette chaque matin et chaque soir.

Il s'arrêta une minute. Il aimait à parler en versets.

— Le jour du départ arriva... C'était l'automme, comme aujourd'hui. Jusque-là, Dolorès, je ne l'avais vu que dans notre petit jardin carré, qu'en hauteur. Le train perçait maintenant pendant des lieues entières l'air le plus coloré et le plus inerte. Les vendangeuses étaient penchées sur les vignes comme les laitières de mon pays sur la vache qu'elles vont traire. De petits chevaux aux fers étincelants disparaissaient dans le crépuscule, supportés par quatre croissants. Venaient des pays nouveaux où l'accent plissait les mots comme une ruche. Il faisait chaud. On était plus près du soleil de toute une longueur de bras.

Il s'attardait à ces détails. Il feignait de n'aborder qu'avec répugnance le moment du récit où paraissaient les femmes

— Et vos cousines ?

— Je vécus avec le cocher, loin d'elles. J'échappai comme je pus à leurs caresses. Il me semblait que les femmes forment sur le monde une masse qui se confond, respirant à la même cadence, tandis que les hommes vivent isolés, solitaires. Un jour, mon arrière-grand'-tante Céline, qui avait connu André Chénier, voulut me faire des papillotes. Je brisai un vitrail. On comprit qu'il n'y avait rien à tirer de moi. On renonça à me marier... Dolorès, je vous aime.

— Mon pauvre Bernard, essayez, du moins.

Il y avait encore dans le jardin quelques erreurs d'éclairage. Les taches de soleil maladroitement projetées à travers les arbres ne recouvraient pas exactement les massifs. Mais quelle harmonie, quel timbre délicieux avaient ce soir l'air et le zéphir ! Quelques fils de la Vierge pendaient du ciel, tout droits. C'était peut-être eux, comme les fils suspendus dans les halls, qui donnaient cette acoutisque divine. Bernard, pour essayer sa voix, voulut appeler une gamine qui vendait du mimosa.

— Laissez, dit Dolorès, cela sent la pharmacie. Je n'aime pas les fleurs en pilule.

Il se tut. Ce simple mot l'avait humilié et déconcerté. Toute réponse heureuse — et il jugeait heureuse la phrase de Dolorès — lui semblait volée, à lui volée. C'était justement, il s'en rendait compte après coup, la seule qu'il aurait pu prononcer. Que dire maintenant du mimosa ? Talleyrand avait ainsi prononcé sur la mort du duc d'Enghien, Aurélien Scholl sur les femmes rouges l'unique boutade qu'aurait pu trouver Bernard. Après chaque plaisanterie, il avait ainsi l'impression qu'on venait de faire le dernier mot d'esprit. Mais surtout il enviait Dolorès, il enviait ses camarades, il enviait paysans et citadins de parler nettement, de prononcer, sans avoir eu à la chercher, la seule demande ou la seule réponse possible. Une nécessité implacable les écartait de la fantaisie, dictait leurs réponses et leurs gestes. Aucun n'avait la tentation, quand on lui parlait, de faire l'éloge des rhinocéros. Il avait l'impression, à les entendre, d'entendre un gramophone, à les voir, de suivre un cinématographe. Seul, dans ce monde, lorsqu'il allait parler, il avait à faire le choix entre une phrase stupide, une phrase poncive, une phrase élégante. Il ne réussissait parfois à avoir sur un sujet une idée originale qu'en se demandant :

— Et un homme intelligent, Sainte-Beuve par exemple, que penserait-il de cela ?

Il ne réussissait ses conférences que s'il les avait commencées en se répétant :

— Je prends un orateur, un élève de Bossuet, sobre, incisif, un peu grandiloquent. Que leur dirait-il ?

Ainsi l'université ne lui avait appris que le pastiche, avait déboîté, au lieu de les mélanger en un Bernard composite, tous les mérites et les défauts qui somnolaient en lui comme les poupées dans une poupée russe. En ce moment même pour parler avec émotion à Dolorès, il n'était pas sûr de ne pas penser à Fromentin — quand Dominique rêve, rêve — ou plutôt à Montozat, son camarade de régiment, qui gémissait auprès des femmes avec une telle fougue qu'elles résistaient rarement.

— Dolorès, consolez-moi. J'ai perdu toute confiance. Je ne trouve rien dans la vie de ce que mes maîtres ou mes bonnes m'ont annoncé. La force ? l'habileté ? A part les clowns dans les cirques et les hercules sur les places, qui donc peut briser une barre de métal, ou porter son ami à bras tendus, ou lancer au ciel la première assiette venue et la rattraper sans émotion ? Et il en est de l'esprit comme du corps. Le génie ? le sublime ? Cela existe-t-il ? En avez-vous jamais eu l'impression ? Quand je lis un chef-d'œuvre, il me semble, en effet, que c'est très beau, très habile, mais que c'est justement, à une ligne ou à une césure près, ce que j'étais capable d'écrire. Il n'y a pas un vers dans Racine qui par nature dépasse mon intelligence. J'aime comme il aime. Je suis précieux et sévère. Dans Victor Hugo, un seul distique, que je ne vous dirai pas. J'aurais pu surtout, je crois, écrire tout Théocrite. Je devinais que deux bergers, dans un pays que j'imaginais vallonneux, à la fois, et marin, avaient été voir renaître le printemps. Je devinais que deux Syracusaines, vêtues d'étoffes mordorées, dont je n'avais qu'à copier le nom dans le dictionnaire d'antiquités, avaient, bavardes, agaçantes, voulu voir mourir Adonis. J'allais composer des poèmes que j'aurais appelés idylles, c'est le terme classique, quand je les ai lues, par bonheur.

— Vous plaisantez toujours ! Et il n'y a point de raison pour que vous preniez ma main... Nous ne nous aimons pas.

— Nous nous haïssons moins encore, Dolorès. Il n'y a pas de raison pour que vous la retiriez.

— Laissez-moi. Regardez comme l'Odéon est joli, ce soir.

Joli, l'Odéon ? Jusqu'à ce jour, l'idée même qu'il ne fût pas affreux ne l'avait jamais effleuré. Il se trouvait ridicule d'habiter à son ombre, moins massive d'ailleurs que lui. Dans son projet de la réfection de Paris, il était convenu qu'on l'enduirait de pétrole — du roumain, c'est le meilleur — et qu'on le brûlerait. Or, maintenant qu'il était prévenu, il trouvait en effet quelque modestie à ses puissantes assises, quelque pittoresque aux galeries creusées dans ses flancs pour les impatients auteurs. Il se sentait mortifié d'en avoir dit, d'en avoir sincèrement pensé tant de mal, et de ne point trouver aujourd'hui de motifs à ses calomnies. Pourquoi toutes ses idées avaient-elles donc, dès qu'un autre les contestait, comme la tapisserie la plus parfaite, un envers incompréhensible et laid ? Pourquoi aurait-il eu maintenant de la mauvaise foi à contredire Dolorès ? Evidemment l'Odéon était joli. Et tous les monuments qu'il dédaignait, alors, devaient être également des chefs-d'œuvre. La colonne de la Bastille était la garde d'un glaive gigantesque enfoncé au cœur de la Bastille même. Le Sacré-Cœur, à travers les myrtes des Buttes Chaumont ou les polonias de la Place d'Italie, créait subitement un mirage hindou ou byzantin. Et le Panthéon, par contre, qu'il trouvait beau, qu'est-ce qu'il pouvait bien être ?

Dolorès le regardait anxieusement.

— Je vous intrigue, Dolorès ?

— Non... vous êtes sympathique...

C'était toujours cela. Ils revenaient vers la Sorbonne, silencieusement. Bernard, au terme de chaque soirée, renonçait à se duper soi-même. Il repassait sans pitié ses mensonges, ses improvisations de la journée. Il enlevait ses faux bijoux. Son grand-père n'était point capitaine de louveterie ; il était bourrelier, il était renommé pour tuer à chaque ouverture un chien de chasse. Son arrière-grand' tante Céline n'avait jamais connu André ni même Marie-Joseph Chénier, elle n'était de sa vie sortie d'Aubusson, et la seule peut-être de la bourgade, elle n'avait rien à faire avec les célèbres tapis. Ainsi Bernard se retrouvait, chaque soir, roturier, pauvre, inconnu. Et son talent, il en doutait fort. Et sa santé, il était cousu de furoncles. Son fameux éclair lui-même était peut-être une comédie.

Il risqua le tout pour le tout : il abaissa brusquement les paupières, il refit son contrôle. Bien lui en prit, ce fut un éblouissement. Des gerbes, des rivières de fusées étincelèrent. Le disciple de Bossuet, sobre, incisif, un peu grandiloquent, aurait murmuré :

— Heureux, Bernard, heureux celui qui, pour veilleuse, dans notre nuit, dispose d'une telle lumière!

III

La maison où il était né était à peu près le seul endroit du monde où Bernard fût dépaysé, ses parents les seuls êtres devant qui il se sentît perpétuellement mal à l'aise. A Paris, insignifiant, il vivait sans contrôle au milieu de merveilles qu'il traitait d'égal à égales ; dans son village, à mesure qu'il en devenait l'homme important, il devait reprendre de plus près des habitudes médiocres. A l'époque où les professeurs de philosophie vous font, un beau matin, douter du monde extérieur, où Bernard roulait des boulettes de pain sur le bout de ses doigts pour se convaincre des mensonges du toucher, où il découvrait que les ombres étaient rouge vif, les feuilles rosa, il devait convenir que les couleurs de sa maison restaient précises et massives, que ni les gestes de ses parents ni leurs paroles ne se laissaient interpréter. Accrochée au mur du salon, une fausse palette, sur laquelle les sept couleurs restaient isolées donnait aux vases, aux meubles, à l'air lui-même, le diapason officiel. Il n'y avait pas à en douter; le monde extérieur existait dans sa famille ; on avait oublié, et cela gâtait toute la perspective de son théâtre, de refermer la trappe qui l'avait jeté sur la scène.

L'illusion n'eût été parfaite que pour un orphelin. Il se gardait de souhaiter un tel malheur, car il avait pour son père et sa mère une grande affection, mais il ne pouvait prendre sur lui de les initier ou de les mêler à son autre vie. Il se sentait nerveux et vaguement coupable, à chaque congé, qui l'amenait en province comme l'enfant sur les chevaux de bois que trouble dans son palanquin d'or, après chaque tour, la vue de ses parents arrêtés, humbles et patients. Quel que fût son élan dans la vie Bernard retrouvait toujours à sa hauteur ces deux bourgeois qui marchaient au pas. Ils n'étaient point assez pauvres non plus, point assez roturiers pour qu'il eût le devoir ou l'orgueil de s'en vanter. Ils n'étaient ni défigurés ni bossus. L'imagina

tion n'avait point de prise sur ce teint lisse, sur cette santé moyenne. Par déférence, par pudeur, il ne pouvait parvenir à les enrôler dans son cortège. De Paris même, il ressentait un remords à toucher à leur vie présente : il ne cachait jamais que ses parents étaient drapiers, qu'ils s'appelaient Jules et Martha : c'est sur leur passé seulement que la fantaisie reprenait ses droits ; son père, maître de forges, ruiné en 1870, avait consacré jusqu'à la fortune de sa femme au paiement de ses créanciers ; sa mère était demoiselle d'honneur de l'impératrice Eugénie. Couture avait fait d'elle un portrait qui se trouvait maintenant au Musée de Washington. Les professeurs américains lui écrivaient souvent pour avoir quelques détails de sa vie. On parlait de lui, Bernard, dans deux catalogues. On estropiait d'ailleurs son nom. On mettait un t, à la fin.

Inconsciemment, alors qu'il avait dix ans, il cherchait déjà à se libérer de cette contrainte. Parfois il se persuadait qu'il était le fils d'un prince exilé. On l'avait soustrait aux fureurs de sujets égarés qui reviendraient un jour, c'est l'usage, le reprendre en triomphe. Ses parents actuels, généreusement, sans qu'il fût question d'un salaire, n'avaient point hésité à l'adopter. Il leur était reconnaissant de leur sollicitude, de leur courage, du tact avec lequel ils gardaient vis-à-vis de lui leur dignité... Il regrettait seulement qu'ils ne fissent jamais allusion à leur secret. Un jour il écrivit sur une feuille de cahier une phrase perfide et la laissa traîner sur le bureau de son père.

— Les princes, les ducs régnants ont quelquefois des fils qu'ils doivent cacher. Ils les font nourrir à la campagne. On les soigne avec dévouement, mais sans les gâter.

Le père déplia le billet, le lut.

— C'est à toi ? C'est ta dictée ?

On ne pouvait s'y méprendre. Lui ne savait rien. Voilà qu'il laissait grand ouvert le papier compromettant, qu'il regardait sans émoi le ruban bleu que Bernard étalait sur sa poitrine en grand cordon. Le recel s'était accompli à son insu. Quelle surprise serait la sienne, le jour où celui qu'il croyait son fils, en uniforme, viendrait à cheval le remercier et l'assurer de sa bienveillance. Il inclinerait sa tête vénérable. On l'embrasserait. On le décorerait.

Mais sa mère ?

Il la contemplait souvent, à la dérobée. On ne sait quels insectes pailletés, comme dans les lampes japonaises, éclairaient ses yeux ; le jour, le feu n'y étaient pour rien. Les papillons ne venaient point le soir voltiger autour d'eux. Il étudiait longuement, sur une immense photographie, sa bouche, son sourire qui y étaient presque grandeur nature. Non, celle-là était sa mère. De ses mains, elle roulait des gâteaux à l'anis. Elle lui avait coupé elle-même, pour l'école, un pardessus, alors que les camarades étaient tous en capuchon. Les revers étaient de soie grise. Dans la doublure, un centime neuf, pour porter bonheur. Un mouchoir blanc à ourlé bleu, qui débordait. Des gants gris perle, des gants à fermoir. Pauvre cher homme de tuteur, il avait été bien trompé !

Aujourd'hui qu'ils étaient absents, leur maison peu à peu s'abandonnait à Bernard. Les murs, les couleurs s'effritaient. Comme les chasseurs qui lâchent dans les parcs les faisans nourris à la basse-cour, il donnait la volée à tous ces souvenirs, à tous ces objets domestiques. Il s'imaginait visiter, entre deux trains, le vieux cottage familial depuis longtemps inhabité. Il avait frappé par déférence à la porte de cette solitude, de même que l'on frappe, avant d'entrer, à la porte d'un ami sourd. Il avait ouvert les fenêtres sur le jardin sauvage où les catalpas protégeaient du soleil les magnolias, les hortensias. Par cette lumière nouvelle, chaque meuble, chaque bibelot avait repris sa valeur et son style. Ainsi les traits d'une beauté s'isolent peu à peu aux approches de la vieillesse, et, n'appartenant plus au présent, se partagent entre les époques passées : le nez devient Louis XVI ; le menton Empire. Dans l'arrangement qui lui paraissait autrefois uniforme, Bernard distinguait maintenant des aînés et des cadets. Les bois, la couleur des bois avait joué, détruisant l'harmonie de ton, isolant l'acajou, le noyer, le palissandre. Seuls les portraits : Brutus, Mac-Mahon — les gravures : la chasse, les accordailles — s'entendaient pour ne conter qu'une même histoire : il suffisait, comme au chemin de croix, de tourner dans le bon sens.

Du jardin, sans s'en douter, à travers champs, Bernard descendit jusqu'au bourg. Ses pas sonnaient à peine sur l'honnête sol français, de vrai terreau, pur de tout alliage de cuivre ou d'or. Des aubiers centenaires jalonnaient par toises et par cou-

dées le cours des ruisseaux. Les corbeaux éternels tournaient autour du clocher, contre le sens des aiguilles de l'horloge, neutralisant le temps. Les pics verts faisaient leur chasse aux insectes comme une tournée, de poteau à poteau télégraphique. A l'horizon, arrêtant les champs de cerisiers que bornent les étangs de cette Brenne dont les habitants ont le ventre jaune, flexible, la Creuse s'effilait sur les collines de meulière. Avant le coucher du soleil, pour être prête à son lever, la campagne déjà s'endormait, comme les coqs astucieux. Elle s'endormait; elle ronflait un peu, la campagne. Pas d'aboiements, pas de fumées. Comme elle paraissait vaine, la légende qui veut qu'il y ait des hommes. Il était si clair, ce soir, qu'il n'y en a point, qu'il n'y en a qu'un, un ou deux. Et, justement, il était là-bas au bout du champ, l'unique homme, donnant à l'univers sa véritable échelle. Etalon éternel, le jour n'avait pu dilater, le soir n'avait emporté que son ombre. Il suffisait de le mettre en regard du ciel pour voir que c'était le ciel, maintenant, qui diminuait.

Le village était célébré par les géographes parce qu'il marquait le milieu de la France. On ne savait à vrai dire où était le centre exact. Comme le pôle, il devait varier, suivant les années, mais on se sentait presque, comme au pôle, au faîte d'un demi-globe, plus exposé, plus assuré. Les rues, les fleurs, les fossés s'évasaient sur cette terre convexe. Par quelle vanité, par quelle peur Bernard la délaissait-il pour une ville, où l'on doit loger, dans les coins la nuit, le soleil? Par quelle ignorance cherchait-il à étudier la vie là où elle s'amasse en une écluse gigantesque, alors qu'elle était ici distribuée par maison, goutte par goutte, et que, sous chaque toit, comme sous un microscope, isolé, un défaut ou une qualité s'épanouissait? Dans cette ferme habitait Dron, l'avare, qui avait fait construire pour sa femme, au cimetière de Bourges, une chapelle exigée par testament, et qui déjeunait dans le caveau, les jours anniversaires, pour épargner les frais de restaurant. Dans cette échoppe, Bottin torturait les animaux, il teignait les sansonnets en martins-pêcheurs, il plumait les coqs vivants pour un chapelier; il avait crevé les yeux de son merle pour qu'il chantât mieux : l'oiseau chantait de moins en moins, mais il engraissait. Près de l'auberge, Durandot le terrible, qui avait surpris deux fois sa femme avec son ami Ermelin et ne

s'était point senti capable de casser la tête, prétendait-il, à son camarade de première communion. Et voici, sur son banc, le père Dorat, le menteur, qui continuait à mentir ses quatre-vingt-cinq ans passés. Il ne mentait plus à propos des gens ou des événements, car il avait tout oublié, mais chaque après-midi, il s'échappait pour errer à l'aventure dans la campagne et racontait au retour d'incroyables aventures. Quelque coquassier le ramenait en carriole. On venait justement de le débarquer, et il appela Bernard pour le mettre au courant, fier de son équipée. Bernard volontiers s'arrêta. Rien ne pressait. Le soleil avait battu dès six heures son record de la veille, et terminait, doucement, sur sa lancée.

— Où je suis allé, Bernard? Je ne sais pas au juste, mais je crois bien que j'ai aperçu des bateaux.

— Des bateaux!

Il n'y avait ni canal ni fleuve à trente lieues à la ronde et jamais le vieux Dorat n'avait dépassé les bornes de la commune.

— Je crois bien que ce sont des bateaux. Ils étaient dans l'eau, des matelots dessus; plus longs que larges et les cheminées à barre rouge. J'ai de mauvais yeux, je ne peux rien certifier, mais c'était bel et bien des bateaux.

— Ils avaient des voiles?.. Oui, des voiles... des toiles enfin pour le vent?

Le vieux réfléchissait en bourrant sa pipe, car il n'avait point prévu la question et il veillait à ne point se couper dans son récit. A court d'imagination, prétextant que les allumettes de l'Etat, trop courtes, s'éteignaient ou lui brûlaient les doigts avant que le tabac n'eût pris, il rentra près du fourneau. C'est alors que Bernard remarqua sa petite fille à la fenêtre. Elle cousait silencieusement, et levait vers le jeune homme, après chaque coup d'aiguille, deux yeux fidèles, deux lèvres entr'ouvertes. Tous les signes qui poinçonnent la beauté, chez les différents peuples, étaient réunis sur ce visage encore insignifiant. Les prunelles étaient bleu marine, les cheveux noirs; les sourcils se rejoignaient; le nez était droit, juste une fossette, juste un grain de beauté; juste cette respiration ordonnée dont chaque haleine semble durer un tout petit peu plus longtemps que l'haleine de tout à l'heure, si bien que l'on imagine un jour pour lequel une seule aspiration suffira... Il faisait déjà sombre. La seconde veille commençait

et les poules, sur leur perchoir, changeaient de patte pour la première fois. Un seul rossignol suffisait à annoncer l'automne, la nuit, la forêt, le silence.

Bernard jetait sur la jeune fille à chaque instant un regard chaque fois plus long. Serait-ce enfin celle-là qui comprendrait son désir à lui, son simple désir ? Ce qu'il voulait était pourtant bien facile ; il voulait qu'une femme rencontrée dans la rue, sans qu'il eût à la solliciter ou à la contraindre, vînt se placer d'elle-même à son côté, marchât en souriant, lui obéît ; que la voyageuse du coin, dans le wagon, s'approchât, se pelotonnât contre son épaule, lût à son livre... Les Roumaines, les Russes, dit-on, saluent ainsi le bonheur. Serait-ce enfin celle-là, avec ses yeux inégaux ?

— Comment vous appelez-vous, Mademoiselle ?

— Je m'appelle Renée Dorat.

— Je m'appelle Bernard. Il fait bon, n'est-ce pas ? Accompagnez-moi jusqu'à la forêt.

Soumise, elle posa son ouvrage et se rangea près de lui ; ils partirent. Il ne s'apercevait pas que la forêt venait à eux. Ils avaient échangé leurs prénoms, comme on échange des anneaux de fiançailles, et chacun, dans son esprit, jouait avec celui de l'autre. Il lui prit les mains. Elle les avait comme les prunelles, d'inégale grandeur ; il fallait les serrer avec une force inégale... Ils s'arrêtèrent... Les six heures, une par une, tombaient du clocher au compte-goutte. On s'était d'ailleurs trompé, il en tombait sept. Les constellations étaient tendues et rigides comme des jonchets, on n'eût pu retirer l'une d'elles sans ébranler toutes les autres. Un vent crissant repassait les roseaux. Pour le repas du château, le bassin argenté haussait un cygne tout paré. Et les chiens de luxe et de garde aboyaient alternativement. Et le ciel était impassible. Et à ce ciel, qui ne sollicitait personne, Bernard, plus que jamais avait envie de crier : Mais enfin, que me veux-tu !

— Pressez-moi contre vous, Renée !

Elle le pressa contre sa poitrine, obéissante, puis, toujours silencieuse, reprit sa marche. A qui ressemblait-elle donc ?

— Embrassez-moi...

Elle l'embrassa.

— Embrassez-moi en laissant vos lèvres un peu ouvertes.

Toujours sereine, elle se prêta à son jeu. Ainsi les miroirs

où des mots délicieux sont cachés vous les révèlent quand vous soufflez sur eux, vous les révèlent sans émoi. Et elle acceptait avec tranquillité et conscience ses baisers, ses moindres regards. Ils étaient en sûreté en elle comme dans une tirelire.

Ils s'asseyaient maintenant au bord de la source des Préférés. Ils la contemplaient. Du centre partaient d'innombrables petits cercles, immobiles et tendus. A compter son âge comme on compte celui des arbres, c'était une source qui devait avoir plus de mille ans. On sentait qu'un mouvement infini circulait dans l'espace. Mais, comme une file de billes d'ivoire, les choses se le transmettaient en restant immobiles. Seul, tout là-bas, un peuplier secouait ses feuilles; seule, si près, Renée frissonnait quand c'était son tour. Jamais Bernard n'avait vu frissonner ainsi. Quand il passait son bras autour de sa taille, un tremblement mystérieux agitait des pieds à la tête sa compagne. Chaque muscle craquait, chaque artère pétillait, les dents claquaient.

— Vous me pressez contre vous, Renée Dorat, vous m'embrassez en laissant les lèvres un peu ouvertes. Vous m'aimez donc ?

Elle ne répondait point.

— Regardez-moi.

Ignorante, elle ne regarda pas seulement ses yeux; elle crut qu'elle devait l'examiner en détail, elle considéra ses cheveux, sa cravate. Lui-même d'ailleurs était distrait : d'habitude, il regardait dans les prunelles de ses amies comme dans les porte-plumes qu'on rapporte de Lourdes ou des Sables d'Olonne. Il les examinait vraiment, il y cherchait des plages, des châteaux, de la mousse. Mais cette soumission l'inquiétait, qui l'avait d'abord flatté. Il se soupçonnait maintenant d'en être la victime. Peut-être Renée était-elle réputée dans le bourg pour sa facilité, pour sa naïveté.

— Parlez-moi.

— De quoi?

— De ce que vous voudrez. De tout.

— Je ne parle jamais.

On ne pouvait avoir une voix plus émue et plus raisonnable. Plein de remords déjà, il se penchait sur elle, il l'étreignait. Il tressaillit en la voyant pleurer. Elle pleurait, les yeux fermés modestement, de même que tout à l'heure, pour rire,

elle avait caché ses lèvres... de sa main. Et, à nouveau, elle ressemblait à une femme illustre. Quelles femmes illustres avait-il donc déjà vues sourire, aimer, pleurer?

Ils revenaient vers le bourg, machinalement. Des ombres d'oiseaux voletaient sans bruit. La lune invisible éclairait la nuit par en dessous. Bernard, pour la première fois, comprenait qu'il était né pour la campagne et pour la médiocrité. Toutes ses qualités ne lui serviraient jamais. Il était prodigue, mais il était pauvre. Il était complaisant, mais il n'aurait jamais qu'à l'être pour des supérieurs. Il était modeste, mais il n'avait point de talents. Quelles fées s'étaient trompées, au bord de son berceau, et ne lui avaient octroyé que les mérites nécessaires aux rois? Voilà qu'il rejetait maintenant sur son ambition, comme le fils pieux sur le père enivré, un manteau impénétrable. Il renonçait à son projet de club où les jeunes bourgeois, inscrits par professions, s'offriraient à la République en cas de grèves ou de guerre. Il renonçait à reconstruire les vieilles maisons sur le Pont de Notre-Dame, les cahutes sur le parvis ; à planter de pins les hauteurs de Montmartre; à flanquer Paris de vingt palais, les fortifications une fois démolies, qui seraient les pavillons d'été de chaque arrondissement, avec des théâtres, avec des bains. Les conseillers municipaux pouvaient, s'il leur semblait bon, aliéner la porte de la Cité, peindre en bleu clair la Tour Eiffel. Il abandonnait Paris, il abandonnait le monde à lui-même. Il n'y retournerait jamais plus. Il avait subitement le dégoût de son futur voyage aux Indes, à Tahiti. Il lui semblait vain et prétentieux de descendre le Gange sur le radeau sacré, à la même vitesse que les crocodiles endormis ; de voir, sur un rivage de corail cannelé, un poirier de France fleuri, un colibri s'y poser. Et cette Anglaise splendide qu'il avait vue au cinématographe sortir d'une villa de Delhi — il avait pu lire le nom de la rue — ajuster son châle, disparaître après mille tournants dans une voiture qu'on avait longtemps suivie, il l'abandonnait à son mari, à son cousin, au premier champion de polo, il renonçait à la retrouver. Dans le sable, du bout de sa canne, il signait son abdication.

Soufflant dans la trompette qui le matin annonçait les légumes à ses clients, le marchand de journaux passait. Bernard, surpris par la manchette, acheta un numéro. Le Louvre était en feu. A part les Poussin et les Claude Gellée, intacts, à

part un modeste Lesueur, tout était consumé. La Joconde, l'Olympia avaient brûlé les premières. On avait vu scintiller le Régent, inapprochable, pendant une minute, puis il avait filé comme étoile : le voilà disparu pour une couple de siècles. Les statues bouillantes qu'on avait cru sauver, et qui étaient rangées par file sur le Carrousel, éclataient maintenant d'elles-mêmes, s'effondraient, perdaient un bras. On eût dit une cohorte de soldats antiques fusillés sans gloire par une société de tireurs. De Londres, coïncidence étrange, on annonçait que la Galerie Nationale brûlait également... On n'avait point encore de nouvelles de Dresde, de Munich, de Madrid.

Deux jours auparavant, cette nouvelle eût consterné Bernard. Il en fut à peine effleuré. Depuis ce matin, depuis tout à l'heure, il n'admettait plus la gloire, ni ses enfants, les chefs-d'œuvre. Il se sentait seulement libéré de n'être pas à Paris témoin de ce malheur, comme on l'est d'échapper à la corvée d'un enterrement. D'ailleurs...

D'ailleurs la Joconde était près de lui. C'est à elle que Renée ressemblait. Elle avait le même visage irrégulier sous le masque rigide et transparent de la beauté. Elle avait ses épaules arrondies, à douter qu'elle pût lever les bras, cueillir des cerises, et elle avait maintenant, comme elle, le privilège de ressembler à une merveille disparue. Déjà Bernard s'habituait à l'idée de vivre à son côté. Que lui dirait-il demain, à l'heure officielle ? Assuré par avance du succès, la demanderait-il pour sœur, pour femme, ou pour maîtresse ? Prouverait-il enfin qu'il n'était point sans énergie et sans esprit de suite en l'épousant, en ayant d'elle de beaux fils ; en l'accompagnant chaque après-midi à la promenade, tandis que les peintres célèbres, attirés par cette ressemblance inouïe, s'inclineraient sur leur passage et s'étonneraient de la voir, de sa marche silencieuse, dévider à chaque pas l'écheveau qui attache pour toujours les autres femmes ?

On était à la porte du père Dorat. Il prit congé.

— Dormez bien, Renée.

Elle lui obéit précipitamment. Elle entra chez elle au galop. Elle dut se mettre au lit, tout de suite, sans souper.

IV

Je cherchais en vain, mon amie, à saisir sur vos traits ou

dans mes paroles l'ombre d'un désir. Je portais encore mes vêtements sombres, à cause de notre camarade mort, et j'avais toutes les complaisances pour vos prunelles grises cerclées de noir. C'était un de ces jours de semaine dont l'aménité des gardiens et des contrôleurs fait un dimanche et où la hauteur des jets d'eau n'est plus calculée sur le diamètre du bassin ou du ciel. Une loueuse bègue essayait en vain de nous expliquer qu'on paye pour les chaises ; nous nous refusions à croire qu'il y eût entre les hommes des affaires d'argent ; vous alliez lui donner des fleurs, ou une bague, ou un de ces enfants qui se demandaient, assemblés autour de votre loulou à longs poils, résolus à fuir de pied ferme au premier grondement, s'il était debout ou couché. Les marronniers étaient tout roussis sur leur droite ; il ne restait plus qu'à les retourner. Nous étions tout engourdis du côté gauche. Nous causions de l'amour comme on cause du temps, pour être banal et ne point nous engager. Je vous pris les mains et vous assurai que je vous aime, que je vous adore. Vous étiez tout à fait de mon avis.

Bernard, cependant, dans sa province, renonçait à épouser Renée. Il flânait de porte à porte. Il n'essayait même pas de trouver à sa résolution une cause précise. Il savait trop bien que chacun de ses prétextes plongeait une racine dans ses défauts et l'autre dans ses qualités. Il ne voulait avoir pour lui, par ce beau matin, ni mépris, ni surestime. Il n'eût pas menti en se disant : — C'est que Renée est trop pauvre, c'est que je n'épouse point sans dot. Il eût menti en ne se disant pas : — C'est que ma mère en serait triste jusqu'à sa mort. — Il ne l'épousait pas, voilà tout. Elle était pour lui, désormais, un de ces souvenirs qu'on laisse dormir cent ans, et qu'on réveille, au tournant du siècle, avec leur jeunesse. Renée pouvait épouser Mortonne, le jeune ébéniste. Elle lui était destinée.

Arrêté justement devant sa boutique, il s'étonnait de n'avoir jamais eu, comme devant ce menuisier, le sentiment de sa roture. Martonne était grand, svelte. Il avait des mains effilées, des cheveux châtains soyeux et courts, des yeux bleus voilés de mica. Il travaillait avec soin et indifférence. Les poules piétinaient les copeaux, il les chassait sans juron et sans geste. Un chauffeur lui demandait la route ; il répondait sans dédain et sans condescendance, alors que Bernard déjà s'agitait ; il n'avait pas de sourire entendu en indiquant le carre-

four de la Semble Vierge. Bernard était consterné et jaloux. Il ne savait dans quel esprit de flatterie il s'ingéniait, lui, à plaisanter et à égayer ses camarades. Il interrompait les discussions sérieuses par des boutades, et donnait pour excuse son humour, qu'il disait anglais. Il feignait, au café, avec la main maladroite qui battait l'air, de renverser la carafe qu'il retenait de l'autre main placée à sa base. Il glissait sur des pelures d'orange imaginaires. Il imitait le chien qu'on écrase, la lime, l'omnibus Panthéon sur le pont de la Concorde. Et cependant, dès qu'un camarade le traitait de pitre ou de clown, il se sentait atteint en plein cœur. Il devenait brusquement rageur et mélancolique. Comme si l'humour anglais empêchait de comprendre la gravité, le poids de la vie! Bernard se faisait fort d'être, s'il le voulait, plus triste qu'aucun de ces gens si sérieux, et avec plus de raison. Il n'y avait d'ailleurs pas tant de motifs d'être gai, dans la vie.

Il passait devant la maison de son oncle. Il entra. Le capitaine Golaud habitait une petite rue qui portait son nom; la municipalité l'avait baptisée alors que, lieutenant, il avait enlevé à lui seul une batterie chinoise. Dans la salle à manger, il découpait la bordure noire de quelques lettres de faire part; il les conservait ainsi inoffensives pour connaître les tenants et aboutissants des familles. Les volets étaient fermés; un rayon était pris dans une des fentes transversales; il semblait avoir été déposé là par le facteur. Au mur, des cartes de navigation, semées d'îles si minuscules qu'on y devait, au lieu d'enterrer les morts, les jeter à l'eau comme d'un navire. Une étoile de mer était accrochée à un ruban. Un sabre pendait à une écharpe. Tout devenait une médaille chez l'oncle Golaud, chevalier de la Légion d'honneur.

Bernard l'embrassa.

— Mon oncle, je viens te demander un conseil, un ordre.

Hypocritement, il donnait de l'importance à cette visite faite par hasard. Par compassion sans doute, pour que le vieux soldat ne finît point par se croire inutile et méprisé.

— Des conseils? Des ordres? Tu ne m'en as guère demandé pour tes palmes.

Bernard s'était vanté, dans une lettre à ses parents, d'avoir refusé le titre d'officier d'Académie. Le capitaine trouvait de mauvais ton cette répugnance.

— J'aime une jeune fille.

— L'amour est le grand chef. Epouse-la. Tu l'aimes?

— Infiniment, mon oncle. Mais c'est une ouvrière.

— Tu vas l'épouser. Je me charge de décider tes parents. Tu l'aimes, n'est-ce pas?

Il se frottait les mains. Il concluait :

— L'amour est le roi du monde.

Bernard regardait avec pitié le front exsangue, les joues gonflées du vieillard. Ce visage de cire, en plein midi, semblait toujours éclairé par le dernier rayon du soleil. C'était donc là l'homme qui s'était cru toute sa vie un modèle de volonté, et qui passait pour l'être. Pauvre volonté, que Bernard l'inconstant, d'un simple mot, faisait tourner d'un bloc. Pauvre volonté impitoyable qui durait juste un jour, juste une heure, comme une consigne, et qui s'anéantissait à la relève. Cet homme — on admirait au régiment ces coïncidences extraordinaires — avait accompli à nouveau et à son insu les plus célèbres exploits antiques. Il avait traversé le Niger à la nage, de nuit, malgré les crocodiles, pour rejoindre Mama Batyli, qui haussait sur l'autre rive une torche allumée. A demi réveillé, dans sa case, il avait étouffé deux serpents gigantesques, en étendant les bras, comme s'il prenait seulement un point d'appui pour s'étirer et il s'était rendormi sans les lâcher. Traversé par une flèche, il l'avait arrachée malgré le médecin, pour mourir plus tôt, devant sa compagnie et son fanion : cela l'avait sauvé. Cet homme, pour le marier à Renée, était déjà disposé à se brouiller avec sa famille entière, à lui donner en dot la moitié de sa pension. Il se préparait avec enthousiasme à l'assaut. Bernard sonna la retraite : il obéit avec énergie.

— Je dois être raisonnable, mon oncle. Ma mère en mourrait. Elle qui veut voir notre famille peu à peu s'élever; elle qui est si fière de toi.

— Ta mère est une sainte.

— Je dois tâcher d'oublier. Accompagne-moi jusqu'à la maison. Je finis ma malle. Ne me lâche pas à une minute. Pourquoi ma mère n'est-elle pas là ?

— C'est une sainte. Tu partiras demain matin, à sept heures. J'avais un permis de première pour Paris. Le voici. Promets-moi de ne pas manquer le train.

— Il fait si beau ici ! Tout est calme...

L'oncle devint menaçant.

— Tu partiras.

C'est ainsi qu'un faux malade se laisse avec remords soigner par un vieux médecin que toute la ville sait perdu. Ils allèrent retenir l'omnibus. L'oncle Goland prit une place d'intérieur : on s'échappe si facilement d'une impériale. Il tint toute la journée son neveu par le bras. Il lui fit cadeau d'une boîte en peau d'onagre avec un grelot grigri qu'il suffisait de faire sonner pour écarter les souvenirs d'amour. Il montra comment l'agitait Mama Batyli, et comment Eve Kirchmann, sa maîtresse de Singapour, l'avait percé d'un trou pour l'envoûter.

. . . . . .

C'était le jour où j'avais vingt-huit ans, mon amie. Je vous embrassai sur les cheveux, je rentrai chez moi au galop, je vous envoyai, par télégramme, les plus beaux vers, les plus belles phrases d'amour : Jour pas plus pur que fond cœur..... Ne lurent pas plus avant... Visages réunis dans fontaine..

Heureux passé ! Voilà que j'ai vingt-huit ans et un jour.

Or, Bernard, emprisonné par le capitaine avec son repas du soir, errait sans appétit dans les chambres. Des miroirs étaient disposés sur son passage comme dans la cage d'un perruche dont l'amie est morte, mais il ne se consolait point ce soir, à se regarder. L'ombre d'ailleurs brouillait son visage. C'était le crépuscule : tous les dieux pâlissaient.

Il croyait avoir trouvé à tous ses actes une clef qu'il essayait avec conscience. Il comprenait enfin qu'il n'était pas intelligent. Il remarquait pour la première fois à ses paupières ces plis tombants auxquels il avait cru depuis des années reconnaître les sots. Et, en effet, il avait leurs amusements superficiels : il trouvait spirituel de dire en Alger au lieu de dire en Algérie. Il appelait un précepteur un régent, un journal le pamphlet du jour. Il avait leurs enthousiasmes ; le matin où une revue scientifique avait exposé le radium à sa devanture, avait respectueusement, avec sa petite amie, défilé devant le tube. Il se découvrait, au Louvre, devant les tableaux des grands maîtres, quand ils étaient vraiment trop beaux. Il croyait à l'Art pour l'Art, à la Vie pour la Vie.

Et au fond qu'y comprenait-il ? Jamais il n'avait pu lire l'œuvre d'un philosophe jusqu'au bout. La suite des idées

surtout les conséquences générales lui échappaient. Pour qu'il y distinguât les lignes des détails, il lui fallait auparavant lire le manuel qui la résumait, souligner les phrases typiques. Et, obligé de compter avec les philosophes pour ses examens, il n'avait pu se les rendre familiers qu'en les unissant, dans son esprit, sur une large fresque. Il imaginait la philosophie comme le fait un peintre. Au centre, le vieux Descartes, poli avec les hommes, chassant les chiens ; Kant l'égoïste, qui fumait, qui ronflait, qui allait cracher, et Démocrite et Héraclite, qui évitaient également, en cette compagnie, de rire et de pleurer, et Spencer avec son ban d'Australiens, et Beethoven, auquel on devait bien cela, et les Futurs Philosophes, enfants pensifs accroupis au milieu de leur cerceau tombé. Il les situait dans un monde moyen, le monde composite des mondes qu'ils avaient créés ; où l'eau était tout ; où l'eau n'était rien ; au milieu de cet air follet où toutes les pensées ont la même densité, où les lauriers, les citronniers distillent acrement une sève commune; où des potagers carrés sont plantés d'arbrisseaux réguliers et symétriques, qui donnent par la greffe la flore universelle, de même que les chiffres de la table de Pythagore, combinés, donnent le monde.

. . . . . .

Vous souvient-il, mon amie, du jour où nous avons retrouvé le phonographe dans lequel, voilà dix ans, vous aviez récité un poème anglais? Vous écoutiez avec angoisse l'écho de votre voix de jeune fille prononcer des mots que vous ne compreniez plus. Ainsi Bernard, de sa fenêtre ouverte au clair de lune, contemplait ce cachet sans initiales sur l'impénétrable nuit, et se sentait gêné par un tel calme, et se sentait emprunté devant le firmament, et ne comprenait plus toutes les émotions de son enfance qui revenaient ce soir vers lui et ne le touchaient plus, comme des pigeons voyageurs longtemps égarés qui retrouvent leur colombier en ruines. Chacun de ses sentiments s'était engourdi à mesure que son imagination devenait plus active et plus précise. Ainsi qu'une liqueur injectée dans une plante la conserve, mais la tue, il ne savait quelle étude malfaisante avait un beau jour desséché les joies et les peines de sa jeunesse et les lui laissait là comme une collection. Il se rappelait, mais sans pouvoir le continuer, le temps où il se mettait lui-même au lit, en plein jour, pour pouvoir

pleurer sans avoir le souci de se tenir en équilibre ; où son chat venait le rejoindre ; où ses regards, peu à peu éclaircis, pour traverser le gouffre immense du plafond, suivaient une fente capricieuse dont les méandres faisaient désespérer de gagner jamais la corniche ; où il étreignait les arbres dans la forêt pour savoir leur grosseur, pour savoir son envergure ; où le moindre étang rejoignait l'océan et laissait miroiter tous les trésors, cuirasses et statues engloutis dans les naufrages. Il n'était plus rêveur. Il n'était plus douillet. Les défauts et les qualités n'avaient sur lui aucune prise, et dans ses rêves seulement, la désolation et le mystère reprenaient leurs droits. Il ne voyait plus, pour se sauver de cet engourdissement, que la musique. Jadis, il pleurait par un soir pareil, quand un violon isolé jouait, quand, isolée, scintillait l'étoile polaire. Il fallait qu'il pleurât cette semaine. Demain, dès son arrivée à Paris, il irait au concert, il écouterait surtout le hautbois, le violoncelle, tous les instruments dont la passion ne dépasse pas la gamme de notre voix. Les mains sur les yeux, il entendrait sa voisine respirer ; et soudain le cor anglais éclaterait, écho d'une voix que personne n'a pu entendre.

Il ferma la fenêtre. Il avait oublié que, dans le pin le plus proche, des rossignols nichaient. Il ne s'apercevait plus que les oiseaux chantent.

V

Un peu avant l'aurore, d'un coup, comme un scaphandrier qui perd ses semelles de plomb, il fut rejeté hors du sommeil. Etait-ce en lui, était-ce dans sa chambre que deux objets s'étaient heurtés ? Un de ses amis venait-il de mourir aux colonies, en pleine brousse, ou un étranger s'agitait-il dans le placard ? Il attendit, les bras croisés, immobile pour ne pas provoquer au crime définitif le voleur qui avait peut-être encore des scrupules...., entr'ouvrant les paupières, au cas où son ami serait devant lui, en longue robe blanche, rendant sa dernière visite. Machinalement, il prononça aussi la phrase qui donne un prétexte à sortir de la chambre sans mettre les bandits en éveil.

— Voilà bien ma chance. J'ai oublié mes allumettes au salon.

Elles étaient d'ailleurs bien inutiles. Un rayon de lune bala

frait le plafond ; la veilleuse y projetait des cercles. On aurait pu, la veille d'un examen, y repasser toute sa géométrie. Un silence hostile faisait de la chambre un cube parfait. La nuit, les choses ne reconnaissent leur maître que s'il les appelle, comme les chiens. Bernard appelait par leur nom les plus revêches.

— Bonjour ! pendule.

Elle se mit à ronronner ; une minute, et elle sonnerait.

— Salut ! Bucéphale.

Au premier plan d'une gravure usée, le prince héritier de Macédoine enfourchait son coursier qui frémissait encore, l'avant-main déjà soumise, l'arrière-main encore rétive; et il n'était point étonnant qu'il ait eu peur de son ombre ; face au soleil elle était encore trois fois plus grosse que lui. Bernard continua à nommer quelques objets parmi les plus fragiles, quelques parents, parmi les plus chers ; il lui semblait que tout ce qu'il ne caresserait pas ainsi d'une parole aurait dans la journée une mauvaise fortune. Déjà, la nuit de la Saint-Sylvestre, il notait sur un carnet les prénoms de ses amis, les titres et les sous-titres de ses ambitions ou de ses sentiments. Mais allait-il falloir à chaque réveil prendre les précautions qui servaient autrefois une année? Tant de droits à acquitter à la porte du jour ! Comme il devenait difficile de vivre.

Sur la terre feutrée, la première tache de soleil s'élargissait sans obstacle. Dès qu'elle eut gagné le moulin de la ville, il se tut, comme une montre que l'eau submerge. Tout se taisait d'ailleurs, excepté une alouette qui s'élevait peu à peu, les yeux fixés sur le soleil, croyant ombrager son nid, excepté un boulanger, au fond du cours Marceau, qui cuisait ses pains dans le sein de la terre. Sur le mur d'en face qu'on allait recrépir, apparaissaient les dessins laissés par le lierre arraché, des coupures, des triangles, mille figures plus nettes que ne les imprime, sur la grève, la marée descendante. L'heure du reflux d'ailleurs approchait ; les volubilis se haussaient vers les croisées. Bernard prit le parti de s'éveiller, et il s'éveilla gaiement, car il avait lu en se couchant un conte où deux amoureux se poursuivaient en riant dans le lit, à coups d'oreillers. Il se promettait, le jour où il deviendrait l'ami de Dolorès, d'écarter de leur passion toute allure fatale. Ils se pousseraient, le matin, à grands coups de pieds, sur la descente de lit, alter-

nativement, selon l'heure de leurs cours ; il lui ferait de fausses papillotes ; elle lui couperait une nuit la moustache. Il feindrait au réveil d'avoir perdu sa force et ne pourrait soulever une allumette. Pris de gaieté ; il tira ses couvertures d'un geste, agita ses jambes au-dessus de sa tête, se précipita vers sa cuvette où il barbota, et, entendant du bruit, se dirigea en imitant les danseurs russes vers sa fenêtre.

C'était un régiment qui passait, revenant des grandes manœuvres. Encore séparés par le sommeil, les hommes à peine causaient. Ils étaient au pas de route : chacun, l'ancien fermier, l'ancien comptable, l'ancien plongeur, suivant la cadence qu'il allait aux champs, à l'atelier, au restaurant, mais tous marchaient à la même vitesse, et Bernard trouvait effrayant que ce garçon de ferme eût ainsi à vivre deux fois plus vite, ce garçon de café deux fois plus lentement. Pauvre armée ! Tous les problèmes de l'équipement lui paraissaient, à cette heure, si vains, si vides : la suppression des capotes, des képis pompon, des tambours, l'adoption d'épaulettes noires pour les enterrements, quels passetemps pour occuper des hommes ! Et cependant, à sa fenêtre, malgré lui, il affectait l'allure militaire, il regardait sacs et vareuses en homme du métier ; il souhaitait que les soldats affaissés, en le voyant ainsi froncer le sourcil, le prissent pour un officier en civil et rectifiassent la position. Mais il ne réussit qu'à faire sourire un adjudant trapu, sur lequel la médaille militaire s'étalait isolée comme sur une panoplie. Pauvre adjudant ! Pauvre chien du quartier ! Il ne lui en voulait point.

Car ce n'était pas seulement par impuissance à les contredire que Bernard donnait toujours raison à ses interlocuteurs, c'est qu'il en avait pitié. Il s'en rendait compte maintenant : le sentiment de gêne qu'il éprouvait vis-à-vis des plus faibles et des plus puissants, ce désir de prendre leur main, cette répulsion à effleurer leur peau, c'était la pitié. S'il les flattait, s'il affirmait à l'oncle Goland qu'il aurait voulu être officier, à Dolorès qu'il aurait voulu être femme, c'est que femmes et officiers lui semblaient à plaindre. Ils n'étaient pas les seuls : de pauvres journaliers de Bonneuil ou de Pantin rataient leurs tramways, voulaient monter pendant la marche, roulaient dans la boue ; de vieux professeurs de piano agitaient sans relâche, entre deux leçons, leurs doigts de jour en jour plus raides et

repassaient à vide leurs sonates; des filles portaient d'immenses manteaux en fausse hermine; les chevaux glissaient; les animaux bizarres du jardin des Plantes, outres biscornues, déversaient sur notre climat, haleine par haleine, une vie inutile. Un jour, on présenta Bernard au plus riche financier de Paris ; c'était un petit homme à barbe pommadée, qui grasseyait, dont le nez était rouge en été et violet en hiver : il en eut pitié. Il entendit, à l'Opéra, Miss Grégor dans Marguerite; elle ne dépensait aucun geste : ses regards immenses voyaient à travers les mille spectateurs : pour elle, ni la pesanteur, ni le désir n'existaient. Elle eût tendu sa main à travers les murailles. Elle eût laissé, à ses pieds, se tuer les trois sous-officiers de cavalerie voués chaque année à la passion, d'après les statistiques : il en eut pitié.

C'est ainsi que sa compassion faisait une escorte discrète aux plus vigoureux et aux plus puissants, de même que les ambulances maintenant terminaient le défilé du régiment. Vinrent encore de pauvres chiens, qui suivaient les voitures, croyant à une vraie guerre. Vint encore le camion de la cantinière; sa lanterne était encore allumée : c'était tout ce qui restait de la nuit. L'horloge sonnait six heures et Bernard s'habilla. En se baissant pour fermer sa valise, il se vit dans la glace, courbé, congestionné, mal rasé. Il eut pitié de son reflet.

. . . . . .

Une fois que le convoi l'eut enlevé à son bourg, à sa famille, il se sentit rasséréné. A nouveau, avec ce compartiment de première classe pour écluse, il pénétrait dans ce monde paisible où il ne trouvait ni secrets ni accidents. Unique spectateur à nouveau, il laissait personnages et décors s'évertuer à rendre plus vraisemblable la pièce anodine qui se jouait. Les bouteilles lancées par les portières se cassaient, selon les avis affichés aux cloisons, en d'autant plus de morceaux que la vitesse du train était plus grande. Le rythme des essieux scandait toute chanson. Les bibliothécaires vendaient sans préférence des journaux qui n'étaient ni d'hier ni de demain. Bernard les acheta et les lut avec l'assurance du chrétien qui ouvre au hasard la Bible pour y trouver un conseil. Il y avait dans chaque journal une nouvelle qui lui était destinée.

Etait-ce l'avènement de cette princesse saxonne ? Etait-ce

la mort de Miss Grégor de l'Opéra ? Miss Grégor s'était suicidée. Du moins, on l'avait trouvée étendue sur son lit, sans trace d'asphyxie, sans blessure, et, pour qu'on ne touchât pas à son corps, dans un billet, elle donnait sa parole d'honneur qu'elle ne s'était pas non plus, empoisonnée. Elle avait découvert une mort nouvelle. Le journaliste apitoyé se haussait aux idées générales. Il prétendait que le Destin de l'homme n'est que le hasard, que celui de la femme est une inéluctable logique. Il donnait des exemples, Napoléon, Jeanne d'Arc. Ses moindres mots, dans une occasion aussi solennelle, mettaient leurs majuscules. Ainsi revêt son uniforme, pour un enterrement de famille, un sous-préfet parvenu.

Et Bernard, pour s'occuper, vérifiait avec conscience sa théorie. Il surveillait ses gestes d'homme : parfois en effet ses mains se crispaient sans raison. Il faisait la contre-épreuve, il essayait de se rappeler une femme vraiment libre, il tentait de diriger les héroïnes de l'histoire ou de la légende vers une existence de repos. En vain. Il ne pouvait, dans son imagination, même arriver à déplacer d'une ligne leur destin, même en les traitant, ce qu'avait dédaigné Othello ou Henri VIII, avec beaucoup d'indulgence, avec un peu d'intelligence.

Il voulut empêcher la guerre de Troie.

— Je suis Ménélas. Assis sur le toit de mon palais, je regarde s'enfuir celle qui m'a trompé. Je ne la poursuivrai point; elle filera en paix une laine étrangère. Sa trirème disparaît dans ce qui reste de lumière. Elle tire à elle tout le jour : souvent, au cours de nos nuits communes, je dus me réveiller comme aujourd'hui, découvert et tremblant. Un long rayon de la lune complice efface jusqu'à son sillage. Il n'y a plus sur la mer, pour nous guider, que les roses tombées de la poupe. Partons, elles surnagent encore. Partons.... A moins que ma terrasse ne tangue et ne roule, berçant ma peine. Partons, pour être sur un vaisseau.

Il voulut sauver Desdémone.

— Elle est là. Elle feint de dormir. Elle dort. Mes mains sont nouées autour de son cou, mais que seulement elle tressaille, qu'elle ébauche un geste, dans son sommeil, et je ne la tuerai pas... Que le plancher craque; qu'une de ces roses s'effeuille, et je ne la tuerai pas... Horrible silence, horrible surdité. Qu'elle meure ! Ombre de cet oiseau, et toi, grondant

tonnerre, et vous, cortège de gondoles avec vos chœurs, vous êtes en retard d'une seconde.

Ophélie ?

— Pour Ophélie, elle m'agace. Elle se noie? Qu'elle s'arrange pour flotter. Si je l'aimais ? Je l'aimais, certes, mais ses yeux étaient comme une mer impitoyable qui renvoie à la côte tous les morts. Même en ses jours de gaieté, y revenait toute la tristesse de la veille, par épaves...

Le train s'arrêtait. Une femme monta. Bernard se penchant par la portière opposée ne tourna pas les yeux, se réservant de la contempler tout à l'heure. On approchait de Paris. Déjà il regardait sans émotion cette campagne dont il avait failli les jours précédents entendre battre le cœur. Déjà il reprenait, pour en saisir le pittoresque, ses ruses de littérateur. Il s'imaginait ne l'avoir jamais vue; il découvrait dans les chiens les dents du loup ; la forme des cases romaines dans les chaumières ; il apercevait des animaux bais et alezans tout semblables à des licornes. Dans l'Ile de France, qu'un bonheur uniforme a patinée, il retrouvait la trace de chaque siècle, il voyait le paysage par tranches comme un géologue voit les terrains : d'abord les jardins Louis XV, la coquille vide de Vénus au fronton de la grille, Vénus elle-même sous un temple rond ; les maisons Empire, par îlots, avec leurs tilleuls, les maisons Henri IV de brique protestante, de pierre catholique. Son imagination dissociait les éléments de ce jour parfait ; il devinait la terre ronde, il sentait en pleine clarté des étoiles au-dessus de lui ; il traînait comme un boulet la force qui le rivait au sol. Il animait le monde d'un faux mouvement ; du train qu'il proclamait immobile, il lâchait vers l'horizon, comme une élastique qu'on détend, les villages, les bosquets que ses yeux avaient retenus une seconde. Il éprouvait aussi le besoin de mettre un drame dans sa pensée.

— Regarde cette femme, Bernard.

— Ne la regarde pas. Te voilà au carrefour de deux chemins. Tu es perdu à jamais si tu choisis le plus facile. Cette femme est celle que tu rencontras la veille de son départ. Son visage est merveilleux. Elle te sourit. Ne la regarde pas. Toi qui as vingt-trois ans, toi qui reconnais aux plis de leurs paupières les hommes intelligents, toi qui fus averti, par des pressentiments, de deux ou trois terribles catastrophes,

garde ta solitude et ta dignité. Tu n'as pas d'ami, tu n'as pas de maîtresse, mais le ciel se fait pour toi plus bleu, la plaine plus verte. Pour toi frémit la campagne de Virgile et de Ronsard. Au bord des nids trop ronds, bégayent des oiseaux ovales. Les abeilles autour du cassis bourdonnent si activement qu'on ne voit plus les rayures de leur corset. De l'étang, à travers les prés brouillés, la rivière et les ruisseaux remontent en espalier vers les coterelles...

Décidé déjà à tourner la tête dans une minute, dans une seconde, Bernard ne retardait plus qu'un plaisir. Le soleil étincelait. C'était l'heure où dans chaque famille de province, dans chaque chambre d'étudiant, un jeune homme aux joues brillantes s'éveille en sursaut et court à la fenêtre. Dans ce matin ignorant, où tout sentiment, pour le cœur encore engourdi, devient un remords, il songe avec angoisse, pêle-mêle, à son meilleur ami, dont il aime à torturer les mains sincères, aux regards obliques de sa maîtresse, chaque jour plus fidèles, chaque jour moins familiers, à la fiancée qu'on lui prépare, dans le luxe et dans la douceur, pour une volupté et une amitié infinies. Il contemple la campagne de France, il frissonne. Le ciel est tout bleu; la terre toute verte. Les oiseaux chantent dans les nids. Les abeilles bourdonnent autour des œillets et des roses. Vers l'étang, bordant les prairies encore brumeuses, coule la rivière avec ses ruisseaux.

JEAN GIRAUDOUX.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Notes sur la Société. — L'Ouest-Etat.

Notes sur la Société. — Ce n'est sans doute pas d'aujourd'hui que l'on découvre que les Sociétés humaines ne sont qu'une hiérarchie de parasitismes, et non seulement une hiérarchie, mais un enchevêtrement. Il n'est peut-être pas un être qui ne soit à la fois parasite et parasité. Dans cette vue, ou dans cette conception des choses, les qualificatifs sociaux demandent des définitions nouvelles. Le devoir devient la nécessité de maintenir un juste équilibre entre son rôle de parasité et son rôle de parasite. L'héroïsme, ce sera de renoncer entièrement à ce dernier rôle pour raffiner sur le premier. Selon la matière où il s'exerce, l'héroïsme prend des noms variables, quelques-uns fort péjoratifs, tels que niaiserie, duperie, bêtise, etc. Les parasites, malgré le grand intérêt qu'ils ont à encourager de tels actes, ne peuvent s'empêcher d'en rire et de les mépriser. Quand ils les encouragent sérieusement, c'est dans les fêtes publiques, les propos officiels : alors ils sont bien aises qu'un peu de noblesse ait l'air de compenser leur bassesse propre, car ils sont des hommes, n'est-ce pas?

Dans l'amour, c'est une rage de parasitisme mutuel. On se dévore jusqu'aux os, on se creuse les moelles, on se boit jusqu'à l'assèchement. Quand ils sont à moitié morts de lassitude et d'ennui, les combattants sont heureux de voir naître d'eux un petit parasite qui achèvera leur déconfiture et leur ruine et assurera la perpétuité de la belle carrière de parasitisme.

L'égoïste secoue les parasites qui grimpent à sa toison ; il en est fort redouté, mais sa vie se passe dans une lutte stérile et il comprend trop tard que les hommes n'aiment pas ceux qui refusent de se soumettre au caprice des faibles et des impuissants, les vrais maîtres du monde.

En descendant aux fonctions, on trouverait, après les parasites de l'individu, ceux de la société elle-même et des différents groupes sociaux. Si les criminels sont bien les parasites de la société, la police et les magistrats sont les parasites des criminels. Aussi comme ils les ménagent, comme ils les soignent, comme ils leur dosent les châtiments anodins et les pénalités illusoires. Il ne faut pas les détruire, mais bien les parquer et les surveiller. Quand la société se fâche, on

en force quelques-uns dans un coin de l'enclos et on les jette à la fougue populaire qui s'en repaît. « Prendre tous les malfaiteurs d'un coup? Pas si bêtes! disent les policiers. Il faut qu'ils nous fournissent notre pain quotidien. » Les magistrats tiennent le même raisonnement et ni les uns ni les autres ne s'aperçoivent qu'ils mangent dans les mains qu'ils mènent et qu'on leur amène au bout des menottes et des cabriolets.

Tout fonctionnaire est parasite du public. Si chacun d'eux accomplissait sa besogne selon les formes les plus rapides et les plus simples, elle fondrait. L'art du fonctionnaire est, au contraire, de la faire durer, de l'accomplir trop tard, mal à propos, afin qu'il soit éternellement nécessaire de la reprendre par le commencement. L'état des rues à Paris illustre bien cette définition. La multiplication des trous et des palissades inutiles est pour faire croire que les parasites sont occupés à un travail immense et urgent. Alors on embauche d'autres parasites encore, et les premiers sont promus à un grade supérieur.

Le parasitisme du fonctionnaire est universel : un ministre vit de se faire croire indispensable et un paveur vit de ménager sous ses pavés de petites causes introuvables d'effondrement.

Enfin, comme fournisseur ou comme industriel, l'Etat atteint un degré rare de parasitisme. Son incapacité est telle que s'il ne fraudait pas, il perdrait de l'argent, malgré ses prix exagérés. Aussi, dans tous ses produits, y a-t-il toujours un tiers d'inutilisable. Mais c'est une question de savoir s'il n'est pas encore plus parasité que parasite.

La base du parasitisme social est la filouterie.

L'homme, comme les animaux, dont il est, fait inlassablement à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît à lui-même.

La femme pousse cela à des proportion extraordinaires.

Et cependant la femme est un perfectionnement de l'enfant.

Au fond il n'y a pas de société au sens que ce mot semble impliquer. Il n'y a que des besoins qui veulent se satisfaire et qui grimpent les uns sur les autres, furieusement.

La sociabilité ne peut exister qu'entre des êtres qui n'ont besoin l'un de l'autre que pour des fins inutiles, des satisfactions de luxe, des rêves, des chimères.

Le parasité ne s'en prend jamais à son parasite. Quand il sent trop ses griffes, il exerce ses représailles sur l'être dont il est lui-même le parasite.

Le parasite est insatiable : l'être qu'il a choisi lui doit tout et presque toujours lui donne tout.

Le parasité est fier de ses parasites : « Ce monde-là, dit-il, vit à mes dépens. Ah! c'est lourd. » Et il se redresse.

Il n'y a pas grande différence entre jouir et souffrir ; la cause seule importe.

L'Ouest-Etat. — C'est peut-être que je suis un des inévitables clients de ce réseau, mais sa situation me cause moins d'irritation que de tristesse. A mon sens, elle est bien près d'être désespérée. Jamais lieu commun ne fut plus à sa place : il y a quelque chose de pourri sur le réseau de l'Ouest. A chaque instant ce sont des collisions, et on ne peut tout de même les expliquer par le mauvais état du matériel ou de la voie. On dirait qu'une sorte de fatalisme s'est abattu sur les employés découragés par le favoritisme. Jadis il était très difficile de faire nommer un pousseur de wagon par la compagnie. Les enquêtes étaient longues et sévères et ne portaient pas moins sur le recommandeur que sur le recommandé. Maintenant, paraît-il (et comment en serait-il autrement ?), la parole n'est plus aux techniciens, mais aux politiciens irresponssables. De là un haut personnel dont l'incapacité décourage le personnel inférieur et provoque cette inattention constante qui ne paraît que trop. Tout le monde s'en f..., même ceux qui, en dédaignant les règlements, se vouent à la mort. On sent qu'il n'y a rien à faire : une armée, même de fonctionnaires, fut toujours incapable avec des chefs incapables. Le soldat n'a de confiance en soi-même que si on lui inculque ce sentiment par une sorte d'infaillibilité dans le commandement.

Quelle que soit la valeur de ces réflexions d'ordre général, il y a un fait, c'est que les accidents, de tout genre, ne se sont produits en pareil nombre sur l'Ouest que depuis que l'Etat en a pris la direction. C'était un vieux navire, soit, mais l'Etat-major savait ce qu'il pouvait lui demander et ne lui demandait que cela. De nouveaux officiers sont venus qui, joignant l'imprévoyance à l'incapacité, ont exigé de lui des efforts incohérents et des vitesses impossibles : d'où la série de désastres qui ont engendré le découragement du personnel. Ce qui se produit dans une saison où le service est réduit fait présager de bien tristes mois d'été. Sur ces lignes branlantes (et qu'on ne répare plus, tout l'argent passant en indemnités), avec ces trains infinis où des voitures légères sont comme suspendues en l'air entre deux wagons lourds, avec ces gares sans télégraphe, sans signaux (ou que manie le premier venu, j'ai vu cela de mes yeux), quel sera le sort des rapides et des express dédoublés, confiés à des chauffeurs autorisés de la veille, lancés le 11, le 14, le 29, etc., de chaque mois au nez d'employés affolés qui ne savent d'où viennent ces choses, qui ne savent où elles vont ? Et, pourtant, il est raisonnable que les chemins de fer soient exploités et entretenus par l'Etat, comme les canaux, comme les routes. Il y a là un conflit fort pénible.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Alice Pépin, *Fruit nouveau*, Ficker, 3.5o. — Marc Sémenoff, *Caserne*, Figuière, 3.5o. — Simon Gantillon : *La Victoire de Samothrace*, Sansot, 3.5o. — Antonin Claude : *Jean Bizot*, « Poésie », Toulouse, 3.5o. — Confex-Lachambre : *Et la main passe*, Librairie du xx^e siècle, 3.5o. — Jean Relecq : *Le Destin d'Hélène*, Hachette, 3.5o. — Norbert Sevestre : *L'Emouchet*, Hachette, 3 fr. — Blanche Sari Flégier : *Pages d'Amour et d'Humour*, Ficker, 3.5o. — Pierre Wolff : *Sacré Léonce*, Ernest Flammarion, 0.95.— Yves le Febvre : *Sur la pente sauvage de l'Arez*, Ficker, 3 fr. — Henry Gréville : *Mon chien Bop et ses amis*, Plon, 3.5o.

Fruit nouveau, par Alice Pépin. Parmi les sept plaies d'Egypte des temps modernes, il convient d'inscrire la blessure légale et inguérissable du divorce. Ce n'est pas du tout une idée catholique de derrière la tête qui me fait avouer cela, mais bien le simple examen de la vie quotidienne, de la vie mondaine, de la banale vie mondaine s'efforçant à de jolis gestes malgré toute la laideur des actes. Nous aurons beau faire : aucune mentalité, même la mentalité des gens oisifs, c'est-à-dire de ceux que leur ennui mortel incite à déclarer toute nouveauté charmante, ne peut admettre sans une restriction de dégoût la rapidité cinématographique avec laquelle on balance ces dames ou ces messieurs. Un couple ayant trois mois de flirt et trois mois de mariage, ce qui fait six mois de désordre dans ses plus intimes habitudes, se déclare toujours prêt à divorcer, que la famille ou les amis s'en mêlent, et le couple se sépare pour aller reformer au plus vite deux autres couples de malheureux. Si encore le divorce ne permettait pas le remariage, il aurait peut-être une raison d'en finir quelconque, mais il a la reproduction facile, hélas!... M^me Alice Pépin nous montre, dans *Fruit nouveau*, une jeune personne intelligente, fort instruite et de bonne santé qui trouve tout naturel de flirter pour le bon motif avec un homme marié, et je ne vois pas cette jeune personne si coupable puisqu'elle a le droit d'espérer le mieux, le meilleur avenir, la possibilité du changement au nom de l'amélioration de la race. Nos excellents législateurs, qui font les lois pour améliorer surtout les malhonnêtes gens, but louable s'il en fut, ne sauraient l'en blâmer. Cette Anne de Martherou est un esprit logique. On lui a dit : rien n'est éternel que notre éternel désir de varier nos sensations et elle use du droit également éternel du plus fort. Il y a derrière le rempart, désormais fragile, de l'union légitime, une créature charmante quoique malade, on la tuera, on passera par-dessus le rempart et un cadavre, nouvelles mœurs qui ressemblent, de près, à celles de certains apaches, avec cette différence que les vrais apaches sont plus courageux puisqu'ils risquent la prison. Le *Fruit nouveau* de M^me Alice Pépin est bien présenté, peut-être trop habilement, car la partie adverse, la pomme de jadis, est tarée au physique à la seule fin de faire ressortir la belle cruauté de notre

accapareuse. Il n'est pas besoin d'être malade pour être trahi et exciter la compassion du passant. Une femme bien portante qu'on abandonne est peut-être plus à plaindre quand elle aime encore à plein cœur et à pleins bras. L'auteur de *Fruit nouveau* est une femme, elle a voulu garder la dignité, j'allais dire sacerdotale, du corps féminin et son héroïne sympathique est une chaste qui se débat chastement. Nous sommes loin de toute habileté, car la pudeur n'est que le piment de l'amour. (Piments *doux* frits dans l'huile bouillante ! crient les petites Espagnoles sur le pas des auberges de leur pays !) A l'heure actuelle ça ne va ni plus mal ni beaucoup mieux pour l'amour en France qu'ailleurs, seulement l'éducation amoureuse devient vraiment pitoyable. Il n'y a plus de secrets d'alcove. Les romanciers n'ont plus rien à inventer et dans le récit d'une candidate au divorce (dans candidate il y a candide !) on peut puiser les plus scandaleux détails. Entre une femme divorcée et un gibier de cour d'assises il n'y a guère que l'avocat qui rougisse, encore est-ce une figure de son discours ! Je vous entends. Vous allez me dire : ça se tassera, on en prendra son parti. Non. Les jeunes filles, les jeunes femmes amoureuses pour le bon motif ne continueront pas à s'exposer au lâchage public du divorce, elles finiront par lui préférer le collage mystérieux ou l'union libre de l'amour défendu. Au moins elles y pourront pleurer ou rire à leur aise sans qu'un juge d'instruction vienne se régaler de leurs attitudes sous le spécieux prétexte d'instrumenter au nom de la morale. Pour mon humble part, le divorce me laisserait indifférent s'il n'y avait l'obligation mondaine de tenir à jour son carnet d'adresses. Chaque année, en octobre, je demeure perplexe devant la multiplicité des changements de résidences et cette réflexion me vient inévitablement à l'esprit : « Ne pourraient-ils se séparer tous en conservant le même numéro ! » J'oublie que changer son numéro sur la scène du monde est en somme le seul triomphe auquel chacun aspire !...

Caserne, par Marc Sémenoff. Cet auteur, qui porte un nom que j'oserai qualifier de russe, critique sévèrement et littérairement le service militaire français. Il a raison... à son double point de vue de littérateur et de nihiliste. Il prononce *Caserne* comme on prononcerait *Caverne*, certainement. La très importante préface d'Anatole France qui précède ce livre : « J'ai lu avec le plus grand intérêt votre livre qui me paraît appelé à un grand succès. Il y a là un accent de vérité qui force l'intérêt..., etc.., etc... » (je ne peux pas tout citer parce que ce serait trop long), nous invite à réfléchir sur une œuvre vécue. Or, ce que je vois de plus clair dans cette histoire, c'est que l'auteur ou le héros est un poète, un rêveur, un érudit même et que ça l'ennuie ferme de balayer une écurie ou une chambre. C'est naturel, cependant; il y a des tas d'individus qui semblent faits pour ba-

layer les ordures de tous les endroits où ils se trouvent ; alors ...qu'est ce qu'on peut bien en tirer en dehors des nettoyages coutumiers ? Il faut qu'on arrive à balayer les endroits sales... Et si ni vous ni moi n'avons le désir de nettoyer nous-mêmes... j'imagine que notre fusil doit être toujours en état de nous défendre. L'horreur du chiffon gras, du tripoli et du balai est une question d'éducation première. Le jeune homme qui pense lyriquement et s'ennuie de se rougir les mains dans la corvée de cuisine n'a pas la notion de l'égalité qu'il prêche. Il voudrait tous les hommes exemptés de corvée de cuisine.... Mais il accepte de manger dans un restaurant. Est-ce qu'il s'imagine que les pommes de terre s'épluchent toutes seules dans le grand restaurant de la vie ?... Quand on aura supprimé la caserne, la caverne où on élève les ours mal léchés comme les lions délicats, il y aura l'école de la nouvelle armée des prolétaires, vous savez, quand l'*internationale* (qui est une chanson) « sera le genre humain ». Oh ! alors on apprendra à cette école à briser proprement les barrières de la société et à rouer de coups le pauvre diable qui s'entête à travailler le jour de la grève, de la grève, ce beau dimanche des malfaiteurs.... et puis, et puis ce sera la même histoire. On trouvera un Monsieur poète que ça ennuiera ferme! Il excitera les hommes à la révolte, c'est-à-dire à rentrer dans un ordre ancien. C'est égal, ce livre méritait une belle préface d'Anatole France... et il l'a !...

La Victoire de Samothrace, par Simon Gantillon. On dirait du d'Annunzio. Il y a une jeune femme espagnole qui meurt du « quadruple spasme érotique » durant que son ami joue une symphonie. Ce sont là des amours un peu bien compliquées. Il ne faut pourtant pas nier le grand souffle qui porte aux nues et aux pires excès ces deux pauvres amoureux coupables d'avoir trop lu le plus habile pervers du siècle, celui-là dont les petites femmes, les jolies snobinettes disent : « Lui seul sait nous parler la langue du cœur ! » Elles appellent ça le cœur, les pauvres entravées !...

Jean Bizot, par Antonin Claude. Un humble récit de terrien. Il faut beaucoup de patience, disons aussi de probité, pour écrire une histoire de paysan. Jean Bizot est un honnête garçon qui se marie pour échapper à l'amour de sa belle-mère, la trop jeune compagne d'un âpre vieillard. La pauvre Luce en meurt et lui laisse libre la terre de la famille, cette terre qu'on se dispute entre paysans pour l'honneur ou l'amour. La Norade, la vieille tante, est un type curieux bien étudié dans son farouche entêtement.

Et la main passe, par Georges Lachambre. M. Villers copiant les mœurs des gentilshommes campagnards de son entourage est bien amusant. Ses naïvetés désarment la critique maussade qui le préférerait peut-être moins naïf. En revanche, je ne pardonne rien du tout à l'amant de Jeanne Béraud parce qu'il cherche une *an*

biance d'art ! « Si ça peut s'acheter à bon compte, je lui conseille d'en faire venir une. Il s'amusera avec et nous laissera en repos, » dit son beau-père. Je suis de l'avis du beau-père.

Le Destin d'Hélène, par Jean Relecq. Une fille riche qui ne peut pas se séparer de son état pour en prendre un autre. Rien de collant au visage comme un masque d'or et elle mourra sans doute étouffée par ce masque que l'amour — lui-même — n'a pas su lui arracher.

L'Emouchet, par Norbert Sevestre. Histoire dramatique d'un prêtre torturé par l'indignité de son frère, un mauvais sujet. Il y a dans ce volume, une plus courte nouvelle intitulée *Merlin*, où l'on nous dévoile la perfidie, doublée de fidélité, d'un chien de braconnier vraiment bien dressé.

Pages d'amour et d'humour, par Blanche Sari-Flégier. Récits qui doivent faire les délices de certaines petites villes. Voir : *Comment on comprend l'art en province.*

Sacré Léonce, par Pierre Wolff. C'est sur le théâtre qu'il faut voir ce joyeux... trio et entendre ce feu d'artifice de mots drôles.

Sur la pente sauvage de l'Arez, par Yves le Febvre. Récits bretons illustrés de petits sites mélancoliques à souhaits et assortis au ton de l'auteur.

Mon chien Bop et ses amis, par Henry Gréville. Comme elle paraît lointaine, cette femme de lettres morte tout dernièrement et encore si jeune dans ces récits mondainement familiers. C'est joli, c'est propre, c'est peut-être faux, mais c'est d'une tenue correcte qui ne se permet pas le déshabillage intime si en vogue de nos jours. Et rien que pour cette tenue rappellant à la fois la sagesse, un peu service commandé, de l'institutrice et aussi, j'aime à la croire, la pure quiétude de la vie, je l'admire... Je finis par l'aimer du regret de tout ce qui manque aux autres.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Pierre Pic : *Guy Patin*, 1 vol. pet. in-4, 8 fr. G. Steinheil. — Mario Schiff : *La Fille d'alliance de Montaigne, Marie de Gournay*, 1 vol. in-18. 5 fr. Champion. — S. E. le Cardinal Mathieu : *Œuvres Oratoires. Lettres pastorales et Discours académiques*, 1 vol. in-8, 6 fr., Champion. — Augustin Cabat : *Les Porteurs du Flambeau, d'Homère à Victor Hugo*, 1 vol. in-18. 3.50, Perrin. — *Les Célébrités d'aujourd'hui : Edmond Rostand*, par Louis Haugmard, 1 vol. in-18, 1 fr., Sansot. — Jean Héritier : *Une critique de Chantecler*, 1 vol. pet. in-18, 1 fr., Sansot.

Avant qu'un hasard ait fait entreprendre à M. Pierre Pic cette étude sur **Guy Patin**, il avait seulement entendu parler de lui, comme tout le monde, il savait qu'il avait été doyen de la Faculté de médecine et qu'il avait lutté contre les antimoniaux, la circula-

tion du sang et autres nouveautés du siècle. Mais, après avoir lu les cinq volumes de sa correspondance, voici en peu de mots l'opinion que M. Pierre Pic formule sur ce fameux médecin : « Guy Patin a été abominablement surfait. C'est un raseur, dont la seule excuse (il est vrai qu'elle est d'importance dans le cas présent) consiste en ceci qu'il n'a pas écrit pour le public, et serait peut-être fondé à se plaindre qu'on l'ait édité malgré lui. »

Le style de Patin est naturel, remarque M. Pic, mais a-t-il beaucoup d'autres qualités? C'est simplement un style d'honnête homme et Sainte-Beuve a été trop indulgent en lui reconnaissant ces qualités de souplesse et ces « traits vifs et hardis qui peignent au vif l'esprit et le genre de l'auteur ».

Au point de vue médical, continue le critique, la mentalité de Patin est « navrante » : il semble « s'être fait serment de ne jamais laisser traîner une idée médicale fausse sans la faire sienne ». Sa thérapeutique peut se résumer dans le

Clysterium donare,
Postea saignare,
Ensuita purgare,

du *Malade Imaginaire*. Et il est très probable que Molière, en écrivant cette comédie, songeait à Patin et à ceux de son école. Voici quelques échantillons de la thérapeutique personnelle de Patin, extraits de sa correspondance :

7 avril 1645. — M. Cousinot, qui est aujourd'hui premier médecin du roy, fut attaqué d'un rude et violent rhumatisme pour lequel il fut saigné 64 fois en huit mois ; par ordonnance de M. son père, et de M. Bouvet son beau-père. Après avoir été tant de fois saigné, on commença à le purger, dont il fut fort soulagé et en guérit à la fin.

7 avril 1645. — Il n'y a point de remèdes au monde qui fassent tant de miracles que la saignée... Les idiots qui n'entendent pas notre métier s'imaginent qu'il n'y a qu'à purger, mais ils se trompent ; car, si la saignée n'a précédé copieusement pour réprimer l'impétuosité de l'humeur vagabond, vuider les grands vaisseaux, et châtrer l'intempérie du foyer qui produit cette sérosité, la purgation ne saurait être utile.

Ne croirait-on pas ouïr Sganarelle? remarque M. Pierre Pic (1). Mais voici du meilleur Sganarelle, avec du latin. Il s'agit d'empêcher les taches de la petite vérole :

Mais je pense que le meilleur remède de tous est de saigner hardiment

(1) A ce propos, je me demande pourquoi les comédiens qui interprètent le rôle des médecins dans *Monsieur de Pourceaugnac* et celui de Sganarelle dans *le Médecin malgré lui*, le font d'une façon aussi grossièrement bouffonne. Ce ne sont pas leurs gestes qui devraient faire rire, mais ce qu'ils disent. Comme ce serait plus comique, ces absurdités médicales prononcées d'une voix grave et d'un ton sérieux à la manière de Guy Patin.

dès le commencement du mal, *ad contemperandum fervorem et extinguendam acrimoniam sanguinis exhuberantis ex utràque basilicâ* ; et d'estuver les douze premiers jours du mal les yeux et le visage du malade, *ex aquâ optimâ tepidâ qualem habemus sequanicam* (c'est de l'eau de Seine dont il parle), afin de procurer l'évaporation de cette humeur maligne enfermée sous la peau. Je m'en sers très heureusement, *non omissis frequentibus enematis, ne ab excrementorum copiâ supramodum sordescant viscera, a quibus tota illa fœtida eluvies in habitum corporis deponitur atque effanditur.*

En poursuivant la lecture de ces extraits, nous voyons Patin saigner un enfant de trois jours, ce qui lui réussit parfaitement. Comme l'écrivait lui-même ce grand médecin, « les bons et beaux secrets de notre métier sont dans les aphorismes et le prognostic d'Hippocrate et dans la méthode de Gallien avec le livre de la saignée ». Cette méthode, il l'applique invariablement à toutes les maladies, et il fait des cures merveilleuses. Lorsqu'il n'adresse pas de louanges à son propre génie, Patin n'écrit guère que pour injurier ses confrères : il le fait avec plus de grossièreté que d'esprit. Ce livre, fait avec esprit et une agréable légèreté, met à la portée du public lettré l'œuvre et les idées de ce médecin célèbre du XVII^e^ siècle. De nombreux documents et portraits (74), portraits de médecins et de savants du XVII^e^ siècle, illustrent cet ouvrage d'une érudition critique et ironique (1).

§

Si **Marie de Gournay** est célèbre par l'amitié de l'auteur des *Essais*, et par le culte qu'elle voua à Montaigne, on ne connaît guère les œuvres personnelles de la fille d'alliance du philosophe. Il était intéressant, en nous racontant sa vie studieuse, de nous donner les meilleurs fragments de ses Essais, à elle. Car, à l'exemple de son père d'élection, elle voulut aussi faire des Essais. M. Mario Schiff, chargé de cours à la Faculté des lettres de Florence, qui consacre un volume à *Marie de Gournay* et publie *l'Egalité des hommes et des femmes*, et *le Grief des Dames*, nous révèle sa manière : « Autour d'un fait ou d'une idée qui lui sont familiers, elle accumule tous les exemples que lui fournissent ses lectures, tous les souvenirs que conservait sa mémoire précise. » C'est la manière de

(1) Je rappellerai ici un précédent ouvrage de M. Pierre Pic, paru en 1908 : *Pilules apéritives à l'Extrait de Montaigne, ad usum Medici necnon cujusdam Alius*. Ce sont des pensées de Montaigne, extraites des divers chapitres de ses *Essais*. Une table de concordance renvoie le lecteur à l'édition complète. Citant le jugement de quelques auteurs sur Montaigne, M. Pic, à la suite de l'opinion de Pascal : « Il est plein de mots sales et déshonnêtes... » s'écrie pudiquement : Hélas! le présent recueil en est un choix.

Ce volume contient dix reproductions très bien venues de divers portraits de Montaigne, la tour de la maison de Montaigne en 1823, un croquis du château de Montaigne, la signature du philosophe, le cachet à ses armes, etc...

Montaigne : « Elle cherche l'expression primesautière et pittoresque et toutes les fois que la passion l'emporte, elle la trouve. » Ainsi que Montaigne encore, elle se prend comme type d'humanité, et, s'écartant de la doctrine de son maître, qui faisait peu de cas des femmes, elle prêchera l'égalité des sexes.

Ces deux petits traités se lisent avec intérêt, moins pour la valeur des arguments que pour l'originalité et le bel orgueil de l'idée exprimée et défendue. On a pu avec quelque justesse donner à Marie de Gournay le titre de « mère du féminisme moderne ». Le style de ces essais a son intérêt aussi : M^lle^ de Gournay prétendait, dit M. Mario Schiff, « rester libre de créer les mots ou les expressions qui lui seraient nécessaires. La tyrannie de l'usage populaire de Paris comme celle de la bonne société lui semblaient également intolérables. A quoi bon appauvrir une langue qui a fait ses preuves puisqu'elle a produit des écrivains tels que Montaigne et Ronsard, qui sont inimitables et qui le resteront? » Elle souriait, ajoute le critique, de ces gens qui corrigent les *Essais* et qui blâment leur auteur d'avoir fait usage de la langue entière tandis qu'eux n'en admettent que la moitié. Cependant elle vécut assez pour assister à la victoire définitive des puristes et des malherbisants : aussi passa-t-elle les dernières années de sa longue existence à corriger et à rajeunir le texte de ses œuvres.

Que l'on songe que cette fille d'alliance de Montaigne fréquenta Racan, Colletet, Saint-Evremond et Balzac, tous écrivains déjà classiques, et on comprendra la rapide évolution qui s'était opérée dans la langue française.

Cette évolution et cette épuration de la langue firent négliger les grands poètes de la Renaissance. M^lle^ de Gournay crut donc qu'en rajeunissant les vers de Ronsard elle lutterait contre l'injustice où elle voyait tomber son œuvre. Elle imagina donc cette supercherie littéraire d'un manuscrit recueilli dans le cabinet du poète, une vingtaine des plus riches pièces de son livre « esgarées parmi de vieux papiers, et corrigées de sa dernière main ».

Colletet, dans sa *Vie de Pierre de Ronsard*, nous a révélé cette entreprise de la vieille demoiselle, d'accommoder les vers de son maître au nouveau style. « Et de faict, écrit-il, elle eut la hardiesse de mettre les mains sur celles-cy et de les publier mesme avec quelques œuvres, précédées d'un avertissement par lequel elle donnoit advis au lecteur qu'elle avoit heureusement trouvé un exemplaire de toutes les œuvres de Ronsard revues et corrigées par l'autheur et de sa main propre ; ce qui estoit absolument faux, comme elle me l'advoua elle-même, en me donnant cet échantillon d'œuvres corrigées. Aussy luy dis-je dès lors que tant qu'il resteroit un Colletet au monde on sçauroit par luy l'erreur et la vanité de cette supposition. »

Il est regrettable que M. Mario Schiff ne nous ait pas donné un

échantillon de ces corrections, qui furent faites avec piété et sans doute avec habileté. Mais Mlle de Gournay n'a-t-elle pas un peu corrigé certains passages des *Essais* ? Elle fut en quelque sorte, écrit M. Mario Schiff, « l'exécuteur du testament intellectuel de son second père, puisqu'elle reçut quinze mois après sa mort les papiers recueillis par sa veuve et triés par Pierre de Bach pour servir à la nouvelle édition des *Essais* ? Ce travail l'occupa longtemps. Elle publia un texte augmenté de nombreux passages inédits. L'habitude qu'elle avait de la pensée de son maître lui servit pour adoucir certains termes, ménager certaines transitions. »

Cette étude met bien en lumière le talent et l'originalité de Mlle de Gournay. Sa véritable originalité est bien, comme le proclame M. Mario Schiff, d'avoir défendu la femme contre « l'injuste dédain des hommes ». Sa culture et son œuvre demeurent le meilleur argument de sa thèse.

§

Le cardinal Mathieu, quoiqu'il représentât le clergé de France à l'Académie française, n'était pas un écrivain très original : on ne trouverait dans ses **Œuvres oratoires**, **Lettres pastorales et Discours académiques**, aucune phrase, aucune image, aucune idée qui ait une marque spéciale. Mais on ne saurait refuser à ses sermons la tenue et l'habileté qui constituent ces sortes de discours. On lit avec intérêt ceux qu'il prononça à l'Académie des Jeux Floraux et à l'Académie française : derrière l'orateur il y a l'historien, et ces pages demeurent un document sur Clémence Isaure qui ne fut peut-être qu'un mythe, et sur le cardinal Perraud, qui ne fut sûrement qu'un saint. Le cardinal Mathieu s'extasie sur la valeur littéraire du journal intime de son prédécesseur. Ce journal, dit-il, mériterait d'être publié, autant peut-être que celui d'Eugénie de Guérin et de Frédéric Amiel.

Il y a là un vif sentiment de la nature, affirme-t-il, et il cite : « Avril. Splendide journée d'hier, je buvais la lumière ; à chaque instant, je me disais : Que tout cela est beau !... — Novembre. Température tiède. Pas un souffle de vent. Les riches teintes d'automne s'étalant sur les arbres et faisant aux forêts un manteau diapré et magnifique, ces feuilles, aux nuances si diverses, semblent me dire : Nous nous faisons belles parce que nous allons mourir. Ces splendeurs du ciel aux derniers jours d'automne me pénètrent d'une mélancolie profonde. A certains moments, il me semblait que j'avais envie de pleurer sur la fuite de la vie. »

N'est-il pas curieux de voir un Cardinal sévère, ascète et qui se cache pour écrire secrètement ces petites fadeurs sentimentales et si peu neuves, sur les feuilles mortes ?

Le cardinal Mathieu raconte encore qu'un jour, pendant une pro-

menade en forêt, le secrétaire de M. Perraud s'enhardit à lui déclamer une *Nuit* de Musset. Il écouta et ne l'interrompit que tout à la fin : « Taisez-vous, profane, lui dit-il; mais, mon Dieu, que cela est beau ! »

§

Dans ce volume, **les Porteurs du Flambeau**, M. Augustin Cabat consacre de petites études synthétiques aux grands poètes qui, d'Homère à Victor Hugo, se transmirent le flambeau sacré. Mais pourquoi M. Cabat arrête-t-il la vie poétique à Victor Hugo? Hugo est déjà loin de nous, au bout de l'avenue, et d'autres après lui ont porté le divin flambeau. D'ailleurs, malgré le titre du volume, M. Cabat s'est essayé à caractériser la poésie de Verlaine et de Mallarmé, il dit qu'elle réalise une « notation musicale plutôt que verbale », et que ces dernières œuvres « nous touchent par des traits d'intimité et de sensibilité, qui, dépassant les limites du sujet lui-même, font jaillir à travers les temps et les lieux la source des émotions éternelles ». Certes, mais M. Cabat se demande si la nouvelle école, c'est du symbolisme dont il parle, ne se fourvoie pas, et il parle « d'expressions sibyllines ». M. Cabat attend le retour du romantisme, et s'il avait vécu en 1830, il eût sans doute combattu Victor Hugo, son Dieu d'aujourd'hui, au nom des classiques.

§

A signaler, dans la collection des *Célébrités d'aujourd'hui*, l'**Edmond Rostand**, de M. Louis Haugmard. C'est avec un sens critique parfait que M. Haugmard a su analyser la nuance du talent de M. Rostand, qui nous est présenté ici plutôt comme un artiste fantaisiste, un habile jongleur de mots, que comme un grand poète.

En un autre petit volume, M. Jean Héritier nous donne **Une critique de Chantecler**, qui est, selon lui, un poème symbolique manqué, et en outre une mauvaise pièce de théâtre. Quant au lyrisme, voici :

> J'allitère ! Oui, Coquards, cocardés de coquilles,
> Cocardeaux, Coquebins, Coquelets, Cocodrilles,
> Au lieu d'être coquets de vos cocoricos,
> Vous rêviez d'être, ô Coqs, de drôles de cocos !
> Oui, Mode, pour que d'eux tu t'emberlucoquasses,
> Coquine, ils n'ont voulu, ces Coqs, qu'être cocasses !

Décidément les critiques théâtraux nous trompent. Depuis Chantecler, ils ont exalté deux fameux chefs-d'œuvre, qui n'en sont pas.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Paul Frémeaux : *Dans la Chambre de Napoléon mourant. Journal inédit de Hudson Lowe ;* « Mercure de France », 3 fr. 50. — André Duboscq : *Louis-Bonaparte en Hollande d'après ses Lettres, 1806-1810 ;* Emile-Paul, 7 fr. 50. — Ernest Daudet : *L'Ambassade du Duc Decazes en Angleterre, 1820-1821* ; Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Lord Broughton : *Napoléon, Byron et leurs Contemporains.* Tome I (1809-1816). Traduit de l'anglais par Armand Fournier, avec une Préface de Lord Rosebery ; Félix Juven, 7 fr. 50.

Dans la Chambre de Napoléon mourant, par Paul Frémeaux. — On sait qu'avant de publier sous ce titre le Journal inédit d'Hudson Lowe, M. Paul Frémeaux s'était déjà occupé de Sainte-Hélène dans deux volumes (1). Le sujet du premier de ces deux précédents ouvrages, « Napoléon prisonnier », était surtout épisodique; le second volume, en revanche : « les Derniers Jours de l'Empereur », traitait l'ensemble, quitte à négliger maints détails, même importants, que l'auteur compte reprendre dans un volume ultérieur. En attendant, dans le présent livre, M. Frémeaux est revenu plus spécialement sur la maladie et la mort de Napoléon. Il y a été déterminé par la découverte d'un important document inédit, le propre Journal d'Hudson Lowe. Ce Journal se compose d'une suite de rapports envoyés par Hudson Lowe au ministre des Colonies, lord Bathurst. La partie utilisée par M. Frémeaux s'étend du 1er avril au 5 mai 1821, — c'est-à-dire (et c'est en ceci que le Journal est un document considérable sur la fin de l'Empereur) depuis le jour où un nouveau médecin anglais, le Dr Arnott, fut appelé à donner ses soins à l'illustre malade jusqu'au jour même de la mort de Napoléon. De courts passages seulement de ce document, totalement ignoré en France, avaient été reproduits par William Forsyth, dans sa biographie d'Hudson Lowe, et par M. John Holland Rose. M. Frémeaux s'explique par l'aridité des détails, presque toujours médicaux, qu'il contient, le peu de circulation de ce document ; et bien que ces détails, — en y joignant ceux, encore plus techniques, des Bulletins mêmes du Dr Arnott, donnés dans un précieux Appendice, — perdent toute aridité et prennent même une sorte d'intérêt shakespearien quand on songe à l'homme auquel ils se rapportent, M. Frémeaux s'est mis en devoir de présenter, d'encadrer et d'éclairer le Journal d'Hudson Lowe du mieux qu'il a pu, l'annotant copieusement, y intercalant, en concordance chronologique, des extraits empruntés aux « Récits de la Captivité » de Montholon, sans parler de divers autres témoignages de provenance tant française qu'anglaise, enfin le faisant précéder et suivre d'explications et d'une conclusion sur la maladie de l'Empereur.

Le Dr Arnott, chirurgien du 20 régiment, est un acteur essentiel

(1) Voir *Mercure de France* des 16 juin 1908, 1er février et 16 décembre 1909.

du drame de la Captivité arrivé à sa dernière phase. C'est certainement M. Frémeaux qui a découvert, remis en bonne place cet acteur, comme l'en louait M. Frédéric Masson à propos de son dernier livre, où l'on fait pour la première fois la connaissance du médecin anglais. Envoyé par Hudson Lowe, il soigna l'Empereur, a-t-on vu, du 1er avril jusqu'au jour même de la mort de Napoléon, 5 mai 1821. Le Journal d'Hudson Lowe est le plus souvent rédigé sur les rapports d'Arnott. Ce journal, qui contient ainsi, contresignée par le gouverneur, l'opinion (l'opinion officielle) du médecin anglais, achève, en réalité, d'établir ce fait : Que presque jusqu'au dernier moment, pour ainsi dire, l'on ne voulut point considérer l'Empereur comme gravement malade. Honnête homme, mais timoré ; se souvenant, — trop, — de la disgrâce d'O'Meara et de Stokoe, ses deux prédécesseurs, compromis par des diagnostics qui proprement cassaient les vitres; ayant affaire à un collègue, Antommarchi, peu sérieux, Arnott paraît plus ou moins inconsciemment avoir évité de se prononcer d'une façon pessimiste (1). Toutes les hypothèses sur une maladie de foie avaient toujours été vivement écartées par Hudson Lowe et le gouvernement anglais. Confirmer maintenant ces hypothèses, c'eût été mettre les autorités anglaises dans un cruel embarras : une maladie de foie, formellement diagnotiquée chez Napoléon, eût nécessité, sous la pression de l'opinion, un changement de résidence. Et c'était bien là, je crois, la dernière chose dont l'Angleterre officielle voulût entendre parler, non sans doute par froide et perverse férocité (bon pour la légende et le mélodrame, cela), mais, chose à peine moins terrible, quoique plus proche de la vie réelle, parce que les affaires, à Sainte-Hélène, étaient ainsi une fois réglées : *Quieta non movere*. Pas d'histoires, quoi ! L'éternel « pas d'histoires » des gouvernements qui aiment l'ordre avant tout par égoïsme, des fonctionnaires qui tiennent à leur situation et des médecins soucieux de ne point déplaire.

Il n'entre vraiment quelque franchise dans la chose que lors de la manifestation des signes indubitables d'affection cancéreuse de l'estomac, tard, — le 27 avril 1821 ! Sans être encore catégorique sur la nature du mal, le Dr Arnott sent, pour le coup, que son illustre client est perdu. Il le fait entendre à Hudson Lowe. Et l'impression de la fin prochaine s'empare subitement de ces gens qui avaient si longtemps douté du mal de l'Empereur. Dès lors, Hudson Lowe proclame

(1) Je le crois sincère, — d'une sincérité s'accordant d'ailleurs avec sa timidité, — lorsqu'il dit : « J'ai beau examiner la foie, je n'y découvre ni enflure, ni induration » (18 avril). Et le diagnostic n'était pas sans quelque valeur Mais l'on en tirait, et Arnott en laissait tirer, des conséquences abusives (ce qu'a bien souligné M. Frémeaux), attendu que l'on concluait de là à l'absence de toute maladie grave chez l'Empereur, — qui était, dans le même moment, atteint d'un cancer de l'estomac !

ses alarmes, se multiplie. Pressantes offres de soins, envoi de sommités médicales, etc. A l'optimisme officiel des temps précédents succède le pessimisme, — officiel aussi, le pessimisme enfin permis, car il n'y a plus de danger de se compromettre maintenant, — la mort est proche ! Et l'on dirait que c'est un soulagement secret, le soulagement de sentir, avec la vie du Captif, sa propre responsabilité finir, qui stimule le zèle soudain de Lowe ! C'est comme une joie qui se trahit. Ce sec journal médico-administratif devient ici involontairement d'une ironie lamentable. Je ne veux pas dire que le pauvre Lowe ait eu, ici, des sentiments de coquin. Non. La vie, quand on la voit de près, montre un peu partout, chez ce que l'on appelle les honnêtes gens, des exemples en petit de ce qui se passait alors à Sainte-Hélène. Autour du colosse expirant, tous ces pauvres hères de l'administration anglaise s'agitaient, mais sans sortir, sous aucun rapport, de la commune mesure des sentiments humains.

Quant à moi, après avoir étudié l'admirable document, — admirablement présenté, — que nous devons à M. Paul Frémeaux, je déclare que je me représente, comme si j'y avais été, tout ce qui se passa, se pensa et se sentit à Sainte-Hélène, — côté des geôliers, — durant les derniers jours de l'Empereur.

§

Une des tristesses de Sainte-Hélène fut la connaissance qu'y eut l'Empereur de la désaffection que manifestait à son égard son frère Louis, l'ex-roi de Hollande. Ce détail, qu'aurait pu noter M. André Duboscq, montrerait, avec d'autres de ce genre, que cet auteur a vu plutôt juste, lorsque, voulant, aux premières pages de son livre sur **Louis Bonaparte en Hollande d'après ses lettres**, s'expliquer la cause initiale du malentendu qui régna entre l'Empereur et son troisième frère, il pense que celui-ci ne jugeait pas que Napoléon eût conservé pour lui des sentiments d'affection fraternelle. En ceci il pouvait se tromper, bien que la manière de César fût plutôt assez rude; et, par exemple, Louis ne pardonnait pas à son frère de l'avoir contraint à épouser Hortense. Quoi qu'il en soit, cette opinion commanda son attitude plutôt désagréable comme roi de Hollande. Une appréciation par trop peu sentimentale vraiment de ses rapports avec le héros auquel l'attachaient les liens du sang fit qu'il s'en tint strictement, — en homme qui ne veut point mêler l'amitié et la politique, comme s'il se fût agi exclusivement de politique, ici ! — aux termes de l'article premier du traité garantissant (sur le papier) à la Hollande le maintien de ses droits de nation indépendante. Il voulut rester vis à-vis de l'Empereur sur le pied de puissance à puissance, chose bien impossible, sous quelque rapport que ce fût. Avec cela, profondément honnête, d'une honnêteté

timorée et vétilleuse de lymphatique mal portant, il était enclin à prendre le parti des Hollandais non seulement par manque de confiance envers l'Empereur, mais encore par conception scrupuleuse de ses devoirs envers eux. En publiant une partie de la correspondance du roi de Hollande (300 lettres), c est surtout ce côté particulièrement estimable (quoique mêlé de bien des inintelligences) du caractère de Louis Bonaparte que semble avoir voulu montrer M. A. Duboscq. Dès qu'il s agit de Napoléon ou d'Hortense, ce caractère se trouble. Il n'est vraiment lui-même que quand, ces deux êtres, l'un intimidant, l'autre antipathique, écartés, il ne reste que les bons et chers Hollandais. C'est, estime non sans raison M. Duboscq, pour travailler à leur bonheur que Louis voulut, malgré Napoléon, être, non pas un préfet, ni même un gouverneur de province, mais un roi, un roi indépendant. Et, de fait, les Hollandais lui durent de ne point connaître pendant tout son règne, de 1806 à 1810, l'imposition des rentes et la conscription ; et quant au Blocus continental, dont les dispositions atteignaient particulièrement la Hollande, c'est en 1808 seulement qu'après de vaines tentatives auprès de l'Empereur pour atténuer à l'égard de la Hollande la rigueur du système, il en prescrivit la stricte application dans le royaume. On lira avec intérêt la partie de la correspondance relative à ces questions. Les autres lettres montrent de même un roi tout dévoué à ses sujets.

Il est à remarquer que lorsque l'architrésorier Lebrun succéda à Louis après la brusque abdication de celui-ci, il prit, d'abord, comme lui, et sur les mêmes questions, la défense des Hollandais (1); et ceci est un argument de plus, que je signale à M. A. Duboscq, en faveur du Roi de Hollande. Mais la situation de Lebrun, pour des raisons qui s'aperçoivent aisément, était moins fausse que celle de Louis Il était, malgré tout, singulier de voir un roi du sang et de la création de Napoléon prendre, fût-ce par scrupule, sur de nombreuses questions, grandes et petites, le contre-pied des intérêts de son frère, — ceci, chez un peuple qui, au rapport de Réal, était aussi anti-français qu'au temps de Louis XIV, loyaliste par force à Amsterdam, orangiste à La Haye, anglais à Rotterdam. Il y eut, d'ailleurs, quoi qu'en dise M. André Duboscq, de la part de Louis Bonaparte, une certaine proportion d'humeur dans tout ceci. Parfait honnête homme, consciencieux, certes ; et, ajoutons, hypocondriaque, étroitement obstiné, orgueilleux, entier à sa manière, qui était la manière flegmatique, et ayant enfin, noyée de lymphe, trouble et d'autant plus insupportable, sa bonne petite dose de césarisme familial.

M. Ernest Daudet avait écrit, dans un précédent volume, l'histoire du ministère de Decazes, le favori de Louis XVIII. On sait que la

(1) Voir, sur l'administration de Lebrun en Hollande, *Mercure de France* du 1er juillet 1907 : *l'Architrésorier Lebrun*, par le marquis de Caumont La Force.

politique libérale de Decazes, inaugurée après la dissolution de la Chambre Introuvable, fut attaquée furieusement par le parti ultra lors de l'assassinat du duc de Berry, en février 1820, et que le ministre dut se retirer. Aujourd'hui, dans **l'Ambassade du Duc Decazes en Angleterre**, M. Ernest Daudet fait, « avec cette sûreté d'informations dont il a le secret » (et c'est le cas de le dire, car, suivant l'habitude de cet auteur, pas une seule référence n'est donnée, sauf une mention très générale des papiers de la famille du duc) l'histoire de la période qui suivit la retraite de Decazes. L'intérêt, malgré l'indication du titre, ne s'attache pas à l'ambassade du duc, compensation opulente, mais sans grande portée politique, accordée à une disgrâce où l'affection du roi avait tout d'abord suivi l'ancien favori. Cette ambassade, sauf à en reprendre l'étude à l'aide d'une documentation diplomatique plus serrée, ne paraît pas devoir rester comme une page très extraordinaire au livre de notre politique étrangère. Non que Decazes n'y ait rendu des services, par exemple dans les négociations qui accompagnèrent la guerre d'Espagne et la révolution de Naples ; mais, somme toute, plus que l'activité diplomatique du duc, sont curieuses, ici les impressions et notes de la duchesse Decazes sur la haute société britannique, au moment du scandale soulevé par le procès en divorce de George IV contre sa femme. Du reste, Decazes n'avait évidemment qu'une idée en tête : reconquérir sa place auprès de Louis XVIII, et une grave maladie de sa femme ne lui fut qu'un trop bon prétexte pour prendre un congé et revenir en France tenter une dernière lutte contre les ultras. C'est celle lutte entre ceux-ci et Decazes, continuée plus ardente que jamais après la chute du ministre, qui fait l'intérêt du livre. On y voit combien était violente la haine du parti ultra contre le ministre libéral dont M. Daudet résume le rôle en disant qu'il avait voulu « nationaliser la royauté et royaliser la nation ». Le récit de ces fureurs, qui accompagnèrent le départ de Decazes en Angleterre, troublèrent son séjour de l'autre côté du Détroit et accueillirent son retour en France, est une intéressante contribution à l'histoire de la Restauration.

Après sa sortie du ministère, Decazes n'eut pas à compter longtemps, d'ailleurs, sur l'appui de Louis XVIII ; et, par des témoignages aussi piquants que l'avaient été, en sens inverse, ceux donnés précédemment sur la période d'extraordinaire faveur, M. Daudet a montré comment le « cher fils » (appellation tendre du vieux roi à ce Decazes, jadis aimé jusqu'au tutoiement) en vint à ne plus pouvoir obtenir même une audience ; et comment le caduc monarque, privé de son bâton de vieillesse (Decazes), livré aux blandices de Mme du Cayla (les amours du royal podagre, du pauvre « roi fauteuil » consistaient, a-t-on dit, à humer du tabac à priser répandu sur l'épaule nue de sa belle amie) toute dévouée au Comte d'Artois,

finit par passer aux ultras, tout en continuant à les cordialement détester. Qui plus est, lié par le souvenir de bienfaits exceptionnels et même après la mort de Louis XVIII, le duc Decazes ne put chercher de nouvelles voies dans l'opposition libérale. Y eût-il trouvé, d'ailleurs, la situation prépondérante à laquelle semble croire M. Daudet ? Quoi qu'il en soit, la reconnaissance achevant l'œuvre de la disgrâce, la carrière politique du duc Decazes prit vraiment fin avec l'existence ministérielle de celui-ci. Sur cette carrière, où tant d'inimitiés s'acharnèrent à détruire tant de bonheur, on trouvera, dans l'intéressant ouvrage de M. Daudet, un jugement calme, qu'il sera utile de ne pas oublier en relisant certaines pages furieusement belles (c'est le cas de le dire !) des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Lord Broughton, dont la fille, Lady Dorchester, publie aujourd'hui, sous ce titre : **Napoléon, Byron et leurs Contemporains**, les souvenirs, fut, en son temps, de 1835 à 1850, un homme politique chargé de postes considérables, sous-secrétaire à la Guerre, ministre d'Irlande, etc., etc. Mais il est demeuré beaucoup plus connu par son intimité avec Lord Byron et par la foule de relations illustres qu'il eut. Il fut ainsi l'un des hommes les plus renseignés sur toute la haute société anglaise et européenne, — car il voyagea passablement, — de la première moitié du dernier siècle. « Ce fut, dit Lord Rosebery en sa préface aristocratiquement instructive, un de ces hommes précieux, qui, résolus à vivre aussi pleinement qu'ils le peuvent, veulent voir de leurs yeux tous les lieux réputés et tous les personnages célèbres qu'il est en leur pouvoir d'examiner, et qui prennent note de leurs impressions. » Impressions qui ne manquent pas, certes, de prix. Surtout en ce qui concerne Byron, — l'admiration fervente du noble lord pour Napoléon s'étant exprimée d'une manière attachante, mais qui toutefois, malgré maintes « choses vues », n'a rien de très particulier. Pour Byron, dont il fut, dès les bancs de l'école, à Cambridge, l'intime ami, et dont il resta toujours le conseiller scrupuleux, son témoignage a une valeur de tout premier ordre. Il mourut quarante-cinq ans après l'illustre poète, et pendant toute cette longue période, il fut véritablement « le grand-prêtre du Mystère Byronien ».

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Le mouvement scientifique en Belgique. — G. Bohn : *Alfred Giard et son œuvre*, avec un portrait et un autographe, et la bibliographie méthodique complète de son œuvre, collection « les Hommes et les Idées », Mercure de France, 0.75. — Le *Bulletin scientifique de la France et de la Belgique*, 3, rue d'Ulm, 30 fr. par an. — Léo Errera : *Physiologie générale et philosophie*, Bruxelles, H. Lamertin. — E. Solvay : *Industrie et Science*, Bruxelles. — Waxweiler : *Bulletin mensuel*

de l'Institut Solvay, Bruxelles, Mirch et Tron, 1re année, 1910, 10 francs. — Memento.

Dans un récent livre, **Alfred Giard et son œuvre**, j'ai retracé à larges traits la vie et l'œuvre du grand biologiste français, et j'ai montré entre autres la haute estime que Giard avait pour les savants belges et aussi l'influence qu'il a exercée sur eux. Il avait intitulé le journal qu'il dirigeait : **Bulletin scientifique de la France et de la Belgique** (1). Beaucoup de biologistes belges fréquentaient le laboratoire de Giard, à Wimereux; je citerai MM. Ch. Julin, Pelseneer, Willem, Dollo, Massart, Van der Velde...

M. Massart, actuellement professeur à l'Université de Bruxelles, a fait de beaux travaux de biologie végétale. Il est élève à la fois de Giard et de Léo Errera, deux esprits également passionnés pour les problèmes de la vie et les questions philosophiques qui s'y rattachent. Ici, j'ai déjà parlé du *Recueil d'œuvres de Léo Errera*. Un nouveau volume vient de paraître, complément fort intéressant des précédents ; il est intitulé **Physiologie générale et Philosophie**.

Au début sont placées les deux communications faites par Errera à la Société d'Anthropologie de Bruxelles, l'une en 1886, l'autre en 1895, sur le mécanisme du sommeil. Depuis l'époque où, pour la première fois, le savant professeur a posé la question de savoir si « une théorie toxique, analogue à celle de la respiration et de la fatigue musculaire, ne s'appliquerait pas au sommeil », de nombreux travaux ont été publiés qui ont apporté à l'appui de cette opinion des arguments nouveaux; l'hypothèse développée par Errera il y a vingt-quatre ans a encore actuellement beaucoup de partisans.

C'est une question également à l'ordre du jour que celle de l'hérédité des caractères acquis ; elle a beaucoup préoccupé Errera, qui rapporte les expériences faites par le Dr Hunger, en 1899, à l'Institut botanique de Bruxelles. Il s'agit de l'accoutumance d'une moisissure, l'*Aspergillus niger*, à des solutions concentrées. On sait que l'*Aspergillus* se cultive facilement dans une solution nutritive spéciale, dite solution de Raulin. Mais si on augmente la concentration saline de cette solution, d'une part les cellules reproductrices ou spores germent plus lentement, d'autre part le champignon forme les spores plus lentement. Toutefois, à la longue, on observe une sorte d'accoutumance de la plante au milieu ; cette accoutumance s'accentue d'une génération à la génération suivante ; et il est impossible de nier qu'il y ait l'« hérédité d'un caractère acquis ».

M. Massart a reconstitué deux conférences de Léo Errera sur

(1) Celui-ci continue à paraître sous la direction d'un certain nombre des élèves de Giard, dont deux zoologistes belges, MM. Julin et Pelseneer.

l'*Individu* et sur l'*Affirmation de la vie*. Un peu plus loin, Errera discute à propos de l'existence d'une force vitale et de l'intervention de la « sagesse divine » dans la nature. Il conclut qu' « on n'a point démontré jusqu'ici l'existence, chez les êtres vivants, d'une source d'énergie indépendante des énergies qui se manifestent aussi en dehors d'eux », mais que « si aucune des composantes, prise isolément, n'appartient en propre à l'organisme, la résultante peut néanmoins être appelée vitale, c'est-à-dire liée à sa structure complexe et à son intégrité ». Dans sa réponse aux attaques d'un savant jésuite du collège Notre-Dame de la Paix, Errera examine la question de l'adaptation des organes aux fonctions. Comme beaucoup de biologistes d'hier, il attribue une assez grande importance à la sélection naturelle, mais il se méfie déjà beaucoup des explications finalistes.

Grâce à la sélection naturelle, dit-il, nous pouvons concevoir que des facteurs aveugles produisent un résultat en apparence intelligent. C'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. Il ne faut pas non plus se lasser de répéter que, dans des domaines où il n'est pas question de forces vitales, nous voyons bien des exemples d'apparente finalité. Ne croirait-on pas que les inondations périodiques du Nil se produisent afin d'apporter la fertilité à l'Egypte? Je citerai encore le semblant remarquable d'adaptation dans les réactions thermiques sur lequel mon savant collègue, M. le professeur Ceismer, appelait récemment l'attention dans le cours si intéressant qu'il a fait sous les auspices de l'Extension de l'Université. Aux basses températures, les réactions qui se produisent sont généralement celles qui dégagent le plus de chaleur et échauffent ainsi le système : c'est le principe du travail maximum de Berthelot; mais aux températures élevées, ce sont celles qui absorbent de la chaleur et tendent ainsi à refroidir le système. Ne dirait-on pas qu'il y a là une sorte de régulation thermique, comparable à celles des êtres vivants? Et pourtant les vitalistes intransigeants eux-mêmes reconnaîtront que tout se passe ici mécaniquement et qu'il n'y a pas de force vitale en jeu.

Le nouveau livre de Léo Errera, publié par ses élèves et amis, renferme encore d'autres études ; partout la pensée du Maître s'affirme puissante, souple et féconde.

§

Actuellement, Bruxelles possède des savants de grande valeur : je viens de parler de M. Massart, le directeur de l'Institut botanique; je citerai encore les noms de Solvay et de Waxweiler. M. Solvay est le créateur des instituts qui portent son nom et qui s'élèvent dans le Parc Léopold; l'un de ces instituts, celui de sociologie, est dirigé par M. Waxweiler, qui a abordé la solution des questions sociologiques en véritable biologiste.

Dans sa conférence, **Industrie et Science**, M. Solvay explique comment l'industriel qu'il était fut conduit à effectuer de

recherches scientifiques et à créer des laboratoires pour ces recherches, et développe certaines considérations énergétiques relativement au fonctionnement de la cellule vivante et à celui des sociétés humaines.

M. Waxweiler a transporté la méthode éthologique, si brillamment pratiquée par Giard, du domaine de la biologie dans celui de la sociologie. Il a montré que bien des agglomérations de plantes et d'animaux sont le résultat des conditions du milieu, et non d'interactions entre eux. Dans telle région limitée se trouvant réalisées des conditions excellentes de vie pour une plante ou un animal donné, de nombreux individus de cette espèce ne tardent pas à s'y accumuler ; par exemple certaines vallées du bord de la mer sont boisées, parce que les arbres y trouvent protection contre le vent ; il serait tout à fait inexact de parler dans ce cas de « sociétés » végétales. D'une façon générale, M. Waxweiler a eu le grand mérite de rejeter les explications purement verbales et finalistes ; il est un des rares qui bannissent le mot « instinct » ; il rejette également l'intervention de la sélection naturelle. Récemment, il a fondé le **Bulletin mensuel** de l'Institut Solvay. C'est une mine de documents précieux, tant pour la biologie que pour la sociologie et l'anthropologie. Je n'examinerai ici que la partie biologique de ce recueil. Elle renferme de nombreuses analyses de livres et de travaux et des documents très variés relatifs aux explorations, institutions et sociétés, périodiques, réunions, congrès, concours, enseignement ; chaque mois paraît une bibliographie très bien faite concernant la biologie générale, l'éthologie animale, et les questions de morphologie et de physiologie qui se rattachent à ces deux sciences. Parmi les études critiques, je signalerai tout d'abord celle de Waxweiler sur les théories de l'évolution. Il s'étonne de l'engouement de certains biologistes pour la théorie de Kropotkine, « qui explique la vie sociale par l'utilité que présentent pour l'espèce les instincts sociaux ». Ceci lui paraît étrange, parce que, d'abord, « rien n'est moins précisé aujourd'hui que la question des instincts sociaux », et ensuite la tendance finaliste tend à être de plus en plus rejetée de la biologie. Waxweiler insiste, avec raison, et comme je l'ai fait moi-même à maintes reprises, sur le défaut d'adaptation de nombreux « instincts ».

Le numéro de mai contient d'excellents aperçus du professeur Brachet de Bruxelles sur la question si controversée de la détermination du sexe. M. Brachet rend compte d'une étude du professeur Jordan parue dans l'*American Naturalist*. Jordan attache beaucoup d'importance à deux travaux récents, l'un de Russo, l'autre de Nussbaum d'où paraît ressortir l'influence considérable d'une alimentation abondante de la mère sur la détermination sexuelle du produit. Russo, partant de ce fait que les œufs contiennent beaucoup d'une

substance riche en phosphore, la lécithine, a eu l'idée d'augmenter, chez des lapines, la dose de lécithine au moyen d'injections hypodermiques ou intrapéritonéales pratiquées avant toute fécondation; dans ces conditions, les ovaires prirent des dimensions inaccoutumées ; la progéniture se composa alors presque exclusivement de femelles; la proportion de celle-ci a augmenté encore, quand on a fait subir au mâle le traitement par la lécithine. De même Nussbaum a constaté que des hydres grises bien nourries passent rapidement de la propagation par bourgeonnement à la reproduction sexuelle avec une prédominance marquée de femelles.

Ce sont assurément là, dit M. Brachet, des faits dignes d'attention, qui pourraient donner lieu à de suggestives considérations au point de vue sociologique. Mais on ne saurait être trop circonspect; Nussbaum et Russo ont eu de nombreux prédécesseurs, dont les conclusions n'ont jamais résisté à l'épreuve de la vérification... Jordan signale très sommairement les recherches de Ed. B. Wilson et de A.-H. Morgan, et n'insiste que peu sur celles de Boveri et d'Alice Boring ; je crois cependant que ces travaux doivent être pris en grande considération, non pas qu'ils aient résolu la question, mais parce qu'ils ont eu le mérite de la poser de telle sorte qu'elle est devenue accessible à l'observation et à l'expérimentation rationnelle. Ils ont établi comme *fait* que la détermination sexuelle est un problème cytologique : un œuf fécondé est mâle ou femelle avant qu'il ne commence à se segmenter, et il est aussi des œufs vierges dont le sexe est fixé par leur constitution même. Le métabolisme cellulaire est-il responsable de cette constitution ? c'est possible,

On voit par ces quelques exemples que ceux qui s'intéressent à la biologie et même ceux qui font celle-ci pourront lire avec profit le nouveau *Bulletin mensuel.*

Memento. — M. C. Flammarion publie chez E. Flammarion le 47e *Annuaire astronomique et météréologique.* On y trouve de nombreux renseignements ; en particulier il y est question des inondations. — M. Maire donne, chez H. Champion, le catalogue des livres d'*Aérostation et aviation* de la Bibliothèque de l'Université de Paris.

GEORGES BOHN.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Arthur Rhoné : *L'Egypte à petites journées*, le Caire d'Autrefois, Société Générale d'Editions ; H. Jouve, 15,rue Racine, 15 fr. —F. H. Shakleton: *Au cœur de l'Antarctique*, Hachette, 25 fr. — J. Charles Roux : *Vienne*, Bloud, 3 fr. 50. — F. Gregorovius : *Rome et ses environs*, Plon, 3 fr. 50. — Anonyme : *Les Inondations de Paris à travers les âges*, 1 fr. 50.

M. Arthur Rhoné, à la Société Générale d'Editions, a eu l'idée excellente de faire réimprimer avec des additions diverses un livre de 1865, **l'Egypte à petites journées**, voyage fait en bonne com-

pagnie et lorsque vivaient encore, avec réputation et gloire, Mariette-Bey et M. de Lesseps, — occupés l'un à explorer le Sérapéum de Memphis, l'autre à creuser le canal de Suez. C'est un très gros volume, aux illustrations nombreuses de photographies et de dessins, et où l'on retrouve avec plaisir bien des monuments et des aspects, aujourd'hui disparus, des sites modifiés, — et des notions sur l'Egypte arabe dont la fraîcheur et l'enthousiasme agréablement surprennent. — M. Maspéro, dans son feuilleton des *Débats*, a publié une critique plutôt désagréable de ce volume; probablement M. Rhoné n'est pas de son « bateau ». Il lui trouve la vue courte, — pour un peu, s'il avait le don de l'expression, il dirait la vue basse — et s'étonne presque de le voir s'attarder à décrire la curieuse physionomie du Caire ou les exhumations de la nécropole de Memphis, tandis que dans ses promenades il atteint à peine les pyramides de Gizeh. Pour l'Egyptologie classique, en effet, c'est presque un affront. — Mais il est toujours plaisant d'entendre reprocher à un écrivain de n'avoir pas fait le livre qu'aurait approuvé son critique. L'ouvrage de M. Rhoné, au moins, garde le mérite d'avoir fixé la physionomie du Caire au moment où commençait la transformation de la ville, — l'invasion du modernisme et des complets de la « Belle-Jardinière ». Ses promenades dans les rues de la ville, après un court séjour à Alexandrie, sont un enchantement pour l'artiste épris de couleur, de foules bariolées, de constructions pittoresques ; parmi les échoppes sordides, les vieilles portes féodales, les mosquées qui sont de véritables joyaux. En dehors du mur de Saladin, subsistent d'ailleurs des quartiers de villes mortes, comme Fostat, Misr ou Babylone d'Egypte, — dont il restait à ce moment au moins des ruines de la forteresse ; c'est ensuite la vallée des Tombeaux avec les sépulcres admirables des Mamelouks, la mosquée d'Amrou. — De précieux renseignements encore sont donnés sur la topographie ancienne des palais des Califes, que remplaça ensuite à El Kahira, tout un quartier de ruelles et d'édifices religieux. Voici enfin le quartier d'El-Alizor, avec le sanctuaire ruiné du calife El Hakem, et la muraille de Saladin où s'ouvre la porte fortifiée de Bal el Fotouch ; plus loin, après des flâneries dans les bazars ou chez les derviches tourneurs, des promenades parmi des coins délicieux comme le Sebil Mansour Pacha ou une porte dans le Souk es-Selah ; le quartier de la mosquée de Touloun. Sur cette ville pullulante; sur cette forêt de minarets, domine la citadelle, avec la mosquée de Kalaoun ; — la forteresse au coupe-gorge sinistre où, le 1er mars 1811, Mehemet-Ali fit massacrer les Mamelouks.

Mais l'Egypte pharaonique ? — Elle tient à la vérité fort peu de place dans le volume de M. Rhoné. Quelques pages sont consacrées à décrire le musée de Boulaq. Il y a aussi une longue exploration du

Sérapéum, que venait de déterrer Mariette, et qu'il montre complaisamment à son hôte. Mais on sent que les préférences de celui-ci vont ailleurs. Il n'a pas quitté le delta. Peut-être même n'a-t-il aperçu que de loin les grandes pyramides qui bordent le désert Lybique, et la ruine encore à peu près enterrée du grand Sphinx. — Mais, après tout, les ouvrages qui parlent, avec plus ou moins de compétence, des choses de l'Egypte ancienne sont assez nombreux pour que nous n'ayons pas envie d'en blâmer un qui, par hasard et pour s'occuper d'autre chose, les passe à peu près sous silence.

§

A. E. Shackleton, après avoir fait partie de l'expédition de *la Discovery* au Pôle Sud, a entrepris pour son compte un nouveau voyage au **Cœur de l'Antarctique**. Un mauvais bateau, *le Nimrod*, qui roulait et tanguait à plaisir, mais quand même tenait bien la mer, transporta les voyageurs, qui n'entreprenaient pas précisément une promenade de vacances. Au début de l'hivernage, Shackleton, qui s'était établi dans l'île Ross, escalada l'Erebus, un des deux volcans qui se dressent dans la région. Sur la fin d'octobre, — le printemps austral — l'explorateur avec trois compagnons essaya de gagner le pôle. Il y avait 1.415 kil. à faire à pied en tirant des traîneaux. Les voyageurs longèrent une côte hérissée de pics qui se dressent jusqu'à 4.500 m., puis à partir du 85°, commencèrent l'escalade d'un plateau, le plateau du Roi Edouard VII, qui paraît couvrir toute la calotte polaire et s'élève à peu près jusqu'à 3.280 m. Après un labeur terrible, et manquant de vivres, Shackleton dut s'arrêter au 88°23, — à 320 kil. du pôle. C'est le point le plus éloigné qu'on ait atteint jusqu'ici. La température descendait à 50° sous zéro. Les membres de l'expédition restés à l'île Ross entreprenaient d'autre part de reconnaître le pôle magnétique, et d'explorer le glacier Ferrar, sur la terre Victoria. — Entre temps, de curieux détails sont donnés, au chapitre des renseignements scientifiques, sur la population des pingouins qui fréquentent le pôle, très curieusement étudiés par M. James Murray, biologiste attaché à l'expédition ; et sur les chevaux sibériens qui firent le voyage, — dont l'un passait son temps à ronger sa corde d'attache, avaler des boucles de métal ou bouffer sa couverture. Au maïs qu'on leur offrait, ces bêtes, qu'on finit du reste par manger à leur tour, préféraient un mètre de corde goudronnée.

Le volume de A. E. Shackleton, narration alerte et probe, est illustré de très bonnes photographies et de cartes excellentes.

§

Dans la « Bibliothèque Régionaliste » de la librairie Bloud, on trouvera un petit volume de M. J. Charles Roux sur **Vienne** : Vienne en France, sur le Rhône, ville autrefois célèbre et encore

curieuse par ses monuments comme elle est intéressante par ses souvenirs, mais qui n'a plus guère aujourd'hui que l'industrie de ses draps, et la gloire d'avoir vu naître François Ponsard, auteur du *Lion Amoureux* et de *Charlotte Corday*. — Dès l'époque romaine, c'était un centre important et dont il est resté des bribes, comme le temple d'Auguste et Livie ; la porte d'Orange et les murs soutenant l'escalier qui menait du Forum au palais des Empereurs ; des statues et débris nombreux, transportés à Lyon, au Louvre, ou entassés dans la vieille église Saint-Pierre, devenue un musée ; enfin une pyramide ou borne de cirque, qui passa longtemps pour le tombeau de Ponce-Pilate. Au 1er siècle, déjà, Vienne était une ville fortifiée. Lorsque vinrent les invasions, les Burgondes s'y établirent et en 870 le comte Boson se fit proclamer Roi par une assemblée d'évêques tenue au château de Mantaille. Avec lui commença le second royaume de Bourgogne, qui dura jusqu'à 1032 et fit ensuite retour à l'empire germanique. Les évêques, ou archevêques de Vienne, dont le premier, ou du moins le premier qui ait laissé des traces, fut un certain Verus (IVe s.) et parmi lesquels on nomme saint Mamert, saint Avit, saint Odon, devinrent comtes de Vienne depuis 1013. L'archevêque, archichancelier des Gaules, était *primat des primats*, et gouvernait la ville par l'entremise d'un « mistral ». On sait que c'est à Vienne que se tint, en 1311, le concile qui supprima l'ordre des Templiers. Mais en 1334 Philippe VI annexa le faubourg de Sainte-Colombe, qui communiquait avec la ville par un pont pittoresque disparu en 1651 et remplacé par la hideuse passerelle qu'on peut voir aujourd'hui ; et en 1349 le Dauphiné de Vienne fut réuni à la France, à laquelle il demeura après bien des tiraillements et des péripéties diverses.

Mais je dois dire que si la partie historique, dans le livre de M. Ch. Roux, est assez bien traitée, la description de la ville y a été faite plutôt sommairement. Il parle du faubourg de Sainte-Colombe, où l'on a retrouvé les restes d'un palais romain, dit *Palais du Miroir*, et quantité de mosaïques ; où l'on peut voir encore la Tour quadrangulaire dite de Philippe de Valois, autrefois à la tête du pont, et dans l'église qui est l'ancienne chapelle des Cordeliers, un admirable groupe en pierre peinte de *Sainte Anne enseignant la Vierge*. Il parle de la cathédrale Saint-Maurice, qui vaudrait peut-être une étude attentive, mais a été abîmée par les huguenots en 1567, ensuite par un incendie survenu en 1869, tant qu'au-dessus des portails, coupés net à hauteur des gâbles, la bâtisse faite en pierre trop tendre semble avoir été hâtivement crépie avec de la terre glaise ; ce n'est du reste qu'une longue galerie, sans même de transept, toutefois que placée sur un escalier monumental, la façade regardant le Rhône, elle ait une situation plutôt heureuse. — Il n'y a ensuite que

quelques mots sur les églises Saint-André-le-Bas et Saint-Pierre (IXe et XIIe siècles); sur les dépendances aujourd'hui détruites de la cathédrale, dont il reste pourtant sur la place Saint-Pierre la chapelle de Virieu, avec l'encadrement très abîmé d'une jolie porte du XIVe siècle; — sur les vieilles maisons, qui se rencontrent encore très nombreuses dans la ville, certaines avec des cours encadrées d'arcades et dominées par une tour de guette, comme la maison Faugier, rue des Orfèvres, — ou portant en hauteur une galerie romane comme la maison de la rue des Clercs, proche Saint-André-le-Bas (XIIe siècle, 2e étage sur la seconde cour); — enfin sur le curieux quartier des tanneurs, arrosé par la Gère, que traverse un pont du XVe siècle. L'illustration des livres comporte même des choses dont l'auteur ne parle pas, ou à peine, comme la tour du Roi, à côté du temple d'Auguste et de Livie, qui fut peut-être la prison de Michel Servet ; l'ancien couvent des Cordeliers, à Sainte-Colombe, le portail de la cour de l'Ambulance, etc. — En revanche, il nous cite, avec un portrait à l'appui, M. l'abbé Guétal, qui fut, paraît-il, au XIXe siècle, un peintre distingué.

§

La librairie Plon a publié, de Mme Jean Carrère, la traduction d'un des ouvrages du savant allemand Gregorovius, **Rome et ses environs**, tableaux déjà anciens, car ils vont de 1854 à 1875, mais dénotant que le savant historien de la *Corse* et des *Tombeaux des papes Romains* (traduc. de F. Sabatier, 1859) était aussi un observateur intelligent et sagace. C'est l'Italie d'hier, d'avant-hier et même d'autrefois, l'Italie féodale et guerrière que l'on trouvera surtout dans ce livre, parmi des églogues ou des scènes de pèlerinages. Rome était encore à ce moment la capitale de la papauté, et nulle préoccupation politique ne venait déranger les rêveries de l'auteur ; tableaux de mœurs, sciences héroïques, légendaires ou champêtres, souvenirs classiques abondent dans ses promenades érudites et charmantes par la campagne Romaine, les monts Volsques ou Herniques, avec les ruines cyclopéennes de Norba ou les restes de Ninfa, une sorte de Pompéi du Moyen-âge; à Subiaco, sur les plages latines, etc. C'est un livre d'excursions et un guide qu'il serait délicieux de suivre, et il y a fort à remercier Mme Jean Carrère de l'adaptation heureuse qu'elle nous en a donnée.

§

A propos des inondations de 1910, — que l'on pouvait bien attendre derechef cette année, la *Société Historique et archéologique du IVe arrondissement* a publié un précis anecdotique de la question : **Les Inondations de Paris** à travers les âges, où l'on nous montre qu'il n'y a point là un événement nouveau, mais au

contraire la répétition de ce qui s'est passé très souvent autrefois. Malgré les « progrès de la Science », en effet, les rivières ont gardé la mauvaise habitude de sortir de leur lit bien plus souvent qu'on ne suppose. De 1610 à 1700 on a pu compter ainsi quinze crues de la Seine, dont la plus terrible fut celle de 1658. Au XVIIIe siècle, on en a noté trois et six au XIXe. — Là-dessus on a préconisé la méthode des puits d'absorption ; puis on a disposé le long des quais, des crocs destinés à soutenir des planches pour *arrêter la crue ;* on a parlé d'élargir le *petit-bras*, — ce qui procurerait peut-être l'occasion de détruire quelque édifice intéressant — et l'on est revenu enfin — à longue échéance—au vieux projet de Paris port de mer. Heureusement la Seine de 1911 ne paraît pas manifester jusqu'ici de mauvaise volonté. — Mais je suis bien obligé de faire remarquer qu'un canal de dérivation, au nord de Paris, était démandé dès 1651, — sous Louis XIV!

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Laurent-Bailly : *Le Divorce et la séparation de corps, en France et à l'étranger et des étrangers en France*, Marchal et Billard, édit., 1 vol., 12 fr. 50. — Ransson : *Essai sur l'Art de juger*, Pédone édit., 1 vol., 3 fr. 50. — Pierre Charrier : *Les Droits du critique théâtral, littéraire, musical et artistique, leurs limites*, Schleicher frères, édit., 1 vol., 2 fr. 50. — Memento.

M. Laurent-Bailly était le mieux qualifié pour présenter le dernier état de la législation et de la jurisprudence sur **le Divorce et la Séparation de corps en France et à l'Etranger**. Il accomplit la lourde tâche de greffier à la quatrième chambre du tribunal civil de la Seine, la chambre des divorces, celle que, tout récemment, un Président d'Assises comparait à « un moulin qui broie, qui broie... ».

Le nombre des unions dont il enregistra la ruine est énorme. Depuis des années, chaque jour, au pied de sa table, sont étalées dans toute leur nudité les plaies, les tristesses et les horreurs des ménages parisiens. Vilenies de la cupidité, méfaits de la violence, fureurs de la jalousie, folies de la passion, aberrations sexuelles, tous les chancres qui rongent le mariage sont découverts, sondés, explorés dans cette douloureuse clinique qu'est la quatrième chambre.

M. Laurent-Bailly aurait pu noter les cas les plus intéressants et réunir une documentation désolante et unique où psychologues et sociologues auraient trouvé en abondance les matériaux les plus précieux pour leurs études.

Peut être, dans l'avenir, nous donnera-t-il cet ouvrage qui, à l'encontre des « Quinzes joyes du mariage », d'A. de la Sale, pourrait s'appeler « les Cent mille tristesses du mariage ».

Pour l'instant, il n'a observé les cas qu'en jurisconsulte ; il l'a fait avec un soin scrupuleux. Certainement son traité est, à l'heure présente, le plus complet qui existe, et, partant, le plus utile. Le grand mérite de cet ouvrage est surtout de renseigner sur la séparation de corps et le divorce dans le monde entier. Les législations sont nombreuses ; elles varient à l'infini : on peut donc imaginer le travail considérable que représente un tel ouvrage qui contient, du reste, plus de huit cents pages.

M. Laurent-Bailly, bien que faisant un travail rigoureusement précis au point de vue juridique, a eu le louable souci de n'écrire pas seulement pour les spécialistes. Le plan qu'il a suivi est bien ordonné, la langue est claire et ne tombe jamais dans le jargon judiciaire.

On peut donc mettre son livre dans toutes les mains : j'allais écrire : dans toutes les corbeilles de mariage. De fait, et sans plaisanter, la lecture en sera profitable à tous les gens mariés. Car, paraphrasant le mot du tragique antique, il faut convenir « qu'on ne peut dire d'un homme qu'il ne divorcera jamais, que lorsqu'il est mort ».

§

Il ne manquera pas de gens pour s'étonner qu'on écrive un **Essai sur l'art de juger.** Juger semble à beaucoup la chose la plus simple, la plus facile. Dans le public, on entend couramment déclarer que, pour bien juger, il suffit d'avoir du bon sens. L'erreur est grande, car rien n'est plus difficile, plus troublant que de rendre la justice.

Quelles sont les règles que doit suivre un bon magistrat ? A ma connaissance on ne les avait pas encore réunies en une sorte de guide à l'usage des juges scrupuleux. Ce travail, M. Ransson vient de le faire. Son essai n'est pas une œuvre d'imagination ; l'expérience en a fourni tous les éléments. Appartenant à la grande famille judiciaire, M. Ransson exerce les fonctions de magistrat depuis plus de vingt-cinq années ; il occupe actuellement un siège de juge au Tribunal civil de la Seine ; ayant jugé, il connaît les difficultés de cette tâche, et les expose en toute indépendance, telles que les rencontra sa conscience d'honnête magistrat.

M. Raymond Poincaré a écrit une très belle préface pour cet ouvrage. En voici la conclusion :

Tout ce qu'on fera pour séparer la politique de la justice et pour les confiner toutes deux dans leurs domaines respectifs sera une œuvre de salut national.

Si le juge ne parvenait pas à s'affranchir de la tutelle parlementaire, ce serait bientôt fait de l'autorité de la justice. Besoin ne serait plus d'écrire ou de lire des essais sur l'art de juger. L'art d'intriguer suffirait à tout.

On ne saurait mieux dire.

Ces paroles, que tout le monde approuvera, sont consolantes en ce sens qu'émanant d'un parlementaire elles autorisent les espoirs. Espérons donc que M. Raymond Poincaré mettra prochainement sa haute autorité au service de cette réforme tant réclamée : la séparation de la Justice et de la Politique.

M. Ransson, dès le début de son étude, pose en termes très justes la question qui en est l'objet :

Qu'est-ce donc, à proprement parler, que l'art de juger? Question difficile entre toutes. C'est, croyons-nous, l'ensemble des règles qui, dans l'application du droit, fortifient les aptitudes naturelles et permettent d'acquérir les qualités nécessaires pour ramener les questions à ce terme de comparaison qui s'appelle le juste.

Une conscience droite, une indépendance absolue, un sang-froid inébranlable, une intelligence ouverte, voilà pour les dons de nature; la science juridique, la manière de l'appliquer, une constante étude de l'humanité et surtout de soi-même, une philosophie sociale large et sereine, une modeste appréciation de ses facultés, voilà les vertus qui, jointes à la préoccupation d'abus à prévenir et de perfectionnements à réaliser, sont indispensables au magistrat vraiment digne de ce nom.

Les défauts où tombent certains magistrats sont courageusement relevés. Voici pour le magistrat que domine le misérable souci d'amuser la galerie aux dépens des malheureux qui lui sont amenés pour être jugés.

Mais, si nous n'avons plus le président féroce enclin au parti-pris, nous avons encore, et il paraît même s'être multiplié de nos jours, le président facétieux, arrivant parfois, sans effort apparent, à la bouffonnerie.

Il semble cependant, et cela a trait aussi bien aux audiences correctionnelles qu'aux débats criminels, qu'un magistrat sérieux, soucieux à la fois de sa dignité et de la gravité de sa fonction, doit savoir résister à la tentation de montrer la vivacité de son esprit.

Les journaux comiques, les tribunaux pour rire, les théâtres et les tréteaux suffisent amplement à ce genre de manifestations.

Sans doute, la servilité de la foule souligne presque toujours d'un rire approbateur les saillies du président qui ne sait point mépriser ce douteux suffrage; mais, outre qu'en cherchant l'esprit on trouve quelquefois la sottise, le juge qui raille le malheureux qu'il va punir frappe un adversaire désarmé et s'expose à la répartie d'un accusé passible de la peine capitale, répliquant brutalement à une plaisanterie de ce genre :

— Prenez ma tête, mais ne vous la payez pas !

Comme M. Ransson, je préfère la froideur glaciale de ce Président de la vieille école qui, à un accusé lui disant sans façon :

— Mettez-vous à ma place !..

répondait avec hauteur :

— Je n'admets pas l'hypothèse.

L'étude est émaillée d'anecdoctes piquantes.

Qui ne connaît la plaisante réflexion d'un jeune avocat expliquant à un confrère sa défaite dans un procès qu'il avait, la veille, déclaré imperdable : — Que veux-tu, je plaidais une affaire de nullité relative devant trois nullités absolues. — C'est peut-être le même qui definissait un tribunal de province, où il n'avait obtenu que peu de succès et dont le président passait pour avoir l'oreille paresseuse : — Le tribunal de X. est composé de trois magistrats : le premier écoute, mais n'entend pas, le second entend, mais n'écoute pas, le troisième écoute et entend, mais ne comprend pas !

. . . . . .

Pour répondre à ceux qui prétendent qu'un avocat plaide tout pour de l'argent, terminons par la réflexion pleine d'humour de cet ancien bâtonnier qui, ayant perdu en première instance un procès qu'il avait cru bon, refusait de le soutenir devant la Cour en disant : — Je vais bien jusqu'à l'église, mais jamais jusqu'au cimetière !

. . . . . .

Il nous souvient d'un trop spirituel président qui, dans une affaire de mur mitoyen avec jours de souffrance, définition par lui donnée aux jours où il avait audience, eut le grand tort d'interrompre l'avocat commençant ainsi sa plaidorie : « Messieurs, Napoléon a dit quelque part... »

— « Maître, passez à la restauration..... du mur de votre client ! »

Enfin, M. Ransson a le courage de dire leur fait aux soi-disant « Bons juges », à ces magistrats fantaisistes qui prétendent remplacer la loi par leur appréciation personnelle et rédigent leurs jugements comme des articles de polémique ou des professions de foi électorale.

Pour exemple de ces dangereuses élucubrations démagogiques, il cite l'extraordinaire décision que voici, rendue dans un procès intenté à la suite d'un accident d'automobile.

Le juge déclare qu'il est inutile de recourir à une enquête pour établir les responsabilités.

Attendu, en effet, que toute action intentée contre un propriétaire d'automobile ou son préposé peut être considérée *à priori* comme justifiée ; que le fait de parcourir les belles routes de France à des allures vertigineuses ne permettant même pas d'apprécier le caractère pittoresque du paysage et des sites ainsi traversés, constitue déjà, par lui-même, une présomption de faute ;

Attendu que cette manière de voir est d'autant plus rationnelle que les automobiles, par leur forme inesthétique, blessent le regard, que, par les bruits assourdissants qui accompagnent leur marche meurtrière, ils choquent les oreilles, et que par les vapeurs pestilentielles qui s'échappent de leur arrière indiscret, ils offusquent l'odorat et empoisonnent la pure atmosphère de nos campagnes ;

Attendu, enfin, qu'inventés pour la satisfaction stupide ou les appétits sanguinaires de la classe bourgeoise ou aristocratique constituée par les favorisés de la fortune, ces véhicules homicides semblent, en vue d'une jouissance en quelque sorte sadique, avoir principalement pour but de tuer

ou de blesser les citoyens les plus intéressants, c'est-à-dire les piétons, catégorie sociale dont font généralement partie les laborieux et les déshérités, à laquelle la justice moderne, dans une aspiration progressive et humanitaire, doit son aide et sa protection ;

Attendu que les documents produits sont dès lors suffisants et qu'il est sans intérêt de rechercher, au moyen d'une expertise et d'une enquête, si les blessures reçues par le demandeur, manouvrier sans fortune, revêtent un caractère plus ou moins grave ou s'il n'aurait pas lui-même commis une certaine faute en ne veillant pas suffisamment à sa propre sécurité :

Attendu que le principe d'égalité entre les citoyens dont croient devoir encore s'inspirer les magistrats rétrogrades de la Cour d'appel ne saurait recevoir son application dans l'espèce actuelle ;

Attendu, en effet, qu'un esprit éclairé réellement épris des grands sentiments d'humanité qui, en dehors d'une législation surannée, doivent diriger la société laïque, ne saurait mettre sur le même pied un bourgeois homicide qui, monté sur un engin d'un prix exorbitant, contamine les routes du pays, et le malheureux prolétaire exploité par les exigences du capital, qui regagne péniblement, après un labeur mal rémunéré, le taudis qui abrite sa déchéance et sa misère.

L'œuvre de M. Ransson est une bonne action ; sans prendre la plume du pamphlétaire, sans jouer les enfants terribles, il proclame simplement la vérité avec une indépendance discrète, mais ferme. Tous les magistrats conscients de la grandeur et de la gravité de leur rôle social l'approuveront, et, le cas échéant, ils ne manqueront pas de profiter des judicieux conseils du collègue qui employa ses loisirs de juge à coordonner ses observations de philosophe et ses impressions d'honnête homme.

§

Où commencent et où finissent **les Droits du critique ?** Question toujours délicate et pour laquelle il est difficile de formuler des règles précises.

M. Pierre Charrier, avocat à la Cour d'appel de Paris, l'a étudiée sous tous ses aspects ; il a passé en revue la doctrine et fouillé la jurisprudence avec une patience de Bénédictin.

Aussi on ne saurait trop recommander son livre au critique, théâtral, littéraire, musical et artistique.

Il y apprendra de quoi se compose le droit de critique, dans quelles conditions la citation est autorisée, la satire permise, le droit de réponse ouvert. Les références de l'ouvrage lui permettront de résoudre par analogie les cas qui l'embarrasseront, et il verra que le droit de critique ne confère pas une immunité spéciale, et absolue, comme beaucoup l'imaginent.

Memento. — *Le Droit c'est la Force*, théorie scientifique du Droit et de la Morale, par C. O. Bunge, professeur aux Universités de Buenos-Ayres

et de La Plata. M.Emile Desplanque donne une excellente traduction de cet ouvrage célèbre. — Schleicher frères, édit., 1 vol., 2 fr.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Revue critique des Idées et des Livres, la Grande Revue : MM. Eugène Marsan et Yves Scantrel, sur Alfred de Musset, à propos de son centenaire. — *La Revue de Paris :* un inédit de Stendhal. — *Les Marches de l'Est :* l'accent alsacien, cause de l'exécution du duc d'Enghien. — *Revue des Pyrénées :* Joseph Niel, père du maréchal, épistolier. — Memento.

A l'occasion du centenaire de sa naissance, Musset retrouve des juges. Pour M. Eugène Marsan (**La Revue critique des Idées et des Livres**, 25 décembre), ce grand poète a des grâces plus fortes sur un critique que ne l'est sa négligence :

L'imperturbable insouciance des enfants aura précipité, ou retardé, tous ses pas, jusqu'au dernier. Et que tel soit le plus fréquent destin des poètes, de tous ceux qui créent un monde idéal et y vivent retirés, j'en conviendrais de bon gré, jugeant que l'ordre spirituel a sa sphère. Mais celui-ci se devait de compter davantage avec sa sensualité : émanée de sa chair moins que d'une imagination embrasée, elle le ramenait sans cesse aux plus bas lieux du monde.

Un mot que rapporte Mme Barine pourrait bien résoudre l'énigme de cette vie contrastée, brillante et pauvre, frivole, souffrante et à la fin désolée. C'est un mot d'enfant. Comme on habillait le petit Alfred pour une fête, il apprit qu'avec la belle robe qu'on lui passait il mettrait des souliers neufs. Tremblant d'impatience, il se prit à crier :

— *Dépêchez-vous donc ! Mes souliers neufs vont être vieux !*

Un enfant pense-t-il avec cette angoisse à la durée, même d'une fleur ? Le mot effraye : il est déjà de *l'Amant de Venise*. Et pour douter de son authenticité, il faudrait n'avoir jamais vu d'enfant trahir d'un mot ou d'un mouvement de ses petites mains son âme secrète. Il faudrait n'avoir lu Musset que distraitement. Il faudrait ignorer sa vie.

Ce commentaire est excellent. Ce que dit là M. Marsan, on pourrait l'appliquer à bien d'autres. Une chose est l'homme, une autre est l'œuvre. L'excès des recherches anecdotiques à la mode aujourd'hui, — parce que la critique, incapable d'une pensée originale, force des tiroirs pour voler les secrets des morts, — nous porte à croire que l'œuvre importe toujours plus que l'homme. En vérité, c'est dans ses livres qu'un auteur expose les divers visages de son âme et qu'il ait couché avec telle ou telle, préféré l'absinthe à l'eau pure, cela regardait à peine ses contemporains.

Sachons gré à M. E. Marsan d'écrire, en critique :

Il a écrit nombre des plus beaux vers du siècle. Et la qualité de sa prose enchante. Tendre, spirituel, désespéré et *prosaïque* aussi, comme Boileau, je doute que personne ait jamais disposé de veines plus diverses. On l'

comparé à Molière, à La Fontaine, dont il lui arrive d'attraper le ton et l'apparente facilité sans effort et même, à moins qu'il ne s'y amuse, sans pastiche.

Pour son théâtre, qui est une façon de gageure sans précédent, on le compare à Shakespeare qu'en effet il a lu et qu'il imite à son gré, comme il sait imiter, avec désinvolture et guidé par les intuitions d'un goût rarement en défaut.

L'histoire de sa vie le range parmi les victimes du romantisme, alors que les autres grands hommes du temps paraissent assurés d'une assez forte immunité contre le mal qu'ils répandent. Cependant tout ce qui dans son œuvre a subi sans mélange l'influence romantique est manqué. Quand il se laisse aller à sa facilité pour s'inspirer des choses à la mode, il tombe aisément au-dessous du médiocre. Au contraire, que, favorisé d'une heureuse inspiration, il puisse traduire exactement ses voix intérieures, il assemblera des syllabes, à compter parmi les plus musicales, les plus émouvantes, mais aussi les plus sensées que notre langue ait réunies. Et c'est où j'en voulais venir : dans ces moments de bonheur, son art est d'un type classique.

Cette cloche sonne juste à mon oreille. La conclusion montre une sévérité qui ne saurait rallier tous les lettrés contre le profond et charmant Musset :

Il faut lire l'*Introduction* de Charles Maurras aux *Amants de Venise* pour voir comme il se fait une folle idée de l'Amour, c'est-à-dire du premier thème des tragiques et du lyrisme moderne. Son art merveilleux s'exerce donc sur une ingrate matière. L'ensemble de son œuvre se ressent de cette contradiction d'un esprit naturellement fin, cultivé, heureux dans l'expression, et d'une sensibilité incroyablement désordonnée, souvent pire : assez vulgaire. Il aurait fallu qu'il corrigeât certaines parties de son cœur, les plus tyranniques, les plus flatteuses pour son plaisir, ou du moins qu'il les oubliât, prenant la plume. Mais comment demander à un homme de ce temps de réaliser l'équilibre de ses facultés au prix d'un tel sacrifice ? Et si Musset l'avait pu, l'histoire citerait-elle un nom de poète plus grand que le sien ?

« On l'aime toujours, parce qu'il a beaucoup aimé », déclare M. Yves Scantrel, — la **Grande Revue** (25 décembre), — en préambule à un essai riche par les idées et la sûreté de la forme.

Je souris à ce petit Don Juan du Marais, tout de même un peu bourgeois, ou moins d'épée que de robe. Je ne pense pas à la robe du Parlement, mais aux jupes des femmes. Son frac pincé à la taille a des airs de panier. Il se dandine. Il m'impatiente, parfois, comme tous les jeunes gens au miroir, à qui la fatuité est aussi naturelle que les grâces de la coquetterie aux jeunes filles. Mais la jeunesse est un fard si délicieux qu'il efface la grimace du fat. Ils s'aiment, ces enfants, ils s'admirent, ils se trouvent beaux, ils sont pleins d'eux-mêmes. Qui ne leur serait indulgent ?

Le voilà donc, ce Chérubin poète. Il se cache sous les robes de sa marraine, et il n'est pas aveugle ; il rit au nez du mari ; il quitte le fauteuil où

il vient de dormir entre les dentelles de la maîtresse et les baisers de la suivante. Il s'élance dans le parc des alexandrins, et y paraît un petit maître, un prince achevé. Il est joli à voir, joli à entendre. Il a les hanches rondes, les mains blanches, le pied fin, une tendre figure de chèvre blonde. Ces doux petits yeux ronds, malins, rieurs, pétillent, seraient aussi des flammes que le ventre du bouc allume. Moins la barbe, il est efféminé; mais il a la barbe, claire et soyeuse. Et il ne parle qu'en vers, bien souples sur leurs pieds. Tous les jeunes gens de son siècle ont rêvé d'être ce jeune homme : le poète, en lui, leur semblait la perfection de l'amoureux : ils enviaient cette entrée dans la vie par la porte éclatante de la gloire et de la poésie.

Plus tard, dans la tristesse, et non sans un reste d'élégance cynique, Musset n'a point encore un air d'homme, mais une tête de vieux bélier, fourbu d'ennui et de dégoût, les poches aux joues, la lèvre pendante, le regard morne.

J'aime un poète qui se ruine, et qui n'est pas capable d'avoir fait un riche mariage avec une orpheline au long nez. Je ne l'estime pas pour son désordre, mais, au contraire, parce qu'il est dans l'ordre, ayant suivi sa ligne. Quand tous les hommes vous seront spectacle, vous n'aurez pas l'impudente manie d'en juger. O faiseurs de leçons ! Car, où sont-elles, les leçons que vous avez prises ? J'aime un homme qui n'est pas un suppôt d'académies, qui ne se dresse pas en pilier de la vertu civique, entre les cariatides de la raison et de la morale : j'ai accoutumé de gratter le plâtre de ces faux marbres; et là-dessous, je donne du pouce dans le torchis de tous les mensonges, et la boue de l'hypocrisie sociale.

Autant qu'on aime, dans Musset, un poète qu'on placera néanmoins fort au-dessous de Verlaine, de Vigny ou de Baudelaire, on acceptera au fond de soi, en partie du moins, les réserves de M. Yves Scantrel formulées avec cet art :

Musset est le Byron de Paris, celui-ci plus âpre, celui-là plus sensible, pleins de verve et d'esprit, tous les deux; mais l'Anglais, avec l'humeur noire; et le Français avec l'humeur galante. Tous les deux aussi bien nés pour écrire en prose, hardis de sentiment, et dans le fond très timides d'un goût timoré en poésie, l'un fait semblant de rugir, en prenant le ton de Pope; et l'autre n'oublie jamais Molière, quand il s'émancipe. Egalement pauvres d'idées, mais d'une égale éloquence au service de quelques lieux communs. L'un prétendant au Caïn, au maudit, au démon en lutte avec les dieux; l'autre, jouant au Don Juan, au libertin, au damné de l'amour et des femmes. Faisant ménage ensemble, dans la cité des poètes, où les sexes sont ambigus, Byron est l'homme, et Musset la femme.

Dans les lignes ci-après s'affirme la maîtrise d'un très grand pamphlétaire :

Ayant le goût de boire, et je ne sais quoi d'un peu bas dans l'humeur voluptueuse, les femmes faciles lui étaient plus commodes que les autres. Son souffle est court; il ne se les attache pas. Il a pourtant voulu tâter des femmes supérieures. Là, il s'est fortement écorché à la férule : car de telles femmes la manient magistralement; et un homme comme Musset est

toujours un enfant pour elles. Lui surtout, tombant au giron de cette Io redoutable, plus âgée que son nourrisson de sept ans, il trouvait son maître dans sa maîtresse, un gendarme qui fumait la pipe et qui donnait le sein, un frère et une sœur du Minotaure, enrobés dans la femme à la mode. Et, au bout du compte, cette Aurore Dudevant, avec un brin de moustaches, pesait dans les soixante livres : juste poids, si on le compare aux trois cent vingt volumes qu'elle a su se traire, et dont, les dieux sont justes, il ne reste déjà plus une ligne.

L'homme qui a pu écrire avec cette énergie est un des plus clairvoyants esprits de ce temps. Il voit bien quelle part est indestructible dans l'œuvre de Musset et qu'elle ne fut point dépassée par aucun montreur de marionnettes de l'abondant XIX^e^ siècle :

Un enfant n'est jamais artiste, non plus qu'une femme. L'art est un dieu qu'il faut servir uniquement, pour le connaître. L'enfant de chœur joue à servir la messe. Le respect ne suffit pas.

L'esprit sauve Musset, et même parfois ses vers, d'une facilité si lamentable. Il a le tour léger, et l'accent pur, qui est de Touraine. D'ailleurs, il est bien moins facile en prose, où,abandonnant la rime et la césure, il varie son rythme. Quand on ne voudra plus le lire, on lira toujours son théâtre, d'un goût charmant. L'invention y est délicieuse. C'est là qu'il est poète. Le théâtre de Musset est le seul de son siècle : il dure par l'imagination et par le style. Il vient de Ronsard et de Watteau. Tout y est jeune, avec la douce méchanceté de la jeunesse et ce charme vert du printemps, qui est la feuillaison du désir. Là seulement, en France, on retrouve la fantaisie, la grâce ailée et le charme de Shakespeare. L'amour y passe, et son ombre est partout, cette ombre double au soleil et à la lune, faite de tendresse un peu folle et de rieuse mélancolie.

§

La Revue de Paris (1^er^ janvier) publie des fragments d'un *Journal d'Italie* de Stendhal, jusqu'alors inédit, et qui va bientôt paraître, par les soins de M. Paul Arbelet.

Voici le début de ces notes curieuses, qui réjouiront les stendhaliens :

A JOURNAL OF A TOUR TO VENEZIA AND PADOVA
(*June 1815*).

Padoue, le 17 juillet 1815.

Je commence ce journal à cause de la jolie anecdote que m'a contée avant-hier M. le comte Br..., et que je commence presque à oublier. Ne l'ayant pas écrite sur-le-champ, il ne me reste que le squelette.

Il nous disait donc, au café *del Principe Carlo*, qu'une fois, *nei anni suoi feroidi* (1), il vivait depuis dix ans avec une Vénitienne charmante. Un domestique... lui vint offrir la preuve de son infidélité. Il parut triste : elle en voulut savoir la raison. Il la lui dit avec assez de peine. — « Hé,

(1) « Dans ses années brûlantes. »

mon Dieu, je croyais que vous le voyiez et que vous me traitiez en mari plus qu'en amant. Il y a dix-huit mois que cela dure ; je lui suis attachée, mais n'importe, je le renverrai. » Il partit pour Londres. Elle prit la fièvre, le chagrin la minait à vue d'œil. Le comte lui dit : « Je ne veux pas vous donner une si grande peine. Rappelez-le ; quand il sera à Venise, vous m'enverrez mon masque, et je tâcherai de guérir. »

Il la voyait toute la journée comme à l'ordinaire. Six semaines après, étant au café, il aperçoit un domestique qui le cherche pour lui remettre un masque. Lui, sans rentrer dans son palais, va au Grand Canal, monte dans une gondole, double le nombre des rameurs, et se fait conduire à une de ses maisons de campagne, où il passa six mois sans revoir Venise, et pouvant à peine se consoler. Singulier geste du comte pour nous dire que la dame maigrissait et devenait à rien : élever les deux premières phalanges de l'index de la main droite.

Il me semble qu'il y a là dedans un naturel et une noblesse vraie, que nos mœurs élégantes n'ont jamais donnés.

L'héroïne de ce conte est actuellement dans l'auberge même où j'écris ceci, à la Croix de Malte. Elle a quarante-huit ans, et est adorée d'un jeune Anglais de trente-huit ans qui, dit-on, n'est point un homme commun. Il l'a aimée par galanterie, il y a deux ans, et cela continue. En passant à Caldiero, il y a quinze jours, et riant avec elle, il s'est senti paralytique de la moitié du corps. « Fermez la porte, ma chère amie, Dieu m'a foudroyé. » Malgré ses ordres, elle a voulu appeler du secours, il a voulu la suivre, est tombé, et il n'a plus été possible de douter de la paralysie. Ils vont à Albano.

§

Dans **les Marches de l'Est** (15 décembre), M. Carlos Fischer traite *De l'accent alsacien*. Son article débute d'une manière fort imprévue : « L'accent alsacien a un crime dans son histoire. Et quel crime odieux : le meurtre du duc d'Enghien ! »

Et M. C. Fischer de narrer ce qui suit :

C'était, rappellerai-je par un tour habituel aux feuilletonistes, et bien propre à ce dramatique récit, c'était dans les derniers jours de février 1804. On savait l'héritier des Bourbons installé sur la rive badoise, à Ettenheim, auprès de sa femme, fiancée ou maîtresse, la princesse Charlotte de Rohan.... Bonaparte, supposant que ce maudit Ettenheim couvait de nouvelles entreprises militaires, voulut se renseigner sur les personnages, très suspects, dont le prince s'y entourait. Réal s'évertua, et, de Strasbourg, on mit en route un sous-officier de gendarmerie, réputé pour avoir plus d'un tour dans son havre-sac : c'est ici que le malheur surgit et que se noue le drame de l'accent. Ce maréchal des logis, quoiqu'il s'appelât Lamothe, était, de toute évidence, un enfant du pays : aurait-on confié une mission aussi délicate à un gendarme incapable de jargonner l'allemand dans les villages ? La pipe à la bouche, il partit et, flattant celui-ci, payant des chopes à celui-là, mena sa petite enquête d'un train de cavalier, l'air benoît. Bientôt notre homme apprit la présence, parmi les commensaux de Son Altesse, d'un certain officier dont le nom le frappa : c'était M. de Thumery, seigneur, d'ailleurs, de fort peu d'importance. On lui dit, teutoniquement, Thoumery.

Comme il avait de l'accent, de Thoumery, tout naturellement, il fit Doumery et aussitôt Doumouriez ou, plutôt Dtumouriez, sans décider entre les deux consonnes initiales. Il s'éclipsa, revint à Strasbourg et affirma, indicateur fidèle et scrupuleux à sa manière : « Le général Dumouriez est de la bande. » Ce triste effet du bredouillement de la race est l'origine de toute la tragédie de Vincennes.

Le prefet, Réal et Moncey rapportèrent au premier Consul, en grande hâte, que Dumouriez avait rejoint le prince à Ettenheim. Dumouriez, le complice de Cobourg! C'était clair, on conspirait, sabre au poing, dans la petite maison badoise !... Du moment que ce misérable Dumouriez jouait sa partie dans la pièce, Bonaparte estima que le duc ne méritait aucun ménagement, et il le fit capturer, comme on sait, au petit jour, par les gendarmes de Charlot.

§

« En fait de vers, Madame, je sais assassiner les gens. » On dirait d'une lettre de Barbey d'Aurevilly à quelque bas-bleu. Du tout, elle est du toulousain Joseph Niel, le père du Maréchal de France, et à son début cavalier succèdent des vers de robin sentimental, intercalés dans une prose cursive assez élégante.

M. G. A. de Puybusque, l'éditeur des *Notes et souvenirs* de Joseph Niel — **Revue des Pyrénées**, 4e trimestre 1910 — les commente avec une adresse de bon historien régional.

§

Memento. — *La Phalange* (20 décembre). — M. A. Thibaudet : La Poésie de Mallarmé. — M. André Mary : Petits poèmes pour le temps de Noël. — M. Jean Florence : L'évasion de Tolstoï et la liberté mystique.

La Revue hebdomadaire (31 décembre). — M. F. Rocquain : L'Enseignement et l'éducation au Japon. — M. Péladan : La collection Chauchard. — M. Paul Adam : Les arts et les mœurs.

Les Rubriques Nouvelles (décembre). — Une lettre inédite de Mécislas Golberg. — Poèmes de MM. Vaudoyer, E. Henriot, etc.

La Revue (1er janvier). — Lettres inédites de Sainte-Beuve. — Les Gentilshommes de fortune, par M. F. Boutet. — Les Animaux facétieux, par M. N. Coupin.

Revue bleue (31 décembre). — Impressions obsidionales d'un artiste, par M. C. Stryenski. — De l'amour chez les très jeunes hommes, par M. R. Kerdyk.

Le Correspondant (25 décembre). — Lettres de l'Impératrice Marie-Louise à la duchesse de Montebello. — Taupin, par M. G. Lenôtre.

Revue du temps présent (2 janvier). — Un mémoire inédit de Tolstoï.

La Nouvelle revue française (1er janvier). — M. Jacques Copeau : Sur la critique au théâtre et sur un critique. — Poèmes de Mme Jean Dominique.

L'Ile sonnante (janvier). — M. Eugène Montfort : de Reggio à Messine.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Courchamps et les « Souvenirs de la marquise de Créquy » (*L'Intermédiaire*, 10 janvier). — Gobineau et sa femme (*Journal des Débats*, 10 janvier). — Sur Louis XVII (*Le Gaulois*, 11 janvier). — « Musicienne du silence » (*L'Opinion*, 7 janvier).

A propos d'une discussion sur l'aventure de Mme de Saulx-Tavanes qui serait morte emmurée au château de Lux, M. Camille Pitollet, dans **l'Intermédiaire**, prend en quelque sorte la défense de Courchamps, dont on a vraiment trop rabaissé la valeur. Les *Souvenirs* qu'il a publiés sous le nom de la marquise de Créquy sont de la fabrication, c'est entendu, mais peut-être ne sont-ils pas entièrement à dédaigner. Courchamps, connaissant le XVIIIe siècle mieux qu'homme de son temps et ayant recueilli bien des documents aujourd'hui disparus ou inconnus, a reçu bien des confidences. Voici le principal passage de l'article de M. Pitollet :

Passons, maintenant, à la question Courchamps. Le vieil érudit dijonnais, collaborateur de *l'Intermédiaire*, déclare avoir visité naguère le château de Lux. Il me paraît que, sur ce monument, ses souvenirs sont aujourd'hui un peu confus. J'aurai garde de le renvoyer à Courtépée mais, tout de même, lorsqu'il affirme que l'édifice est de la seconde moitié du XVIe siècle, il oublie qu'il ne fut nullement bâti, mais bien rebâti par Gaspard de Saulx et que des portions médiévales y restèrent encastrées dont la principale est, précisément, la tour ronde qui forme l'un des angles de la façade donnant sur la route départementale et qui contient la chambre où la tradition locale veut qu'ait disparu la veuve du duc de Saulx. Courchamps n'avait donc, en définitive, pas complètement tort de parler d'une « grosse tour », à « murailles épaisses », et d'un édifice « féodal », et il est, au surplus, inexact de prétendre qu'en 1529 le château de Lux n'ait pu avoir de fossés sur cette partie de sa façade, toute différente de l'autre, aux deux « petits pavillons carrés », qui, en effet, ne pensèrent jamais être des « tours de défense ».

Mais combien, parmi ceux qui parlent de Courchamps, se sont donné la peine d'étudier les pièces de son procès ? Si quelques-uns, peut-être, connaissent encore le long chapitre que lui a dédié ce romantique échevelé de Roger de Beauvoir dans ses *Profils et charges à la plume ; les Soupeurs de mon temps*, avec préface d'Alexandre Dumas (Paris, 1868, in-18), peu, j'imagine, parmi nos contemporains, ont, dans les journaux et les revues de l'époque de Louis-Philippe, démêlé ce que la passion antimonarchique d'organes comme *le National* — principal fauteur de l'infortune de cet étrange personnage — a accumulé de partis pris sur son compte. « Cousen, ou M. Courchamp (*sic*), dit le vieil érudit dijonnais, c'est tout un, mais Cousen est le vrai nom. » Sans doute, encore que d'autres, telle la *Grande Encyclopédie*, XIII, 333 — en fassent un « nommé Cassen » et que le *Catalogue de la Nationale*, XXXIII, col. 293, le dénomme « Cousin », mais n'eût-il pas fallu ajouter que le « comte de Courchamps » n'avait fait que traduire en français le nom irlandais O' Rouske, que porte

tèrent ses ancêtres, gentilshommes irlandais qui, s'étant attachés à la fortune de Jacques II, étaient venus en France avec lui, pour, plus tard, s'établir en Bretagne ? J'aurai, dans mon histoire du complot dit « de Pontcallec » — l'un des plus tragiques exemples de l'esprit de révolte de la noblesse bretonne avant la Révolution — à revenir sur ce point.

De même, lorsqu'on a qualifié les pseudos *Mémoires* de M^me^ de Créquy d'invention pure et simple, il est possible que l'on ait cru avoir prononcé, pour la centième fois, sur eux le verdict de l'Histoire. Cela, pourtant, n'est pas. Ce livre — que l'éditeur Garnier a, si j'ai bonne souvenance, réimprimé pour la dernière fois en 5 vol. in-18 peu après la guerre franco-allemande et que la baronne Edith de Cramm a vaillamment redonné par extraits chez G. Bohme, à Erlangen et Leipzig, en 1892, in-8° — mérite un jugement moins sommaire. Il serait oiseux d'évoquer, à cette date, les polémiques qu'il suscita et les articles qu'il fit naître — tels ceux de Saint-Allais aux années 1833, pp. 13-17, et 1836, pp. iij-viij de son *Annuaire historique*, etc., ou celui, si pénétrant, de la *Quarterly Review* de juin 1834, t. LI, pp. 391-399 (mais seulement sur les deux premiers volumes); — pourtant, lors du fameux procès de plagiat avec *la Presse*, en février 1842, n'est-ce pas l'avocat de ce journal, M^e^ Léon Duval, qui déclara :

« M. de Courchamps est un homme de beaucoup d'esprit, qui sait son dix-huitième siècle par cœur; tout ce qui s'est écrit à cette époque, ou sur cette époque, en mémoires, en nouvelles à la main, en correspondance privée de quelque valeur, M. de Courchamps le sait, et il en profite. En ce genre, personne ne s'entend mieux à fureter les livres rares, à découvrir les sources cachées, à éventer les trésors ignorés; c'est une espèce de bénédictin en livres frivoles. Quand il a fait assez de trouvailles pour en composer un livre, il s'approprie le tout par l'arrangement, par ce qu'il y ajoute de son propre fonds, surtout par le style qui, en pareilles matières, a autant de valeur que les idées. Voilà comment M. de Courchamps a fait son chef-d'œuvre, les « Souvenirs de M^me^ la Marquise de Créquy », où il n'y a pas un mot qui soit de M^me^ la marquise de Créquy. »

Et Berryer, à son tour, d'ajouter :

« M. le comte de Courchamps... a fait d'immenses recherches... »; il « a autant vécu dans le siècle passé que dans celui-ci »; « il avait été lié avec la marquise .., avait même été emprisonné avec elle, avait pu apprendre, soit d'elle, soit de personnes qui l'entouraient, une foule de détails intéressants. »

Cette appréciation de Berryer peut faire réfléchir.

§

M. Tancrède de Visan publie dans **le Journal des Débats** quelques lettres du comte de Gobineau à sa femme, qui vient de mourir et semble avoir été une personne assez remarquable. Voici ce qu'il en dit :

La comtesse de Gobineau, qui vient de mourir dans sa quatre-vingt-quinzième année, veuve du comte de Gobineau depuis 1882, appartenait à une bonne famille de Saintonge, des environs de Jonzac.

Née en 1846, Mlle Gabrielle-Clément Monnerot épousa, en 1846, l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races*. Le grand-père de Mlle Monnerot avait été guillotiné en 1793 pour avoir caché chez lui des prêtres. M. François Monnerot, son père, émigré à la Martinique, y avait épousé, en 1801, Mlle Destourelles.

Le comte de Gobineau fit toujours grand cas de l'intelligence de sa femme. On eut donc raison de dire que l'auteur de *la Renaissance* n'écrivait jamais une ligne sans la communiquer à son épouse. C'est elle qui prit soin des manuscrits, corrigea les épreuves de tous les ouvrages du comte jusqu'en 1875.

De fait, tous ceux qui eurent l'honneur d'approcher la comtesse du Gobineau furent frappés de la distinction de son esprit et de l'étendue de ses connaissances. Depuis la mort de son mari, la comtesse de Gobineau habitait chez sa seconde fille, Mme Maxime Serpeille, un coquet hôtel, à Passy. Elle aimait, comme tous les vieillards, s'entretenir du temps passé et narrait avec finesse les diverses péripéties de ses nombreux voyages à Berne, à Hanovre, à Francfort, en Perse, en Grèce, au Brésil, etc. Elle eut toujours une profonde admiration pour son mari et accueillait avec la plus exquise bonté les personnes qui, s'intéressant à la mémoire de l'auteur de l'*Essai*, venaient remuer ses souvenirs.

Dans la volumineuse correspondance que les descendants du comte de Gobineau m'ont fait l'amitié de me communiquer, se trouvent un grand nombre de lettres que le comte adresse à sa femme. Ces lettres sont toutes d'un réel intérêt et par les événements qu'elles relatent, et par la lumière qu'elles projettent sur le caractère enjoué et trop peu connu de Gobineau.

Parmi les lettres dont le ton est en effet presque jovial et qui ont surtout trait à la carrière diplomatique de Gobineau et à ses velléités académiques, en voici deux, fort curieuses par le jugement qu'elles portent sur les aménités du second siège et sur la Commune :

Paris, le 12 avril 1871.

Le canon ne cesse de tonner depuis hier au soir, et avec une force et une rage qui dépassent, dit tout le monde, ce qu'on avait entendu pendant l'autre siège. Les obus doivent couvrir tous les quartiers des Champs-Elysées. Je n'ai pas de réflexions à faire sur tout cela pour le moment. On prétend que l'attaque de cette nuit, dirigée sur toute la ligne d'Issy à Vanves et Neuilly, a échoué. Il faudra cependant que cela finisse ; alors si le gouvernement et ses généraux ne peuvent rien, viendront les Allemands, qui pourront. Ils ont augmenté beaucoup leur force sur Paris. Enfin, il faudra en finir. J'ai bien hâte d'avoir un mot de toi. Mais patience. M. Pascal Duprat est nommé ministre à Athènes. Toutes les nominations et autres choses faites en ce moment ne signifient absolument rien. Il faut patienter. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Sois fort tranquille sur nous tous.

Paris, le 14 avril 1871.

Nous allons tous très bien et sommes parfaitement tranquilles et en sûreté, sauf l'impossibilité de sortir de Paris. Tu ne dois pas ajouter foi à tout ce que les journaux publient. Il s'en faut de tout qu'il y ait les désordres que

l'on imagine. Les membres du clergé arrêtés ne sont maltraités aucunement. La Commune est beaucoup moins violente qu'elle ne s'en donne l'air. En tout, aujourd'hui, il faut attendre. Rien n'est pour durer. Je dis rien absolument. Manquer de patience serait manquer de bon sens. Cependant, comme tout cela peut encore durer quelques jours, écris-moi et adresse ta lettre à Versailles à lord Lyons. Il me la fera parvenir.

L'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races* ne semble pas en trouver beaucoup entre les Communards et les Versaillais.

§

Voilà qui devrait clore toutes les querelles autour de Louis XVII. M. Oscar Havard explique, dans **le Gaulois**, comment il fut empoisonné au Temple par ordre de la Convention, qui ne voulait pas ratifier l'engagement secret pris par ses envoyés envers Charette « de faire remettre entre les mains des chefs vendéens Louis XVII et sa sœur avant le 13 juin pour tout délai ». Voici ce que conclut M. Havard :

Les textes que nous venons d'invoquer ne confèrent-ils pas à cette thèse historique une vraisemblance qui exclut tout doute?

C'est beaucoup dire.

§

L'Opinion a fait une enquête sur *les Femmes et le professorat musical*, je ne sais à quel propos, et cela m'est égal, mais non ceci. M. Jean Leroy va voir une de ces dames, qui lui donne un échantillon de son talent :

Sans attendre ma réponse, elle se mit au piano.

En vérité, jouait-elle — et que jouait-elle ? Je voyais ses doigts errer avec lenteur au-dessus du clavier, se poser sur les touches comme hésitants, et les sons sortaient de l'instrument si ténus, si grêles, si timides, si peu appuyés qu'on eût dit d'un insecte effleurant les cordes métalliques. Une note, peut-être, une sur quatre ou cinq était nettement perceptible.

Quand elle eut fini, pour me donner une contenance, je lui demandai :

— Quel est donc ce morceau, Madame ?

— Oh ! c'est une petite chose, un rien... Le morceau n'a d'ailleurs aucune importance!... Mais n'est-ce pas que cette manière d'exprimer la musique est fine et délicate... Vous rendez-vous compte de ma méthode? Mon rêve, voyez-vous, serait de faire du piano un *instrument de silence*.

Je me levai sur ces mots, et m'en fus, édifié.

Le barbare ! Si ces lignes tombent sous les yeux de la dame, qu'elle sache que je l'adore, que je voudrais « Superintendante de tous les pianos de France » cette musicienne de silence!

R. DE BURY.

LES THÉATRES

RENAISSANCE : *Le Vieil Homme*, pièce en cinq actes, de M. Georges de Porto-Riche (12 janvier). — VAUDEVILLE : *La Famille Benoîton*, comédie en cinq actes, de Victorien Sardou (13 janvier). — BOUFFES : *Madame l'Amirale*, comédie en trois actes, de MM. Antony Mars et Henri Lyon (13 janvier).

Depuis de longues années, M. Georges de Porto-Riche ne nous avait pas donné d'œuvre nouvelle. Nous gardions l'heureux souvenir d'*Amoureuse* et du *Passé*, et nous espérions que l'auteur de ces belles pièces romprait un jour le silence où il s'obstinait : alors, fût-il seulement égal à lui-même, nous serions sûrs de goûter, à l'entendre, une joie grave, une joie précieuse M. Georges de Porto-Riche vient de faire jouer **le Vieil Homme**, et notre plaisir a été entier. Loin d'être déçus dans notre espoir, nous avons eu plus que nous n'attendions. Je ne vois pas de pièce contemporaine qu'on puisse comparer au *Vieil Homme*. Certes, on y reconnaît la manière de M. Georges de Porto-Riche ; mais il est toute une partie de la pièce qui ne rappelle en rien ses œuvres anciennes, et jamais encore il ne nous avait communiqué des émotions aussi fortes, aussi troublantes. *Le Vieil Homme* est une tragédie d'une rare nouveauté, et qu'on est heureux d'applaudir.

Dans *le Vieil Homme*, quatre personnages principaux sont en présence : Michel Fontanet, Thérèse Fontanet, leur fils Augustin, Brigitte Allain.

Michel Fontanet est un de ces hommes qui sacrifient tout au plaisir d'un instant. Il n'est pas méchant ; il n'est pas perfide. Il aura des accès de bonté ; un acte de dévouement le touchera ; les écarts de sa conduite lui donneront des remords, il sera sincère en s'attristant des douleurs qu'il a causées. Mais que la minute approche d'un rendez-vous, il oubliera toutes ses bonnes intentions ; il s'impatientera ; il se trouvera des raisons de manquer aux promesses qu'il vient de faire. Il faut qu'il satisfasse son désir passager. D'ailleurs, il se persuade qu'aucun malheur ne résultera de sa manière d'agir. Il se garde de trop scruter les sentiments, les caractères de ceux qui l'entourent. Il est léger, et veut rester léger.

Thérèse est une amoureuse d'une droiture passionnée. Elle a beaucoup souffert, autrefois, du fait de son mari. Maintenant, elle semble guérie. Mais, à la moindre alerte, et même malgré elle, elle laisse la blessure ancienne s'entr'ouvrir de nouveau. Sa pensée s'exalte ; son intelligence amoureuse devient d'une acuité cruelle. Elle dit toute sa douleur. Elle n'est dupe d'aucune parole ; une intonation de voix, un geste lui révèlent ce qu'on voudrait lui cacher et, à l'aspect seul d'une chambre, elle devine toute une trahison. Et elle a des larmes et des cris terribles, elle en qui ne peut pas mourir l'amour loyal et grave.

Augustin Fontanet tient de sa mère une nature ardente. Il a seize ans. Il a en l'amour une foi juvénile. Le personnage d'Augustin est d'une audacieuse nouveauté. Augustin a l'âge de Chérubin, et il en a quelques traits. D'ailleurs, ce n'est pas tant avec le Chérubin même de Beaumarchais qu'avec celui de Mozart qu'on pourrait lui trouver une ressemblance. Mais ceux à qu'il il demande « *che cosa è amor* », c'est Gœthe, auteur de *Werther*, c'est Alfred de Musset, c'est Verlaine. Augustin s'en va vers l'amour avec tendresse, avec violence, mais il en sait déjà les mélancolies, les désenchantements et les douleurs.

Brigitte Allain est une jeune femme qui désire ne faire de peine à personne. Elle ignore les passions fortes ; il semble pourtant qu'elle ait un attachement profond pour ses enfants. Elle serait désolée de causer à son mari le moindre chagrin ; mais comment résisterait-elle longtemps à un homme qui la supplie de se donner à lui ? Elle est trop bonne pour se refuser. Elle est prête à s'affliger d'un mal où, malgré elle, elle est pour beaucoup ; elle fera son possible pour le réparer ; mais son action manquera d'énergie, et sa bonne volonté sera inutile, funeste même. Brigitte Allain est une coupable involontaire ; elle est gracieuse et charmante, et l'on comprend qu'elle séduise Michel et Augustin, elle qui apporte la gaieté dans une maison quelque peu austère.

Michel Fontanet ne peut voir Brigitte Allain sans la désirer. Depuis plusieurs années, il a quitté Paris ; il dirige une imprimerie dans le Dauphiné, et Thérèse a pensé que désormais il ne la ferait plus souffrir. Mais Brigitte paraît, et Thérèse s'aperçoit bien vite qu'en Michel le vieil homme était seulement endormi. Son retour de souffrance est affreux. Et pourtant, quand elle voit qu'en Augustin l'amoureux s'est éveillé, et — quel amoureux ! si ardent qu'il est, du fait, destiné aux déceptions amères, — elle voudra ne plus songer à sa propre douleur. Elle mettra à défendre son fils la même exaltation qu'à souffrir de son amour. Et, d'ailleurs, défendre son fils, n'est-ce pas se défendre elle-même ? L'amour jaloux de Thérèse pour Michel, sa tendresse effrayée pour Augustin finissent par se confondre, et c'est à ce double sentiment qu'elle obéit en tous ses actes.

On voit combien, dans ce drame vigoureux, aux scènes puissantes est solide la peinture des caractères, est subtile l'analyse des sentiments. *Le Vieil Homme* tient de la tragédie, de la pièce psychologique, de la comédie de caractères. La fatalité pèse sur les personnages. Les circonstances s'enchaînent de telle sorte qu'ils se perdent irrémédiablement. Les luttes entreprises sont vaines. M. Georges de Porto-Riche n'a rien négligé pour justifier le tragique de sa pièce. Les personnages secondaires ont des caractères précis, et ils ont leur part dans les événements. Le père de Thérèse Fontanet, Chavassieux, vieillard cupide, d'un égoïsme étroit, joue, de par son caractère même,

un rôle grave dans la catastrophe du drame. Comme Michel, comme Brigitte, il contribue à la mort d'Augustin.

Il faut admirer, dans *le Vieil Homme*, la simplicité de la construction. M. Georges de Porto-Riche a dédaigné toutes les petites habiletés, et sa pièce en prend une harmonieuse grandeur. Elle est d'un style excellent; M. Georges de Porto-Riche trouve sans cesse des mots précis, riches de sens, émouvants, et certaines scènes du *Vieil Homme* forment de véritables poèmes.

Le Vieil Homme est bien joué. Mme Lantelme est charmante dans le rôle de Brigitte Allain ; elle en rend les nuances à la perfection. Mme Simone a de beaux cris de douleur dans le personnage de Thérèse Fontanet. Mlle Margel est excellente en Augustin, et sa tâche était des plus délicates. M. Tarride joue avec maîtrise Michel Fontanet, et il serait injuste d'oublier Mlle Licenay et M. André Dubosc.

§

Il est possible qu'un jour on donne à Victorien Sardou une très grande place parmi les auteurs dramatiques du dix-neuvième siècle. Certes, je ne crois pas qu'il reste rien de ses drames, écrits d'après une poétique factice : *Patrie* ne vaut guère mieux que *Théodora* ni que *la Tosca*. Mais, parmi ses comédies, graves ou légères, il en est de fort intéressantes. Victorien Sardou a trouvé de très beaux sujets de pièces : il fut un des premiers — sinon le premier — à comprendre la valeur dramatique du sentiment religieux, il s'essaya avec bonheur dans la comédie politique. *Séraphine*, *Rabagas*, *Daniel Rochat* sont, à divers titres, des œuvres de mérite. Et Victorien Sardou avait, sur nombre d'auteurs dramatiques, la double supériorité de n'être ni ignorant ni sot.

La Famille Benoiton n'est pas une de ses meilleures pièces. Nous sommes stupéfaits, aujourd'hui, qu'elle ait pu, en un temps, passer pour habilement construite. Les adresses de Sardou nous semblent bien lourdes, bien naïves, et nous ne pouvons plus prendre au sérieux les parties de la comédie qu'il pensait émouvantes. Les deux derniers actes de *la Famille Benoiton* ne nous causent aucun plaisir. Mais il y a, dans les premiers actes, des scènes satiriques qui nous divertissent encore. L'observation est souvent exacte ; le dialogue est vif, agréable. Prudent Formichel est un personnage caricatural, mais bien composé, et qui amuse. Sardou, en somme, avait vu avec justesse certains travers de la bourgeoisie du second Empire, dont diffère assez peu la bourgeoisie de la troisième République.

Pour le philologue, l'étude de *la Famille Benoiton* est curieuse : on y peut constater ce qu'était l'argot mondain en 1865.

La Famille Benoiton est fort bien montée au Vaudeville. Les

costumes sont faits d'après des gravures du temps où fut créée la pièce ; ils sont amusants à voir, mais comme les femmes s'habillaient, comme elles se coiffaient mal sous le second Empire ! Les rôles principaux sont tenus avec talent par Mmes Simon-Girard, Mitzy Dalti, Anie Perrey, Cécile Caron, Georgette Armand, par MM. Lérand, Gauthier, Joffre, Jean Dax, et par la petite Fromet.

§

Mmes Cora Laparcerie, de Frézia, Mancel, MM. Lamothe, Hasti, Bouthors jouent avec agrément une comédie légère de MM. Antony Mars et Henri Lyon, **Madame l'Amirale**. La pièce n'est pas sans gaieté ; les auteurs ne prétendent qu'à divertir les spectateurs, et ils y parviennent parfois. Qu'ils en soient loués !

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Opéra : *le Miracle*, drame lyrique de MM. P.-B. Gheusi et Mérane, musique de M. Georges Hüe. – Gaieté-Lyrique : *Don Quichotte*, comédie heroïque de M. Henri Cain, musique de M. J. Massenet. — Memento.

Le Miracle me remet en mémoire une assez plaisante bévue que je commis ici à l'occasion de mon premier contact professionnel avec M. P.-B. Gheusi. C'était à propos d'*Orsola*, tout au début de ma collaboration au *Mercure*, et j'ose à peine avouer que j'ignorais alors totalement l'existence de M. P.-B. Gheusi, si bien que la désinence de son nom, autant que les attentats du poète contre l'autorité de tous nos dictionnaires, m'induisit à l'absurde hypothèse que sans doute il était d'origine étrangère. J'ai su depuis que M. P.-B. Gheusi émanait tout droit de Toulouse, et que cet excellent Français, après avoir gouverné des revues, nourrissait un penchant le moins dissimulé pour la co-direction de nos théâtres lyriques subventionnés. Ce sont là des aspirations licites à tous les contribuables que nous sommes ; seulement M. P.-B. Gheusi a tort de ne pas s'y borner, et de persister par surcroît à écrire des livrets d'opéra. Aucune occupation ne semble s'attester plus opiniâtrement incompatible avec les dons variés qu'il a reçus de la nature. Le « poème » d'*Orsola* était presque effarant de ridicule ; celui du *Miracle* apparaît d'une inégalable maladresse. D'une aventure à la fois poétique et poignante en soi-même, il a fait un mélo de la plus fastidieuse incohérence. M. P.-B. Gheusi n'a pas le plus lointain pressentiment du rôle de la musique dans le drame sonore et de ses exigences. Il conçoit son livret comme une intrigue tout extérieure, dont il distribue plus ou moins gauchement les péripéties en tableaux et en scènes ; puis, on dirait d'une plume aussi indifférente que hâtive, il s'applique à remplir tous ces compartiments de mots. Et de mots, en effet, plu-

tôt que de paroles, tant ces paroles sont quelconques, banales, impersonnelles, se rapportant tout au plus au costume de l'acteur qui les profère; sortes de phrases « passe-partout » aptes à servir n'importe où pour un incident analogue à celui dont momentanément il s'agit. Aussi ses personnages sont-ils unanimement incapables de nous intéresser une seconde. Ce sont des pantins anonymes dont nous connaissons aussi peu l'âme au dénouement qu'au lever du rideau, et qui gagneraient certes pour nous en plausible réalité à gesticuler en silence au lieu d'élocuter des kyrielles de lieux communs grandiloquents ou insipides. Et ils en tireraient en même temps l'avantage d'échapper au grotesque, car, outre que les palabres à eux prescrits dénient toute psychologie, faussent imperturbablement tout sentiment et défient toute vraisemblance, la muse de M. P.-B. Gheusi, qui s'épargna ici la difficulté de la rime, y semble avoir allègrement cultivé le vers blanc de mirliton.

Rien d'étonnant qu'une impression de guignol pompeux, disparate et pompier, se soit aussi irrésistiblement dégagée de l'audition de ce *Miracle* que jadis de la représentation d'*Orsola*, et c'est vraiment une inscrutable énigme que, nonobstant l'expérience cruelle, un musicien ait de nouveau souhaité courir le risque de cette collaboration redoutable. Si M. Georges Hüe a choisi librement ce livret, je crains fort qu'à l'épreuve il ne l'ait amèrement déploré. Le plus grand des génies y eût donné sa langue au chat. En dépit de quelques « gammes par tons » parsemées çà et là dans *le Miracle*, l'art de M. Georges Hüe se dénonce aussi peu novateur que possible et même évidemment retardataire à tous égards. Mais son talent fin, distingué, sincère, est d'une essence intime qui paraît au demeurant des plus propres, encore qu'avec quelque timidité monotone, à la délicate expression des mouvements de l'âme, ce privilège harmonieux de la musique. Malheureusement les fantoches de son librettiste étaient aussi complètement dénués d'âme que de caractère, d'esprit et quasiment, de forme ou de figure. Parmi l'irrémédiable vacuité de ce néant, la musique avait l'air d'une intruse égarée, et « le miracle » de l'histoire, c'est que l'inspiration de M. Georges Hüe ait en quelques endroits heureusement résisté au burlesque des discours qu'avaient à débiter les chanteurs. Cette inspiration, à vrai dire, et jusqu'en ses meilleurs moments, ne s'accusa jamais d'une originalité manifeste, et M. Georges Hüe n'est pas moins affligé que M. Bloch de cette disgrâce essentielle. Il s'y joint assez fâcheusement quelque lourdeur hésitante qui semble trop souvent entraver les élans du compositeur et, si *le Miracle* n'offre assurément pas plus d'intérêt purement musical que *Macbeth*, la partition de M. Hüe est certainement inférieure en puissance à celle de son confrère helvète, spécialement dans les ensembles choraux où le musicien pouvait plus

aisément qu'ailleurs lâcher bride à sa verve et s'emballer. Mais sans doute l'eût-il fait d'instinct, aux prises avec un drame de Shakespeare, tandis que Wagner en personne aurait peut-être avorté en face du monstre inane de M. P.-B. Gheusi. Il est bien regrettable pour M. Georges Hüe qu'il soit tombé sur un pareil livret, et c'est un grand dommage aussi pour notre Opéra, auquel on a beaucoup de compliments à adresser. *Le Miracle* a été monté visiblement avec un soin extrême dans des décors parfois fort réussis. Le dessinateur des costumes s'y démontre en louable progrès et il n'est pas jusqu'aux électriciens qui ne trahissent des velléités excellentes. Je ne sais si on vit jamais en l'édifice un lever du jour aussi graduellement amené que celui du premier acte. Sans doute, les protagonistes paraissent déployer la plus têtue persévérance à perpétuer les traditions de la maison, qui sont de sereinement ignorer les rudiments de l'art du comédien, de jouer, ou faux, ou pas du tout. Cependant, il serait injuste de méconnaître ici l'irrécusable excuse que fournissait à l'embarras des interprètes un texte de cet acabit, une pièce injouable et qui, sans la musique, eût sombré bien avant la fin dans la tempête déchaînée par la désopilation des rates. Mlle Chenal, MM. Muratore et Gresse n'ont abouti qu'à faire valoir la robustesse de leurs voix et M. Fabert même s'évertua vainement à composer un rôle incomposable à priori. En revanche, les évolutions des chœurs et du ballet témoignaient de la part des metteurs en scène d'une inaccoutumée sollicitude qui apparut souvent récompensée. Si cela ne fut pas toujours parfait, il y eut par instants des grouillements de foule dont jadis on n'aurait jamais eu l'idée, même en rêve, à l'Opéra.

§

C'est aussi ce que nous offrit de mieux à la Gaieté le **Don Quichotte** de MM. Massenet et Cain, et on féliciterait avec plaisir M. Labis de son adroite mise en scène, si le prétexte en avait été autre. Mais, dans la circonstance, on n'en a vraiment pas le courage. L'idée de nous montrer le noble et doux Chevalier de la Triste Figure chargé de retrouver « le collier de perles » d'une péripatéticienne ayant nom « Dulcinée », serait à priori cocasse, si elle ne s'attestait au fond plutôt navrante. Car c'est là le sujet de la « comédie *héroïque* » que M. Henri Cain osa intituler *Don Quichotte*, en y intercalant l'épisode des moulins à vents, et pour laquelle il perpétra un « poème » auprès de quoi les pires cou...ronnades de M. P.-B. Gheusi pourraient passer pour du Victor Hugo. Il y a en particulier une scène qu'il faut avoir vue de ses yeux pour y croire. Don Quichotte à la recherche des brigands cambrioleurs, en rencontre la bande au fond d'un bois, l'attaque et, au bout d'un instant, en est naturellement roué et ligotté. On l'insulte et on va le pendre, et alors,

impassible, il entonne une « prière » qui débute ainsi : « Seigneur, reçois mon âme », et que, dans la forêt sauvage, accompagne un harmonium inopiné. L'effet sur les bandits est tel que peu à peu tous tombent à genoux et que leur chef tend chapeau bas au prisonnier le fameux « collier de perles » tandis que les autres en chœur le supplient : « Et maintenant, sur nous, placez votre main pure !... » Oui, il faut l'avoir entendu pour y croire. Sur ce livret d'une idiotie suprêmissime, M. Jules Massenet a composé la partition la plus adéquate qui se puisse imaginer. Il n'est guère possible de décider ici ce qui est le plus bête à couper au couteau, des paroles ou de la musique. Ce *Don Quichotte* est joué par MM. Marcoux et Fugère beaucoup trop bien pour ce qu'il vaut. La charité dissuade de parler des autres interprètes. Le plus lamentable est de contempler le public applaudissant, acclamant ces insanités. On s'en sentait presque envahi par des velléités homicides. Il n'y a pas de loi qui interdise, pour une opération purement commerciale, de chambarder et déshonorer un chef-d'œuvre en corrompant ignominieusement la sensibilité de la foule inavertie. C'est peut-être dommage, et on indiquerait volontiers à M. le Sénateur Bérenger ce meilleur emploi d'une activité qui découvrirait difficilement pornographie plus immonde qu'une semblable prostitution de l'art.

Memento. — Il vient de paraître chez l'éditeur Adolph Fürstner, 18, rue Vignon, une *Sonate pour piano et violon* en *si bémol*, par Armande de Polignac. Prix net : 8 fr.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Peintures chinoises : Collections Olga-Julia Wegener (galerie Bernheim jeune) et F. Langweil (galerie Durand-Ruel. — 3e Exposition d'estampes japonaises (Louvre, Pavillon de Marsan). — L'Œuvre de Willette (Louvre, Pavillon de Marsan). — Peintures de Jean Puy (galerie Eug. Blot). — 3e Exposition de la Cimaise (galeries Georges Petit). — Memento.

Les exhibitions d'**Œuvres d'art chinoises** se multiplient à Paris, avec une déconcertante soudaineté. Ce furent, d'abord, les expositions du musée Guimet; ce sont aujourd'hui celles des galeries Bernheim jeune et Durand-Ruel, et voici qu'on annonce, pour le mois prochain, au musée Cernuschi deux milliers environ de poteries chinoises. Paris, du reste, n'a pas l'exclusif privilège de ces précieuses communications. En Allemagne, en Angleterre, partout en Europe, les trésors artistiques du Céleste Empire sont en voyage, çà et là s'arrêtant pour se faire admirer et, d'étape en étape, s'appauvrissant des joyaux qu'ils laissent dans les collections publiques ou privées. Il est bien à craindre que ces témoignages du génie orienta

ous parviennent d'une façon posthume, en quelque manière : scin-llements d'étoiles depuis très longtemps éteintes, ou émanations phos-horescentes de vastes organismes d'où la vie s'est retirée et qui ont en décomposition? Comme disent les gens bien informés, la Chine se réveille, se régénère, consent à tous les progrès de la civili-ation, notamment à ceux que l'Occident a faits dans l'art de tuer epuis qu'elle dormait, et c'est-à-dire qu'elle est atteinte par la ontagion de notre mal, qu'elle rompt avec ses traditions anti-ues, qu'elle perd sa personnalité; comme le Japon, elle s'initie à la anœuvre des codes français et des canons allemands : on prévoit la onstitution prochaine des Etats-Unis-d'Asie. Ce sera peut-être la n, matériellement, de l'Europe, sûrement la fin, spirituellement, de Asie. En attendant, ayant déjà perdu l'amour nationaliste de son énie, la Chine se laisse dépouiller, à notre profit, de quelques unes e ses merveilles artistiques, et nous avons sous les yeux les riches ollections de Mme F. Langweil et de Mme Olga-Julia Wegener. Il 'en dégage un enseignement d'une singulière opportunité. Au mo-ient où, de toutes parts, dans la poésie comme dans les arts plasti-ues, on sent à la fois s'exaspérer les préoccupations techniques et approfondir les recherches auxquelles président l'imagination et la ensibilité, où s'affirme sans cesse plus nettement le désir de la con-entration et de l'unité, ces grandes figures chinoises, presque toutes rès calmes, pleines de rêve et de mysticité, ces images sereines et nastes viennent nous conseiller la méditation, l'étude du sens géné-al des choses, de leurs rapports cachés. Elles nous invitent à nous enouveler par un retour — seul renouveau — aux divines certitudes nmémoriales, à la jeunesse antique du monde. L'apparition du fan-ome oriental fut toujours pour l'occident le signe avant-coureur d'une ériode glorieuse de création : c'est toujours à sa collaboration avec rient que l'occident dut la découverte d'un Style. Cette collaboration, rès certaine, bien qu'il soit difficile d'en définir et d'en nommer les éments avec précision, au moment où naissent notre art roman, uis notre art gothique, n'est pas moins manifeste dans l'éclosion e l'impressionnisme, qui reçut des Japonais de si fécondes leçons. uel bénéfice plus précieux encore ne pourrons-nous espérer de art chinois, incomparablement supérieur à l'art japonais, et généra-ient de tout cet art extrême-oriental dont les révélations successives ont parmi les plus considérables événements contemporains ? Il nous ppelle à la vertu de nos propres origines, à la grandeur austère et ouce de nos Primitifs, il nous ramène à l'unité, à la constance de la ensée humaine en nous obligeant à constater d'incontestables simi-itudes entre les produits de l'art roman, de l'art égyptien, de l'art hinois. Or, c'est dans l'idéalisme absolu qu'ils puisent tous les trois ur inspiration, comme c'est avec toutes les ressources du réalisme,

mais en sommant leurs observations par les détours de l'analog synthétique, qu'ils s'expriment tous les trois.

§

Personne ne songe à discuter le mérite des artistes japonais. I sont habiles, légers et robustes, fins et savants, gaîment ou féroc ment spirituels,et infiniment. Ils ont eu sur l'art occidental, comm on vient de le dire, aux temps premiers de l'impressionnisme, u influence certaine et heureuse. Mais, sans manquer à la gratitude q nous leur devons, il serait intéressant d'étudier comment ils o fait décliner en qualités secondes, purement visuelles et manuelle d'adresse physique, de souplesse réaliste, la puissance souveraine leurs maîtres originels, des artistes chinois. La spiritualité profond la noblesse sereine de ceux-ci exigent de nous une admiration re pectueuse, une réelle vénération. On ne peut comparer à ce sentime l'hommage que sollicite de nos yeux la prestidigitation japonaise Ces conclusions nous sont imposées par la simultanéité des expos tions d'art chinois et de la 3e **Exposition d'estampes jap naises** organisée au Musée des Arts décoratifs. Certes, Kiyonag Buncho et Sharaku, qui vécurent dans la seconde moitié du xviiie si cle, sont d'admirables maîtres de l'estampe. Dans le domaine de pure technique ils ont laissé des chefs-d'œuvre qui, on l'a dit just ment, « ne devaient jamais être surpassés dans aucun pays ». Sh raku, le plus incisif, le plus intense de tous les peintres d'acteu atteint parfois à une extraordinaire puissance. Buncho, plus ag et plus raffiné, Kiyonaga, plus simple et par là même plus gran font les délices des amateurs de cet art où nos peintres ont ta puisé. Pour inaltérable toutefois que soit toute cette beauté, il ne se ble pas qu'elle doive avoir, désormais, aucune action sur la form tion et le développement de l'esprit occidental. Par ses mérites tec niques, elle aida notre art d'hier à prendre conscience de soi, de s besoins et de ses ressources, dans un temps où il sentait lui-mê la nécessité de renouveler et d'enrichir ses moyens techniq d'expression. Ce temps est dépassé. L'époque actuelle, éprise recherches plus profondes que celles des impressionnistes, écoute plus utilement la leçon des Chinois que celle des Japonais.

§

Willette au Louvre ! Les Pierrots et les Pierrettes de Willette Pavillon de Marsan ! On eût étonné bien des gens, peut-être l'arti tout le premier, il y a quelques années, en annonçant cette expo tion, quasi officielle, des œuvres du plus libre, du plus incorri blement impertinent et frondeur de nos peintres humoristes. N point que l'événement d'aujourd'hui ait, en soi, rien d'illogiq

: d'injustifiable, mais bien au contraire parce qu'il est juste et har-ıonieux. Il est si rare que de tels événements se produisent !

La sensibilité et la spiritualité, le tempérament et le talent de Villette, sa tradition, ses modes d'expression, et ses bonnes comme :s mauvaises qualités, tout est essentiellement français chez cet rtiste. Un petit-fils de Fragonard, qui se glorifie de ses origines ans renier son temps. On peut lui faire mille reproches, et les cri-ques ne manquent pas qui blâment l'acception trop « littéraire » e ses compositions, leur formule qui se ressent, disent-ils, de Ecole. Le mystère, c'est qu'en dépit de ces torts Willette ait créé n type d'homme, son Pierrot, un type de femme, sa Pierrette, inou-liables, et qu'il ait réalisé des œuvres où le sceau de la maîtrise st évident, le *Parce, Domine*, par exemple.

§

M. Théodore Duret, avec cette netteté si droite et si simple qui lui st propre, caractérise parfaitement le mérite du peintre Jean Puy.

« Il est réaliste, en ce sens qu'il tient les yeux sur les formes exis-ıntes autour de lui ; il est impressionniste, parce qu'il sait saisir les ıdications changeantes à retenir des scènes et des objets vus ; il a our pratique de peindre en tons clairs, sans ombres conventionnel-:s. Réaliste, impressionniste, peignant en tons clairs, il est donc en-:é dans une voie ouverte depuis cinquante ans. Mais, comme il a su viter les procédés devenus conventionnels, qu'à l'exemple des initia-eurs du début il a cherché à rendre ce qu'il sentait et ce qu'il voyait ncèrement, par ses propres moyens, il a pu, venant après tant d'au-res, se montrer original et personnel.»

Jean Puy est, en effet, des très rares entre les nombreux artistes éduits par Cézanne, qui, du maître admirable et incomplet, imitent eulement l'attitude devant la nature, cette attitude de « point d'in-rrogation » que signalait Mme Marval aux lecteurs du *Mercure* ans sa réponse à notre enquête, il y a quelques années. Sans cesse ux prises, directement, avec la nature, Jean Puy doit sans cesse, pour xprimer les aspects, toujours différents, de l'unique modèle, renou-eler sa palette. A chaque nouveau tableau, il « débute », et c'est ce ui donne à sa peinture tant de variété et de fraîcheur. La constance : la sincérité fait l'unité d'efforts si divers.

§

Pas très significative, cette troisième exposition des sociétaires de **a Cimaise**. Notre excellent confrère Gaston Varenne, qui invoque, ır la première page du catalogue, Albert Samain, croit-il vraiment ue *ses* artistes aient entendu ce précieux conseil du poète :

Fais ton pain simplement, dans le pain du Seigneur ?

Sommes-nous exposés à confondre la simplicité avec la médiocrité Est-il permis d'attribuer la portée d'une protestation réfléchie et sag contre les audaces qu'on voit ailleurs, et qui sont — peut-être — excessives, à ces productions presque toutes neutres, froides, vides inutiles, à ces « loisirs d'amateurs » ?

Il y a, néanmoins, ici, de véritables artistes. Il serait injuste d refuser ce titre à des peintres comme MM. Harry Bloomfield, Davi Nillet, Rodolphe Fornerod, Jean de la Hougue, Paul Jouve, Edouar Morerod, Edouard Sandoz, à une statuaire comme Mlle Jeanne Jozo D'où vient qu'ils semblent, dans ce milieu, inférieurs à eux-même qu'on les reconnaît à peine et quelques-uns avec peine ?

Memento. — Exposition permanente chez MM. Marseille et Vildrac, 1 rue de Seine.

Pastels (les Fauves), par M. Arthur Wardle (galeries Arthur Tooth sons). — Exposition Simmen, céramiques, meubles et tapis (galerie d'A Décoratif).—Exposition Jordic (galerie Devambez) : paysages de Bretagr Hollande, Algérie. — Exposition posthume de Joseph Trévoux, peint lyonnais, 1831-1909 (galerie E. Druet). — Exposition Ludovic Ro (galerie de l'Art contemporain) : Aquarelles. — Peintures de Robert Vo noh et sculptures de Mme Bessis Potter (galeries Georges Petit). — I Quelques (galerie des Artistes modernes). — 8e Salon de l'Ecole franç (Grand Palais des Champs-Elysés). — Exposition annuelle du Cercle Volt — Les Unes Internationales (Petit Musée Beaudoin). — Peintures MM. Alexis et Eugène Delahogue (Office Tunisien). — 11e Exposition Salon d'Hiver (Grand Palais).

CHARLES MORICE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

La Collection Chauchard au Musée du Louvre. — Nécrologie : Jules Maci — Mutilation de la *Ronde de nuit*. — Memento bibliographique.

Enfin l'on a pu voir la **collection Chauchard**. Le myst qui jusqu'ici l'avait entourée jalousement et qui, avec les gros p payés pour certaines œuvres, avait contribué, pour la plus gran part, à sa célébrité, est enfin dissipé,... et le sentiment éprouvé a un peu celui d'une déception. On s'attendait à une réunion extra dinaire de chefs-d'œuvre, et l'on s'est trouvé en présence d'une col tion certes assez belle, mais formée sans plan d'ensemble, visib ment sans amour, sans autre préoccupation que celle de possé des noms haut cotés à la Bourse des tableaux. L'œuvre vraim rare, l'œuvre choisie par un véritable connaisseur, d'esprit et d' sensibles, n'abonde pas ici. Et c'est pour cet ensemble que le do teur, en bon commerçant estimant à la quantité de la somme dép sée (33 millions, dit-on) la longueur du ruban, s'était fait décer le grand cordon de la Légion d'honneur, alors qu'une rosette ou

simple bout de ruban avaient récompensé les donations, plus belles peut-être par la qualité des œuvres, d'un Thomy-Thiéry ou d'un Moreau-Nélaton, offertes, cette dernière surtout, avec tant de désintéressement et d'élégance! Quand la chose, l'an dernier, parut à *l'Officiel*, nous l'enregistrâmes ici avec indulgence. Aujourd'hui que toute liberté est donnée d'apprécier et de comparer le cadeau, on ne peut se défendre de quelque agacement. Puis, n'est-il pas un peu honteux d'avoir dû subir les conditions d'un négociant vaniteux pour s'assurer la possession d'œuvres que l'État, s'il eût été clairvoyant, eût pu et dû acheter jadis à leurs auteurs pour le morceau de pain dont la plupart d'entre eux avaient tant besoin, —et que d'ailleurs Chauchard, plus ignorant encore, et qui trône là parmi eux comme leur protecteur, ne leur eût certes pas donné davantage? Toutes ces réflexions, beaucoup, sans doute, se les firent le jour de l'inauguration des salles. Mais c'était « la collection Chauchard »! Et tout le beau monde de Paris s'est précipité, pressé, étouffé, écrasé, pour essayer d'apercevoir, ne fût-ce que de loin, des tableaux qui avaient coûté si cher, et qu'il ne songera peut-être plus à revenir voir à loisir. Que du moins il achète, pour en conserver un souvenir plus précis, le somptueux album (1) où l'éditeur Plon, avec le concours de la maison Braun, a réuni, en superbes héliogravures, quatre-vingts des plus belles peintures de la collection, accompagnant ces planches d'un texte historique et critique dont le nom seul de l'auteur, M. Jean Guiffrey, suffit à dire la valeur et l'intérêt : soucieux, comme toujours, de documentation exacte et complète, il ne s'est pas borné à l'étude des seules œuvres de la collection Chauchard, mais a rappelé en même temps celles que le Louvre possédait déjà des mêmes peintres et donné un tableau d'ensemble de la production de chacun de ces maîtres. Ce monument à la gloire de notre école française aura été une des plus heureuses conséquences de la donation Chauchard.

Cent quarante toiles, un dessin de Moreau le jeune (cette *Revue du roi dans la plaine des Sablons*, merveille de précision et d'esprit, qui fit sensation à la vente Goncourt) et un choix de bronzes de Barye (il a fallu renoncer au stock des autres sculptures, marbres ou bronzes sans aucune valeur artistique, léguées par le Mécène) : tel est l'apport dont viennent de s'accroître nos collections nationales. Les merveilles, dans cet ensemble, ce ne sont pas les œuvres les

(1) *Les Peintures de la collection Chauchard*. 80 reproductions en héliogravure par la maison Ad. Braun et Cie d'après les tableaux de Corot, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, Jules Dupré, Fromentin, E. Isabey, Charles Jacque, E. Meissonier, J.-F. Millet, Th. Rousseau, Troyon. Paris, libr. Plon, in-folio. Tirage à 275 ex. numerotés : 5 sur vieux Japon a la forme des Manufactures impériales avec 3 suites des héliogravures (1 000 fr.) ; 20 ex. sur Japon des manufactures, impériales, avec double suite des héliogravures (500 fr.) ; 250 ex. sur vélin des cuves des papeteries d'Arches (250 fr.).

plus renommées : l'*Angelus* de Millet, et le *1814* de Meissonnier — Chauchard, en les payant, le premier 750.000, le second, dit-on, 800.000 francs, n'en a pas « eu pour son argent » ; — ce sont d'autres Millet et certains Corot. Sept toiles, outre l'*Angelus*, représentent Millet; trois sont d'admirables chefs-d'œuvre : le *Parc à moutons au clair de lune*, la *Bergère gardant ses moutons* et la *Fileuse*. La première, nous apprend le précieux petit catalogue critique rédigé avec tant de soin par M. P. Leprieur, n'est qu'une réduction avec variantes, exécutée vers 1872-73, du célèbre tableau de l'Exposition Universelle de 1867, aujourd'hui dans la collection W.-T. Walters, à Baltimore; mais l'œuvre est d'une touche si large, d'une vérité et d'un sentiment si prenants, qu'elle méritait de figurer à son tour à l'Exposition centennale de 1889. On ne saurait imaginer plus émouvante évocation de la nuit : c'est toute sa poésie, son calme, son mystère, qui s'exhalent de ce merveilleux petit tableau. — La *Bergère gardant ses moutons* est, de nouveau, par la grandeur simple de la composition — une jeune pastoure debout tricotant songeuse, appuyée sur son bâton, au premier plan de l'immense plaine où paissent ses ouailles dans la lumière dorée d'une fin de jour — une des créations les plus magistrales de Millet, les plus fortement empreintes de cet accent grave, presque religieux, dont il a célébré la vie de l'homme des champs. Peint en 1862, le tableau fut exposé au Salon de 1864 et conquit enfin les esprits et les âmes si longtemps rebelles à cet art austère et grand ; on le revit à l'Exposition Universelle de 1867 avec le grand *Parc à moutons*. — La *Fileuse* (chevrière auvergnate peinte par Millet à la suite de ses séjours à Vichy, en 1866 et 1867), assise à contre-jour sur un talus et chantant en tournant son fuseau, la tête noyée dans l'ombre du chapeau de paille, est une figure presque aussi belle, par sa sincérité, sa justesse et sa largeur d'exécution. — L'*Angelus* (peint en 1858-59, et qui figura à l'Exposition Universelle de 1867) n'a pas la beauté suprême de ces trois œuvres, et il a le malheur d'avoir à porter le fardeau d'une célébrité trop grande et d'avoir trop été vulgarisé par les innombrables reproductions (même en bas-relief !) qu'on en a données; comme a dit justement M. Léonce Bénédite (1), « c'est comme un beau morceau d'opéra qu'on nous a trop moulu sur les orgues de Barbarie ». Aussi s'explique-t-on la déception que le tableau a causée quand on l'a revu le mois dernier. L'idée qui l'a inspiré n'en reste pas moins touchante et belle, et, ici encore, nous avons affaire à une œuvre d'un sentiment vraiment religieux et humain ; le dommage est qu'entre le fond et la forme l'accord n'est pas aussi parfait que dans les œuvres précédentes : soit que Millet ait apporté plus d'attention au sym-

(1) *La Collection Chauchard* (*Gazette des Beaux-Arts*, février 1911).

bole qu'à l'exécution, soit que le tableau ait subi des repeints, la vibration atmosphérique, si merveilleuse dans la *Bergère* et le *Parc à moutons*, manque ici presque totalement; autour de ces deux êtres en prière la nature reste inerte.— Il faut admirer après cela le *Vanneur* du Salon de 1848, qui fit partie, comme l'*Angelus*, de la collection Secrétan, et dont le Louvre possédait déjà une réduction dans la collection Thomy-Thiéry : malgré la date, Millet est déjà là tout entier; puis la *Petite Bergère*, peinte vers 1850-1855. Enfin, citons encore le charmant pastel de la *Femme au puits* (vers 1858), qui nous montre l'aspect de la maison natale du peintre.

Théodore Rousseau, dont le souvenir est si intimement lié à celui de Millet, comme leurs deux profils sont accolés sur le médaillon de la forêt de Fontainebleau, l'avoisine ici avec huit toiles où s'expriment tout le lyrisme ardent, la recherche passionnée de vérité, de cette âme réfléchie, en communion si profonde avec la nature, et qui, elle aussi, fut si incomprise. On admirera plus particulièrement la *Mare au chêne*, la *Charrette*, la *Route dans la forêt de Fontainebleau* (un petit joyau), et surtout l'*Avenue de la forêt de l'Isle-Adam* qui, dans son œuvre inquiète, apparaît comme une « page de pleine félicité, avec son soleil se jouant au milieu des arbres dans les herbes dorées (1) ».

Jules Dupré, longtemps son ami, près de qui il peignit cette toile, nature moins concentrée, plus joyeuse, amoureuse de lumière, de sites et d'effets pittoresques, a surtout été le peintre de cette forêt de l'Isle-Adam. Aux douze tableaux de la collection Thomy-Thiéry, six viennent s'ajouter ici, parmi lesquels il faut signaler surtout la superbe *Mare aux chênes*, le *Chemin de la ferme*, la *Vanne*.

Notons en passant, les seize toiles de Diaz, pour la plupart sujets mythologiques dans la manière brillante et froide qu'on connaît ; deux paysages : la *Forêt de Fontainebleau* et le *Braconnier*, valent mieux que ces fades compositions. Arrivons à ce qu'on pourrait appeler la seconde période de notre école de paysage. Après la conception romantique, mélange de vérité et de lyrisme — qu'un Rousseau, par exemple, chercha avec tant de passion et de tourment à unir dans ses œuvres — et où la nature sert de support à la vision intérieure, voici venir une interprétation plus calme, plus objective, plus attentive à l'observation scrupuleuse de la vérité, et qui, peu à peu, aboutira à l'impressionnisme. Daubigny, nous le montrions

(1) Prosper Dorbec, *Théodore Rousseau*, p. 84. Dans ce petit livre, très remarquable, recemment paru, M. Dorbec a donné une analyse très pénétrante de cet art de Rousseau, cherchant à saisir, « outre le vrai de la nature, le monde d'impressions qu'elle déposait en lui » et après une distribution soignée des masses et des plans, orchestrant sur cette base une symphonie de colorations sans cesse enrichies d'accords de plus en plus subtils.

naguère à propos de l'entrée au Louvre de sa *Moisson* (1), fut un des précurseurs de ce dernier mouvement. De ce maître charmant la donation Chauchard enrichit le Louvre de sept toiles nouvelles où, dans la *Vallée d'Arques* et les *Laveuses* notamment, se manifestent ses qualités de fine et juste observation.

Un autre adepte de ce mouvement naturaliste, Troyon, est mieux représenté encore : dix-huit tableaux viennent s'ajouter aux onze de la collection Thomy-Thiéry et aux trois de la collection Moreau-Nélaton. Sans professer à l'égard de Troyon le dédain de Baudelaire qui ne voyait en lui qu'un « talent de second ordre cultivant avec une parfaite insensibilité un genre inférieur », il est permis de trouver assez monotones, malgré le soin et l'habileté qu'a mis le peintre à équilibrer les paysages et les animaux, ces éternelles représentations de bestiaux dans des pâturages. Le *Garde-chasse* et le *Berger ramenant son troupeau* font, dans cet ensemble, des exceptions intéressantes. Il faut y joindre trois tableaux de moutons de Charles Jacque.

Mais voici avec Millet le triomphateur de la collection et, entre tous ces paysagistes, le plus délicat, le plus purement mélodieux : le « divin » Corot. Vingt-six toiles le représentent (ce qui fait maintenant au Louvre 85 Corot et nous console un peu de l'exode en Amérique de tant de chefs-d'œuvre de notre école de paysage). Il n'y a rien ici de sa première manière, représentée dans la collection Moreau-Nélaton par tant d'études délicates : la toile la plus ancienne, un *Pêcheur sur l'étang*, doit être placée entre 1850 et 1855, nous dit M. Leprieur, et la *Charrette* (*souvenir de Marcoussis*) est de 1855. Mais quelle jeunesse et quelle fraîcheur de sentiment dans ces peintures d'un sexagénaire et dans toutes celles qui suivent ! Dans la *Charrette*, — une des merveilles de la collection, — d'une construction de plans si ferme, d'une sobriété de ton si distinguée, quelle limpidité d'atmosphère et quel beau ciel lumineux ! Dans la *Nymphe désarmant l'Amour*, quelles belles carnations blondes dans une si fine lumière ! Dans les *Chevriers des îles Borromées*, quelle délicieuse évocation de ces paysages italiens admirés dans sa jeunesse et repris en tant de tableaux, de même que la *Danse des Nymphes* est une réplique non moins charmante de celle que possédait déjà le Louvre ! D'ailleurs, tout serait à citer : le *Passage du gué*, le *Matin*, la *Route*, *Une soirée*, le *Pont de Palluel*, surtout ce *Moulin de Saint-Nicolas-lès-Arras*, peint en juillet 1874 (c'est-à-dire sept mois avant la mort du maître), chef-d'œuvre comparable à la *Route de Sin-le-Noble* de la collection Thomy-Thiéry et au *Beffroi de Douai* : « jamais Corot ne fut plus jeune, n'eut la vision plus sûre, l'œil plus divinement sensible aux valeurs, à l'harmonie, à la beauté innocente du monde (2). »

(1) V. *Mercure de France*, 16 juillet 1907, pp. 345-346.
(2) André Michel (*Journal des Débats*, 15 décembre 1910).

Il faudrait s'en aller sur cette vision. Mais il reste à parler des quelques peintres de figures ou d'histoire représentés dans la collection. Au premier rang, Delacroix, avec deux œuvres, dont une *Chasse au tigre* pleine de fougue et d'un coloris puissant. Ensuite, Isabey, avec des scènes épisodiques comme il en peignit tant, à personnages affublés de toute la défroque romantique dans des décors d'opéra. Puis, Decamps, avec quatre toiles, dont un *Christ au prétoire*, d'une composition intéressante et d'intentions rembranesques, mais dont le sentiment ne répond guère à de telles visées. Fromentin, avec la grande *Fantasia* qui figura à l'Exposition centennale de 1889, et une *Halte d'Arabes* pleine de qualités délicates. Enfin, Meissonier, avec vingt-six toiles ou études dont la plus digne d'attention n'est pas le *1814*, si peu impressionnant en dépit des intentions de l'artiste, tellement la froideur et la sèche minutie d'une exécution qui ne sait rien sacrifier et qui, cependant, ne donne même pas l'illusion de la réalité (la neige qui couvre le sol n'a rien de glacial et ressemble plutôt à de l'ouate) rapetissent un sujet qui pourrait être grandiose : combien le *Napoléon III à Solférino* de la collection Thomy-Tiéry est mieux peint et plus intéressant! Par contre, dans des tableautins moins prétentieux, comme le *Petit poste de grand'garde*, ou des figures comme le *Dessinateur*, l'*Homme à l'épée*, le *Fumeur*, auxquels une telle facture s'adapte mieux, Meissonier se montre un petit maître habile et ingénieux.

Une *Liseuse* de Henner (réplique d'un sujet souvent traité, dans sa note très connue) et sept Ziem brillants et superficiels, qui ont la gloire, tout de même excessive, d'entrer au Louvre du vivant de leur auteur, complètent la collection.

Il est à souhaiter, maintenant, que cette installation, dans des salles aussi défectueuses par leur disposition que par leur éclairage, et dont cependant le conservateur a su tirer tout le meilleur parti possible, ne soit pas définitive et que l'administration des Beaux-Arts, avec l'appui des pouvoirs publics, trouve le moyen, comme nous en avons exprimé le vœu partagé maintenant par tous nos confrères, d'établir dans ce pavillon de Flore le musée, logiquement ordonné, de notre école française du XIX^e^ siècle : il est inadmissible que nos maîtres à nous, si glorifiés dans les musées étrangers, soient sacrifiés comme ils le sont au Louvre et qu'on nous refuse la joie du magnifique spectacle qu'offriraient réunis nos 85 Corot, nos 24 Rousseau, nos 20 Millet, nos 22 Dupré, nos 25 Daubigny, tant d'autres encore!

La place nous manque pour parler aujourd'hui des autres événements survenus au Louvre depuis deux mois : entrée du Mantegna de l'église d'Aigueperse et du *Portrait de d'Alembert* par La Tour (celui-ci exposé dès maintenant), remaniements dans la galerie d'A-

pollon pour la meilleure mise en valeur des bijoux de la Renaissance. Nous y reviendrons prochainement.

Mais nous ne voulons pas laisser partir sans un mot d'adieu et de regret profond l'homme de goût et de cœur qu'était **Jules Maciet**, décédé le 15 janvier à l'âge de soixante-quatre ans. Membre du Conseil des Musées nationaux, vice-président de l'Union centrale des Arts décoratifs, il avait été, il y a quelques mois, élu président de la Société des Amis du Louvre, et nul n'était plus digne de cet honneur, par l'infatigable dévouement qu'il ne cessa de témoigner à notre grand musée et aux collections publiques de notre pays. Connaisseur émérite, il était, comme on a dit, un amateur d'une espèce rare : il n'achetait que pour le plaisir de donner ; à peine une belle œuvre avait-elle passé dans son cabinet qu'il éprouvait le besoin d'en faire jouir le plus grand nombre et l'offrait soit au Louvre, soit au Musée des Arts décoratifs, soit à Carnavalet ou à quelque musée de province. Le Musée des Arts décoratifs, en particulier, lui doit infiniment, et surtout la bibliothèque qui y est annexée : Jules Maciet s'employait infatigablement à l'enrichir, par un système aussi inattendu qu'ingénieux : découpant, dans les catalogues de ventes, les recueils d'images, les revues illustrées, les gravures qui avaient un intérêt documentaire, et les classant ensuite méthodiquement dans des portefeuilles, il avait constitué ainsi à l'usage des artisans et des artistes un répertoire extrêmement riche qui peut-être n'a pas son égal en Europe.

§

Une nouvelle attristante nous est arrivée d'Amsterdam : un individu, voulant se venger d'une injustice commise à son égard par le gouvernement hollandais, n'a rien trouvé de mieux que de s'en prendre à un des trésors du patrimoine national, la *Ronde de nuit* de Rembrandt; armé d'un tranchet, il en a porté deux coups au chef-d'œuvre, qui ont balafré les genoux de la figure principale et la poitrine de celle-ci et du personnage voisin. Heureusement la précaution qu'on avait prise autrefois de doubler la toile d'une seconde, très forte, collée à la première par un enduit de poix et de cire, a empêché le tableau d'être crevé ; seule la couche assez épaisse du vernis a été rayée à une profondeur d'un demi-millimètre. La réparation sera assez facile et ne laissera aucune trace.

Le *Berliner Tageblatt* publie à ce propos une interview du professeur Aloïs Hauser, restaurateur en chef des musées royaux de Berlin, qui souligne l'inconvénient de protéger les toiles en les mettant sous verre : « Précaution plutôt dangereuse ! Si la glace est brisée par un marteau, les éclats de verre peuvent causer un dommage pire que celui d'un coup de couteau ou de poinçon. Il n'y a pas d'autre protection efficace que celle d'un grand nombre de gar-

diens vigilants ». C'est ce que nous avons dit ici même quand on a imaginé de mettre sous verre les tableaux du Louvre.

Memento. — M. Gustave Mâcon vient de donner un livre important et intéressant sur *Chantilly et le Musée Condé* (Paris, H. Laurens; in-8, 300 p. av. 36 planches et 3 plans; 12 fr.) Attaché pendant longtemps à la personne de M. le duc d'Aumale, et depuis 1896 conservateur du Musée Condé, il était bien préparé, par l'étude et le classement des collections réunies par l'illustre amateur et le dépouillement des archives de la maison de Condé, à écrire l'histoire du beau domaine que le duc d'Aumale a légué à la France. Il l'a fait sous une forme abordable et attrayante, évitant l'écueil de l'appareil scientifique, tout en montrant à chaque page une abondante et sûre documentation. Les neuf premiers chapitres retracent l'histoire de Chantilly depuis les lointaines origines jusqu'à la mort du dernier prince de Condé en 1830 : les débuts modestes sous les Bouteiller, les d'Orgemont; les embellissements, les transformations, la vie fastueuse sous les Montmorency et les Condé; la splendide période qui précéda la Révolution; puis la désolation et la ruine. Les trois derniers chapitres sont consacrés à la vie et à l'œuvre, couronnée de si noble manière, du duc d'Aumale. Trente-neuf planches, montrant les portraits des principaux seigneurs de Chantilly, les états successifs du château et du parc depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, plusieurs œuvres d'art du musée, etc., complètent ce texte.

Une collection bien curieuse, et à laquelle la reproduction en couleurs très soignée, qu'on vient d'en donner en un luxueux album, ajoute encore plus d'intérêt, est celle que possédait Constant Coquelin des portraits où il s'était fait peindre dans ses différents rôles (*Constant Coquelin.* Préface d'Edmond Rostand. Paris, P. Lafitte et Cie; in-folio, 35 planches; 100 fr.). Les noms des artistes les plus divers — Detaille, Friant, Madrazo, Jean Béraud, Louis Leloir, Charlemont, Duez, Dagnan-Bouveret, Edelfelt, L. Picard, Duvent, Morisset — voisinent dans cet album, et, en dehors de l'intérêt documentaire particulier, quelques-unes de ces peintures sont de véritables œuvres d'art.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Jules Huret : *En Allemagne. La Bavière et la Saxe;* Paris, Fasquelle, 3 fr. 50. — Paul Bastier; *L'Esotérisme de Hebbel;* Paris, Emile Larose, 2 fr. — Hugo Salus : *Schwache Helden,* Berlin, Egon Fleischel u. Co, M. 3 — Memento.

La Bavière et la Saxe. — Le quatrième et dernier volume de la série d'articles publiée par M. Jules Huret, dans *le Figaro*, devait s'intituler *De Berlin à Strasbourg.* C'est sous cette appellation que le recueil avait été annoncé, en regard du titre, dans le volume *De Hambourg aux marches de Pologne.* Mais les chapitres que M. Huret consacra naguère au problème polonais provoquèrent, tant chez les personnalités dirigeantes de la Posnanie que chez les polonistes de France, une telle levée de boucliers que l'actif reporter préféra ne plus se heurter aux questions nationales. Son enthousiasme pour

la nouvelle Allemagne risquait d'être gravement endommagé, s'il consentait à étudier à fond l'œuvre de germanisation en Alsace-Lorraine.

M. Jules Huret s'est donc contenté de réunir pour ce dernier volume ses notes sur la Bavière et la Saxe. A vrai dire, il excursionne un peu dans toutes les régions de l'empire et les « Notes et croquis », par quoi il interrompt la monotonie de ses graves enquêtes économiques, mentionnent des petits faits qu'il a recueillis à Dusseldorf et à Berlin, plutôt que dans les deux royaumes. Les chapitres sur Wetzlar et sur Ems, dans la Prusse rhénane, sont également étrangers au cadre du volume. Nous pouvons donc conclure de cet éparpillement que M. Huret tenait avant tout à mettre un point final à son enquête et qu'il a groupé au hasard les notes qui lui restaient à publier.

Ce n'est pas sans une certaine fatigue que l'on suit le journaliste tout au long de son itinéraire un peu chaotique. Influencé au hasard par les personnalités qu'il interroge, à mesure qu'il atteint le terme de sa tâche, il lui devient plus difficile de coordonner ses impressions, de dégager des vues d'ensemble sur les gens et les choses. Son admiration pour l'immense effort économique de l'Allemagne reste entière. Le prodigieux travail accompli par la nation depuis 40 ans, sur le domaine matériel, est, certes, incontestable. D'en avoir noté toutes les phases, sans se laisser rebuter par l'aridité du sujet, d'avoir montré à la France ce salutaire exemple de régénération, tel est le principal mérite du grand ouvrage de M. Huret. Mais, à mesure qu'il prenait plus intimement contact avec la vie allemande, ce Français se trouvait choqué davantage par des traits de mœurs qui lui apparaissaient comme un reste de barbarie. Il y a, éparpillés dans les volumes d'*En Allemagne*, des jugements d'une telle sévérité que le plus âpre germanophobe ne répugnerait pas à les signer.

Pourquoi alors ne pas consacrer, aux habitudes et aux coutumes allemandes, des chapitres d'ensemble qui serviraient en quelque sorte de conclusion à cette étude ? Après trois ou quatre années de voyages dans le pays, M. Huret pouvait écrire un dernier volume sur la « civilisation allemande » qui lui eût peut-être permis de ramener à ses justes proportions l'importance de l'essor économique.

Nous avons déjà noté, à propos des précédents volumes, que M. Huret passe complètement à côté de la littérature allemande et qu'il est sans curiosité devant les détails de la vie familiale, les salons, la société, etc. Il se permet cependant quelques incursions dans la politique. C'est ainsi qu'il note très justement que le particularisme n'existe plus en Allemagne. L'idée de l'empire a fait des progrès énormes et, en fin de compte, le plus enragé patriote bavarois est fier d'être citoyen du plus puissant Etat de l'Europe. M. Huret aurait pu faire

la même constatation chez les socialistes qui, sous une mince couche de « prolétariat international », cachent très imparfaitement leurs convictions germaniques. Sur les rapports entre les Etats confédérés et l'Empire et sur le fonctionnement des contributions matriculaires, dont certains Etats demandent l' « assainissement », les informations fournies par l'auteur sont assez rudimentaires. Il ignore, peut-être à dessein, chaque fois qu'il donne un renseignement politique, la terminologie généralement en usage dans la presse française.

Au reste, M. Huret, que cela paraît amuser beaucoup moins qu'au début de son enquête de se promener dans les diverses contrées des Germanies, ne met plus, à décrire le commerce des fourrures ou l'organisation de la Librairie à Leipzig, le même enthousiasme que nous lui avions vu jadis, quand il parlait du marché aux oies et de la production des engrais. S'il loue, outre mesure, l'art décoratif munichois, il n'admire la peinture allemande qu'avec discrétion.

M. Huret interrompt parfois son récit pour faire quelques réflexions philosophiques. Elles sont parfois d'un tour assez inattendu :

Il est défendu de donner le sein aux enfants dans les promenades ou autres lieux publics même si la nourrice s'abrite derrière une ombrelle, ou sous un châle. La pudeur teutonne s'effarouche de ce spectacle pourtant *gemütlich*.

Das ist eine Schweinerei ! (C'est une cochonnerie !) disent-ils. Je suis porté vers l'avis exactement opposé, et bien près de considérer comme des porcs les gens qui voient de l'indécence dans l'innocente et chaste exhibition d'un sein gonflé de lait où s'appuie une joue d'enfant.

C'est sans doute en faisant allusion à ce passage et à d'autres du même genre, que M. Marcel Ballot a pu écrire (*Figaro*, 16 janvier) :

Pour ces formidables investigations, où toutes les caractéristiques, toutes les énergies, toutes les activités de telle ou telle race, de tel ou tel peuple doivent être mises en lumière, un style était à trouver qui ne fût ni l'ennuyeux procédé narratif des relations de voyage, ni la langue plate et technique des travaux de sociologie, ni la virtuosité purement picturale des romans cosmopolites. Ce style, M. Jules Huret l'a inventé, forgé, façonné de sa main et un peu, j'imagine, à la manière de ces nouveaux architectes bavarois auxquels il rend si pleinement justice.

§

L'ésotérisme de Hebbel. — M. Paul Bastier, à qui nous devons une substantielle étude sur le grand poète allemand Hebbel, ainsi qu'une adaptation à la scène française de *Marie-Madeleine*, vient de publier en brochure un « essai sur l'ésotérisme » dans l'œuvre de ce génal écrivain. On sait que Hebbel a laissé un journal qui, en même temps qu'il constitue un document psychologique de tout premier ordre, est plein de réflexions et de sentences de la plus haute

originalité. C'est un peu humiliant pour la France, que cet ouvrage, incontestablement un des plus curieux de la littérature allemande moderne, n'ait pas encore été traduit, au moins partiellement, dans notre langue.

En étudiant ce journal, M. Bastier a éclairé l'œuvre de Hebbel d'un jour nouveau. Il a recherché tout d'abord quels traits empruntaient à la personnalité de l'auteur les héros créés par lui. Hebbel avait un goût tout particulier pour la supercherie; obsédé par le mystère, il s'efforçait d'en mettre dans le moindre acte de sa vie. Son existence tourmentée, ses amours ardentes et malheureuses par sa faute, les remords que lui occasionnaient ses trahisons — Hebbel était un « virtuose du remords » — à tout cela il cherchait un sens mystérieux et supérieur. Dans son journal, il se plaît à accommoder les énigmes. Exaspérée par la solitude, son imagination maladive complique les idées les plus limpides. « Vivre signifie : être profondément solitaire », écrit cet orgueilleux, dont l'imagination atteignait les limites du monde.

Autodidacte audacieux, écrit M. Bastier, il se créait à son usage des lois, des principes, qui lui permettaient tous les orgueils, toutes les hardiesses. « Chaque homme a découvert l'Amérique, chaque homme a écrit Faust. » Il s'égalait aux plus grands. Pour avoir de Shakespeare, de Napoléon, de Dieu peut-être, une intuition, il leur posait une question superbe : Qu'as-tu de Hebbel? Pourquoi me rassembles-tu physiquement, ô Shakespeare ? Pourquoi répudies-tu Joséphine, Empereur ? Christ, pourquoi dis-tu : que ce calice s'éloigne de moi !

Cette citation suffira à faire comprendre quelles furent les difficultés que dut surmonter M. Bastier, pour voir clair dans certaines « énigmes » de Hebbel. Mais l'auteur connaissait à fond l'homme aussi bien que l'œuvre, et si quelques mystères échappent encore à son investigation, il faut croire qu'on ne parviendra jamais à en soulever le voile, et que la sagacité de la critique hebbelienne se trouvera toujours en défaut.

Schwache Helden. — M. Hugo Salus a réuni quatre nouvelles qui toutes les quatre ont le charme un peu désuet des choses d'autrefois. Poète lyrique avant tout, cet écrivain sait donner aux moindres descriptions une allure idyllique qui plaît autant que les sujets qu'il s'applique à traiter. Après plusieurs volumes de vers, voici son troisième recueil de prose. Né à Prague, il a le goût des bonnes lettres et se rattache à cette école autrichienne qui, dans la littérature allemande d'aujourd'hui, représente la tradition. Ses « faibles héros », s'ils ne réussissent pas à réaliser de grandes choses, savent pourtant organiser leur bonheur, qui est fait d'abnégation et de renoncement au milieu des horizons étroits.

Memento. — Le dernier fascicule de la *Revue germanique* (janvier-février) débute par une étude de M. F. Baldensperger sur « Gœthe et les émigrants français à Weimar ». L'éminent professeur de littérature comparée montre avec quel intérêt et quelle courtoisie le poète accueillait les visiteurs que les troubles de la Révolution avaient jetés en Allemagne. Quelques-uns, comme M. de Wendel, venu de Hayange, en Lorraine, adressaient des requêtes au ministre du duc Charles-Auguste en vue d'établir une forge à Ilmenau, d'autres, en s'adressant à Gœthe, voulaient connaître surtout l'illustre écrivain. Mounier, Duvau, de Pernay, Chanorier et bien d'autres, défilèrent ainsi à Weimar et nouèrent des relations passagères avec Gœthe. « Le grand poète, conclut M. Baldensperger, que son expédition de Champagne avait renseigné sur quelques aspects populaires de la civilisation française, a pu compléter, grâce à eux, sur certains points, une information qu'il ne cessera jamais d'interpréter dans un sens favorable à notre culture, à un rôle civilisateur indépendant des vicissitudes politiques et des différends intellectuels. » — Dans la même revue, signalons un article de M. J. Giraud sur « Musset et la poésie du Nord ».

Des souvenirs publiés par le baron Hermann d'Egloffstein, dans la *Deutsche Rundschau* (janvier), nous ramènent également à Weimar. M. d'Egloffstein a été pendant de longues années attaché à la personne du grand-duc Charles-Alexandre, petit-fils de Charles-Auguste de Saxe-Weimar, né en 1818 et mort en 1901. C'était certainement un des princes les plus cultivés de la vieille Allemagne que le hasard des batailles amena à contribuer à la création de la nouvelle. Les d'Egloffstein eux aussi se rattachaient au Weimar de la grande époque, dont ils conservent jalousement la tradition. Bien des traits du grand-duc Charles-Alexandre seraient à noter et ce n'est pas un des moins intéressants que cette habitude, qu'il garda jusqu'à sa mort, de s'entretenir en français avec les personnalités de son entourage.

Pan (1er janvier) fait paraître une autobiographie de Frank Wedekind et la traduction d'un article de Verhaeren sur Rubens. M. René Schickele donne la seconde partie de son élucubration consacrée à M. Briand, où s'accumulent encore les fantaisies les plus invraisemblables, comme celle-là, par exemple, de présenter M. Parsons comme l'inspirateur de la politique que suit actuellement le Cabinet. Il y a cependant quelque chose de plus inimaginable encore que cet article, c'est la manière dont il est écrit.

Hochland (janvier) publie une étude de M. Speyer sur le poète Wilhelm Raabe, accompagnée d'un fort beau portrait, et des détails sur la cunesse de Windthorst, dus à la plume du professeur H. Finke.

M. Hermann Kienzl présente aux lecteurs de *Das literarische Echo* la personnalité complexe de M. Hermann Bahr. L'écrivain viennois se portraiture à son tour dans une spirituelle fantaisie, *Im Spiegel*.

Maerz, la revue munichoise, fondée par Albert Langen, est devenue hebdomadaire depuis le 1er janvier. Elle continue à s'occuper surtout de politique radicale et de sociologie démocratique.

Deutsche Kunst und Dekoration (janvier) reproduit une série de poupées munichoises, d'une grâce incomparable, dues à l'imagination très particulière de Mlle Lotte Pritzel. M. W. Michel leur consacre un texte laudatif, où il ne sait pas assez dire les merveilles de perversité très spéciale qui ont été ainsi miraculeusement mises au jour.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Les jeunes poètes. — Ceccardo Roccatagliata-Ceccardi : ***Sonetti e Poemi***, Soc. Ed. Ligure, Apuana. — Massimo Bontempelli : *Odi*, Formiggini, Modena. — Giuseppe Lipparini : *Il Canto di Metlita*, Puccini-Ancône. — A. S. Novaro : *Cestello* — Marino Moretti : *Scritte, col lapis*, Ricisardi, Naples. — Jean Carrère : *Terra fremente*, T. Landi, tr. Principato, Messine. — Memento.

Le mouvement de recherches, le déploiement de volontés fermes et diverses, qui caractérisent la **jeune poésie** italienne, ne semblent pas aboutir à quelque réalisation étonnante. Dans la phalange des « jeunes » on ne peut pas encore remarquer celui qui s'élèvera à la hauteur, à l'ampleur réelle d'un Pascoli ou d'un d'Annunzio. Mais les manisfestations lyriques de la littérature italienne les plus récentes, pour diverses qu'elles soient de tendance, de puissance et de rythme, sont loin d'être sans intérêt, et, parmi les jeunes poètes, il y a des âmes et des consciences esthétiques, qui ont fait leurs preuves, ou qui, nouvellement écloses, sont dignes de remarque.

Ainsi que la prose, la poésie nouvelle ne présente point un caractère national, ne donne pas le signe, attendu par un parti intellectuel nationaliste à peine organisé, d'une conscience esthétique péninsulaire. Quelques poètes nationalistes, tel M. Romualdo Pantini, s'efforcent de rythmer le lyrisme de leurs aspirations, mais leur poésie est faible et leur enthousiasme verbal est sans envergure. D'autres, plus puissants, plus émouvants, continuent le lyrisme patriotique de Carducci, fait plus d'éloquence que de subtilité, et en perpétuent l'esprit et les formes classicisants. La prosodie et le romantisme anté-carducciens remuent quelques talents, les forgent lourdement, les paralysent. Enfin des poètes divers forment des assemblages bruyants plus que des groupes disciplinés, et chantent librement, à Milan, à Rome, à Naples, leur volonté moderne de renouveau, leur liberté néo-païenne ou néo-romantique, en rythmes dont le principe est emprunté aux plus récentes recherches françaises : en vers libres symbolistes ou décadents.

Ce réveil poétique est vaste, après le vague sommeil de la génération contemporaine de d'Annunzio. Et si les voix profondes ne se font pas encore entendre, on peut, sans désespérer de l'avenir, en écouter qui charment et qui émeuvent.

Un poète comme M. Ceccardo Roccatagliata-Ceccardi appartient à la catégorie des poètes aux attitudes carducciennes. Ce serait désolant, si la vigueur de l'inspiration de M. Ceccardo n'était fort personnelle et, surtout, toute somptueusement classique.

M. Roccatagliata-Ceccardi est un des poètes « latins » qui ont le culte profond de l'éloquence, à la manière d'Hugo. Victor Hugo, se rattachant par là à toute la tradition méditerranéenne de l'éloquence lyrique, amarra fortement le vaisseau romantique le long de quais resplendissants de marbres grecs et latins. Notre époque, la période

la plus actuelle de notre époque, goûte peu l'éloquence, à tel point que la plupart des critiques confondent d'ailleurs trop souvent, les englobant dans un même dédain, grandiloquence et lyrisme. Mais les quelques poètes italiens traditionalistes, qui chantent dans le court, sonore et ample endécasyllabe comme les Méditerranéens de Provence et de Gascogne chantent en alexandrins, avec une identique verbosité, représentent en même temps les gardiens les plus purs des traditions historiques nationales. Leur art, dérivé de celui de Carducci, auquel d'Annunzio emprunta pendant un assez long temps des inspirations et des rythmes, est toujours haut et vigoureux, érudit et touffu, et quelquefois, par volonté ou par hasard, lyrique aussi.

La partie essentielle, la plus importante, des **Sonetti e Poemi** de M. Roccatagliata-Ceccardi, vibre dans le souffle de l'exaltation nationale qui monte de l'histoire.

C'est encore du lyrisme « qui se souvient ». Point de subtiles recherches introspectives, point d'émerveillements devant la nature apparaissant neuve devant un esprit neuf, ou même de lyrisme romantique joyeux ou douloureux. M. Roccatagliate-Ceccardi se souvient. Chaque étape de son inspiration est suscitée par un souvenir, un souvenir extérieur, je veux dire collectif, national ou simplement humain. Ce n'est point, certes, de « l'art social », de cet art absurde ou affreux, représenté d'une manière vile dans la littérature contemporaine. C'est de l'art qui veut être national. Mais comme il n'est tel que par le souvenir, et qu'il ne traduit pas en rythmes des attitudes psychiques nouvelles de la patrie profondément cherchées et curieusement découvertes, cet art est froid, malgré sa véhémence, et infécond malgré l'enseignement multiple qu'il contient. Carducci a fait beaucoup de mal, en ce sens, au plus doué, au plus savant, au plus vigoureux des jeunes poètes actuels. Car M. Roccatagliata-Ceccardi est un grand poète, et il a subi, comme les autres, l'influence mauvaise de l'admirable et hargneux pédagogue-poète.

Mais lorsque M. Roccatagliata-Ceccardi oublie sa passion patriotique, sa passion politique, sa passion historique, lorsqu'il « ne se souvient plus », et qu'il chante en ton mineur la léopardienne profondeur de sa tristesse ou de sa joie, il s'affirme comme poète « vrai », il s'élève au-dessus de toute sa génération, il atteint, par la sonore perfection de sa forme, les pâles sommets de l'Œuvre belle.

Et il est tellement poète qu'il parle en vers, qu'il pense en vers, qu'il sent en vers, toujours.

Il a quitté les métropoles où il souffrit beaucoup. Il vit dans les fleurs et dans le calme des sommets, au milieu de l'âpre solitude d'un pays des montagnes Apuanes. Là il écrit des livres d'histoire, il traduit les annales du génois Caffaro. Là il s'exalte et il exalte ses admirateurs, dans le culte de la patrie ligurienne, de la grande patrie anti-

que qui courbe sa force et sa beauté le long des côtes de la Provence et de la Ligurie. Là il rêve et il crée. Son énergie, nourrie de solitude, lui accordera peut-être de « ne plus se souvenir », et de découvrir en son âme seule quelques beautés nouvelles, quelques attitudes, représentatives d'un lyrisme moderne et profond. On doit le souhaiter à ce puissant poète.

§

M. Massimo Bontempelli est aussi un poète « qui se souvient ». Il ne cherche point non plus la transposition verbale des profonds états de l'âme en communion heureuse avec la nature, ou de quelques grandes visions collectives et métaphysiques : il ne suit ces deux tendances extrêmes du lyrisme contemporain.

Il se souvient. Mais son souvenir est plus formel que substantiel. L'histoire de sa patrie ne l'émeut pas « terriblement », ainsi qu'elle le fait pour M. Roccatagliata-Ceccardi. Dans les **Odi**, M. Bontempelli se souvient de quelques grands hommes de l'énergie nationale, mais il se souvient aussi des grandes figures humaines, telle celle de Beethoven ou celle de Wagner. Son souffle n'est pas ample, et sa prosodie est très italienne, moins personnelle que celle de M. Roccagliata-Ceccardi, mais plus parfaite.

Cependant, l'inspiration carduccienne est encore ici trop évidente. Le « pathétique historique », qui la caractérise y est trop vif, pour que l'on ne regrette encore une fois que la violence clichée de Carducci, son action « coupeuse d'ailes », se soient exercées sur un vrai poète, dont le nom s'est déjà affirmé dans la phalange des « jeunes », et qui réserve sans doute des surprises.

Et l'influence de Carducci n'a pas épargné M. Giuseppe Lipparini, quoique, chez ce poète, l'on ne retrouve qu'un aspect du poète mort, l'aspect hellénique. C'est encore le « souvenir » qui remplace l'inspiration, j'entends l'inspiration *neuve*, la découverte et l'expression d'un psychisme rythmique particulier à une époque et à un homme. M. Lipparini, dont la forme est plus que chez tout autre inattaquable, est un poète doux, à la vision calme, à l'évocation tendre. Ses muscles ne tremblent pas dans la frénésie patriotique, réprobatrice ou prophétique. Il évoque l'Hellade, à la manière de Gœthe imité par Carducci, ou de Carducci imité par d'Annunzio. Dans les **Canti di Melitta**, il l'évoque aussi à la manière de Pierre Louys, car la vie et l'angoisse et les joies de l'hétaïre Melitta rappellent souvent les aventures sensuelles et incomparables de Bilitis. Les hexamètres de M. Lipparini font penser, par leur pureté de cristal admirablement taillé, à la prose unique de M. Louys. Et Melitta est moins divinement sensuelle mais aussi tendre que Bilitis. Elle sait chanter ainsi à Aphrodite sa jalousie :

Plusieurs donneraient la vie pour moi qui sont pauvres ;
dis-moi pourquoi c'est lui que je veux, lui qui ment, sourit et trompe?
Je te dis ces paroles allant par les jardins, par la colline ;
et de loin la mer sourit parmi les myrthes et les oliviers,
tandis qu'une voix fraîche entonne au delà des buissons

une chanson d'amour. Je m'approche : c'est Glycère, la fille
du jardinier. Elle cueille un grand panier de roses.
Encore vierge, elle ne sait pas les peines que tu donnes aux mortels ;
ni les paroles ardentes qu'elle chante ne lui troublent le cœur :
mais elle sourit, si pure, que je pleure si je pense à ce que je fus.

§

Le **Cestello** de M. Angiolo Silvio Novaro place encore ce poète dans le nombre de ceux « qui se souviennent ». C'est de la poésie douce, mélodieuse, classique et patriotique. Mais la poésie de M. Novaro est assez riche de mouvements intérieur, sinon de mouvements rythmiques, et souvent le poète écoute son âme qui sait adorer, qui sait être croyante et tendre.

De même, M. Marino Moretti, dans ses poèmes **Scritte col lapis** (*écrites au crayon*), se montre divers, en s'écoutant soucieusement vivre, et il est tour à tour mélancolique et ironique, tendre et farouche, spirituel et grave, sans trop se soucier de la forme poétique, pas plus que de la vie qui bouillonne et tourbillonne autour de lui.

M. Moretti pourrait plutôt appartenir à *l'autre* catégorie des jeunes poètes italiens, les lyriques néo-romantiques, à la prosodie vers-libriste, qui mènent à présent en Italie les combats de la génération aînée des poètes français contemporains. Si l'on veut quelques noms de ces chantres, choisis parmi les meilleurs, et d'où sans doute surgiront les bons poètes nouveaux d'une littérature en effervescence, on peut en citer, depuis les « isolés », M. Armando Granelli, dont le dernier recueil de vers a la valeur d'une très sérieuse affirmation, ou l'étonnant Guido Gozzano, à ceux qui se sont groupés autour du drapeau futuriste : MM. Enrico Cavacchioli, G.-P. Lucini, Paolo Buzzi, Aldo Palazzeschi.

§

Un livre émouvant et beau, né d'une grande émotion ressentie devant une catastrophe terrible jusqu'à la beauté, vient d'être traduit et publié dans des conditions particulièrement touchantes et significatives.

La Terre tremblante, de M. Jean Carrère, vient de paraître sous le titre **la Terra fremente**, consciencieusement traduite par M. T. P. Landi. Cette traduction du livre du grand journaliste-poète, consacré à la catastrophe de Messine a été faite par un Messinois,

pour le compte d'un Messinois, imprimée chez un imprimeur messinois, et distribuée, par décision du Conseil Municipal de Messine, aux écoles de la ville renaissante.

L'hommage qu'une ville « renée de ses cendres » rend ainsi à un poète est des plus touchants. M. Jean Carrère, qui put reprendre d'un seul coup la place des anciens historiographes-poètes, qui put être, par la spontanéité et la véhémence de son émotion, le chroniqueur et l'évocateur d'un des plus formidables bouleversements de la vie universelle contemporaine, lègue ainsi son œuvre à une ville refaite, à une série longue de générations reconnaissantes. Peu de poètes ont eu un sort pareil, une si pure et profonde apothéose, d'autant plus belle qu'elle est plus simple.

La vision de Reggio et de Messine détruites, celle de la baie de Messine morte, des caravanes douloureuses, tragiques, désespérées, et de celles qui s'installaient sur la mort, tous ces chapitres parfaits qui composent comme le grand poème fantastique (et précis) de la mort d'une ville, deviennent une sorte de livre fondamental de la ville nouvellement créée.

Et le poète provençal n'apparaît point comme un étranger accouru là-bas par devoir de profession. L'inéluctable unité de la race le rend non seulement le frère des populations éprouvées, mais de celles de toute la péninsule. Son livre restera non seulement comme le document et le poème de la catastrophe horrible et belle, mais comme un document des plus importants d'une étape de l'idéa méditerranéen en pleine évolution.

M. Jean Carrère ne dit-il pas, dans la préface qui ouvre l'édition italienne de son livre : « Durant ces jours de deuil, où spontanément je pleurais devant Messine que l'on croyait morte, par une rencontre de circonstances fortuites prenaient corps en moi les souvenirs les plus beaux d'un peuple qui, comme le vôtre, eut comme souffle inspirateur de ses œuvresle vent. Un peuple qui, apportant le parfum des myrthes et des oliviers, poussa ses voiles héroïques le long de votre Détroit merveilleux, et mena vers nous l'âme lumineuse de notre mère commune : la Grèce ! »

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES AMÉRICAINES

Theodore Roosevelt : *African Game Trails*, 4 dollars ; New-York, Charles Scribner's Sons. — Theodore Roosevelt : *The European and African Addresses*, 2 dollars ; New-York, G. P. Putnam's Sons. — Oswald Garrison Villard : *John Brown A BiograghyFifty Years After*, 4 dollars : Boston, Hougton Mifflin Company. — Louis A. Coolidge : *An Old-Fashioned Senator*, 3 dollars ; New-York, G. P. Putnam's Sons, — George Haven Putnam : *Abraham Lincoln*, 2 dollars ; New-York, G. P. II, Putnam's Sons. — John Bigelow : *Temples of Peace*, 1 dollar ; New

York, B. W. Huebsch. — Theodore Stanton : *Reminiscences of Rosa Bonheur*, 3 dollars ; New-York, D. Appleton and Company. — Memento.

L'activité politique de l'ancien président des Etats-Unis, M. Théodore Roosevelt, n'est égalée que par son activité littéraire. Au beau milieu de la fiévreuse lutte électorale de l'automne dernier en Amérique, a paru son **African Game Trails**, l'histoire de ses chasses récentes en Afrique, un des meilleurs livres, sous tous les rapports, que M. Roosevelt ait écrits jusqu'à présent et un des plus curieux travaux sur les questions d'histoire naturelle que la librairie américaine ait produits depuis bien des années. Mais je n'ai place ici que pour parler de deux choses secondaires dans ces pages si riches en intérêt général.

Pendant la visite que M. Roosevelt a faite à la Comédie Française au mois d'avril dernier, M. Jules Claretie, qui faisait les honneurs de la Maison de Molière, a signalé, parmi d'autres choses, à son éminent invité, un buste en marbre de Jules Grévy, ancien président lui aussi. « J'ai tué plusieurs Jules Grévy en Afrique », a déclaré tranquillement M. Roosevelt à un de ceux qui l'accompagnaient. Plus tard, cette boutade présumée a été répétée à M. Jules Claretie et l'a beaucoup intrigué. Mais je viens de trouver dans ce volume l'explication de ce mot qui avait l'air presque déplacé. Il paraît que le Jules Grévy de l'Afrique est une espèce de zèbre « aussi grand qu'un petit cheval », auquel les porteurs indigènes de l'expédition Roosevelt donnaient le nom de « Kangani ». A la page 297 du livre se trouve une excellente description de ce zèbre.

Au milieu de l'histoire de ses chasses proprement dites, l'auteur trouve la place et le temps de nous donner quelques renseignements supplémentaires sur ce fameux « Pigskin Library », dont il a été beaucoup question au moment du départ de l'expédition Roosevelt. Le Pigskin Library était cette petite collection de livres que le chasseur a emportée avec lui pour sa délectation intellectuelle dans la jungle africaine. Cette bibliothèque ambulante pesait soixante livres et était la charge exclusive d'un porteur. En outre, « il y avait quelques volumes dans plusieurs sacs, pour être sûr que j'aurais toujours un volume sous la main ».

Parmi les livres français de cette collection de choix se trouvaient *la Chanson de Roland*, Froissart et *les Louves de Machecoul*, de Dumas. « Ce livre me fut présenté à Port-Saïd par M. Jusserand, le frère de mon vieil ami très estimé, l'ambassadeur français à Washington. Il me demanda si je connaissais ce roman vendéen de Dumas. Bien que je me crusse assez au courant des créations du grand romancier, je fus forcé d'admettre que je n'avais jamais entendu parler de ce roman ; sur quoi, il m'en envoya un exemplaire que j'ai lu avec beaucoup de plaisir. »

On peut ajouter à cette liste de livres français de la bibliothèque présidentielle *Tartarin de Tarascon*: « Mais je l'ai lu après avoir tué mes lions ! » dit M. Roosevelt; *le Chevalier des Touches* de Barbey d'Aurevilly, Montaigne, Molière, Pascal, *le Siècle de Louis XIV* de Voltaire, *les Mémoires* de Saint-Simon, « pour lire pendant le voyage de retour », et *l'Inégalité des Races Humaines* de Gobineau, « un livre très bien écrit, comprenant quelques conjectures heureuses ; mais si un chercheur sérieux le lisait, ce serait à peu près comme si un albatros demandait à un dronte un essai sur l'aviation ».

Dans l'appendice du livre, M. Roosevelt reparle de son Pigskin Library et cite d'autres auteurs français qui ont été les compagnons de ses chasses en Afrique. Ici, nous trouvons *les Mémoires* de Marbot, *l'Histoire de saint Louis* par Joinville et *l'Histoire de la Seconde République et du Second Empire* par La Gorce, « un livre inappréciable ». Pour une de ses chasses, M. Roosevelt a choisi « le cycle des romans de Dumas qui parlent de la Révolution Française, parce que je venais de terminer les œuvres de Carlyle qui traitent le même sujet ; et je considère le romancier comme le meilleur historien des deux. J'ai préféré *Salammbô* et *le Nabab* à beaucoup d'autres romans français simplement parce qu'à ce moment-là ils me sont tombés par hasard sous la main et que j'étais curieux de les lire. »

Presque en même temps que son livre de chasse a paru: *The European and African Addresses* de l'ancien Président. Les pièces de résistance de la collection sont naturellement les trois conférences universitaires prononcées à Paris, Berlin et Oxford. Ces discours montrent la remarquable diversité intellectuelle de l'homme. Mais si les sujets sont très différents, les pensées sont souvent bien usées.

Au moment de la lutte civile aux Etats-Unis, quand Lincoln recevait Mme Beecher Stowe, l'auteur de *la Case de l'Oncle Tom*, il lui demanda : « Etes-vous la petite femme qui a précipité cette guerre ? » Il aurait pu ajouter, sans violer la vérité : « Et votre collaborateur principal était John Brown. » Ce fait devient plus évident que jamais après la lecture du récent volume **John Brown, A Biography Fifty Years After**, de M. Oswald G. Villard, le directeur de l'important journal quotidien de New-York, *l'Evening Post*. Il est impossible de lire cet ouvrage si remarquable sous tous les rapports, où la vraie méthode historique, l'impartialité austère et un bon sens exceptionnel sont rigoureusement observés, sans être frappé du grand rôle joué par cette personnalité curieuse qu'était John Brown, un mélange du Puritain de la Nouvelle-Angleterre du dix-septième siècle et du pionnier énergique et peu scrupuleux de la vie humaine ou du principe de *meum et tuum*, conditions qui ont caractérisé le Far West du dix-neuvième siècle. On n'a pas oublié que ce simple Américain, qui craignait le bon Dieu et haïssait l'esclavage,

a consacré toute sa vie et celle de sa famille —femme, filles et fils — à une idée fixe; que ses garçons, grands gaillards aveuglément dévoués à leur père, n'ont pas hésité, sous l'ordre de ce père étrange, à devenir des assassins politiques, et même à mourir, trois d'entre eux, noblement au côté de ce même père dans un attentat malheureux et insensé, dont l'objet était un soulèvement général des nègres de la Virginie. Victor Hugo, qui a souvent erré par un excès de sentimentalité, ne va pas trop loin quand, à propos de son dessin représentant Brown pendu, il écrit à son beau-frère Chenay, en janvier 1861, au moment où éclatait la guerre : « John Brown est un héros et un martyr. Sa mort a été un crime. Son gibet est une croix. Vous vous souvenez que j'avais écrit au bas du dessin : Pro Christo, sicut Christus. Lorsque, en décembre 1859, avec une profonde douleur, j'annonçais à l'Amérique la rupture de l'Union comme conséquence de l'assassinat de John Brown, je ne pensais pas que l'événement dût suivre de si près mes paroles. » Le travail magistral de M. Villard montre que Victor Hugo était un vrai prophète et aussi qu'il n'était pas le seul. Plus d'un observateur perspicace aux Etats-Unis a vu cet acte lugubre sous le même jour que le grand humanitaire français.

Le livre de M. Louis A. Coolidge, **An Old Fashioned Senator**, c'est-à-dire, la vie du feu Sénateur Orville H. Platt, de Connecticut, intéressera les Européens pour deux raisons au moins en dehors du fait qu'il présente un tableau très curieux de ce corps législatif si sui generis, le Sénat Fédéral à Washington, où M. Platt a vécu pendant trente ans une existence qui pourrait servir de modèle pour tous les hommes d'Etat.

D'abord, M. Platt fut toujours le champion infatigable au Congrès des droits d'auteurs, du copyright international, et si la législation américaine est de ce côté-là à peu près satisfaisante aujourd'hui au moins pour tout le monde excepté les Anglais, cela tient largement à l'appui intelligent et sans limite prêté par M. Platt aux efforts généreux de M. Haven Putnam, l'éditeur du volume en revue, et de M. Robert Johnson, le distingué directeur du *Century Magazine*, dans leur longue campagne en faveur des écrivains étrangers. Les auteurs continentaux, au moins ceux qui se voient traduits en anglais, doivent être très reconnaissants envers ce Sénateur probe et travailleur.

Le nom de M. Platt s'est associé intimement à un autre acte de législation important, mais dans un tout autre ordre d'idées. Quand la guerre hispano-américaine prit fin, en 1898, cette guerre qui a coûté aux Etats-Unis trois cents millions de dollars, une grave question se posait à Washington, — quelles devaient être les relations entre la vieille république protectrice et la nouvelle république née en

grande mesure de cette protection ? Après mûre réflexion, M. Platt a formulé une prétention, nouvelle dans la politique étrangère des Etats-Unis, le droit de s'immiscer, sous certaines conditions, dans la politique intérieure d'une nation autrement indépendante. La loi qui a consacré cette innovation et que le Congrès cubain fut forcé d'accepter, s'appelle « l'Amendement Platt ». Elle a déjà fonctionné une fois et avec succès, et aussi dans l'intérêt de Cuba elle-même, quand, en 1905, le Président Palma, de sa propre initiative, a demandé l'intervention des Etats-Unis en conformité avec cet Amendement Platt. Je dois ajouter que cette intervention a pris fin loyalement en 1909, et Cuba se gouverne elle-même de nouveau, mais toujours sous l'égide américaine, la création de M. Orville Platt.

A propos de **Lincoln** et de John Brown, il y a encore un mot à dire sur M. Haven Putnam, dont il a été question plus haut, qui a récemment publié un volume sur l'ancien président, « le leader du peuple dans la lutte pour l'existence nationale », comme le dit bien le sous-titre du livre. La partie consacrée à la biographie elle-même est bien faite et commande l'attention du lecteur, comme toutes les histoires de la vie exceptionnelle de cet homme remarquable qu'était Abraham Lincoln. Mais la partie qu'il faut spécialement signaler, c'est l'appendice où M. Putnam donne des documents inédits qui sont une contribution précieuse à l'éclaircissement du caractère de l'homme et de l'époque critique pour les Etats-Unis que fut la guerre civile de 1861. Nous trouvons ici la genèse et le texte définitif du discours célèbre que Lincoln a prononcé en février 1860, pour justifier le programme du parti républicain qui était à la veille de prendre en mains le destin de la nation. On sait maintenant que ce fut ce discours qui a fait de Lincoln, quelques mois plus tard, le candidat du parti républicain à la présidence. Ici, comme partout, du reste, dans les écrits de Lincoln, plus peut-être ici qu'ailleurs, on trouve un bel exemple de ce style laconique et tout à fait personnel, qui a placé ce pionnier du Far West parmi les grands maîtres de l'éloquence politique du monde anglo-saxon. Ce discours se termine par un de ces éclats oratoires qui mettent Lincoln parmi ce petit nombre d'écrivains qui savent frapper des pensées d'or. Voici la traduction, naturellement beaucoup plus faible que l'original, de cette belle fin de discours :

« Ne soyons pas détournés de notre devoir par des propos calomnieux ou par des fausses accusations dirigées contre nous ; remplissons-le sans nous laisser effrayer par des menaces de destruction pour le gouvernement et de donjons pour nous. Ayons la foi que le droit est le pouvoir, et avec cette foi, osons jusqu'à la fin faire notre devoir comme nous l'entendons (1). »

(1) Neither let us be slandered from our duty by false accusation against us,

Au moment où M. Andrew Carnegie donne cinquante millions de francs pour la paix universelle et l'arbitrage international, M. John Bigelow, le doyen des auteurs américains, ancien ambassadeur des Etats-Unis en France, lance un petit volume dans lequel il explique avec beaucoup d'esprit pourquoi il ne veut pas faire partie des **sociétés américaines pour la paix**. M. Bigelow a choisi comme devise pour son livre les versets du Prophète Ezéchiel : « Ils ont abusé mon peuple, en disant : La paix, et il n'y avait point de paix ; l'un bâtissait la muraille, et les autres l'enduisaient de mortier mal lié. » M. Bigelow appartient à ce petit groupe de libre-échangistes qui n'a jamais cessé d'exister dans ce pays de protectionisme à outrance. Il ne croit pas que les Américains soient en état de prêcher la paix aux autres nations tant qu'ils s'entoureront d'une muraille douanière. En un mot, ils bâtissent des temples de la paix avec du mortier mal lié et M. Bigelow veut qu'ils emploient du bon mortier, ou ne pas bâtir du tout.

Peut-être, me sera-t-il permis de dire quelques lignes ici sur un livre que j'ai édité — j'emploie le mot dans le sens anglais — sous le titre de **Reminiscences of Rosa Bonheur**, où je donne deux cents lettres du grand peintre animalier et des renseignements que m'ont communiqués sa famille et ses amis, des souvenirs anecdotiques et biographiques qui forment un tableau assez complet de la vie de « l'ermite de Fontainebleau ». C'est un fait assez curieux que la biographie officielle, pour ainsi dire, de cette artiste français ait été écrite par un Américain en anglais et publiée aux Etats-Unis. C'est de l'internationalisme peu ordinaire.

Memento. — La *North American Review*, doyenne des publications mensuelles des Etats-Unis — elle est presque centenaire — commence l'année avec plusieurs améliorations. Entre autres, elle publiera de temps en temps des articles en français. Dans un numéro récent a paru un article de M. Paul Sabatier sur « *l'Ecole Primaire en France* ». — Les années du *Century Magazine* aussi commencent à compter. Cette excellente revue illustrée a quarante ans depuis le mois de janvier. Le *Century* est connu pour ses séries de biographies de grands hommes. Martin Luther sera le héros du magazine pendant l'année courante. M. Timothy Cole, le graveur sur bois qui depuis trente ans donne au *Century* les chefs-d'œuvre des grands artistes des écoles Italiennes, Flamandes, Hollandaises, Espagnoles et Anglaises, va maintenant faire la même chose pour les peintres américains. — *The Bookman*, peut-être le recueil exclusivement littéraire le mieux fait des Etats-Unis, annonce pour cette année des études spéciales sur le roman dans les états sud de l'Union qui, assez curieusement, ont produit, depuis une quarantaine d'années, les meilleurs romanciers américains, tels

nor frightened from it by menaces of destruction to the Government nor of dungeons to ourselves. Let us have faith that right makes might, and in that faith, let us, to the end, dare to do our duty as we understand it.

que Allen, Page, Hopkinson Smith, Cable, Grace King, Henry, Harris, etc. — *Scribner's Magazine* donnera pendant 1911 une série d'articles qui trouveront des lecteurs hors des Etats-Unis. — « Les Grands Problèmes de l'Ouest dans l'Est, du Point de Vue Américain. » M. Woodberry, un poète et essayiste de réputation en Amérique, écrira ses impressions sur la Tunisie et l'Algérie. L'Allemagne et la Turquie modernes vont aussi avoir une place dans les pages du *Scribner's* pour 1911.

THEODORE STANTON.

LETTRES POLONAISES

Andrzej Strug : *Dzieje jednego pocisku* (*Histoire d'un engin*), Société d'édition « Ksiazka ». — Jozef Weyssenhoff : *Unia* (*Union*), Gebethner i Wolff. — Gabryela Zapolska : *To o czem sie nie mowi* (*Ce dont on ne parle pas*). ibid. — Wladyslaw St. Reymont : *Marzyciel* (*le Rêveur*), ibid.

Les événements historiques des années 1905-1906 ébranlèrent fortement le pays. Les idées nouvelles et hardies qui longtemps fournissaient des thèmes aux « causeries secrètes et nocturnes » (Mickiewicz), tout d'un coup passionnèrent les foules. Les voix jusqu'ici étouffées se firent entendre. Des hommes inconnus sortirent des souterrains mystérieux, où longuement la révolution se préparait. On assistait — suivant le mot célèbre de Nietzsche, — à la *Uebewertung aller Werte*, à l'estimation nouvelle de toutes les valeurs politiques et sociales. Les forces latentes de la nation se donnèrent libre cours. Les espérances les plus folles et depuis longtemps oubliées renaissaient au fond des cœurs qui s'étaient déshabitués de la joie. On assista à tous les héroïsmes et à toutes les lâchetés, aux actes d'une bravoure chevaleresque et aux crimes les plus vils. Pendant deux années le pays vécut en état de fièvre et de délire. Lorsque, après « la faillite » de la Révolution, la nation revint à la triste réalité des choses, elle semblait sortir d'un songe — « mauvais », disaient les uns, « sublime », affirmaient les autres, suivant leurs opinions. Mais, quel qu'il eût été, on a voulu jeter encore une fois au moins un regard dans ce passé, on a voulu revivre encore les moments inoubliables — dans l'art. Et l'art — comme toujours — obéit à l'appel du sentiment national et populaire.

Presque tous les romanciers polonais ont payé leur tribut à cette « histoire de tout à l'heure ». Pour M. Strug elle est la source unique de son inspiration. Les *Hommes de souterrains* sont les héros préférés de ses œuvres. Ayant suivi pas à pas dans ses écrits précédents leurs calvaires, il fut amené par la logique des faits à écrire l'histoire des jours dont ils ont été les ouvriers et les martyrs. C'est ainsi, dans cet ordre d'idées, que fut composée *l'Histoire d'un gin.*

Quelle fut l'origine de l'engin ? Cet instrument de destruction et de vengeance fut construit par « un chimiste inconnu du monde

scientifique, personnage morne et farouche qui traînait sa misère dans tous les laboratoires universitaires de l'Europe entière ». Un jour il fut retrouvé, dans un coin perdu, par les révolutionnaires et ramené dans sa patrie qu'il avait quittée depuis longtemps et dont il avait presque oublié le langage. Enfermé dans une maisonnette d'un faubourg lointain de Varsovie, tapis comme un ours dans sa tanière, il fabriqua l'engin. Comment, pourquoi cet homme détaché des choses de ce monde, cet homme qui, ici, pour la première fois, apprend par la bouche d'une jeune et belle fille les notions élémentaires de la lutte sociale, comment, pourquoi cet homme se laisse aller jusqu'au sacrifice de sa vie au profit de l'œuvre de révolution, ce sont là des mystères que la vie nous pose à certains points tournants de l'histoire et qui restent à jamais impénétrables. Le sort a voulu que le chimiste et son œuvre vinssent trop tard sur le théâtre de l'action. Le moment culminant de la Révolution est passé. Les forces de réaction politique et sociale triomphent. L'engin ne peut plus remplir son rôle tragique et sublime.

C'est la nuit qui commence. Dans les ténèbres, les oiseaux nocturnes sortent de leurs nids pour chercher la pâture. L'anarchisme bâtard, le banditisme, la violence sont maîtresses de la rue, où résonnaient naguère les strophes ardentes des hymnes révolutionnaires. L'engin passe de main en main, suit par étapes toutes les déformations du mouvement, devient l'objet des marchandages louches, assiste impuissant à toutes les vilenies, à tous les crimes. Et à mesure que se meurt la force généreuse de la Révolution, une maladie mystérieuse ronge le cœur enflammé de l'engin. Lorsque, détourné de sa destinée, arrivé au terme de son calvaire, il est lancé par la main débile d'un ouvrier mourant contre le patron intraitable, il refuse de remplir son rôle, il n'éclate pas : sa force s'épuisa avec celle de la Révolution. Ramassé par les mains policières, il est détruit au fond de l'eau par l'ennemi contre lequel il aurait dû exercer sa puissance vengeresse. *Sic transit...*

L'Histoire d'un engin a fourni à l'auteur l'occasion de dessiner avec une belle sûreté quelques figures d'une race qui périt et de raconter les faits tragiques dans toute leur simplicité et précision. C'est certainement la meilleure œuvre que Strug a écrite jusqu'ici. Il y rompt les liens qui l'attachaient trop à son maître Zeromski pour suivre désormais sa propre voie. Il y déploie avec verve son talent de narrateur et d'observateur. Il ne lui reste qu'à soigner un peu plus la construction et ciseler avec plus d'amour son style.

§

Parmi les problèmes qu'a suscités le mouvement libérateur en Russie et en Pologne, certes, le problème national est un des plus

graves. La prépondérance russe peut-elle tuer le libre développement des peuples annexés ? La Russie se transformera-t-elle en un état démocratique, où chaque unité nationale aura sa liberté garantie par de justes lois constitutionnelles ? Et quelles seront les relations entre les peuples, tombés sous la domination russe ? Et, tout particulièrement, quel sera l'avenir de la Lithuanie, placée entre le marteau de l'oppression russe et l'enclume de l'influence civilisatrice de sa sœur aînée — la Pologne? M. Weyssenhoff est de ceux qui ne veulent pas abandonner la douce espérance de voir un jour renaître cette **Union** entre la Pologne et la Lithuanie, qui a fait jadis la force et le bonheur des deux pays. Mais je crains fort, malgré toutes les assurances que l'auteur nous prodigue dans son roman, qu'il ne voie cette *union* sous les traits d'une *domination* polonaise sur la nation sœur. En effet, l'auteur met trop d'empressement à nous persuader — en suivant la voie tracée par tous les réacteurs du monde — que le grand mouvement populaire qui marque le réveil de la conscience nationale n'est en somme que l'œuvre de quelques « meneurs ». Et alors — la résolution du problème ne présente plus de difficultés. A l'œuvre malfaisante de ces politiciens ambitieux il suffit d'opposer la généreuse initiative des contre-meneurs désintéressés. Le noble polonais Rokszycki épousera la belle madame Christine, qui, malgré son origine polonaise, est patriote lithuanienne, et c'est ainsi que, parmi les champs et forêts appartenant à sa bien-aimée, il posera les fondements de sa « maison en Lithuanie ». C'est l'amour, « le bel amour » qui scellera l'union des deux peuples. Et lorsque, autour de cette maison, on aura étendu le rayon des champs cultivés, construit quelques usines, le bon paysan, le bon ouvrier lithuanien, en travaillant à la sueur de leur front au bien-être de M. et Mme Rokszycki, béniront les bienfaits de la culture polonaise et célébreront avec allégresse l'union nouvelle de deux nations sœurs. Quelle idylle !

Plus M. Weyssenhoff s'enfonce dans l'épaisse forêt des problèmes politiques et sociaux, plus son talent en pâtit. Nous ne reconnaissons plus l'auteur spirituel de *Podfilipski*. *Ninon, qu'as-tu fait?...*

§

Madame Gabryela Zapolska a été un des premiers pionniers de l'art réaliste en Pologne. Elle est revenue, il y a plus de vingt ans, de Paris, tout imbue des théories des Goncourt et de Zola. Dans son théâtre, dans ses romans, elle s'efforce de nous montrer, depuis, la face changeante de la vie. Après la mort de Konopnicka, d'Orzeszkowa, elle s'est placée en tête de nos autoresses. C'est un écrivain de tempérament et de race. Aucune laideur de la vie ne l'effarouche : on peut presque dire qu'elle ne voit de la vie que ces laideurs. Sans

répugnance elle dévoile toutes les horreurs, elle touche à toutes les plaies. Elle est de ceux qui osent dire **Ce dont on ne parle pas... au salon et devant les jeunes filles « bien élevées ».**

Ceci est l'histoire d'une fille publique qui se met à aimer d'un amour désintéressé et charmant un homme supérieur, généreux, mais faible. Elle se donne toutes les peines du monde pour cacher à son amant sa vraie situation. Peine perdue! Un beau soir, l'homme découvre la vérité. Il est inutile de raconter davantage. Nous savons tous très bien comment finissent « les filles perdues » dont les dernières illusions se dissipent, comme les brumes matinales.

Le livre de madame Zapolska serait presque poignant, si son auteur avait apporté des bords de la Seine — avec l'amour de la vie — la haine du verbiage inutile, la science de la construction, le souci du métier et de la forme.

Mais qu'importe! Malgré tous ces défauts, la douce figure de Frania restera parmi les plus beaux types de la littérature polonaise moderne.

§

L'incompatibilité douloureuse du rêve et de la réalité — telle est l'idée maîtresse du nouveau conte de Reymont intitulé **le Rêveur**.

Un naufragé de la vie, descendant des grands seigneurs, mène une morne existence à une petite station de chemin de fer, où il occupe le modeste emploi de caissier. A force de vendre des tickets pour les pays étrangers, à force de regarder cette foule empressée de voyageurs qui traversent la station dans un va-et-vient continuel, le pauvre naufragé se met à rêver des contrées lointaines, où blanchissent les cimes vierges des montagnes, où bruissent les vagues bleues de la mer, où s'étale la grandeur des villes belles et joyeuses. Il a la nostalgie de l'inconnu. Cependant, la vie de la petite station — (et la description de cette vie est un pur chef-d'œuvre) — va son train. Ce sont petites intrigues, petites amours et petites haines, petits intérêts et petites saletés, l'ennui mortel où l'âme se noie, où le cœur étouffe.

Un jour « le rêveur », homme doux et noble, vole la caisse dont on lui a confié la garde, et s'enfuit. Son rêve enfin va se réaliser, il verra ces pays fabuleux, objets de son amour et ses songes, — mais, hélas! en même temps la belle ligne de composition se casse irrévocablement. Et lorsque « le rêveur » traîne son ennui à travers toutes les capitales de l'Europe, lorsque la réalité oppose un démenti mesquin à son rêve, nous ne savons plus si la faute en est à la beauté insuffisante de la vie, ou bien aux nuages dont la conscience inquiète voile les yeux du rêveur. Et lorsque, un jour de printemps, travaillé par la nostalgie de son pays, qu'il ne pourra jamais revoir, effraye par l'avertissement du garçon de l'hôtel qui lui annonce les

poursuites de la police, il se jette sous un train dans la banlieue de Paris, nous ne savons plus si c'est la réalité qui tue le rêve, ou bien si nous assistons à une juste expiation de la faute commise par un homme qui fut honnête.

L'artiste lui-même a fait tort à son œuvre. Est-ce qu'on osera en tenir rigueur au grand écrivain qu'est l'auteur des *Paysans ?*

MICHEL MUTERMILCH.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Faguet contre Baudelaire (*la Voce*, 29 décembre). — C'est encore dans *la Voce* que nous trouvons, et encore de M, Ardengo Soffici, un article à offrir aux méditations de ceux dont la principale occupation est le dénigrement des grands écrivains et des grands poètes français. Il s'agit de Baudelaire, il s'agit de M. Faguet. On connaît l'histoire que M. A. Soffici appelle un scandale. Il dit ensuite, et tout le jugement est profondément vrai :

Ce n'est pas — il faut le dire — que les Français, sauf très peu d'entre eux, soient conscients de l'extraordinaire grandeur de Baudelaire et considèrent toute irrévérence à son égard avec l'aversion qui se manifesterait chez nous pour une insulte faite à Dante, en Angleterre à Shakespeare, en Allemagne à Gœthe, en Russie à Dostoijewsky. Non, et même si Baudelaire est mal compris un peu partout, il l'est encore moins en France ; le seul fait d'associer à son nom, comme c'est le cas d'écrivains français, des idées de décadentisme, de satanisme, de dandysme, de morbosité, de névrose, d'hystérie, et autres billevesées, alors qu'au contraire on devrait uniquement parler d'austérité, de santé intellectuelle, et de génie, le démontre bien. Mais cette fois les accusations tombaient d'une chaire si renommée, elles étaient d'une stupidité tellement fanfaronne qu'il eût été non seulement lâche, mais impossible de n'y pas répondre. Et en effet si une critique superficielle, s'arrêtant à de fausses apparences, au masque que le poète lui-même se complut parfois de mettre sur son visage pour dissimuler aux yeux du bourgeois détesté son moi profond et sa propre tragédie, avait la plupart du temps confondu, brouillé les valeurs, il ne lui était jamais arrivé de les intervertir comme l'a fait notre spirituel grammairien.

Jusqu'ici c'était le snobisme littéraire qui, tel un miroir ondulé, déformait Baudelaire en le réfléchissant ; à présent, c'est l'Université qui l'anatomise et tente de le réduire en poussière.

Mais venons à un bref examen, tel que ces simples notes le comportent, des raisons du professeur. Ce sont les plus sottes, les plus attristantes, les plus grossières, et malgré cela (ou à cause de cela ?) les plus naturelles pour un homme qui, comme lui, représente la critique académique, c'est-à-dire la critique dépourvue de puissance intuitive et de sympathie, qui se glisse autour des chefs-d'œuvre, et, au lieu de les pénétrer, comme l'artiste fait pour la nature, et de les créer à nouveau pour en présenter au public l'harmonie essentielle, les collationne selon la prosodie et la rhétorique

qu'elle porte avec elle, y promène le mètre de la logique aristotélicienne et y essaie les ciseaux de Boileau. La première accusation qu'Emile Faguet adresse donc à Baudelaire est la suivante : « Il n'a quasi aucune imagination. »

Et cette phrase, qu'il n'aurait pas écrite s'il en avait pesé tout le sens — ce qu'auraient fait un De Sanctis ou un Sainte-Beuve — est aussi la première preuve de sa légèreté. Certes, personne ou bien peu de gens en manquèrent comme l'auteur des *Fleurs du mal* et des *Petits poèmes en prose*. Mais n'est-ce peut-être point là un de ses premiers, un de ses plus grands mérites aux yeux de l'esthéticien et du philosophe modernes, sensibles aux véritables caractères de l'art? Emile Faguet, quoique vieux, célèbre et professeur, s'étonnerait fort si on lui disait qu'on ne peut faire de la critique sérieuse si on ne possède pas une certaine aptitude philosophique qui aide à distinguer l'une de l'autre les raisons esthétiques et qu'un critique doit être philosophe du moins dans la mesure où il doit être artiste ou poète. La critique est l'art de réfléchir sur l'art. Que si d'ailleurs E. Faguet, dans la hâte qui le fait se tromper dans ses citations et entasser des périodes entortillées et incompréhensibles, avait écrit imagination en voulant, comme on pourrait aussi le croire, écrire fantaisie, c'est-à-dire pouvoir de percevoir la vérité lyriquement plutôt que d'une manière pratique et expérimentale, son erreur serait encore plus grave : car « si l'on considère, pour employer les expressions de B. Croce, comme faculté propre du poète et de l'artiste, non pas l'imagination, mais la fantaisie, il aurait, en déniant à Baudelaire cette faculté unique, précise, qui le fait poète, fait implicitement de ce dernier non seulement un « poète essentiellement de second ordre », comme il dit, mais la négation d'un poète, quelque chose comme un autre Faguet dont il aurait compris lui-même l'inutilité de s'occuper.

Et passons au deuxième chef d'accusation, conséquence du premier, qui est le suivant : « Le novateur n'a aucune idée neuve. *Il faut de Vigny attendre jusqu'à Sully-Prud'homme, pour trouver des idées nouvelles dans les poètes français*. Jamais Baudelaire ne traite que le lieu commun fripé jusqu'à la corde. » Des idées neuves ? Il serait curieux de savoir du magister irrévérencieux et exigeant ce qu'il entend par là. Voudrait-il peut-être que le poète obéissant à l'aphorisme versifié du chevalier Marino :

È del poeta il fin la maraviglia,

écrivît des absurdités dans le seul dessein d'épater le public, ou que, délaissant d'être véritable et ingénu, il combinât étrangement des visions et des sensations pour en faire des monstres stupéfiants ? Mais Emile Faguet précise. Réduisant à un schéma les compositions du poète il montre la banalité du fond. Exemple : « *Bénédiction* : l'artiste est ici-bas un martyr. *L'Albatros* : le poète trébuche dans la réalité. *Les Phares* : les artistes sont les lumières de l'humanité », *et cætera*. Et il conclut : « Voilà les nouveautés que Baudelaire a répandues par le monde. » Ici l'incompréhension sénile du polygraphe décourage. Qu'est-ce à dire ? Mais s'il était permis à un pédagogue de disséquer de la sorte les vivantes créations d'art, et si l'on devait ensuite le suivre dans ses conclusions, qu'adviendrait-il des plus grands chefs-d'œuvre de la poésie ? Essayez du système. *La Ginestra* de Léopardi : la nature ne s'occupe point des hommes ; *I Sepolcri* de Foscolo : les

peuples civilisés doivent honorer les tombeaux ; *la Mort du loup*, de Vigny, le Vigny cher à Faguet : l'homme doit souffrir et mourir en silence; *Moïse* du même : la grandeur et la puissance font de l'homme un isolé et un malheureux... Et tous les plus grands poèmes, depuis *la Divine Comédie* jusqu'à *Faust* que seraient-ils de plus qu'une immense agglomération de lieux communs ? Il resterait, c'est vrai, les idées nouvelles de Sully-Prud'homme, mais il peut y avoir certaines personnes qui n'y trouvent pas une juste compensation d'une belle hécatombe. Quant aux lieux communs, vaut-il même la peine de rappeler, même à un professeur en Sorbonne, qu'ils sont connus justement parce qu'ils sont autant de vérités éternelles, enracinées au plus profond de l'âme humaine, qu'ils sont, selon le mot de Baudelaire lui-même, les « questions les plus graves et les plus profondes » et, pour cette raison, le fond même, la matière exclusive de toute poésie lyrique, comme l'affirme aussi du reste Brunetière, maître de Faguet, qui ferait bien de le moins imiter et de le mieux lire ? Est-il la peine de rappeler que la grandeur de chaque poète consiste à infuser à ces vieux organismes toute la vie, le feu, le mouvement, et les couleurs et palpitations originales de sa propre personnalité ; à les enrichir de nouvelles significations, de sens nouveaux, des caractères nouveaux que son âme a acquises dans de nouvelles expériences ?

C'est inutile : celui qui en hommage à l'école attaque la poésie n'est pas fait pour comprendre les paroles de vérité.

Il vaut donc mieux voir ce qui échappe encore à notre professeur. « Baudelaire — écrit-il — est souvent très mauvais écrivain. » Et pourquoi ? se demande-t-il. Hélas ! comme toujours ! Baudelaire, ainsi que tous les grands artistes, sent autour de lui et en lui, mêlée au flot eurythmique des idées et des images, quelque note heurtée, dissonante, il éprouve comme une dispute de sensations, comme un tourment ; il voit comme un éclair ambigu illuminant, pour un quart de seconde, une perspective d'autres mondes, et parce qu'un accouplement orthodoxe, raisonnable, naturel, ordinaire de mots ne rendrait pas la profondeur et le caractère irrationnels extraordinaires de la vision non naturelle, il s'efforce de suggérer par un heurt, par une torsion, par une mêlée dans l'expression, la résonnance ineffable, le jet éblouissant qui l'a frappé. Il a un « frisson nouveau » et le communique, nécessairement, d'une façon neuve. Or, c'est justement cela que la science grammaticale défend de faire. Mais quand l'Académie en vient à méconnaître ainsi les droits de l'artiste, et la nature infiniment libre, uniquement lyrique du langage, elle perd du coup toute autorité, et ceux qui, comme M. Faguet, la représentent, ne peuvent plus parler de poésie sans se compromettre pour toujours. En attaquant avec de pareils critères un artiste et un poète de l'envergure de Baudelaire, Emile Faguet a montré que, malgré l'intelligence que beaucoup lui reconnaissent, il n'est au fond qu'un de ces philistins cultivés que Nietzsche décrit en parlant de David Strauss, un homme froid et insensible, une espèce de Villemain ressuscité pour se venger sur le grand homme mort des outrages dont celui-ci le couvrit de son vivant.

Mais l'illustre critique avait pronostiqué le naufrage de l'œuvre de Baudelaire : « Or, pendant toute ma jeunesse, je me disais : « Il est parfaitement digne d'occuper l'attention et d'éveiller l'intérêt ; mais il ne survivra

pas ; c'est l'affaire d'une génération ». Et il n'arrive pas à se consoler de s'être trompé, ni à s'en rendre raison : « Je me suis trompé dans mon diagnostic. Vous ne me croiriez pas si je vous disais que cela ne m'étonne pas un peu ». Et pour se consoler il explique le succès inattendu d'une semblable poésie à l'aide de ce raisonnement : « Il leur faut [aux fidèles de B] un neurasthénique pur et simple et qui exprime sa neurasthénie en vers souvent énergiques, un homme enfin qui ait bien « le goût du néant » et qui n'ait bien précisément que celui-là. »

C'est l'habituelle échappatoire de quiconque, incapable de rien goûter d'autre que la popote quotidienne, taxe de prévention tous ceux qui ont un palais plus fin que lui. Mais puisqu'elle résume tout l'article de Faguet et qu'elle en est quelque sorte la clef de voûte, un de ces fidèles pourrait répondre : Eh ! eh ! excellent immortel ! si vous aviez pu comprendre que la grandeur de Baudelaire consiste au contraire dans le fait de s'être plongé, jusqu'à en toucher le fond, dans le gouffre mystérieux de la vie, d'avoir traduit sous une forme de toute beauté l'angoisse particulière de notre temps, d'avoir, comme fit Dante pour l'enfer catholique, visité et décrit l'enfer de nos cœurs modernes, avec leurs doutes, leurs grandes questions sans réponse, avec leurs passions et leur ironie ; et si en même temps vous aviez pu entrevoir, fût-ce pour une seconde, que le « goût du néant » n'est pas l'apanage des neurasthéniques, vous n'auriez pas été un aussi mauvais prophète et vous ne vous étonneriez pas aujourd'hui de voir vivant encore quelqu'un qui jamais ne mourra : le plus grand poète de votre pays.

Ce bel article n'est pas qu'une réponse à M. Faguet, ce qui serait peu. Il s'adresse aussi à ces critiques entre deux arts et entre deux âges, à ces poètes à la religiosité encombrante, qui sont « honteux de Baudelaire », qui ne lui pardonnent pas d'avoir mis l'art, l'orgueil et la volupté au-dessus des bêtises sociales et de la niaiserie morale. Baudelaire est beau par ce qui déplaît en lui à certains qui l'ont mal défendu — exprès.

LUCILE DUBOIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Th. de Cauzons : *La Magie et la Sorcellerie*, III ; Dorbon aîné. 5 »

Histoire

H. Provins et Otto Friedrichs : *Abrégé de l'Histoire des Infortunes du Dauphin* ; Daragon. 15 »

Littérature

Emile Bergerat : *Souvenirs d'un Enfant de Paris* ; Fasquelle. 3 50

R. Canat : *La Renaissance de la Grèce antique* ; Hachette. 3 50

Lucien Descaves : *La Vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore* ; Ed. d'art et de littérature. 3 »

Chateaubriand : *Pages choisies*, notices et notes de V. Giraud ; Hachette. 3 50

G. Duhain : *Jacques de Tourreil, traducteur de Démosthène. 1656-1714* ; Champion. 6 »

Maurice Dumoulin : *Les Ancêtres d'Alfred de Musset* ; Emile-Paul. 3 50

Augustin Gazier : *Les Derniers jours de Blaise Pascal* ; Champion. 1 50

R. Kemperheyde : *Tout simplement un Poète d'Amour... Touny Lérys* ; Anvers, « Le Florilège » 1 »

Navarre et Valentin : *Les Chefs-d'œuvre de la littérature grecque* ; Hachette. » »

G. Sevrette : *Essais et paysages* ; Sansot. 1 »

E. Tissot : *Nouvelles Princesses de lettres* ; Fontemoing. 3 50

Philosophie

J.-J. Gourd : *Philosophie de la Religion ;* Alcan. 5 »

Poésie

René Arcos : *Ce qui naît ;* Figuière 3 50
E. Lesueur : *... Mais survint l'Amour ;* Sansot. 3 50
J.-M. Mestrallet : *André Chénier,* poème ; Sansot. 2 »
Louis Moreau : *La Lumière sentimentale ;* La Belle Edition. 3 50
P.-A. Nicolas : *Heures d'Afrique ;* Sansot. 3 50
Ch. Perrès : *L'Epouvantail et François d'Assise ;* « La Belle Edition ». » »

Publications d'Art

Jean-Paul Lafitte : *Les Danses d'Isadora Duncan, avec une préface de E. Faure ;* « Mercure de France ». 12 »
Michel Puy : *Le Dernier Etat de la Peinture ;* Ed. du « Feu ». » »
M. Reymond : *Le Bernin ;* Plon. 3 50

Questions coloniales.

J. Harmand : *Domination et Colonisation ;* Flammarion. 3 50

Questions religieuses.

Chachon : *Les Religions ;* Geuthner. 7 50
Alb. Cherel : *Fénelon. Explication des Maximes des Saints sur la Vie intérieure ;* Bloud. 3 50
J. Second : *La Prière, essai de psychologie religieuse ;* Alcan. 7 50
Œuvres complètes de Jean Tauler, religieux dominicain du XIVe siècle, I ; Tralin. 7 50

Roman

Léon Bertaut : *Honneur et Patrie ;* Flammarion. 3 50
Alexandre Bonnel : *Bob d'Argeant débauché ;* Daragon. 3 50
Claude Farrère : *La Maison des Hommes vivants ;* Libr. des Annales. 3 50
Simon Gantillon : *La Victoire de Samothrace ;* Sansot. 3 50
Henry Gréville : *Mon chien Bop et ses amis ;* Plon. 3 50
G. Guesviller : *La Fille de M. Mahout ;* B. Grasset. 3 50
Antony Hope : *La Carrière d'Alexandre Quisanté,* trad. par I. Monod, Hachette. 1 »
Ch.-Henry Hirsch : *Amaury d'Ornières ;* Fasquelle. 3 50
Jehan d'Ivray : *Au Cœur du Hameau ;* Juven. 3 50
Paul Lacour : *Le Secret d'Antoine ;* Plon. 3 50
Louis Latzarus : *La Demoiselle de la rue des Notaires ;* Calmann-Lévy. 3 50
A. Pépin : *Fruit Nouveau ;* Ficker. 3 50
H. Peyre de Bétouzet : *Dans les Décombres ;* Fontemoing. 3 50
André Theuriet : *Mon oncle Flo ;* Flammarion. 0 95

Sciences

H. de Graffigny : *L'Electricité en vingt leçons ;* Paclot. 1 »
L. Guénot : *La Genèse des Espèces animales ;* Alcan. » »

Sociologie

Lucien Ferrand : *L'Habitation ouvrière et à bon marché ;* Lecoffre. » »
Marcel A. Herubel : *Pêches maritimes d'autrefois et d'aujourd'hui ;* Guilmoto. 5 50
Hubert Lagardelle : *Le Socialisme ouvrier ;* Giard et Brière. 4 50
Charles Marcault : *L'Art de tromper, d'intimider et de corrompre l'électeur ;* Bloud. » »
Russell Parson Jameson : *Montesquiou et l'Esclavage ;* Hachette. 7 50

Théâtre

Adolphe Brisson : *Le Théâtre. V (1910) ;* Libr. des « Annales ». 3 50
A. Capus : *Théâtre complet, V ;* Fayard. 3 50
Paul Margueritte : *Nos Tréteaux ;* Dorbon aîné. » »
Louis Royat : *L'Eunuque ;* Joigny, Tissier. » »

Voyages

S. de Callias : *Visions cosmopolites ;* Bauché. » »
H. Cochin : *Jubilés d'Italie ;* Plon. 3 50
Gabriel Faure : *Sur la Via Emilia ;* Sansot. 5 »

ÉCHOS

L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Une lettre de M. Paterne Berrichon. — L'Art et la Morale. — La Philosophie de M. Bergson et le Pragmatisme. — Une conférence sur Paul Verlaine. — Prix littéraires. — A Monte-Carlo. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine a réuni un grand nombre d'amis et d'admirateurs du poète. Au cimetière, M. Léon Dierx a prononcé ces paroles :

Très cher et très illustre poète ; à toi, l'hommage de notre constant souvenir et de notre constante admiration ; nous te l'apportons aujourd'hui en possession de tous les moyens nécessaires à l'érection de ton monument, heureux que, cette année même, nous aurons la possibilité de le consacrer à ta gloire impérissable.

M. Edmon Lepelletier a ensuite remercié les ssistants d'être venus si nombreux. Pu , il parla du monument de Verlaine, qui se dressera bientôt dans le plus beau jardin de Paris.

Les « pèlerins » — car c'est maintenant un pèlerinage que cette commémoration annuelle — se retrouvèrent un peu plus tard au restaurant Vantier-Védrine. A la fin du déjeuner, MM. Léon Dierx et Edmond Lepelletier parlèrent de nouveau ; M. Charles Morice prononça un fort beau discours ; M. Raphaël Barquissau, président de l'Association Générale des Etudiants de Paris, apporta l'hommage de ses camarades et promit leur participation aux fêtes de l'inauguration du monument ; M. Fagnant, du collège Chaptal, parla au nom des instituteurs ; enfin Mlle Cœcilia Vellini dit excellemment deux poésies de Verlaine.

Parmi les personnes présentes nous avons reconnu : Albert Acremant, Libero Andreotti, R. Perez Alfonseca, Mme Aurel, Raphaël Barquissau, Léon de Bercy, Bernardin, Alphonse Bévylle, Léon Bocquet, Jean de Bonnefon, Jean Bourguignon, Bouyer, Louis Campolonghi, Paul Castiaux, F.-A. Cazals, Fabius de Champville, Albert Chapon, Mlle Henriette Charasson, Edouard Conte, Francisco Contreras, Mlle de Deken, Léon Dierx, Louis Dumoulin, Mme Louis Dumoulin, Louis Dumur, Georges Duval, Jules Fagnant, Eugène Figuière, Paul Fort, Félix Georges, Mlle Marguerite Gillot, Ch. Gimon, Paul Gsell, Gustave Kahn, Mme Gustave Kahn, Guy Lavaud, Georges Le Cardonnel, Sébastien-Charles Leconte, Mme Sébastien-Charles Leconte, André Legrand, Edmond Lepelletier, Mme Edmond Lepelletier, Gustave Le Rouge, Richard Le Roy, Swen Otto Lundström, Mme Swen Otto Lundström, F.-T. Marinetti, Mme Jane Catulle Mendès, Alexandre Mercereau, A. Messein, Ch. Mey, Adrien Mithouard, Albert Mockel, Maurice Montebrun, Charles Morice, Gaston Morin, Mme Gaston Morin, Paul Morisse, Alfred Mortier, Gabriel Mourey, Mme Gabriel Mourey, de Niederhausern-Rodo, Svante Nilson, Julien Ochsé, Louis Pergaud, Mme Rachilde, Ernest Raynaud, Mme Ernest Raynaud, André Rouveyre, Jean Royère, Saint-Georges de Bouhélier, Mme Saint-Georges de Bouhélier, Segond-Weber fils, Henry Spiess, Tisseyre, Maurice Toussaint, Alfred Vallette, Mlle Gabrielle Vallette, Fritz R. Vanderpijl, Mlle Cœcilia Vellini, Georges Verlaine, Mme Georges Verlaine, Francis Vielé-Griffin, Tancrède de Visan, André Warnod, Alfred Westarp.

§

Une lettre de M. Paterne Berrichon.

Paris, le 23 janvier 1911.

Mon cher Vallette,

M. Izambard prétend aujourd'hui que *le Cœur volé* (où a-t-il vu que j'en aurais fait une inutile glose ?) lui fut envoyé de Charleville le 13 mai 1871, dans une lettre dont il cite une phrase fort caractéristique de l'état d'âme de Rimbaud à ce moment. Il possède donc encore cette lettre. Alors, comment se fait-il que, dans le passage de sa chronique cité en ma lettre au *Mercure* du 1er janvier, il ait déclaré n'être plus en possession de la chose ?

Selon son dire de 1893, la lettre d'envoi du *Cœur volé* contenait la « théorie du voyant ». Voilà qui'il eût été supérieurement intéressant de connaître par le texte ! Mais aucune corrélation possible ne me semble exister entre la phrase révélée de la lettre du 13 mai et la théorie du voyant. Rimbaud se trouvait en effet à Charleville, dans sa famille, les 13 et 14 mai 1871 : cela, je le sais mieux que les « amis » de Rimbaud. Est-ce que la lettre à laquelle fait allusion M. Izambard n'aurait pas contenu plutôt *le Chant de guerre parisien ?*

Malgré l'abondante documentation et l'ardente attention qui m'ont permis de fixer la date du *Cœur volé* et son lieu d'inspiration, je n'hésiterais pas à rectifier — qu'on le veuille bien croire — si M. Izambard apportait une preuve matérielle d'erreur. Mais, jusqu'ici, je n'ai lu de lui, à ce propos, que des allégations d'une légèreté désespérante, se contredisant et ne pouvant en rien détruire l'argumentation, encore inédite d'ailleurs, par laquelle j'établis en outre les causes et les faits de la rupture violente de Rimbaud avec son professeur de rhétorique.

J'ai déjà dit la raison qui m'empêchait de répondre aux attaques personnelles de M. Izambard. Cette raison subsiste, renforcée.

Recevez, mon cher Vallette, mes meilleures cordialités.

PATERNE BERRICHON.

§

L'Art et la Morale. — M. Bérenger et la Ligue contre la licence des rues font une campagne contre les œuvres immorales et veulent faire édicter des lois nouvelles. La question difficile à résoudre est de savoir le moment où une œuvre commence à être immorale. Ce qui prouve avec quelle prudence il faut procéder en cette matière, c'est l'accueil qui fut fait au groupe de *la Danse* de Carpeaux quand il fut placé à l'Opéra. *Paris-Journal* a reproduit récemment une lettre que reçut alors M. Garnier, architecte de l'Opéra, et où un abonné déclarait qu'il ne conduirait plus ses filles « dans un monument dont l'enseigne est celle d'un mauvais lieu ». M. Garnier reçut bien d'autres lettres ; il a raconté lui-même dans son livre sur l'Opéra à quelles manifestions extraordinaires de pudeur outragée donna lieu le groupe de *la Danse :* « Les vieillards érotiques, a écrit M. Garnier, s'arrêtaient avec complaisance devant ces figures de femmes sans pudeur ; les jeunes gens souriaient ou jetaient des quolibets en passant devant cette ronde de danseuses échevelées ; les mamans écartaient leurs fils de la façade de l'Opéra, et les tartufes baissaient obliquement les yeux en présence de cette orgie de formes matérielles. On disait enfin qu'auprès de cette

débauche vivante les statues de toutes les Vénus et même celle de l'Hermaphrodite étaient sujets de sainteté, et que leur place dans une église paraîtrait plus naturelle que la place de ce groupe maudit sur la façade d'un théâtre. »

Ce mouvement d'opinion, qui indiquait les préoccupations spéciales de ceux qui regardaient alors le groupe de Carpeaux, était né naturellement d'une campagne de presse faite au nom de la morale. Si cette campagne avait été admirative, au nom de l'art, il est probable que l'œuvre de Carpeaux aurait été regardée avec plus d'innocence. Aujourd'hui personne ne fait plus attention à l'immoralité prétendue de ce groupe et les indignations de jadis paraissent ridicules.

La campagne faite contre le groupe de Carpeaux était seule immorale puisqu'elle enseignait avec indignation une certaine manière de regarder cette œuvre d'art, manière qui n'était pas la bonne, et qui, elle, était en effet immorale.

Mais voici une lettre reçue par M. Garnier, peut-être plus amusante encore que celle qui fut récemment publiée :

Monsieur,

Sans doute, il y a du beau dans le groupe de Carpeaux.

Mais il y a plusieurs genres dans l'ordre du beau et l'Académie de musique est-elle un lupanar ?

Si M. Carpeaux a cru pouvoir se dispenser de représenter, sur la façade du premier théâtre du monde, l'idéal de la grâce et de la distinction et du haut style dont les Taglioni, les Essler, les Livry furent les types charmants, du moins eût-il pu donner quelque chose de mieux que cette espèce de danse macabre où des pouffiasses de barrière des plus communes opèrent leur descente de la Courtille en poursuivant leur ronde pesante autour d'un balochard effronté et narquois !

Encore si la grâce des mouvements et des poses y était ! — Mais rien ! rien ! rien ! Après cela M. Carpeaux sait-il ce que c'est que le style, la haute école et le goût ?

Disons tout de suite que c'est le style de notre époque — du Bas Empire, — le style de la décadence de l'art et de celle des mœurs qui se suivent toujours.

Le style des... Grecs.

27 août 1869.

« Le style des... Grecs » est à lui seul tout un poème.

La Philosophie de M. Bergson et le Pragmatisme, douze leçons de M. Pierre Lasserre à l'Institut d'Action Française, 33, rue Saint-André-des-Arts. Ce cours a commencé le 23 janvier et se continue tous les lundis. M. Lasserre se propose d'étudier dans sa méthode et ses principes, comme dans les applications pratiques qu'elle comporte ou qui en sont proposées, la philosophie de M. Bergson. On recherchera ce qu'elle est, ce qu'elle vaut, où elle conduit.

§

Une conférence sur Paul Verlaine. — La prochaine conférence de la Société des Amis de Carrière sera faite par Charles Morice, le 2 février, à 8 heures et demie du soir, à la mairie du 6e arrondissement, place Saint-Sulpice. Sujet : Paul Verlaine.

§

Prix littéraires. — Le prix annuel de l'Association de la Critique

(1.000 francs) a été attribué à M. Ernest Gaubert pour son livre *Figures Françaises*.

§

A Monte-Carlo. — La nouvelle exposition de peinture et sculpture du Palais des Beaux-Arts vient d'être inaugurée, au milieu d'une brillante affluence mondaine, par M. Jaloustre, faisant fonction de Gouverneur général et représentant S. A. S. le Prince Albert Ier.

Sous la présidence de M. Léon Bonnat, et avec le concours d'un comité composé d'artistes éminents, cette Exposition annuelle est d'un puissant intérêt. M. Marius Jacquier, secrétaire général du Palais des Beaux-Arts, a organisé et présenté le nouveau Salon de Monte-Carlo avec un goût heureux.

Dès la première heure, le succès de cette exposition s'est affirmé très éclatant. Les étrangers la fréquentent avec un empressement marqué. Le Palais des Beaux-Arts sera, jusqu'au mois d'avril, le rendez-vous des amateurs de belles œuvres, si nombreux parmi la colonie élégante de la Côte d'Azur.

§

Publications du « Mercure de France ».

LES DANSES D'ISADORA DUNCAN, par Jean-Paul Lafitte, préface d'Elie Faure. Album de 38 planches in-4°, 12 fr. (7 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse, à 25 francs).

§

Le Sottisier universel.

Le bruit court que Candido, organisateur de la récente mutinerie de Rio-de-Janeiro, et 44 mutins, seraient morts subitement. (*Havas.*) — *Echo de Paris*, 7 janvier.

Une femme... s'est tuée d'une balle de revolver dans le sein gauche. Son état étant très grave, elle a été transportée, etc. — *Figaro*, 29 octobre.

Je jouissai d'avance du supplice que j'allais faire subir à ma victime et je choisissai mon moment. — *Comœdia*, 3 janvier.

Coquilles et cocasseries.

L'Académie des Sciences, formée en comité secret, a fixé au 23 janvier l'élection au siège de M. Gerusez auquel Mme Curie est candidate. — *Excelsior*, 11 janvier.

Le gouverneur de la province d'Odessa a décidé la fermeture de l'hospice des Enfants-Trouvés d'Ekaterinoslaf où, faute de soins, 1.092 enfants sur 1.060 en traitement sont morts pendant les six derniers mois. — *Le Temps*, 25 janvier.

Comptent pour un seul mot, caf, cif, fob, défeuiller, triturer, surprime, surextra, vélodrome, contreoffre, contre-offrir, arrière-pensée, eau-de-vie, vis-à-vis, peut-être, au-dessus, maréchal-des-logis-chef, quartier-maître, tambour-major, contre-amiral, sous-lieutenant, lieutenant-colonel, chef-d'œuvre, grand'mère, grand'rue, etc. — *Indicateur des télégraphes*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

ouveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr Gustave LE BON

Jules HARMAND

Ambassadeur Honoraire

Domination et Colonisation

volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

livre de M. J. Harmand est celui d'un médecin et d'un naturaliste qu'une longue carrière nistrative et diplomatique a mis en contact avec des races différentes de la nôtre et qui it souvenu de ses origines, a appliqué à l'étude des rapports des nations colonisatrices avec aces les méthodes du médecin et du naturaliste.

G. BIGOURDAN

Membre de l'Institut, Astronome à l'Observatoire de Paris

L'ASTRONOMIE

ÉVOLUTION DES IDÉES ET DES MÉTHODES

volume in-18, orné de 50 illustrations. Prix..... 3 fr. 50

ns cet ouvrage, l'auteur s'attache à l'astronomie primitive, celle qui se proposait de diviser nps, de connaître la grandeur et la forme de la terre, de remonter des mouvements appa- aux mouvements réels des planètes et de découvrir les lois de ces mouvements.

Léon BERTHAUT

HONNEUR ET PATRIE

ROMAN

volume in-18, couverture illustrée. Prix..... 3 fr. 50

manitaire et patriotique tout à la fois, *Honneur et Patrie* est un roman que nul ne peut regret- 'avoir lu, parce qu'il est sincère et d'un consciencieux écrivain. Ajoutons que la vie sentimen- des personnages en scène rend cette œuvre aussi intéressante pour les mères et leurs filles pour les pères et leurs fils.

Félix DUBOIS

NOTRE BEAU NIGER

volume illustré de photogravures et accompagné de cartes. Prix..... 5 fr.

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

du volume broché. . . . 95 cent. | Cartonné toile. . . . . 1 fr. 75

SUÉTONE

es Douze Césars

Un volume

MALEBRANCHE

Recherche de la Vérité

Deux volumes

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

BULLETIN FINANCIER

Il n'y a pas grands changements à signaler dans la situation du marché. Les dispositions r tent les mêmes, c'est-à-dire bonnes, avec des reculs insignifiants ou des avances légères.

La rente française perd quelques centimes à 97,30; l'Extérieure espagnole demeure stati naire à 94,10; le Turc unifié progresse à 94,20; les fonds russes ne subissent que des variati minimes, le Consolidé 4 o/o à 97,20, le 3 o/o 1891 à 84, le 3 o/o 1896 à 83,80, le 4 o/o 190 97,60, le 5 o/o 1906 à 105,60 le 4 1/2 o/o 1909 à 102.

Les valeurs de chemins de fer présentent une allure un peu meilleure : le Lyon s'inscrit à 11 l'Est à 885, le Nord à 1560, l'Orléans à 1319, le Midi à 1064. Un groupe, à la tête duquel fig M. André Lebon, vient de se former pour défendre les intérêts des porteurs d'actions ou d'ob gations de chemins de fer.

Quant à nos établissements financiers, ils continuent à progresser. Tous redoublent d'aille d'activité sociale, et à tous on prête de nombreux projets. Nous trouvons le Crédit Foncie 810, le Crédit Lyonnais à 1503, la Banque de Paris et ses Pays-Bas à 1850, le Comptoir d' compte à 957, la Société Générale à 772, le Crédit Mobilier à 710, la Banque Française pour Commerce et l'Industrie à 337, la Banque Privée à 445.

Cette dernière banque sert d'intermédiaire au Crédit Foncier du royaume de Hongrie p émettre en ce moment un emprunt de 25 millions en obligations foncières 4 o/o nettes d'impô qui sont offertes au public à 492,50, jouissance du 1er janvier 1911.

De son côté, le Crédit Mobilier Français procède à l'émission de 50.000 obligations 4 1/2 de 500 fr. de la Caisse Hypothécaire Argentine. Le revenu de ces titres étant de 22,50 et le p d'émission étant fixé à 480 fr., le placement ressort à 4,68 o/o nets.

Les divers Etats de l'Amérique du Sud font ainsi volontiers appel à nos capitaux. En 19 nous leur avons prêté un total de 1.325.256.320 fr., valeur nominale, soit 560.750.000 fr. Brésil, 381.280.000 fr. à l'Argentine, 307.812.000 fr. au Mexique, 12.500.000 fr. au Ch 25.114.320 fr. au Pérou, 37.800.000 fr. à la Bolivie. L'Angleterre leur a prêté pendant c même année 1.190.675.000 fr. Avec de tels capitaux, les immenses richesses de ces pays finir sans doute par être mises en valeur.

LE MASQUE D'OR.

CHEMIN DE FER DE L'ÉTAT.

Excursions à prix très réduits
DE PARIS A LONDRES

Par la gare Saint-Lazare,
Via Rouen, Dieppe et Newhaven.

L'Administration des Chemins de fer de l'Etat a l'honneur de porter à la connaissance du public que, dans le but de faciliter les relations avec l'Angleterre, elle fait délivrer jusqu'au 30 avril 1911 des billets d'aller et retour pour Londres, valables du vendredi au mardi, aux prix exceptionnels de :

49 fr. 05 en 1re classe ; 37 fr. 80 en 2e classe et 32 fr. 50 en 3e classe.

Les prix très réduits de ces billets faciliteront certainement dans une large mesure les relations avec Londres aux nombreux voyageurs qui se rendent dans cette ville, par la voie de Rouen, Dieppe et Newhaven, la plus pittoresque et la plus économique.

Ces billets sont valables pour Londres ou toute autre gare de la Compagnie du **London Brighton.**

OFFICIERS MINISTÉRIEL

Ces annonces
sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

Maison à Paris, 19, RUE DESRENAUDES, a
Ponçelet. 40. Cne 209 m. Rev. br. :8.243 fr. M
p. : 70.000 fr. Adj. ch. not. Paris, 7 févr. S'adr.
Mes TAUPIN à Clichy et PLUCHE, 33, r. La-Chapelle,

TERRAIN à Paris (3e arrt) r. ETIENNE-MAR
prolongée, et r. des Tournelles. Sup. : 287 mq. 30
pr. : 103.600 fr. (360 fr. par m.), à adj. s. 1 ench., ch
Paris, 21 fév. S'adr. à l'Assistance Publique, 3, ave
ria, ou à Me G. MOREL D'ARLEUX, not., 15, r. d. Sts-P

ASNIÈRES, prop. av. Péreire, 12. Ce 320 m.
net : 3.000 fr. M. à p. : 50.000 f.
ch. not. Paris, 14 fév. Me LEGAY. not., 93. r. St-La

Demandez
le Catalogue complet
des Éditions
du
Mercvre de France

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Directeur, Administrateur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de Chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

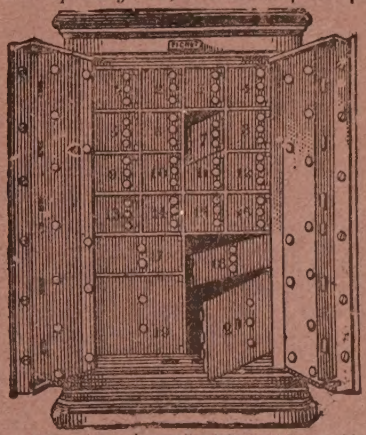
AGENCES

37 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue — 145 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 11 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public, *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 9, avenue des Champs-Elysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Nice, Pau, St-Germain-en-Laye, Trouville-Deauville, Vichy, Tunis, St-Sébastien, Monte-Carlo, Le Caire, Alexandrie (Egypte), etc.; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Échos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Éditions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.